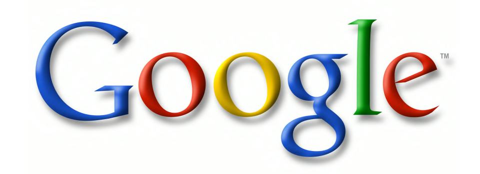
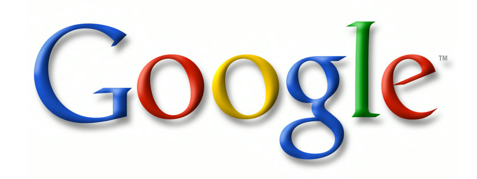
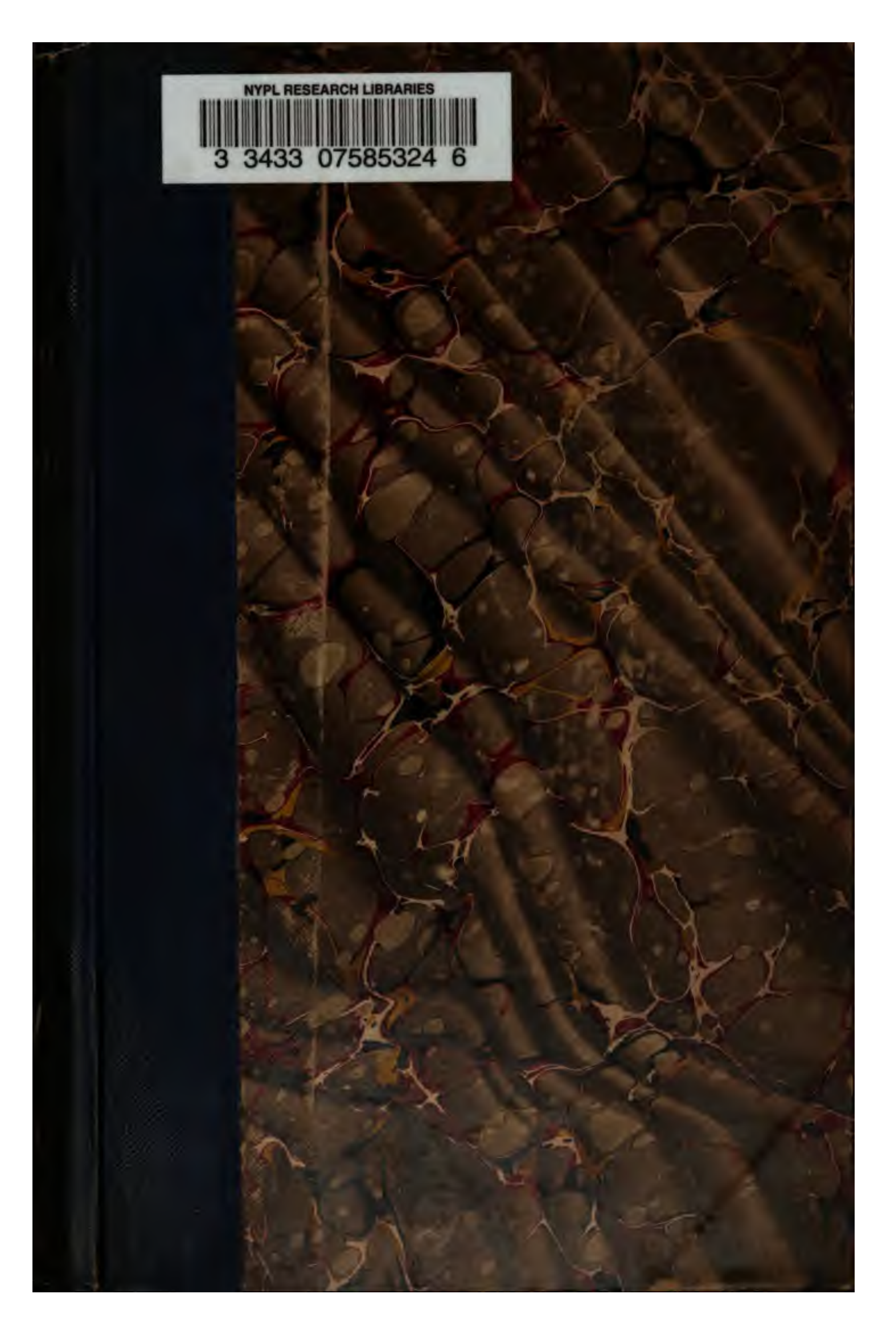
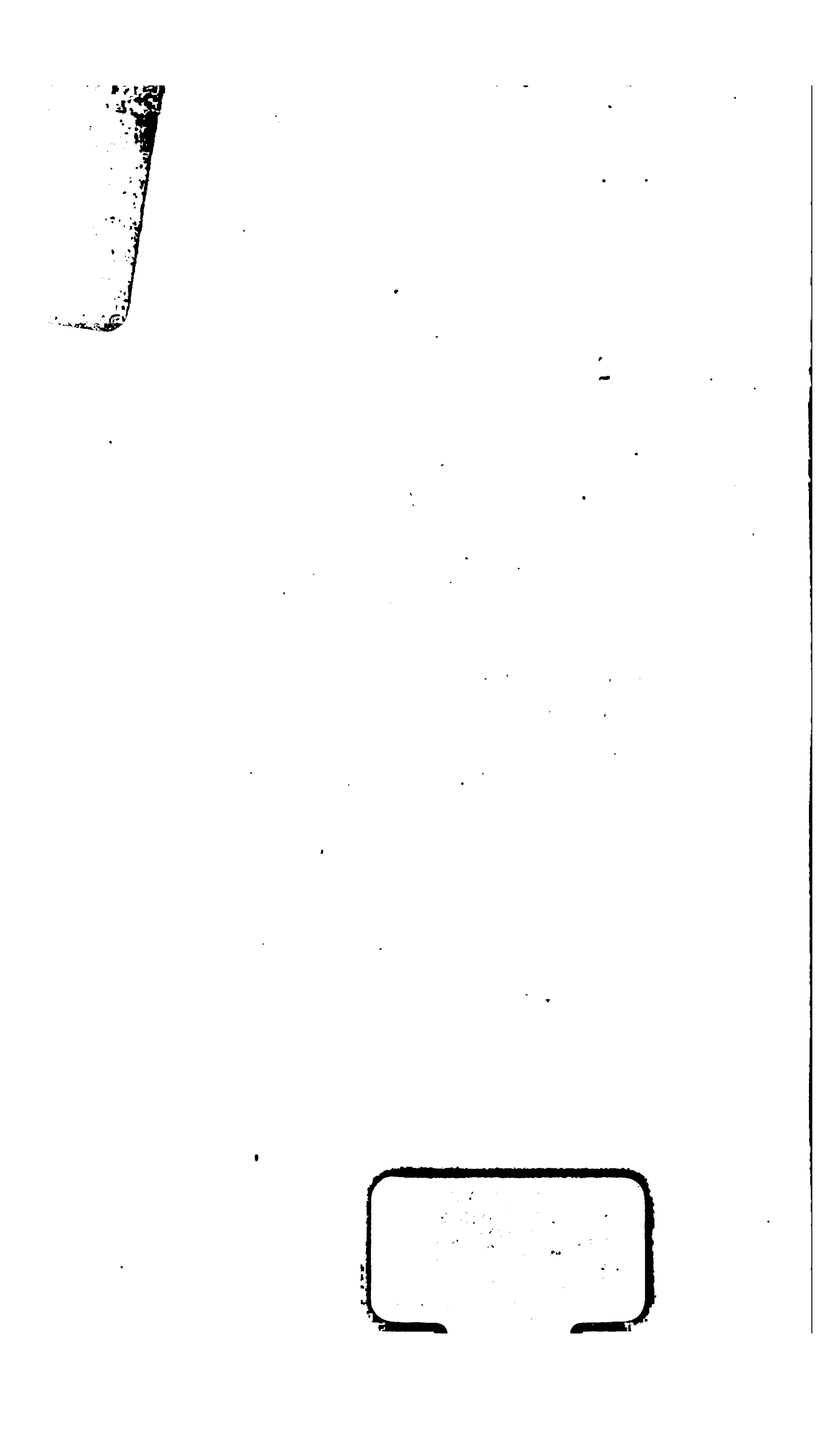
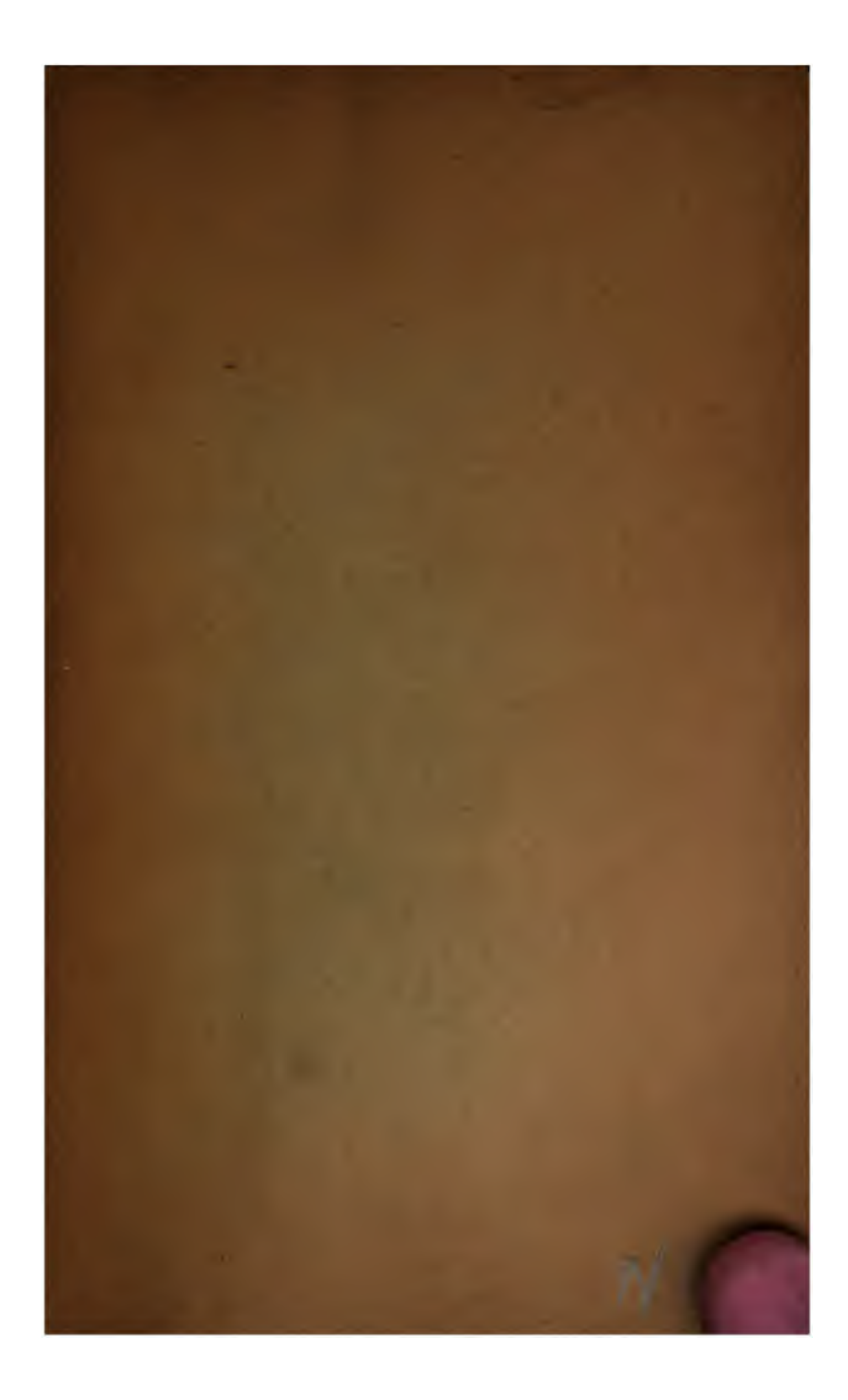



Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07585324 6





FERNAND

SUIVI DE

VAILLANCE ET DE RICHARD

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

PUBLIÉS DANS LA BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

à 3 fr. 50 chaque volume

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

JULES SANDEAU
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

FERNAND

SUIVI DE

VAILLANCE ET DE RICHARD

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS
G. CHARPENTIER, ÉDITEUR
13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN, 13

1881


4706
OCT
3
1883
NEW-YORK

FERNAND

PREMIÈRE PARTIE.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Tu l'as voulu, je suis parti, j'ai fui. D'ailleurs, j'étais au bout de mes forces et de mon courage. Quelle vie ! quel enfer ! Non, il n'est pas d'enfer qui ne soit doux après une pareille vie. D'où vient donc que mon cœur est triste jusqu'à la mort? d'où vient qu'au lieu de l'enivrer, le sentiment de sa prochaine délivrance le torture et le déchire ? Tu m'avais promis la joie du prisonnier qui voit tomber ses chaînes : les cris seuls de mon désespoir ont salué jusqu'ici mon acheminement à la liberté. Combien de temps a duré ce voyage? Un jour, un siècle, je ne sais. Les arbres qui fuyaient sur le bord de la route m'apparaissaient comme des ombres éplorées ; j'entendais des sanglots dans les sifflements de la bise. Pourrai-je dire jamais les luttes, les combats que j'ai livrés et soutenus contre moi-même durant ce funeste trajet? Une fois, ne sentant plus en moi l'énergie de

ma résolution, j'ai fait tourner bride aux chevaux; mais, en apercevant du haut d'une colline Paris, comme un gouffre béant à l'horizon, saisi d'épouvante, j'ai consulté mon cœur, et repris tristement le chemin de la solitude. J'arrive enfin ; j'ai revu sans plaisir et sans émotion les ombrages paternels et la demeure où je suis né. Ma tête est en feu; une ardente inquiétude m'agite et me dévore. Que se passe-t-il? que va-t-il se passer? Que résultera-t-il du coup affreux qu'il me reste à porter? A ces questions, ma raison se perd. Toi cependant, unique confident de cette lamentable histoire, prends pitié de deux infortunés, soutiens-les l'un et l'autre dans cette dernière épreuve. Dirige la main qui veut et qui n'ose frapper ; le coup porté, sois tout entier à la victime.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Du calme, du sang-froid ! Tâchons de ne point mettre à tout ceci plus de solennité que la situation n'en comporte. Dis-toi bien d'abord qu'il ne t'arrive rien que de simple et de très-vulgaire : tous les hommes ont passé par là. Ton histoire court les rues; tu l'as coudoyée vingt fois sans t'en douter. Ne te flatte donc pas d'avoir ouvert une nouvelle voie, ni d'explorer en ce moment des terres inconnues et des landes désertes. Sache, au contraire, que tu viens d'entrer dans un chemin battu, où tu ne saurais manquer de rencontrer bonne et nombreuse compagnie. Je conviens que la route est rude, et que tous ceux qui l'ont faite avant toi n'en ont

emporté ni les ronces ni les épines ; mais il ne faut, pour en sortir, qu'un peu de courage et de volonté : nous en aurons, Fernand ; tu me l'as promis, et j'y compte.

Tu es parti, c'est bien. En ces sortes d'exécutions, mieux vaut frapper de loin que de près ; la main est plus ferme, le trait plus assuré. On n'assiste point aux convulsions de la victime, on n'entend pas ses cris, on ne voit pas ses larmes, et l'on échappe ainsi au spectacle le plus déplorable que puisse offrir la passion aux abois. Ajoute que la victime elle-même en est plus calme et plus résignée ; car en ceci les femmes ressemblent fort aux enfants, qui tombent et se relèvent sans pleurer, s'il n'est personne autour d'eux pour les plaindre et les consoler.

Tu souffres et tu t'effrayes du coup qu'il te reste à porter : c'est ainsi que dans les jeunes âmes il survit longtemps à l'amour un sentiment d'honneur et de probité, impérieux autant que la passion. On aime avec sa conscience longtemps après qu'on a cessé d'aimer avec son cœur. Je suis convaincu, toutefois, qu'en retranchant de ses scrupules l'orgueil et la vanité qui s'y mêlent, on se sentirait plus tranquille. Quelle étrange présomption de croire que, parce qu'on quitte une femme, cette femme n'a plus qu'à se jeter par la fenêtre, à moins qu'elle ne préfère se laisser mourir de chagrin ! Les femmes en rient entre elles. Je soupçonne, pour ma part, qu'il leur déplaît moins d'être quittées que nous ne nous plaisons à le croire. La preuve en est que, lorsque nous leur restons attachés, c'est elles qui nous abandonnent. Rassure-toi donc, et ne t'exagère pas avec trop de com-

plaisance la gravité du mal que tu vas faire; sois humble, tu seras soulagé. Que se passe-t-il? Jusqu'à présent, rien que je sache. Que va-t-il se passer? Dieu seul peut le savoir. Quoi qu'il arrive, sois sûr que l'harmonie universelle n'en sera point troublée.

Ami, crois-moi, hâte-toi d'en finir avec cette vie qui n'a plus pour excuse l'entraînement, l'amour et le bonheur; arrache-toi de ce ténébreux abîme dans lequel tu viens d'enfouir les plus belles années de ta jeunesse. Aujourd'hui, il en est temps encore; demain peut-être, il serait trop tard. Je ne me donne ni pour un quaker ni pour un puritain; je ne fais profession ni de vertu ni de morale; je hais les pédants et les cuistres, les hypocrites et les cafards; mais lorsqu'on s'est attardé trop longtemps dans ces liaisons que réprouve le monde, je sais à quel prix on en sort, heureux lorsqu'on peut en sortir! On s'y abandonne aisément; il semble qu'on sera toujours maître de reprendre sa place au soleil dans cette société dont on a fait si bon marché d'abord, et à laquelle il faut tôt ou tard revenir. En effet, voilà qu'un beau jour on sent s'éveiller en soi le sentiment de l'ordre et du devoir, l'instinct de la famille, le besoin des affections permises; mais lorsque, tendant la main vers ces trésors follement dédaignés, nous voulons franchir la distance qui nous en sépare, bien souvent il arrive qu'épuisés par de vains efforts nous retombons dans le gouffre que nous avons creusé nous-mêmes, et qui finit par nous engloutir. Combien d'existences ainsi perdues, qui promettaient au début d'être honorables et fécondes! Que d'infortunés, retenus au passé par un clou de fer, qui voient se fer-

mer à jamais devant eux les portes d'or de l'avenir ! Tu es jeune, tu peux tout réparer ; hâte-toi, ne croupis pas plus longtemps dans ce bagne infect qu'on nomme l'adultère. C'est toi qui l'as dit, quelle vie ! quel enfer ! C'était bien la peine, pour en venir là, de trahir le plus noble cœur qui ait battu dans une poitrine humaine.

Le jour même de ton départ, je me suis présenté chez le comte. Je l'ai trouvé seul au salon ; sous prétexte d'une forte migraine, madame de Rouèvres s'était retirée de bonne heure dans son appartement. Aussitôt qu'il m'a vu entrer : — Vous savez, m'a-t-il dit en venant à moi, que Fernand est parti ? — Oui, ai-je répondu, et je crains que son absence ne se prolonge au delà de nos prévisions. — Tant pis, a répliqué M. de Rouèvres, il nous manquera, nous l'aimons beaucoup. Vous me voyez tout attristé de son départ. — Je me suis assis, nous avons causé ; ton nom est revenu plus d'une fois dans notre entretien. — J'espère bien, a-t-il ajouté, que ce n'est pas un embarras d'affaires qui l'oblige à quitter Paris : s'il en était autrement, je ne pardonnerais pas à Fernand de ne s'être point adressé à moi. Il avait remarqué ta tristesse, en ces derniers temps, tes attitudes silencieuses, ton air sombre, ton front rêveur ; il craignait que ton amitié n'eût été trop discrète et trop réservée. Plus d'une fois j'ai voulu changer le cours de la conversation, mais c'est toujours à toi qu'il fallait revenir. Ton avenir le préoccupe. — Il est temps, m'a-t-il dit, que Fernand songe sérieusement à utiliser les dons que lui a octroyés le ciel. Il n'est pas l'homme, quelque richement que l'ait doté le sort, qui doive se croire affranchi de la né-

cessité du travail. Nous ne recevons qu'à la condition de rendre ; et plus la destinée nous a favorablement traités, plus nous avons d'obligations vis-à-vis de nous-mêmes et de nos semblables. A ce compte, nous avons le droit de beaucoup exiger de notre jeune ami. — A vrai dire, j'avais le cœur navré de l'entendre parler de la sorte ; j'en rougissais pour toi. Je sais qu'en général on aime à s'égayer aux dépens des maris. Volontiers on se raille de leur fol aveuglement et de leur confiance devenue proverbiale ; mais quand cette confiance et cet aveuglement ne sont pas autre chose que la noble sécurité d'un esprit honnête et d'une âme chevaleresque, le monde n'en rit plus, c'est sur ceux qui en abusent que retombent le blâme et la honte. En bonne conscience, t'es-tu jamais demandé à quelle supériorité personnelle tu dois d'avoir enlevé à cet homme l'amour et l'honneur de sa femme ? Je me suis souvent posé cette question, je t'avoue brutalement que je n'ai jamais pu y répondre. Il est vrai que vis-à-vis de la comtesse tu avais l'immense avantage de ne pas être son mari. Et puis, M. de Rouèvres doit manquer nécessairement d'idéal et de poésie. C'est une nature froide et positive qui n'entend rien, je le jurerais, au jargon des âmes incomprises. Il n'en faut pas plus, par le temps qui court, pour tout justifier aux yeux de la passion ; seulement les honnêtes gens commencent à trouver que cela fait pitié.

Allons, point de faiblesse ! Les choses se passeront cette fois comme toujours : larmes, sanglots, imprécations, prières ; on voudra se tuer, on se consolera.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Lis la lettre que je reçois. Si telle est sa douleur pour une séparation qu'elle croit momentanée, quel sera son désespoir lorsqu'elle apprendra que c'est d'une rupture qu'il s'agit, d'une séparation éternelle! Tu penses la connaître, tu ne la connais pas ; tu ne sais pas à quels excès la passion peut pousser cette tête exaltée. Orgueil ou pitié, j'hésite et je tremble. Ne hâtons rien, ne précipitons rien. C'est un cœur digne à tous égards de soins et de ménagements : laisse-moi le préparer peu à peu au sacrifice, et l'y conduire, s'il est possible, sans trop de déchirements et par d'insensibles détours. Le ciel m'est témoin que si je n'écoutais que ma fatigue et mon impatience, j'en finirais sans plus attendre ; mais, de quelques ennuis que son amour m'ait abreuvé, je ne puis oublier qu'elle m'aime, et que je l'ai longtemps aimée.

Tu me parles de M. de Rouèvres. Va, cet homme, sans s'en douter, s'est mieux vengé par son aveugle sécurité, qu'il n'aurait pu le faire en m'immolant au ressentiment le plus légitime. Jamais sa main n'a touché la mienne que je n'aie senti la rougeur me monter au visage ; je n'ai jamais affronté sans pâlir la sérénité de son regard et la cordialité de son accueil. La confiance, l'estime et l'affection qu'il m'a témoignées auront été mon châtiment et mon supplice. Par quel charme fatal, par quelle pente irrésistible en sommes-nous arrivés, Arabelle et moi, à trahir ce loyal esprit et ce noble cœur? Hélas! que te dirai-je que tu ne saches déjà? Tu as été témoin de mon

bonheur. Tu sais que ce bonheur fut tel, que Dieu lui-même ne m'eût pas infligé une plus rude expiation. Il est un adultère qui va front levé, face découverte. Celui-là du moins a le mérite de la franchise, le courage de la révolte. Il accepte la lutte au grand jour et n'usurpe pas les bénéfices de la société qu'il outrage ; il a quelque chose de la grandeur déchue de l'ange rebelle de Milton. Il en est un autre, hypocrite et lâche, vivant de ruse et de mensonge, rampant dans l'ombre comme un reptile, traînant à sa suite le remords, la peur et la honte. C'est l'adultère à domicile ; c'est à ce vampire que j'ai donné le plus pur de mon sang ; c'est ce minotaure qui a dévoré les plus fécondes années de ma jeunesse. La lassitude est venue vite, l'ennui ne s'est pas fait attendre : il n'est pas d'amour si vivace qui ne s'étiole bientôt dans une atmosphère si malsaine.

Voici mon plan ; tu l'approuveras, je l'espère : écrire de loin en loin à Arabelle ; trouver chaque fois un nouveau prétexte pour prolonger mon absence ; passer insensiblement des expressions de la tendresse au langage de la raison ; éclairer peu à peu son cœur, l'amener par degrés à des sentiments plus paisibles ; la déposer ainsi, sans la briser ni la meurtrir, sur le seuil de la réalité. Je compte sur ton assistance. Nul doute que les premiers cris de sa passion blessée n'arrivent jusqu'à toi. Ménage à la fois et son orgueil et son amour ; laisse-lui croire qu'en la quittant c'est moi seul que je sacrifie, et que si son bonheur m'était moins cher que le mien, je serais encore auprès d'elle.

Depuis que ce plan est arrêté, je me sens plus

ferme et plus calme. Je viens d'écrire à Arabelle. Je me suis épuisé à torturer mon cœur pour en faire jaillir deux ou trois pâles étincelles. Quel ennui ! Si tu as un ennemi, souhaite-lui d'avoir à écrire une lettre d'amant à la femme qu'il n'aime plus. Autant vaudrait souffler sur les cendres d'Ilion pour en tirer un peu de flamme.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Ah ! faible, faible cœur ! Ainsi, pour te troubler, il aura suffi d'une lettre ! Voilà déjà que tu trembles et que tu hésites ! voilà qu'au lieu d'aller droit au but tu prends le chemin de traverse ! Si, dès à présent, tu fléchis, que sera-ce donc lorsque Arabelle, éclairée sur son sort, à chaque courrier t'enverra sous enveloppe les fureurs d'Hermione, les sanglots d'Ariane et les plaintes de Calypso ? Enfant, tu n'y résisteras pas ; tu reviendras, esclave soumis et repentant, reprendre le collier de misère. Je ne me dissimule pas ce que la position a de pénible et de périlleux : il n'est pas de chaîne, je le sais, qu'il ne soit plus aisé de rompre que ces liens si doux à former : mais si la tâche est rude, la vanité, je te l'ai déjà dit, nous en exagère singulièrement les difficultés, et toujours est-il qu'il faut se garder de trop prendre au sérieux les lamentations de ces belles abandonnées. Il est bien rare, quand nous les délaissons, qu'elles n'aient pas sous la main une consolation toute prête. As-tu remarqué que le chêne ne perd ses feuilles que pour en prendre de nouvel-

les? Les femmes, en amour, ne font guère autrement.

Tu tiens à connaître mon sentiment sur le plan de campagne que tu me soumets; à quoi bon? Tu ne serais pas homme si, en demandant un conseil, tu n'étais décidé par avance à ne suivre que ta fantaisie. D'ailleurs, c'est l'avis d'Arabelle qu'il faudrait avoir. Pour ma part, j'ai toujours pensé qu'en amour, comme en politique, mieux vaut sauter par la fenêtre, au risque de se rompre le cou, que de se laisser mettre à la porte et traîner dans les escaliers. Je pense aussi qu'en tranchant le nœud gordien, Alexandre le Grand a voulu montrer aux amants de quelle façon ils doivent s'y prendre pour dénouer le lien qui les blesse.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Par goût et par tempérament, je répugne aux partis extrêmes. Souffre donc que je m'obstine à suivre la ligne de conduite que je me suis tracée; c'est une voie lente, mais sûre. Avec un peu de patience et de ménagement, les choses auront leur cours naturel, et s'éteindront sans éclat et sans bruit. Je n'en suis déjà plus aux élans de la passion : j'ai quitté les cimes brûlantes pour les régions tempérées et sereines. Je ne désespère pas d'y amener doucement Arabelle. Bien qu'elles se ressentent de cette sourde inquiétude qui précède la fin du bonheur, ses lettres sont plus calmes que je ne devais raisonnablement m'y attendre. Elle en arrivera d'elle-même à comprendre la nécessité d'une séparation; la pensée que

j'en souffre autant qu'elle, et que j'immole mon bonheur au soin de son repos, en vue de sa propre gloire, exaltera ses forces et lui rendra la résignation plus facile. Le temps et le monde feront le reste.

Je respire enfin, je commence à renaître. J'ai subi l'influence de la terre natale; le silence des champs est descendu peu à peu dans mon cœur. Ami, la nature est bonne : vainement avons-nous négligé son culte et porté loin d'elle nos désirs et nos ambitions : mère indulgente, nous n'avons qu'à lui revenir pour qu'elle nous ouvre aussitôt son sein. Heureux qui sait borner sa vie à l'aimer et à la comprendre!

Ma maison s'élève à mi-côte, sur le bord de la Sèvre nantaise, dans un petit coin de ce bas monde qu'on peut dire chéri du ciel. Je t'en ai parlé souvent; mais moi-même qu'en savais-je alors? Ce n'est qu'au retour des longues absences, lorsqu'on a pleuré et souffert au loin, qu'on apprécie sa patrie. Tu n'as vu nulle part plus belles eaux ni plus frais ombrages; nulle part tu n'as rencontré plus riantes solitudes. Les visiteurs que ce pays attire durant l'été s'arrêtent à Clisson, et n'arrivent pas jusqu'ici, où l'on n'entend que le bruit des écluses. C'est sous ce toit que mon père a vécu, dans le creux de cette vallée, à l'ombre de ces bois, au murmure de ces claires ondes. Sa vie et sa mort furent d'un heureux et d'un sage. C'est ainsi que je prétends vivre et mourir. Ce que je sais des hommes et de la passion me suffit. Je ne suis point né pour ces orages. Je tiens de mon père des goûts simples, des instincts paisibles; comme lui, je passerai mes jours dans la

paix et dans la retraite. Les voies du monde sont trop difficiles ; il faut pour s'y tenir droit et ferme un pied plus sûr que le mien. Si j'ai pu, avec le cœur le plus pur et les intentions les plus honnêtes, y glisser dès les premiers pas, que serait-ce quand j'aurais dépouillé tout à fait les pudeurs et les scrupules du jeune âge ! Je m'y perdrais. Je m'en retire dès à présent, sans regret et sans amertume, l'ayant trop vu pour l'aimer et pas assez pour le haïr. Je conçois que la société n'approuve point de semblables projets : c'est une maîtresse d'hôtel garni qui tient à louer ses chambres ; mais comme il se trouve toujours plus de gens qu'il n'en faut pour les occuper, ne saurait-elle, sans nuire à ses intérêts, permettre à quelques enfants de la Bohême de loger en plein air et coucher à la belle étoile ? Un tel exemple n'est guère contagieux. Je n'ignore aucune des hautes vérités qu'à ce propos on a mises en circulation. Je sais qu'un homme n'est compté pour rien s'il n'est quelque chose, c'est-à-dire s'il n'a pas une position, un état, une carrière. Cependant, s'il m'est doux, à moi, de n'être rien ? Si vos emplois ne me tentent pas ? Si je ne me soucie ni de vos places ni de vos honneurs ? Si je préfère le silence à vos bruits, le repos à vos agitations, la solitude à vos fêtes ? C'est alors que la société, qui ne supporte point patiemment qu'on puisse se passer d'elle, vous jette à la face les noms d'égoïste et de lâche. A son aise ! l'aubépine est en fleur, les oiseaux chantent dans les haies, et mon cheval est là, tout sellé, qui m'attend. Vois mon père d'ailleurs ; il ne fut ni avocat ni député, pas même maire de son village. Il ne fut qu'un homme heureux ;

mais, durant trente ans, son bonheur rayonna comme un soleil sur ces campagnes. Pas un coin de cette terre qu'il n'ait embelli ou fertilisé. Il a couvert ces coteaux de pampres, ces champs de blé, ces vergers de fruits. Après avoir écrit avec la bêche et la charrue des poëmes qui ne périront pas, il dort en paix sous les arbres qu'il a plantés, et les paysans gardent pieusement sa mémoire. Tel est le sort que j'envie, mes ambitions ne vont pas au delà; et, quelque fatal qu'il ait été, je ne me repens plus de l'essai que je viens de faire, puisque je lui dois d'avoir entrevu de bonne heure et compris le vrai but de ma destinée.

Tu le vois, me voici tout près d'emboucher les pipeaux champêtres ! Paris m'a fait amoureux de l'églogue. A ce compte, tu devines aisément l'emploi de mes journées. Jusqu'à l'heure où le facteur de la commune passe devant ma porte, je suis triste, inquiet, tourmenté. Quand je l'aperçois de loin avec sa boîte en sautoir, ses guêtres de cuir aux jambes et son bâton ferré à la main, mon cœur se serre. S'il me remet une lettre d'Arabelle, j'en brise le cachet avec humeur, et c'est un jour perdu pour la joie ; mais qu'il passe sans s'arrêter, je sens aussitôt mes poumons qui se dilatent, l'air de la liberté qui m'inonde, et je pars plus léger qu'un faon courant sur l'herbe des clairières.

Je vais à l'aventure, où me mène mon cheval ou ma fantaisie. Aujourd'hui pourtant, après t'avoir écrit, je pousserai résolûment jusqu'au château de Mondeberre. L'histoire du château se cache dans l'ombre des temps féodaux : la châtelaine est belle encore, et sa destinée est touchante. Madame de Mondeberre

perdit, après un an de mariage, son mari, jeune et beau comme elle, tué misérablement par son meilleur ami dans une partie de chasse. Veuve à vingt ans, comblée de tous les dons de la naissance et de la fortune, elle dit au monde un éternel adieu, et se retira avec sa fille, qui comptait quelques mois à peine, dans ce manoir qu'elle n'a plus quitté, malgré les sollicitations de ses amis et de sa famille.

Je n'étais alors qu'un enfant ; mais cette histoire, que j'entendais conter autour de moi, préoccupait et charmait à la fois mon imagination naissante. Un soir, j'en entrevis l'héroïne à travers le feuillage éclairci de son parc. Qu'elle me parut belle et charmante ! mais en même temps qu'elle me sembla imposante et fière ! Je n'oublierai jamais de quelle façon il me fut donné de lui parler pour la première fois.

J'avais seize ans ; j'aimais la chasse avec passion. Un jour que j'avais battu sans succès nos landes et nos bruyères, je revenais d'un pas découragé, quand tout à coup mes chiens firent lever un lièvre qui disparut dans un épais fourré. Les chiens l'y suivirent, et moi-même je m'y jetai avec une sauvage ardeur. Toi, qui n'as jamais brûlé de poudre qu'au tir, tu ne sais pas quelle fièvre ou plutôt quel démon s'empare en ces instants de notre être. J'éventrai une haie qui me faisait obstacle ; le visage et les mains en sang, je me précipitai sur la trace des chiens, les animant de la voix, et ne m'apercevant pas que je me trouvais dans une propriété particulière enceinte de murs et de haies vives. Posté au détour d'une allée, j'attendis mon lièvre, et lui lâchai au passage une charge de plomb dans le

flanc. Presque aussitôt des cris partirent à quelques pas de moi. Je me retournai, et reconnus madame de Mondeberre et sa fille. L'enfant se pressait avec effroi contre sa mère ; celle-ci était pâle et tremblante. Je devinai sur-le-champ ce qui se passait en elle : je compris quels funèbres échos je venais d'éveiller dans son cœur, et que j'étais à ses yeux l'appareil vivant du supplice qui l'avait faite veuve à vingt ans. J'aurais voulu m'abîmer à cent pieds sous terre. Par un brusque mouvement, je me débarrassai de mon carnier et le lançai avec mon fusil pardessus le mur d'enceinte ; puis, ayant renvoyé mes chiens, je m'avançai, timide et confus, et balbutiai quelques excuses. Madame de Mondeberre en parut touchée ; elle me sut gré surtout de l'avoir devinée et comprise. Je me nommai : mon nom ne lui était pas étranger ; elle me dit qu'autrefois les Peveney s'étaient alliés à sa famille. J'ignore comment il arriva que nous nous prîmes à marcher doucement dans les allées du parc, elle appuyée sur mon bras, et moi tenant sa fille par la main. C'était une belle enfant, déjà grave et sérieuse, comme tous les enfants qui, de bonne heure, ont vu pleurer leur mère. Bien que la douleur eût terni sur son front l'éclat de la jeunesse, madame de Mondeberre était calme et sereine : rien n'est bon et sain à la longue comme de vivre avec les morts. Quand je fus près de me retirer, je lui renouvelai mes excuses. — Si j'étais votre amie, dit-elle, je vous ferais une prière. — Madame, ordonnez, m'écriai-je. — Je vous prierais, ajouta-t-elle, de renoncer à un jeu cruel, trop souvent fatal aux mères et aux épouses. — Dans mon

trouble, je ne sais trop ce que je répondis, mais toujours est-il que je ne chassai plus à partir de ce jour.

Ce fut à peu de temps de là que mon père, n'ayant pu s'entendre avec l'intendant du château au sujet de prétendus empiétements de terrain (les domaines de Mondeberre et de Peveney ont de tout temps été limitrophes), prit le parti de s'adresser à la châtelaine. Il s'ensuivit des relations précieuses; des rapports fréquents, presque familiers, s'établirent entre nos deux maisons. Madame de Mondeberre était simple, sans ostentation dans son deuil; elle ne faisait ni spectacle ni bruit de ses pleurs et de ses regrets. On s'imaginait dans le pays que ses appartements étaient tendus de noir, et qu'elle passait tous les jours enfermée, comme Artémise, dans le mausolée de son époux. Il n'en était rien: comme tous les sentiments profonds, sa douleur, discrète et voilée, se laissait à peine deviner. A la gravité d'une vertu toute romaine, elle joignait les grâces naturelles de l'esprit et de la beauté. Elle portait un mort dans son cœur; mais elle était pareille à ces tombes agrestes qui, n'étalant ni monument ni inscriptions funèbres, se cachent humblement sous un tertre de fleurs et de verdure. J'accompagnais mon père au château, souvent j'y allais seul. J'étais jeune ; mes sens et mon imagination s'éveillaient; j'avais les inquiètes ardeurs de mon âge, qu'irritaient encore le silence des champs et la solitude où j'avais grandi. Je voyais madame de Mondeberre à peu près tous les jours ; nous avions le soir de longs entretiens sous les marronniers du parc. Nous allions parfois avec sa fille

nous asseoir sur le bord de l'eau. Eh bien, tel était le sentiment de respect et d'admiration que m'inspirait cette noble créature, qu'il ne m'est pas arrivé une seule fois de me sentir ému ou troublé par le charme de sa personne, ni d'emporter, en la quittant, une pensée que j'aurais craint d'avouer hautement devant elle. Mon père mourut. Madame de Mondeberre m'aida et me soutint dans cette grande épreuve : en pleurant avec moi elle rendit mes larmes moins amères. Je me rappelle encore ses paroles pleines de douceur, ses conseils remplis de sagesse.

— Nous devons, disait-elle, honorer les êtres que nous avons aimés moins par nos sanglots que par nos actions, en songeant sans cesse que, tout morts qu'ils sont, ils nous voient ; que, tout heureuse et toute détachée qu'elle est des choses d'ici-bas, leur âme peut souffrir de nos fautes. — La foi et la piété respiraient dans tous ses discours avec l'espoir d'une vie meilleure où Dieu réunit pour l'éternité les âmes fidèles qui se sont aimées sur la terre. Je ne me lassais pas de l'entendre ; en l'écoutant, je me sentais plus fort et consolé.

Cependant je ne tardai pas à être repris de cette turbulente inquiétude à laquelle la mort de mon père avait d'abord imposé silence. Un brûlant désir de voir et de connaître s'empara tout à coup de mon cœur et de tous mes sens. J'étais libre, maître de ma fortune et de ma destinée. Décidé à partir pour Paris, je fis part de mon projet à madame de Mondeberre, qui n'en parut point surprise. — Vous voulez partir, me dit-elle : c'est tout simple, la curiosité sied à votre âge ; il est bon d'ailleurs qu'un homme sache le

monde et la vie. Partez donc. A votre retour, vous apprécierez mieux les biens que vous allez quitter. — Puis elle me parla longuement de ce monde et de cette vie nouvelle que j'allais aborder. Tandis que nous causions, Alice, sa fille, se tenait près de nous, debout, silencieuse, immobile. Cette enfant m'aimait, et je l'aimais aussi, comme un doux reflet de sa mère. Lorsqu'elle savait que je devais venir, elle allait m'attendre au bout du sentier, courait à moi du plus loin qu'elle m'apercevait, et, me prenant par la main, m'amenait triomphante au château. Cette fois il me fut impossible d'obtenir d'elle un sourire ni même un regard. Je voulus l'attirer, elle s'échappa de mes bras. La veille de mon départ j'allai faire mes adieux à madame de Mondeberre. Tous les détails de cette soirée sont aussi présents à mon esprit que s'ils dataient d'hier seulement. Le jour tombait ; on touchait à la fin d'octobre ; quand j'entrai, un grand feu clair brûlait dans l'âtre ; la châtelaine était assise dans l'embrasure d'une fenêtre ouverte. Sans se lever, elle me tendit la main et me fit asseoir auprès d'elle ; elle m'entretint encore une fois de la mer semée d'écueils sur laquelle j'allais m'aventurer ; sa voix était plus grave et plus tendre que d'habitude. S'étant retirée du monde à vingt ans, elle n'en savait guère que ce que j'en savais moi-même ; mais elle avait beaucoup réfléchi, et, me voyant près de quitter nos campagnes pour aller sans guide, sans appui, me mêler, si jeune encore, aux flots des hommes et des choses, elle en éprouvait comme un sentiment de maternel effroi. Tandis qu'elle parlait, le vent d'hiver remplissait le parc

d'harmonies lugubres. J'entendais le bruit sec et morne des feuilles desséchées, je voyais sur la cime des arbres se balancer de noirs corbeaux. Je fus saisi d'une grande tristesse, de sombres pressentiments m'assaillirent; mais ma résolution était prise, et madame de Mondeberre elle-même semblait envisager ce départ comme une nécessité. — Adieu donc ! me dit-elle ; nous prierons le ciel pour qu'il vous donne toutes les félicités que vous méritez. — Avant de me retirer, je demandai à embrasser Alice, qui n'avait point encore paru. Sa mère l'envoya chercher; on l'amena presque malgré elle. — Enfant, lui dis-je, vous ne m'aimez donc plus? A ces mots, elle fondit en pleurs. Je partis. Je n'avais pas d'amour pour madame de Mondeberre; Alice comptait au plus dix ans: je partais libre de tous liens. D'où venait donc cette voix mystérieuse qui, tandis que je m'éloignais, de loin en loin me criait brusquement que je tournais le dos au bonheur ?

Hélas ! durant ces sept années, les ai-je assez souillés et profanés, ces purs et chastes souvenirs ! Aussi n'ai-je point encore osé porter mes pas vers Mondeberre, tant je me connais indigne de rentrer dans ce saint asile. Il m'a semblé qu'auparavant je devais m'imposer, pour ainsi dire, une quarantaine morale; il me semble encore à cette heure que je vais y retrouver le fantôme de ma jeunesse, qui refusera de me reconnaître, et s'enfuira d'un air irrité.

LE MÊME AU MÊME.

Hier donc, après t'avoir écrit, je suis parti pour

Mondeberre. J'ai fait la route au pas de mon cheval, lentement, religieusement, ainsi que se font les pèlerinages. Le ciel gris et voilé s'harmonisait avec les dispositions de mon âme. J'ai suivi les sentiers que suivait autrefois ma jeunesse; j'ai reconnu tous les bouquets d'arbres, tous les buissons en fleur, tous les accidents du paysage ; il n'y avait que moi de changé. J'aperçus bientôt à travers le feuillage les tours noircies du château féodal, la plate-forme ombragée d'ormeaux, les pans de mur habillés de lierre. A ces aspects, j'ai senti plus profondément ma misère et ma déchéance; j'ai pleuré sur moi-même, je me suis abîmé dans la mélancolie des jours mal employés. Ainsi j'allais comme autrefois, plein de trouble, le long de ces haies; seulement, au lieu du trouble poétique et charmant qui remplit d'harmonies et d'images gracieuses le matin de l'existence, je traînais avec moi cette morne inquiétude, cette lourde fatigue, que laisse après elle la passion désabusée.

Je mis pied à terre à la petite porte du parc, et j'entrai. Aussitôt je me sentis enveloppé d'ombre et de silence. Il me sembla que je retrouvais un Éden depuis longtemps perdu et regretté : dans ce court enivrement, j'oubliai les douleurs de l'exil.

Après avoir erré çà et là, j'allai m'asseoir sur un banc de pierre à demi caché sous un massif d'ébéniers et de lilas qui secouaient à l'entour leurs grappes embaumées. J'étais plongé depuis près d'une heure dans mes souvenirs, lorsque j'entendis le frôlement d'une robe et le bruit d'un pied léger sur le sable fin de l'allée. Je levai la tête, et vis à quelques

pas de moi madame de Mondeberre, non pas, comme autrefois, pâlie par la douleur, austère et grave, ainsi qu'il sied aux veuves, mais fraîche, souriante et parée, comme la nature, de toutes les grâces du printemps. C'était bien son front intelligent et fier, mais rayonnant cette fois du doux éclat de la jeunesse; c'étaient ses beaux yeux bleus, moins les larmes qui en avaient terni l'azur; c'était sa noble démarche, moins les chagrins qui l'avaient brisée. Ses cheveux blonds, qu'autrefois elle cachait sévèrement comme un luxe malséant au deuil, ruisselaient en boucles d'or le long de son visage. Les flots de gaze et de mousseline qui l'enveloppaient tout entière lui donnaient l'air d'une de ces apparitions vaporeuses que les poëtes voient flotter sur le bord des lacs, dans la brume argentée des nuits. Je crus d'abord que c'était une illusion de mes sens, et je restai debout, immobile, à la contempler, tandis qu'elle m'observait de ce regard limpide et curieux qui n'appartient qu'aux gazelles et aux jeunes filles. Enfin je me décidai à marcher vers elle; mais à peine eus-je fait quelques pas, qu'elle s'enfuit, et je m'arrêtai suivant des yeux sa robe blanche à travers la ramée. N'était-ce pas madame de Mondeberre en effet? Je la vis paraître au bout de quelques instants, telle à peu près que je l'avais vue autrefois; seulement les années qui venaient de s'écouler avaient laissé sur ses traits, comme sur les miens, des traces de leur passage. Aussitôt que je l'aperçus, je courus vers elle, je pressai avec attendrissement ses deux mains sur mes lèvres et contre mon cœur. Elle-même était émue; c'est à peine si, dans le trouble des premiers mo-

ments, nous pûmes échanger quelques mots. Enfin je songeai à la chère enfant qui avait tant pleuré le jour de mon départ. Je parlai d'Alice à sa mère. — Elle vous a bien reconnu, me dit-elle; c'est elle qui m'a dit que vous étiez là. Je vous croyais encore à Paris. Ces paroles me frappèrent d'étonnement et presque de stupeur.— Quoi ! m'écriai-je, cette blanche et belle créature que je viens d'entrevoir... — C'est Alice, c'est ma fille, reprit madame de Mondeberre avec un sourire de tendresse et d'orgueil. —Quoi de plus simple, et ne devais-je pas m'y attendre ? Ne savais-je pas que l'enfance hérite de ceux qui la précèdent, et que c'est des fleurs tombées de notre front que le temps tresse des couronnes à la génération qui nous suit ? Vois pourtant quelle chose étrange ! ma pensée ne s'était pas une seule fois arrêtée aux changements que ces sept années avaient dû amener chez Alice, et je croyais naïvement que j'allais retrouver sous ces ombrages l'enfant que j'y avais laissée. Heureusement la nature n'est ni oublieuse ni imprévoyante comme l'esprit de l'homme. Rien ne la distrait de son œuvre. Tout meurt et tout renaît; un nouveau jet remplace la pousse qui s'effeuille; à la voix qui s'éteint, une voix plus fraîche succède; au flot qui se retire, un flot plus harmonieux; près d'une grâce qui se fane il en est toujours une autre qui fleurit. Ainsi, renouvelant sans cesse son impérissable beauté, la nature marche sans s'arrêter dans son immortelle jeunesse.

Mademoiselle de Mondeberre ne tarda pas à nous rejoindre. Elle rougit en nous abordant; la jeune fille se souvenait sans doute et peut-être était-elle confuse

des larmes qu'avait versées l'enfant. Moi-même je me sentais troublé. C'est qu'en effet, pour un homme encore jeune, je ne sais rien de plus troublant que de retrouver ainsi, dans tout l'éclat et dans toute la gloire de ses belles années, l'enfant qu'on a jadis aimée avec toutes les familiarités d'une tendresse fraternelle. Si de son côté la jeune fille n'a rien oublié, la gêne est égale de part et d'autre et la position doublement embarrassante. On se rappelle qu'on a joué ensemble sur les pelouses, qu'on s'est aimé, qu'on se l'est dit en toute liberté comme en toute innocence, et l'on est là, tremblant et rougissant, ne sachant quelle contenance garder, ni comment concilier les rapports familiers du passé avec la réserve mutuelle qu'on doit s'imposer désormais. Madame de Mondeberre comprit ce que la situation avait de difficile, elle nous en tira avec sa grâce accoutumée.

Alice est l'image de la jeunesse de sa mère. Madame de Mondeberre est si belle encore et si jeune, qu'en la voyant près de sa fille on les prendrait pour les deux sœurs. En me retrouvant près de ces deux charmantes femmes dans ce parc où rien n'est changé, il m'a semblé que je ne m'en étais jamais éloigné et que j'avais rêvé l'absence et la douleur. Il suffit de revoir un instant les lieux et les êtres aimés pour combler aussitôt l'abîme qui nous en a longtemps séparés. Tu penses cependant à combien de questions il m'a fallu répondre. On eût dit que j'arrivais des lointains pays. Pour ces deux chastes créatures, qui n'ont jamais quitté leur nid, n'arrivais-je pas en effet des contrées lointaines? J'ai parlé de Paris et vaguement des ennuis qui m'y avaient assailli; j'ai dit

mon dégoût du monde, ma résolution de vivre désormais dans le domaine de mes pères. Puis est venu mon tour d'interroger. J'ai demandé quels grands événements s'étaient passés à Mondeberre durant mon absence. On m'a répondu en souriant que les lilas avaient fleuri sept fois, et que les marronniers, qui balançaient leurs panaches blancs sur nos têtes, avaient sept fois changé de feuillage. Ainsi causant, nous allions à pas lents, le cœur plein d'une douce joie, et cueillant comme des pervenches le long des allées les frais souvenirs que nous avions semés autrefois.

Sur le soir nous avons gagné le château; j'ai respiré, en y entrant, je ne sais quel bon parfum d'honnêteté, d'ordre et d'innocence, qui m'a reporté délicieusement aux meilleurs jours de mon jeune âge. J'ai tout revu, tout reconnu : les mêmes meubles étaient encore à la même place; les mêmes serviteurs qui m'avaient vu partir m'ont souhaité la bienvenue. Comme autrefois, la table du salon était chargée de fleurs, de livres et d'ouvrages de tapisserie. Le temps qui change tout n'a rien changé dans cet asile : il n'y a qu'un enfant de moins et qu'un ange de plus. Nous avons dîné sur la terrasse. Les nuages s'étaient dissipés : le soleil, près de disparaître, envoyait ses derniers rayons mourir à nos pieds ; les oiseaux, avant de s'endormir, nous donnaient leurs plus beaux concerts. Ce bienveillant accueil, cette hospitalité si franche et si gracieuse, ces deux nobles femmes qui me souriaient comme deux sœurs, ces serviteurs joyeux de me revoir, enfin cette belle nature qui semblait, elle aussi, fêter le

retour de l'enfant prodigue, tout cela remplissait mon âme d'une pure ivresse. Parfois je me demandais si je veillais et si ce n'était pas un songe. Quand je partis, les étoiles brillaient depuis longtemps dans le bleu du ciel. Je m'en retournai calme, heureux, rasséréné, meilleur enfin que je n'étais venu; mais je devais, en rentrant chez moi, retrouver le souvenir d'Arabelle, comme un malfaiteur qui se serait introduit dans ma maison et m'aurait attendu traîtreusement caché derrière ma porte.

On me remit une lettre que le facteur avait jugé convenable de n'apporter que le soir. J'examinai la suscription avec un sentiment de terreur : je reconnus la main d'Arabelle.

Je ne sache pas que jamais lettre soit arrivée plus mal à propos; il me sembla que c'était un créancier impitoyable qui réclamait le prix d'un jour de bonheur et d'oubli. Imagine un forçat un peu poétique parvenu à briser sa chaîne. Il s'est échappé le matin, et, durant tout le jour, il a bu à longs traits l'air enivrant de la liberté; il a marché tout un jour sans liens et sans entraves; il a vu le soleil se coucher dans sa gloire ; il s'apprête à dormir sur un lit de mousse, sous la voûte étoilée, pour reprendre au matin sa course aventureuse. Tout le charme et tout le ravit. Mais voilà qu'au moment où son cœur n'est qu'un hymne de délivrance, on le reprend, on l'arrête, on lui remet les fers aux pieds; voilà qu'on le ramène au bagne qu'il croyait avoir fui pour jamais. Tel est l'effet qu'a produit sur moi cette lettre ; elle m'a rejeté violemment sur le sol de la réalité. Ce n'eût été la veille qu'un moment d'humeur; ce fut

cette fois de la colère, presque de la haine. Je rompis le cachet et je lus quelques lignes. Au sortir du chaste et paisible intérieur où je venais de goûter des joies si simples et si pures, ce langage passionné me choqua comme un son faux et discordant. Et puis, toujours la même chose! Je n'ai pas eu le courage d'aller jusqu'au bout : je lirai le reste dans quelque roman nouveau.

Adieu. Quand tu seras las du bruit et de la foule, viens te reposer auprès de moi ; tu trouveras toujours sur le pas de ma porte deux bras amis qui s'ouvriront pour te recevoir.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Ainsi tu romps avec la société : il faudra bien que la société s'en console. Vis aux champs, s'il te plaît d'y vivre. Les gentilshommes d'autrefois, qui valaient bien ceux d'aujourd'hui, cultivaient leurs terres et faisaient du bien à leurs paysans ; je ne pense pas que ce soit déroger que d'en faire autant. Seulement n'oublie pas que ton père ne fut un homme heureux que parce qu'il fut un homme utile. Être utile, c'est là la question. « Si vous vous sentez les passions assez modérées, écrivait un philosophe à je ne sais quel gentillâtre qui lui demandait conseil ; si vous vous sentez l'esprit assez doux, le cœur assez sain pour vous accommoder d'une vie égale, simple et laborieuse, restez dans vos domaines, faites-les valoir, travaillez vous-même, soyez le père de vos domestiques, l'ami de vos voisins, juste et

bon envers tout le monde ; servez Dieu dans la simplicité de votre cœur : vous serez assez vertueux. » Toi, cependant, ne te hâte pas de décider irrévocablement de tes goûts, de ta vocation et de ta destinée ; tu es sous le coup de préoccupations trop vives pour pouvoir encore sainement en juger. A Dieu ne plaise que je te blâme de songer à régler ta vie ! J'écrirais volontiers, comme Pline le Jeune, que le cours régulier des astres ne me fait pas plus de plaisir que l'arrangement dans la vie des hommes. Seulement, attends le calme et la réflexion ; mets de l'ordre dans tes sentiments avant d'essayer d'en mettre dans l'agencement de ton existence. On ne jette pas l'ancre en pleine mer durant la tourmente.

Ici, rien de nouveau. Madame de Rouèvres est souffrante ; elle ne voit, ne reçoit personne. On ne se gêne pas, dans le monde, pour attribuer à ton absence ce soudain amour de retraite et de solitude. Le monde est une petite ville où tout se sait. Je ne vois guère que le mari qui, fidèle à la tradition, ne soit pas dans le secret de la comédie. Fasse le ciel qu'il vive toujours dans la même ignorance ! car je ne le crois pas homme à prendre patiemment son malheur. Plus il aurait poussé loin la confiance et l'aveuglement, plus il serait implacable dans son ressentiment et terrible dans sa vengeance. C'est une de ces âmes inflexibles dans leur droiture, qui pardonnent d'autant moins que, pour leur propre compte, elles n'ont pas besoin d'indulgence. Il aime sa femme, j'en ai la conviction, d'un amour plus profond et plus vrai que n'a jamais été le tien. Outragé dans son honneur, blessé dans son affection, j'ignore à quel

parti il se résoudrait; mais à coup sûr ce ne serait point à la résignation. Je l'ai vu dernièrement; il m'a semblé tristement préoccupé de l'état maladif de la comtesse. Je lui ai conseillé les eaux et les voyages. Il y avait songé; mais la comtesse s'y refuse. C'est fâcheux : un petit voyage au Spitzberg aurait bien fait ton affaire. Bref, c'est là qu'en sont les choses. Pousse au dénoûment : j'ai hâte de nous savoir sortis de cette maudite galère.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Il semble qu'en retournant à Mondeberre j'ai remonté le cours de ma jeunesse et ressaisi par le bout de leurs ailes mes années envolées. Mon cœur se délasse et s'apaise, je n'entends plus en lui que le roulement sourd de la tempête qui s'éloigne. Souvent j'ai vu la Sèvre, grossie par les pluies d'orage, déborder et couvrir de limon nos champs et nos guérets; ce n'était qu'en rentrant dans son lit qu'elle reprenait, au bout de quelques jours, la transparence de ses ondes : c'est l'image de ma destinée. Quoi que tu puisses dire, je vivrai sous ce coin de ciel; la réflexion, mes instincts et mes goûts, tout m'y fixe, tout m'y enchaîne. Je ne serai pas inutile au bien-être de ces campagnes. Je me suis écrié d'abord, comme Alexandre, que mon père ne m'avait laissé rien à faire; en y regardant de plus près, j'ai compris que, dans la voie des améliorations, quelle qu'en soit la nature, le mieux est toujours à trouver. Je fais de grands projets; si je parviens à en

réaliser quelques-uns, ma vie n'aura pas été stérile. Je fais aussi de doux rêves; s'ils ne m'échappent pas tous, ma vie n'aura pas été sans bonheur. Tu le vois, c'est un parti pris : déjà je construis des granges, je plante des peupliers, j'ouvre des chemins vicinaux. Cette activité du corps me repose des fatigues de l'âme. Tous ces détails de la vie rustique, au milieu desquels j'ai été élevé, me charment et m'attirent au delà de ce que je pourrais exprimer. La terre est bonne à ceux qui l'aiment et qui la cultivent. Tu ne sais pas, toi, de quel amour on se prend à l'aimer, et combien cet amour, à l'encontre de quelques autres, est sain au cœur et à l'esprit! Le soir, je monte à cheval, et la journée s'achève à Mondeberre. Là, on cause, on lit, on parle de ce qu'on a lu; quelque vieux gentilhomme du voisinage vient se mêler à l'entretien. Mademoiselle de Mondeberre se met au piano et chante; on va s'asseoir sur le banc de pierre, sous les touffes de lilas et de faux ébéniers; ou bien, si la soirée est belle, on fait atteler la calèche, et l'on gagne Mortagne ou Tiffauges. On admire le paysage, on s'arrête devant les ruines, on évoque les vieux souvenirs. Près de se quitter, on s'étonne de la fuite des heures, et l'on se sépare en échangeant ce doux mot: A demain! Si je compare l'existence que je mène ici et celle que je menais là-bas : ici, le repos dans le travail, des jours sereins, des relations paisibles, de chastes affections, avouées à la face du ciel; là-bas, l'agitation dans l'oisiveté, les soucis rongeurs, les efforts impuissants d'un amour épuisé, les querelles à essuyer, les soupçons à subir, tous les tiraillements, toutes les exigences d'une passion qu'on ne partage

plus, tout cela dans l'ombre et n'osant se montrer: alors je me demande comment il s'est pu faire que j'aie vécu là-bas de cette rude vie, lorsque j'avais ici un Éden ouvert à toute heure.

Mademoiselle de Mondeberre est charmante; telle dut être sa mère à seize ans. Je ne sais rien de plus poétique ni de plus touchant que l'intérieur de ces deux femmes, qui, sans autres ressources que leur tendresse mutuelle, se font l'une à l'autre un monde toujours nouveau. Je ne pense pas qu'il soit possible de rencontrer entre deux créatures plus d'harmonies et de rapports, plus de sympathies et de convenances. Leurs cheveux ont la même nuance, leurs yeux le même azur, leurs lèvres le même sourire, leur âme et leur esprit le même goût et le même parfum. Seulement, à cause de son éducation solitaire, n'ayant jamais quitté le domaine où elle a grandi, mademoiselle de Mondeberre a quelque chose de plus agreste et de plus sauvage qui ne messied point aux grâces de la jeunesse. Élevée loin du monde, elle en ignore le langage et les habitudes ; mais il y a en elle cette élégance de race, cette distinction native que le monde n'enseigne pas. Elle est à la fois simple et fière, intelligente autant que belle. Pourquoi ne le dirais-je pas? parfois, en la contemplant en silence, je me prends à songer au temps où j'approchais mes lèvres de cette fleur, alors en bouton; aux jours où mes doigts jouaient familièrement avec ces cheveux d'or, où ma main pressait cette main, où mon bras enlaçait cette taille. A ces souvenirs, malgré moi, confus et troublé, je sens un frisson courir de mes pieds à ma tête, et je n'ose m'avouer ce qui se passe dans mon cœur.

Mais, ami, que te conté-je là? Je voulais te parler d'Arabelle. Toutes ses lettres m'appellent à grands cris. Si tu la vois, dis, comme moi, que je fais bâtir, que j'ai trois procès sur les bras, et qu'avec la meilleure volonté du monde il m'est encore impossible de fixer l'époque de mon retour. Je lui ai écrit ce matin. En voilà pour dix jours au moins, dix jours de repos, d'oubli, de pleine liberté! J'en suis depuis longtemps à tout ce que la tendresse a de plus calme et de plus fraternel. Il ne tiendrait qu'à elle de comprendre, mais il paraît que ces choses-là ne s'entendent pas à demi-mot. Elle souffre, j'hésite et j'attends. Ce qu'il y a de vraiment désastreux, c'est que son amour semble augmenter à mesure que le mien s'en va. Si je mets trois bémols à mon style, elle me répond avec six dièses à la clef; il faudra pourtant bien qu'elle en vienne à s'apercevoir que nous ne jouons plus dans le même ton.

Sais-tu que tu m'épouvantes avec les vengeances de M. de Rouèvres ? J'en rêve toutes les nuits. Tu sais quel cas je fais de cet homme; mais depuis quand as-tu découvert l'âme d'Othello sous cette froide enveloppe ? J'imagine que tu veux rire. S'il aimait sa femme comme tu le dis, son amour eût été moins patient, moins aveugle, et voilà longtemps qu'il nous aurait tués tous deux.

LE MÊME AU MÊME.

Je ne sais jusqu'à quel point mes lettres t'intéressent; mais je me suis fait une si douce habitude de

t'ouvrir mon cœur comme un livre dont je tournerais moi-même les feuillets, qu'il me serait désormais impossible d'en agir autrement avec toi. Si le livre t'ennuie, ferme-le sans te préoccuper de l'amour-propre de l'auteur. J'ai toujours pensé que ce doit être une chose bonne et profitable d'écrire jour par jour l'examen de sa propre vie. On s'habitue ainsi à se tenir constamment vis-à-vis de soi-même comme devant un juge. On se surveille avec plus de soin; on apporte plus d'ordre dans ses actions et dans ses sentiments. Lorsqu'on sait qu'il faut chaque soir, sous la dictée de sa conscience, faire le relevé de la journée qui vient de s'écouler, on en devient plus circonspect et nécessairement meilleur, on y gagne de se mieux connaître et de discipliner son cœur. Tu comprends qu'à ces fins il m'est doux de t'écrire, puisque j'en retire à la fois les bénéfices d'une confession et le charme d'une confidence.

Ce soir, que te dirai-je? Je suis triste et ne sais pourquoi. J'arrive de Mondeberre. En ouvrant la porte du parc, j'ai entrevu mademoiselle de Mondeberre suspendue au bras d'un étranger qui m'a paru jeune, élégant et beau. Tous deux suivaient l'allée des marronniers et semblaient causer affectueusement. J'ai craint de troubler un si doux entretien; n'aimant pas les visages nouveaux, j'ai refermé doucement la porte et m'en suis revenu sans avoir été remarqué. J'étais parti joyeux et léger, je suis revenu sombre et taciturne. Pourquoi? je l'ignore. En rentrant chez moi j'ai grondé mes gens et rudoyé mes chiens. Te paraît-il convenable que mademoiselle de Mondeberre se promène ainsi le soir, dans un parc, seule, au bras

d'un jeune homme? En fin de compte cela ne te regarde pas, ni moi non plus. Je dis seulement que c'est singulier. Depuis mon retour mademoiselle de Mondeberre ne s'est pas une seule fois appuyée sur mon bras. Mais ce jeune homme est sans doute le fiancé d'Alice? C'est tout simple : il faudra bien qu'un jour Alice se marie. Je viens d'y songer pour la première fois. Je suis triste, ami, jusqu'aux larmes. Qui m'aime ici? Dans la solitude de mon cœur, j'en viens à regretter l'amour orageux d'Arabelle. Je m'écriais l'autre jour que la nature est bonne; je me trompais, la nature n'est qu'indifférente : nous l'associons à toutes les dispositions de notre âme, mais elle ne se soucie ni de nos joies ni de nos douleurs. Je suis seul, j'appelle, pas une voix ne me répond. Pourtant, mon Dieu ! que cette nuit est belle ! Qu'il serait doux, à la clarté de ces étoiles, au milieu de tous ces parfums et de tous ces murmures qui montent de la terre au ciel comme des flots d'encens et d'harmonie, qu'il serait doux de reposer son front sur un cœur adoré, de mêler un hymne d'amour aux concerts de la création ! Peut-être, à l'heure où je t'écris, ces deux jeunes gens errent encore sous les ombrages tutélaires ; ils s'aiment, ils sont heureux.

LE MÊME AU MÊME.

Je ne suis pas retourné à Mondeberre. En cela je n'ai fait qu'obéir à un sentiment naturel de réserve et de discrétion. Je dois dire aussi que ce lieu a perdu pour moi quelque peu de son charme et de sa poé-

sie. Pourquoi? je ne sais trop; peut-être m'était-il doux de penser que j'étais seul admis dans l'intimité du sanctuaire. Toujours est-il que ce n'est plus le même prestige. Il n'est pas douteux que l'étranger de l'autre soir ne soit le fiancé d'Alice. Ce matin, je les ai vus passer tous deux à cheval dans le sentier du bord de l'eau. Je n'avais pas encore vu mademoiselle de Mondeberre en amazone : j'ai souffert de la voir ainsi. Je n'ai jamais aimé les femmes qui montent à cheval. On a remarqué, peut-être avec raison, qu'elles manquent en général de tendresse et de sensibilité. Il est très-vrai qu'à cet exercice leurs grâces primitives s'altèrent; leur caractère, leurs goûts et leurs allures y prennent quelque chose de hardi, de viril et d'aventureux, qui les dépouille de leurs plus charmants priviléges. La bride et la cravache ne sont pas faites pour ces mains délicates; le chapeau de l'homme ne sied point à ces aimables fronts. Et puis, comprends-tu que madame de Mondeberre laisse ainsi sa fille courir les champs à l'aventure, en compagnie de ce jeune homme? Tout cela me gâte un peu mon paradis et mes deux anges.

LE MÊME AU MÊME.

Rien n'est changé dans ma vie. D'où vient donc que mon cœur est rempli d'allégresse? Pourquoi triste hier et joyeux aujourd'hui? Il faut toujours en revenir à cette exclamation banale : Cœur de l'homme, abîme mystérieux!

Je m'étais levé ce matin, résolu comme la veille à

ne pas aller à Mondeberre. Le soir, j'ai pris, sans y songer, le sentier accoutumé, et je suis arrivé à la porte du parc, décidé à ne point en franchir le seuil. Bref, je suis entré ; le parc était désert. J'allai droit au château et trouvai au salon mademoiselle de Mondeberre seule avec l'étranger, tous deux au piano, à la fois riant, chantant et causant. Je crus comprendre que j'étais de trop, et je songeais à m'esquiver, quand mademoiselle de Mondeberre me retint et me présenta à M. de B., son cousin. Pour le coup, c'était un prétendu, car de tout temps les cousins ont plus ou moins épousé leurs cousines. Nous n'eûmes pas échangé vingt paroles, que je le tins pour un fat et un sot. Il est des hommes qu'on hait à première vue ; je sentis tout d'abord que je haïssais celui-ci. Il avait une certaine façon d'appeler Alice sa *jolie cousine*, qui me donnait envie de lui tordre le cou. En l'examinant bien, je lui trouvai une beauté vulgaire, sans âme et sans intelligence, une élégance prétentieuse, une jeunesse compromise par un menaçant embonpoint. Ses gestes, son maintien, son langage, tout en lui me déplaisait, jusqu'au son de sa voix ; à ce point que, moi qui ne suis pas d'humeur agressive, j'aurais payé cher le droit de le provoquer. Mademoiselle de Mondeberre semblait le trouver charmant : elle souriait à tout ce qu'il disait, et pour moi n'avait pas un regard. Je ne puis dire ce que j'ai souffert ainsi pendant une heure. M. de B. causait avec sa cousine ; je mêlais à peine quelques mots à la conversation. Je voulais me retirer, mais une main de fer me scellait à ma place. Madame de Mondeberre entra ; elle me demanda pourquoi on ne m'avait pas vu tous ces

jours. En cet instant Alice, qui parlait avec son cousin dans l'embrasure d'une fenêtre, partit d'un frais éclat de rire ; je me fis violence pour ne pas aller les étrangler tous deux. Enfin je me levai. Me voyant prêt à m'éloigner, M. de B. me demanda si j'étais venu à cheval. Sur ma réponse affirmative il m'offrit de m'accompagner jusqu'à Peveney, car c'était son chemin pour retourner à Nantes. J'acceptai avec empressement. Le compagnon n'était guère de mon goût, mais il me souriait de ne le pas laisser au logis. « Quoi ! vous nous quittez sitôt ! s'écrièrent madame de Mondeberre et sa fille en s'adressant au beau cousin. — Il le faut, répondit M. de B. ; Pauline m'attend ce soir. » Je ne sais pourquoi ce nom de Pauline fut comme un rayon de soleil traversant la nuit de mon cœur. « J'espère, ajouta madame de Mondeberre, qu'à votre prochaine visite vous nous amènerez mon aimable cousine. » Je pensai qu'il s'agissait d'une sœur ; le rayon s'effaça, mon cœur retomba dans sa nuit. Cependant nos chevaux attendaient dans la cour du château. Alice et sa mère s'étaient mises à la fenêtre pour nous voir partir et nous envoyer le dernier adieu. Une fois en selle, nous les saluâmes de la main ; et, comme nous nous éloignions au pas allongé de nos bêtes, j'entendis madame de Mondeberre s'écrier : « Gaston, embrassez pour moi votre femme ! » A ces mots, je me sentis si léger, qu'il me sembla que la brise allait m'enlever comme une plume. Il se fit en moi un de ces coups de vent qui balayent le ciel en moins d'une minute. Je me pris bientôt à causer avec M. de B. Je m'étais singulièrement abusé sur son compte. Durant le trajet de

Mondeberre à Peveney, j'appris à le connaître et à l'apprécier. C'est un jeune homme charmant, joignant aux plus nobles qualités de l'âme les dons les plus précieux de l'esprit. En arrivant à Peveney nous étions déjà de vieux amis. Nous nous reverrons à coup sûr.

Telle est l'histoire de ma journée. Je t'écris, comme l'autre soir, à la même heure, près de ma fenêtre ouverte. La nature est bonne, la solitude est douce. En cet instant, la lune éclaire le sentier où j'ai vu passer hier mademoiselle de Mondeberre à cheval; qu'elle était belle, gracieuse et charmante avec sa jupe d'amazone et ses blonds cheveux au vent! On eût dit une jeune guerrière. Qu'ai-je donc aujourd'hui et d'où vient à mon cœur la douce ivresse qui l'inonde?... Abîme, abîme mystérieux!

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Pardieu! je te trouve plaisant avec tes mystérieux abîmes. En tout cela, je n'aperçois ni plus d'abîmes que sur ma main, ni plus de mystères que d'étoiles en plein midi. Tu aimes mademoiselle de Mondeberre. Eh bien, mon cher garçon, je n'y vois pas grand mal. Elle est jeune, elle est belle; tu es jeune encore, et, nous pouvons le dire, passablement tourné. Vos propriétés se touchent: les armoiries de Peveney écartelées de Mondeberre ne feront point mal sur un écusson. Si vous vous aimez, il faut vous marier, mes enfants. Et pourquoi pas, Fernand? Ce n'est pas moi qui t'en voudrais blâmer. La fa-

mille, à tout prendre, est une bonne chose, et je ne sache pas que nos socialistes modernes aient rien imaginé de mieux. J'ai longtemps réfléchi sur tes goûts, sur ton caractère : je te dois cette justice, qu'au milieu même de tes plus grands écarts, j'ai toujours reconnu en toi une âme amie de l'ordre et du devoir. Je te crois né pour le mariage ; j'ai la conviction que, si ton choix est bon, tu goûteras en cet état, le seul convenable en ce monde, tout le bonheur qu'il est permis de goûter ici-bas. Je me réjouis donc de te voir rôder, peut-être à ton insu, autour de la vraie destinée de l'homme : je te sens près de trouver ta voie. Seulement, ne te hâte pas ; que ton cœur se repose encore ; avant de l'offrir et de le donner, laisse-lui le temps de s'épurer et de refleurir, qu'il soit digne de l'enfant qui l'aura su charmer. Et puis, Fernand, puisqu'il en est ainsi, tu dois à madame de Rouèvres, tu dois surtout à mademoiselle de Mondeberre d'en finir, sans plus attendre, courageusement et loyalement avec le passé. N'outrage ni tes souvenirs ni tes espérances. Que madame de Rouèvres ne puisse jamais supposer que tu l'as délaissée pour former de nouveaux liens ; qu'elle ait du moins, dans son abandon, la consolation de se dire que tu ne l'as pas sacrifiée à une rivale plus belle et plus jeune, mais que ton amour a cessé parce que tout finit sur la terre. D'une autre part, que mademoiselle de Mondeberre ne puisse jamais soupçonner que ton amour pour elle a germé sous les cendres encore tièdes d'un autre amour à peine éteint, et que tu as profané son image en la mêlant aux préoccupations d'une passion agonisante. Respecte ces deux femmes :

l'une, parce que tout amour est respectable, même celui qu'on ne partage plus ; l'autre, parce qu'on ne saurait entourer de trop de soins et de vénération ces jeunes âmes qui n'ont point secoué leur pous sière virginale.

C'est tout ce que j'avais à te dire. Je me suis présenté plusieurs fois pour voir madame de Rouèvres · la comtesse est inabordable. Quant aux vengeances du mari, n'en ris pas. Cet homme est étrange ; il lui échappe parfois, dans l'entretien le plus paisible, des mots qui me font le regarder avec stupeur. Sous des dehors d'une simplicité réelle, il cache une énergie qui serait terrible au besoin. Heureusement, il ne se doute de rien, et ne parle de toi qu'avec affection. Il se plaint de ta longue absence, et veut t'écrire pour hâter ton retour. Ils sont tous les mêmes. Adieu.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Le soleil n'envahit pas tout d'un coup l'horizon ; l'aube éveille d'abord les oiseaux et les brises ; l'orient blanchit et se colore ; de confuses rumeurs montent des vallées aux coteaux. Ainsi l'amour a son crépuscule matinal, rempli de frais mystères et de préludes enchanteurs. Pourquoi donc avoir si brusquement éclairé mon cœur? Pourquoi cet empressement à le dénoncer à lui-même ? Pourquoi m'avoir sitôt appris ce que sans toi j'ignorerais encore ? Tu vas droit au but, et ne vois pas que tu supprimes ainsi ce que l'amour a de plus gracieux et de plus charmant, comme un homme qui retrancherait des spectacles

de la nature les images et les harmonies qui précèdent le lever du jour.

Ami, qu'as-tu fait? Je ne me doutais de rien; j'étais sans trouble et sans défiance. Je me laissais aller mollement à la dérive du flot qui me berçait, sans m'apercevoir seulement que j'avais quitté le rivage. Je voyais cette enfant tous les jours; mais ce que j'éprouvais auprès d'elle ressemblait si peu à ce que j'avais éprouvé jusqu'alors, que j'étais loin d'imaginer que ce pût être de l'amour. Comment donc, en effet, l'aurais-je soupçonné? L'amour n'avait été pour moi qu'une fièvre des sens, un transport au cerveau, je ne sais quoi d'inquiet et de maladif qui, même au plus fort de l'ivresse, pesait sur mon front comme une atmosphère orageuse. L'âme désordonnée d'Arabelle avait envahi tout mon être; l'amour ne m'était connu que par ses fureurs. Comment aurais-je pu, près d'Alice, me croire atteint de ce même mal dont j'étais encore meurtri et tout brisé? Le naufragé qui n'a vu l'Océan que soulevé par les tempêtes reconnaît-il dans l'onde unie comme un miroir la mer en courroux qui l'a jeté sans vie sur la grève? Je m'oubliais auprès de cette enfant comme au bord d'un lac pur et paisible. Je respirais sa jeunesse, et la sérénité de son regard descendait insensiblement dans mon sein. En la voyant, tous mes sens étaient ravis, sans qu'il me vînt à la pensée de me demander pourquoi. Sa beauté me pénétrait comme une douce flamme. Au lieu de me troubler, quand mon passé grondait dans mon sein, sa seule présence suffisait à me calmer, pareille à l'étoile mystérieuse qui apaise les flots irrités. Le son de sa voix me charmait à mon

insu, ainsi que le murmure des brises dans les bois; son sourire se jouait au fond de mon âme comme un rayon de lune dans le cristal d'une source. Lorsqu'elle marchait, c'était un fil de la Vierge qui glissait sur l'azur du ciel. Pouvais-je deviner, à ces enchantements, l'amour éclos ou près d'éclore? Je ne soupçonnais rien, je ne prévoyais rien: je subissais le charme sans songer à m'en rendre compte.

Malheureux, tu as changé tout cela! En éclairant mon cœur, tu as effarouché toute une couvée d'espérances qui ne faisaient que de naître, et commençaient à peine à gazouiller. Depuis que tu m'as dit ce que je ne m'étais pas encore dit à moi-même, je ne sens en moi que trouble et confusion. Je n'aborde plus Alice qu'en tremblant. Je souhaite et je fuis sa présence; je la crains et je la recherche. Contraint et silencieux auprès d'elle, loin d'elle je m'agite et je souffre. Je pâlis sous ses regards; un de ses sourires précipite mon sang ou l'arrête; que sa robe m'effleure en passant, je frissonne de la tête aux pieds. Et cependant, ami, ce trouble que j'éprouve est si chaste, que les anges eux-mêmes ne s'en effrayeraient pas; le mal que j'endure est si doux, que je ne voudrais pas en guérir. Tu l'as dit, oui, c'est bien l'amour! C'est l'amour, ô mon Dieu! Je le sens aux divins transports de mon âme, qu'il épure tout en l'agitant. Je le reconnais au fier sentiment de mon être, qu'il relève et qu'il améliore. C'est le céleste amour, tel que je le rêvais à vingt ans, et dont je n'avais jusqu'à présent embrassé que l'imparfaite image. Mais comment oser en parler? Où trouver des mots dont je n'aie point profané l'usage? Le cœur est si

riche et la langue est si pauvre ! Est-ce à toi, d'ailleurs, témoin et confident de mes folles tendresses, que j'ouvrirai mes nouveaux trésors ? Mêlerai-je dans ta pensée les noms d'Alice et d'Arabelle ? Parerai-je un amour naissant des dépouilles d'un amour évanoui ? Ah ! laissons-la germer en silence, cette fleur du véritable amour ; enveloppons-la d'ombre et de mystère ; craignons de la flétrir, même en la regardant !

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Le temps presse. Je t'écrirai demain ; aujourd'hui, rien qu'un mot. Fernand, tu n'as pas un jour, pas une heure, pas un instant à perdre. Il y va de plus que ta vie. Après avoir lu ces lignes, écris à madame de Rouèvres. Écris-lui que tout est fini, sans rémission, sans appel, irrévocablement fini. Sois franc, sois ferme, sois brutal ; plus de pitié, point d'attendrissement. Qu'il n'y ait pas dans ta lettre un terme ambigu, une phrase équivoque, pas un brin d'herbe où se rattache l'espérance. Que ce soit comme un coup de hache assené par un bras vigoureux. Porte toi-même cette lettre à la poste ; assure-toi qu'elle partira par le plus prochain courrier. Malheureux, que ne peux-tu lui coudre des ailes ! Fais ce que je te dis, aveuglément, sans hésiter, sans demander pourquoi. Cela fait, sois prêt à tout, et tiens-toi prudemment sur tes gardes.

PREMIÈRE PARTIE.

FERNAND DE PEVENEY A MADAME DE ROUÈVRES.

Mes lettres vous offensent, mon silence vous blesse; quoi que je puisse faire, je ne réussis qu'à vous irriter. Vous avez raison, le rôle que je joue est indigne de vous et de moi, et, quoi qu'il m'en coûte, j'aime mieux déchirer votre cœur que de le tromper. Arabelle, en partant, je vous ai dit un éternel adieu. Ne pensez pas que ce sacrifice ne m'ait point demandé d'effort ni que je m'y résigne aisément. Je gémis autant que vous de la nécessité qui nous sépare; à cette heure encore, si je croyais pouvoir quelque chose pour votre bonheur, j'oublierais que vous ne pouvez rien désormais pour le mien; mais le bonheur est un échange, et qui ne reçoit rien ne rend rien. Rappelez-vous les luttes et les agitations au milieu desquelles nous venons de vivre : je sentirais en moi le courage de recommencer une pareille vie que j'y renoncerais encore, ne voulant plus, ne devant plus vouloir d'un jeu funeste où je ne saurais risquer ma destinée sans compromettre en même temps la vôtre. J'avais compté sur l'absence pour pacifier votre tendresse et pour en calmer les orages; d'une autre part, j'avais espéré de l'influence de ces campagnes pour reposer mon amour et pour en raviver les ardeurs; je m'étais abusé. Votre tendresse s'est aigrie; de mon côté, je n'ai retiré de la solitude que le sentiment réfléchi de mon impuissance et la résolution de ne plus m'exiler de ces lieux, où me fixent mes goûts paisibles et mes modestes ambitions. Ce n'est pas vous

que je quitte, vous me serez éternellement chère ; c'est avec la passion que je romps, avec la vie de trouble et de désordre qui en est inséparable et qui répugne à tous mes instincts. Séparons-nous donc noblement, et qu'il ne se mêle à nos larmes d'autre amertume que celle des regrets. N'imitons pas ces amants opiniâtres qui ne brisent leur chaîne qu'après l'avoir arrosée de fiel, et passent tout meurtris de l'amour à la haine, sans laisser place au souvenir. Ma résignation n'a rien qui vous outrage : je vous rends, jeune et belle, au monde où vous régnez ; j'ensevelis dans la retraite une jeunesse qui touche à sa fin, et dont vous aurez eu la plus belle part.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Tandis que là-bas tu te couronnais de bluets et de pâquerettes, voici ce qui se passait ici.

Hier, au saut de lit, sur le coup de dix heures, je venais d'achever la lecture de mon journal ; et, dans cette position éminemment méditative qui consiste à se tenir assis sur le dos, je digérais nonchalamment les billevesées politiques et littéraires qu'on me sert chaque matin sous bande, en guise de déjeuner intellectuel, lorsque le jeune esclave qui cumule dans mon intérieur les fonctions de groom et de valet de chambre, vint m'annoncer, d'un air mystérieux, qu'une dame voilée demandait à me parler. Ce ne pouvait être que madame de Rouèvres : c'était elle. Elle se précipita comme une lionne dans mon cabinet, et sans me donner le temps de dire un mot : « Que se

passe-t-il? que fait Fernand? pourquoi ne revient-il pas? Vous le savez, parlez, ne me cachez rien : la mort vaut mieux que l'incertitude dans laquelle je vis depuis ce funeste départ. » Sa voix était brève, son visage pâle, son regard fiévreux. J'essayai de la calmer; elle m'interrompit aussitôt : « Il ne m'aime plus! il ne m'aime plus! » Et, se laissant tomber dans un fauteuil, elle éclata en sanglots. Bien que je sois peu accessible aux émotions de cette nature, sa douleur me toucha. Je me décidai à mettre en jeu tout ce que le ciel m'a départi d'éloquence pour lui démontrer que tu n'avais point cessé de l'aimer. Madame de Rouèvres m'arrêta court, et je dus essuyer une bordée d'imprécations à ton adresse, dans lesquelles les noms d'ingrat, de parjure et de traître ne te furent pas épargnés. Je pensais que tu avais porté le dernier coup, et que, tout étant fini, il ne me restait plus qu'à prêcher la résignation. Je hasardai quelques maximes aussi neuves que consolantes sur l'instabilité des affections humaines; mais à peine eut-elle compris où je voulais en venir, qu'elle se récria en demandant d'un ton superbe si je la jugeais indigne de ton cœur et de ton amour. Ne sachant plus à quel saint me vouer, je pris le parti de m'en tenir à mon rôle d'honnête homme, le plus simple et le plus facile en cela comme en toutes choses. Comprenant enfin qu'en venant à moi elle n'avait obéi qu'au pressentiment de sa destinée, je résolus, tout en ménageant son orgueil et son désespoir, de déchirer le voile que tu n'avais fait encore que soulever. Je commençai par protester de la sincérité de ta tendresse; puis j'en vins doucement à lui lais-

ser entrevoir que votre attitude vis-à-vis de M. de Rouèvres répugnait à la loyauté de ton caractère, autant qu'à ton amour la vie de ruse et de duplicité que vous aviez dû vous imposer vis-à-vis du monde. Ici, nouvel embarras! « N'est-ce que cela? s'est-elle écriée : je suis prête à lui tout sacrifier avec joie. Qu'il dise un mot; honneur, fortune, considération, je foule tout aux pieds pour aller vivre seule avec lui au fond des bois. » A mon tour, je me récriai; je m'efforçai de lui faire entendre qu'on ne vit pas au fond des bois, que la passion n'est point éternelle, qu'une heure arrive infailliblement où la raison reprend son empire. Mais voici bien une autre fête! Voici qu'au plus bel endroit de mon sermon on vient m'annoncer qu'un étranger est là, qu'il demande à m'entretenir, qu'il n'y a pas un moment à perdre. Je me jette hors de mon cabinet, et me trouve nez à nez avec M. de Rouèvres, aussi grave, aussi froid, aussi calme que d'habitude. « Rien qu'un mot, me dit-il en refusant de s'asseoir. Ayant à vider une petite affaire, j'ai pensé qu'il ne vous déplairait pas de me servir de témoin. Ce soir, au bois de Vincennes : puis-je compter sur vous? — Toujours et partout, répondis-je. Cette affaire...... — Est de celles qui ne s'arrangent pas. — Puis-je savoir?...... — Rien n'est plus simple. » Et là-dessus de me raconter que la veille, dans un rout, en passant près d'un groupe de jeunes gens qui ne le soupçonnaient pas si près, il avait entendu prononcer le nom de sa femme et le tien. « Le monde est infâme, ajouta-t-il; rien n'est sacré pour lui. Il s'attaque aux plus nobles âmes, il outrage les liens les plus purs. » Juge de ma

consternation. Confident des amours de la femme, devais-je assister le mari dans une pareille rencontre? L'honneur me criait que non, mais comment éluder la tâche que j'avais acceptée? « A ce soir donc! dit le comte en se retirant. — A ce soir! » répétai-je sans oser lui toucher la main. Je retrouvai Arabelle plus morte que vive, l'œil hagard, la bouche livide. Elle avait tout écouté, tout entendu. Elle demeura longtemps muette, me regardant d'un air égaré. « Je suis perdue, » me dit-elle enfin. Je tâchai de la rassurer, mais à tout ce que je pus dire elle ne répondit que ces mots : « Je suis perdue ! je suis perdue! » Quand je la vis près de se retirer: « Qu'allez-vous faire? lui demandai-je avec anxiété. — Je n'ai plus que deux refuges, dit-elle : si l'un m'échappe, l'autre plus sûr ne me manquera pas. » Je l'obligeai à se rasseoir; je m'épuisai à lui prouver qu'il fallait attendre, que rien n'était désespéré, qu'elle allait tout compromettre en tout précipitant. Tout ce que je pus obtenir d'elle fut qu'elle ne déciderait rien sans m'avoir consulté. Elle partit. Je restai plus d'une heure à la même place, sondant avec effroi l'abîme entr'ouvert sous tes pieds. Le temps fuyait. Je t'écrivis à la hâte quelques lignes seulement pour te crier gare! A sept heures, on vint m'avertir que la voiture du comte m'attendait à la porte. Durant le trajet, M. de Rouèvres s'entretint avec moi comme s'il se fût agi d'un rendez-vous de chasse. Arrivé sur le terrain, les conditions du combat une fois réglées, il prit une épée et se mit en garde. Ce fut l'affaire d'un instant Je vis sa lame voltiger, s'allonger, glisser comme un éclair, puis se relever et res-

ter immobile, tandis que notre adversaire tombait roide sur le gazon. Ce n'est pas tout : il en restait un autre, un joli jeune homme, mince comme un roseau, blanc et rose comme une fille de quinze ans, cigare au bout des lèvres, œillet rouge à la boutonnière. Les témoins ayant décidé, pour égaliser les chances, que cette seconde affaire se viderait au pistolet, tous deux se placèrent à quarante pas de distance et marchèrent armés l'un sur l'autre. Au bout de dix pas, le jeune homme fit feu ; M. de Rouèvres ne broncha pas. Ce beau fils est un jeune brave : il s'effaça, croisa tranquillement ses bras sur sa poitrine, et continua de fumer, tandis que M. de Rouèvres s'avançait, pistolet au poing. A quinze pas, le comte l'ajusta et enleva le cigare qu'il tenait à la bouche. « Pardieu! Monsieur, dit le jeune homme avec humeur, vous êtes un maladroit! — Au contraire, Monsieur, répliqua M. de Rouèvres : on ne fume pas sous les armes. » Cela dit, il salua froidement et gagna sa voiture, aussi calme que s'il venait de tuer un lièvre et de manquer un lapereau. Fernand, si tu te bats jamais avec ce diable d'homme, que ce soit à coups de faux, à coups de sabre, à coups de canon; mais garde-toi de l'épée et du pistolet.

Tel est le récit fidèle des événements de la journée d'hier. Maintenant, que va-t-il se passer? A la grâce de Dieu! Voilà pourtant où t'aura conduit ton système de ménagements et de temporisation! Ou je me trompe fort, ou tu vas te trouver acculé dans la plus horrible impasse où puisse s'étouffer la destinée d'un galant homme. Ne comprends-tu pas, malheureux, que cette femme, depuis ton départ, ne cher-

che qu'un prétexte pour aller se jeter dans tes bras? La passion suffirait à l'y précipiter ; penses-tu qu'elle hésite, à cette heure qu'elle se sent dénoncée à l'opinion et qu'elle voit son mari sur la voie de son déshonneur? Les sacrifices lui coûteront d'autant moins qu'elle n'a plus grand'chose à perdre et qu'il n'est rien d'ailleurs qu'elle ne sacrifiât avec joie à l'espoir de réveiller ton cœur et de ressaisir ton amour. Voyons, qu'as-tu fait pour parer le coup qui te menace? Cette lettre de rupture est-elle écrite? Est-ce franc, net, décisif? Ta main n'a-t-elle point tremblé? Ce n'est plus d'Arabelle qu'il s'agit cette fois, c'est de ton repos, de ton avenir, de ta vie tout entière. Puisse cette lettre arriver assez tôt! Si, fidèle à sa promesse, madame de Rouèvres ne tente rien sans m'avoir revu, sans m'avoir consulté, rien n'est perdu. Je lui dirai, moi, que tu ne l'aimes plus ; ce courage que tu n'as pas eu, je l'aurai pour vous sauver tous deux. Mais qui me dit qu'il en est temps encore? qui me dit qu'à cette heure madame de Rouèvres n'est pas sur la route de Peveney?

P. S. Bon courage, ami! rien n'est désespéré. Je n'ai pu arriver jusqu'à la comtesse, mais j'ai vu le comte qui m'a paru d'une sérénité parfaite : il parle d'enlever sa femme pour la mener aux eaux. Je ne m'étonnerais pas que la conduite qu'il vient de tenir rendît Arabelle au sentiment de ses devoirs. On a vu de ces retours soudains : je crois même qu'on en cite jusqu'à trois exemples. Adieu donc. Mon amitié, trop prompte à s'alarmer, s'était exagéré les dangers de la situation : tout est calme, rassure-toi.

I

Les deux dernières lettres de Karl Stein surprirent brusquement M. de Peveney au milieu de ses rêves de félicité rustique. L'une fut l'éclair, l'autre le coup de foudre. Fernand vit son passé se dresser comme un mur prêt à lui barrer l'avenir. Après avoir écrit à madame de Rouèvres et porté lui-même sa lettre à la poste, conformément aux ordres qu'il avait reçus, M. de Peveney compta les heures avec une anxiété qu'on peut imaginer sans peine. Il connaissait le sang-froid de son ami aussi bien que l'exaltation de sa maîtresse ; il avait compris au premier cri d'alarme que le danger était imminent. Le lendemain, levé avant l'aube, il attendit l'arrivée du facteur dans d'inexprimables angoisses. En lisant le récit que lui faisait Karl Stein, ses perplexités redoublèrent. Il pressentit dans sa destinée quelque chose d'irréparable. Cependant les dernières lignes le rassuraient, et, en calculant que la lettre qu'il avait écrite la veille arriverait le lendemain à son adresse, il se remit de son épouvante.

Il alla le soir à Mondeberre ; il y porta les préoccupations qui l'agitaient encore malgré lui. Il fut distrait, sombre, taciturne. Madame de Mondeberre en fit la remarque tout haut. Alice se mit au piano et chanta les airs qu'il aimait, tandis que sa mère l'interrogeait avec une discrète sollicitude; mais plus ces deux femmes s'empressaient autour de lui, plus il sentait

augmenter sa tristesse. Il revint, en proie à une dévorante inquiétude, oppressé, mal à l'aise, comme si l'air eût été chargé de tempêtes. L'air était frais et le ciel pur : il n'y avait d'orageux que son cœur. En approchant de sa maison, il aperçut dans l'ombre une voiture attelée devant sa porte. Ses jambes se dérobèrent sous lui, son front se mouilla d'une sueur froide. Il eut la pensée de s'enfuir. Il s'enfuit en effet et ne rentra que bien avant dans la nuit; mais il ne put s'empêcher de sourire de sa terreur et de gourmander sa faiblesse, en apprenant que la voiture qui l'avait si fort effrayé était celle de Gaston de B..., qui, se trouvant dans le voisinage, était venu pour lui serrer la main.

Le jour qui suivit fut le jour de la délivrance. Le facteur était passé sans s'arrêter : Fernand augura bien du silence de son ami et du silence d'Arabelle. En même temps il se dit qu'à cette heure sa lettre de rupture était nécessairement entre les mains de madame de Rouèvres. Libre! il était libre! Étrange liberté, qui lui apparaissait sous les traits d'une jeune reine, et qu'il saluait chargé de nouveaux liens : image de cette autre liberté que nous ne nous lassons pas de poursuivre, et que nous croyons avoir saisie quand nous avons changé d'esclavage !

Quoiqu'un peu mêlée de trouble et d'appréhensions, cette journée fut pour Fernand véritablement enchantée. Dans l'après-midi, madame de Mondeberre et sa fille vinrent le surprendre à son gîte. « Soyez bénies mille fois! dit M. de Peveney en leur donnant la main pour les aider à descendre de leur calèche. Votre présence ici réalise le plus doux de mes rêves ; c'est

un bonheur que je n'aurais pas osé solliciter. — Vous le devez à votre tristesse d'hier, dit madame de Mondeberre en souriant; d'ailleurs nous avions projeté depuis longtemps de visiter votre petit royaume. — C'est le vôtre, Madame, ajouta Fernand en lui baisant les doigts avec respect. » Tandis qu'ils parlaient, mademoiselle de Mondeberre était déjà dans le jardin, courant, légère et curieuse, le long de ces allées peuplées de son image, où Fernand la suivait d'un regard charmé. Embellie par la présence de ces deux aimables créatures, sa retraite s'anima tout à coup et prit une face nouvelle. Ce fut pour lui comme un avant-goût des félicités vers lesquelles son âme tendait en secret; il lui sembla qu'il faisait, pour ainsi parler, une répétition du bonheur. Ayant prié madame de Mondeberre de dîner à Peveney, il y mit tant d'insistance qu'elle consentit. Ce fut le complément de la fête; jamais favori recevant sa souveraine ne tressaillit de plus de joie ni de plus d'orgueil que Fernand en voyant sous son toit, à sa table, tant de grâce et tant de beauté. La joie brillait aussi dans les yeux d'Alice, et madame de Mondeberre, heureuse et recueillie, paraissait absorbée dans la contemplation de ces deux jeunes gens; car, bien qu'il eût essuyé les premiers orages de la vie, Fernand était encore dans tout l'éclat de la jeunesse. Le mauvais vent des passions avait passé sur son front, comme sur son cœur, sans en altérer la pureté. Il avait conservé tout le charme du jeune âge, de même qu'il en avait encore le facile enthousiasme et tous les généreux instincts, si bien qu'en le voyant auprès de mademoiselle de Mondeberre, il était impossible de ne point fiancer par la

pensée ces deux nobles et beaux enfants, tant ils semblaient créés l'un pour l'autre.

Quand l'heure fut venue pour Alice et sa mère de reprendre le chemin du château, Fernand s'excusa de ne point les accompagner. L'amour n'est que contradiction : loin de l'être aimé, il se consume et se dévore; en sa présence, il aspire à la solitude, comme si l'image et le souvenir étaient plus doux que la réalité. Une fois seul, M. de Peveney s'abîma tout entier dans le sentiment de son bonheur. C'est surtout au sortir des passions tumultueuses qu'on se plaît aux chastes délices d'un amour jeune, honnête et pur. Fernand passa le reste de la soirée à chercher sur le sable la trace des petits pieds d'Alice, à s'asseoir où elle s'était assise, à baiser les objets qu'avaient touchés ses mains, à recueillir les débris de fleurs qu'elle avait effeuillées en se jouant. Puérilités charmantes! adorables enfantillages! malheur à celui dont vous avez cessé d'être l'occupation la plus sérieuse!

Cependant, que faisait Arabelle? Fernand ne se le demandait plus. Bien qu'il n'en fût pas encore arrivé au point d'égoïsme et de philosophie où l'on se débarrasse d'un amour importun sans plus de souci que s'il s'agissait d'un vêtement passé de mode, tel est l'entraînement d'un amour qui commence et tel est le néant d'un amour qui n'est plus, que ce jeune homme, se jugeant hors de tout danger, s'abandonnait sans remords au charme de sa passion naissante.

Le lendemain, lorsqu'il s'éveilla, le soleil entrait à pleins rayons dans sa chambre. Il se leva le cœur content et l'esprit joyeux. Il y avait longtemps que la vie ne lui avait semblé si légère. Il ouvrit sa fenêtre et

s'enivra de l'air du matin. Le facteur, en passant, lui remit une lettre de Karl Stein, quelques lignes seulement qui achevèrent de le rassurer. Sur le tantôt, il fit seller son cheval et se rendit à Mondeberre, ainsi qu'il s'y était engagé la veille. Il trouva au château M. et madame de B... et quelques amis des environs, qui s'y réunissaient chaque année, à pareil jour, pour fêter l'anniversaire de la naissance d'Alice.

Lorsqu'il parut, au trouble de mademoiselle de Mondeberre, il se sentit roi de la fête. Jamais la belle enfant n'avait été si belle qu'en ce jour, dans toute la fraîcheur de ses dix-sept ans accomplis. Fernand l'admirait à l'écart. Rien n'est si doux que de voir une jeune et noble créature entourée de chastes hommages, d'être soi-même mêlé à la foule, et de pouvoir se dire : — C'est moi qu'à l'insu d'elle-même son cœur, en s'éveillant, a choisi entre tous ; c'est sous le feu voilé de mon regard que ce front se colore d'une aimable rougeur. J'ai donné la vie à cette blanche Galatée ; c'est pour moi seul que ce lis a grandi ; c'est sous mon toit qu'il achèvera de fleurir. — Telles étaient les pensées qu'en secret caressait Fernand, car il osait déjà la saluer dans l'avenir des noms charmants d'amante et d'épouse, lorsqu'il reconnut, s'avançant à travers les arbres du parc, un de ses serviteurs, qui le cherchait d'un œil inquiet : M. de Peveney se troubla.

En cet instant, il était assis près de madame de Mondeberre, à quelques pas d'Alice, qui s'entretenait avec sa cousine, tandis que M. de B... et le reste de la société, groupés çà et là, agitaient les affaires du jour dans une discussion générale.

Fernand se leva, fit quelques pas vers son serviteur. Celui-ci lui remit une lettre et se retira en silence. Le jeune homme examina la suscription : à la hâte et fraîchement tracés, les caractères étaient à peine lisibles; l'encre en était encore humide. Pliée précipitamment, la lettre n'avait pas de cachet. Toutefois, soit discrétion, soit qu'il sût à quoi s'en tenir, M. de Peveney ne l'ouvrit point; il la froissa entre ses doigts, et alla reprendre sa place.

A peine fut-il assis, les conversations cessèrent brusquement, et tous les regards se tournèrent vers lui avec inquiétude. Il était si pâle et si défait, qu'on pensa qu'il allait se trouver mal. Il essaya de sourire; ses lèvres s'y refusèrent. Il voulut parler; on eût dit, à l'étranglement de sa voix, qu'une main de fer lui serrait la gorge. Pendant ce temps, un œil observateur aurait pu lire sur le visage de mademoiselle de Mondeberre ce qui se passait sur celui de Fernand. Enfin, par un violent effort, M. de Peveney parvint à dompter le trouble de son âme et à ressaisir ses esprits égarés. Tout fut expliqué par une indisposition subite et passagère : il n'y eut qu'Alice et sa mère qui ne se contentèrent pas de la banalité de la formule. Toutes deux observaient Fernand, l'une à la dérobée, l'autre avec une anxiété maternelle. Cependant, les entretiens s'étaient renoués; M. de Peveney profita d'un instant où la discussion, redevenue générale, absorbait toutes les attentions, pour s'esquiver sans être remarqué. Il courut aux écuries du château, brida lui-même son cheval; comme il s'apprêtait à mettre le pied à l'étrier, il aperçut, ve-

nant à lui, madame de Mondeberre, dont il n'avait pu réussir à tromper la sollicitude.

— Vous partez, vous souffrez; qu'avez-vous? dit-elle en l'entraînant doucement sous les tilleuls qui ombrageaient la cour. Mon enfant, qu'il soit permis à ma tendresse de vous donner ce nom, ajouta-t-elle en lui prenant les mains avec effusion, confiez-moi le mal de votre âme. Ce n'est pas moi qu'on trompe et qu'on abuse. Depuis quelques jours, vous n'êtes plus le même. Versez vos peines dans le sein de votre vieille amie, car je suis votre vieille amie, Fernand. Votre père m'aimait et j'aimais votre père. Vous ne savez pas, je ne vous ai pas dit que, peu de temps avant sa mort, et pressentant sa fin prochaine, il me confia le soin de votre destinée. Vous ne savez pas quels doux rêves nous avons échangés, mêlés et confondus durant les derniers jours qu'il passa sur la terre. Craignant d'enchaîner vos inclinations et de contrarier vos instincts, je dus vous laisser ignorer l'avenir que nous avions préparé en silence. Vous n'avez rien su, je ne vous ai rien dit : vous cependant, depuis votre retour, n'avez-vous pas pénétré mes projets, deviné mes vœux les plus chers?

— Madame, s'écria M. de Peveney d'une voix déchirante, voulez-vous que je meure de douleur à vos pieds? Prenez pitié de ma misère; ne montrez pas le ciel à un malheureux qui vient peut-être de le perdre à jamais!

— Quel chagrin vous égare? reprit avec bonté madame de Mondeberre. Jeune ami, confiez-vous à moi qui suis prête à vous confier ce que j'ai de plus précieux au monde. Voilà longtemps que dans mon cœur

je vous nomme mon fils. Quand je vous connus, à peine échappiez-vous à l'adolescence, et dès lors je caressai en vous un espoir confus et lointain. Je vous vis sans effroi quitter nos campagnes : ce départ servait mes desseins. Je savais que vous me reviendriez, éprouvé peut-être, mais partant meilleur. Fernand, vous êtes revenu. Je m'étais alarmée de votre longue absence; quelle ne fut pas ma joie de vous retrouver digne du trésor que je vous réservais, d'assister jour par jour à la réalisation de mes espérances! Vous le voyez, je vais au-devant de vos aveux : c'est une mère qui vous parle; jugez par là si je vous aime et si je mérite votre confiance.

— Madame, répondit M. de Peveney avec un sombre désespoir, je serais le plus heureux des hommes si je n'en étais le plus infortuné et le plus misérable. Digne à la fois de l'envie et de la pitié de tous, je porte en moi le ciel et l'enfer; Dieu m'accable en même temps de ses bienfaits et de ses rigueurs. N'en demandez pas davantage. Je ne sais pas moi-même le destin qui m'attend; quel qu'il soit, croyez, Madame, que, tant que je vivrai, votre image et votre souvenir rempliront tout entier mon cœur.

A ces mots, il sauta sur son cheval et partit. Qu'allait-il faire? Sa tête était comme une arène où mille projets en lutte se détruisaient les uns les autres. Il pressait avec rage les flancs de son cheval, dans l'espoir de se briser le crâne contre les arbres du chemin. Une fois seul, libre de toute contrainte, il s'était abandonné sans frein aux mouvements impétueux de son âme. Pâle, les yeux ardents et les lèvres tremblantes, à demi plié sur sa selle, on l'eût dit em-

porté dans l'espace par l'orage de sa colère. Durant le trajet de Mondeberre à Peveney, il comprit la haine et toutes ses fureurs; dans l'égarement de ses sens déchaînés, il aborda tour à tour la pensée du meurtre et celle du suicide. Enfin son cheval s'arrêta tout fumant devant la grille du jardin.

II

Fernand mit pied à terre, et, avec cette résolution brutale que donne le désespoir, il entra d'un pas ferme dans sa maison. Il la trouva déserte; rien n'y révélait la présence ni même l'arrivée récente d'aucun hôte. Il appela ; pas une voix ne répondit. Ses gens, qui ne l'attendaient que le soir, étaient absents ; le serviteur qui lui avait porté la fatale nouvelle n'était point encore de retour. Un rayon d'espoir éclaircit son front et traversa son cœur. Cette lettre qui venait de le ramener comme la foudre, il se rappela tout à coup qu'il ne l'avait pas même ouverte, qu'il n'en connaissait que la suscription. N'avait-il pas été trop prompt à s'effrayer? Ses yeux ne l'avaient-ils point abusé ? Prêt à sourire encore une fois de sa terreur et de sa faiblesse, il prit cette lettre dans la poche de son habit ; mais comme, après avoir examiné de nouveau avec une attention sérieuse les caractères de l'adresse, il se préparait à l'ouvrir, il entendit le frôlement d'une robe dans l'escalier qui montait à sa chambre, et presque au même instant il se sentit enlacé par les bras d'une femme

qui le couvrait de pleurs et de baisers, en s'écriant d'une voix éperdue :

— Fernand ! mon Fernand ! c'est donc vous qu'enfin je revois ! Hélas ! j'ai bien pleuré, j'ai bien souffert... Tous les spectres hideux, tous les pâles fantômes que l'absence traîne avec elle, je les ai tous vus, dans mes nuits sans sommeil, s'abattre à mon chevet. Cruel, pourquoi ne venais-tu pas ? et que tes lettres étaient froides ! J'ai cru que tu ne m'aimais plus, ingrat, et j'ai souhaité mourir. Tu souffrais aussi, mon Fernand ; ton cœur s'indignait de la ruse, et ton amour de la contrainte. C'était là le secret, n'est-ce pas, de tes sombres emportements et de ton humeur irascible ? Je t'ai compris enfin ! Mais toi. comment ne comprenais-tu pas que sur un mot, sur un geste de toi, j'aurais tout quitté pour te suivre ? Tu le savais, ton âme généreuse a voulu me laisser toute la gloire du sacrifice. Eh bien, je suis venue, me voici ! Me voici désormais tout entière à toi seul ! Parle-moi ; pourquoi me regarder ainsi ? C'est la surprise, c'est la joie : moi-même, je ne me connais plus, je ris, je pleure, je suis folle !

Ainsi parlant, riant, en effet, et pleurant à la fois, elle baisait les mains de Fernand et se suspendait, comme une liane, au cou du jeune homme ; tandis que celui-ci, debout et immobile, blanc et froid comme un bloc de marbre, la regardait d'un air stupide, et paraissait ne rien comprendre aux paroles qu'il entendait. Elle l'entraîna vers un divan qui occupait le fond de la chambre, le fit asseoir comme un enfant, et, s'agenouillant à ses pieds :

— Te souviens-tu, lui dit-elle, d'un temps où ton

amour ombrageux et jaloux s'irritait de n'être pas pour moi la vie tout entière ? Sois heureux, je n'ai plus que toi. Ne t'effraye pas de ce que j'ai fait, surtout ne m'en remercie pas. Ce que je quitte ne vaut pas un regret ; j'aurais quitté le ciel avec joie, si le ciel pouvait être où mon Fernand n'est pas. Que n'es-tu pauvre, malheureux et proscrit ! Je ne sais que ta fortune qui soit de trop dans mon bonheur. Mais parle-moi donc, Fernand ! dis-moi donc que tout ceci n'est point un rêve, car ce rêve enchanté, je l'ai fait si souvent, qu'à cette heure même, à tes genoux que j'embrasse, je me demande si ce n'est pas une illusion près de m'échapper encore une fois.

— Non, non, ce n'est point un rêve ! s'écria en se frappant le front M. de Peveney, que ces derniers mots venaient de ramener violemment au sentiment de la réalité ; mais vous n'avez donc pas reçu ma dernière lettre ? ajouta-t-il en se levant.

— Voilà deux jours, répondit Arabelle, que je suis sortie de ma maison pour n'y plus rentrer. De quelle lettre parles-tu ?

— Sortie de votre maison pour n'y plus rentrer ! Mais votre mari ? demanda M. de Peveney, qui se contenait à peine.

— Mon mari, mon amant, mon dieu, c'est toi ! s'écria madame de Rouèvres toujours agenouillée, en pressant contre son sein les genoux de Fernand.

L'espoir que tout n'était pas perdu rendit à M. de Peveney sa présence d'esprit. Il sentit qu'il avait besoin de tout son sang-froid pour examiner la situation, et voir s'il n'était pas possible de se tirer d'un si mauvais pas.

— Voyons, Arabelle, dit-il en la relevant d'assez mauvaise grâce, cessons, je vous prie, ces enfantillages. Asseyez-vous là, près de moi, et répondez à mes questions. Avez-vous, avant de partir, instruit M. de Rouèvres de votre résolution ? Votre mari sait-il où vous êtes ?

— M. de Rouèvres ne sait rien encore, répondit Arabelle un peu troublée par l'attitude de son amant. Il me croit à sa villa d'Auteuil, où dans huit jours, il doit venir me prendre pour me conduire aux eaux.

— La dernière lettre que je vous ai écrite, reprit le jeune homme, est depuis hier à votre hôtel. M. de Rouèvres a-t-il jamais violé votre correspondance ?

— Jamais, répondit Arabelle.

— Que deviennent les lettres qui, durant votre absence, arrivent à votre adresse ? Passent-elles sous les yeux de votre mari ?

— Jamais. D'ailleurs, en partant j'ai donné des ordres pour qu'on les brûlât.

— C'est bien, dit M. de Peveney. Ainsi, ajouta-t-il, vous êtes partie depuis deux fois vingt-quatre heures, et vous êtes censée à Auteuil, attendant M. de Rouèvres, qui a promis d'aller vous y rejoindre au bout d'une semaine, à compter du jour de votre départ ? D'après ce calcul, nous avons devant nous cinq jours au moins de répit et de liberté.

— C'est plus qu'il n'en faut pour quitter la France ! s'écria avec joie madame de Rouèvres qui crut avoir enfin compris où tendaient les questions de Fernand. Sois tranquille, ajouta-t-elle, j'ai tout prévu, tout disposé pour notre fuite.

M. de Peveney ouvrit une fenêtre qui donnait sur la cour, et, apercevant le serviteur qui revenait de Mondeberre :

— André, cria-t-il, prends mon cheval, cours à Clisson et demande quatre chevaux de poste. Brûle la route, je t'attends dans une heure.

— Nous partons ! nous partons ! s'écria madame de Rouèvres ; Fernand, l'Italie nous appelle ; que de fois dans nos rêves nous l'avons visitée ensemble !...

M. de Peveney se mit à regarder cette femme avec un sentiment d'étonnement mêlé de compassion, sans songer que cette exaltation, qu'à cette heure il prenait en pitié, avait été longtemps son orgueil et ses délices les plus chères.

— Arabelle, s'écria-t-il enfin avec un ton d'autorité qui la fit tressaillir, vous avez eu tort de disposer de ma destinée sans m'avoir consulté. Il n'entre ni dans mes goûts ni dans mes principes d'accepter des sacrifices de la nature de ceux que vous m'offrez trop généreusement ; mon cœur n'est pas assez riche pour les reconnaître ; je ne sens en moi ni la passion ni l'entraînement qui excusent et légitiment de si étranges entreprises. Vous l'avez dit, nous allons partir ; je vais vous conduire à votre maison d'Auteuil. Rassurez-vous pourtant ; mon projet n'est pas de vous abandonner lâchement dans la position périlleuse où votre imprudence nous a jetés tous deux. Si je forfais à l'amour, je ne manquerai point à l'honneur. Je suis prêt à subir avec vous toutes les conséquences de votre égarement ; mais auparavant, je vous dois et me dois à moi-même de tout tenter pour les prévenir.

Madame de Rouèvres demeura quelques instants écrasée sous le coup imprévu de ces rudes paroles. L'orgueil la releva et la soutint.

— Vous-même, rassurez-vous, dit-elle avec fierté; si j'ai cru pouvoir disposer de votre destinée, je ne me reconnais point le droit de vous embarrasser de ma personne. Je ne suis pas venue m'imposer à votre indifférence ni réclamer de votre honneur ce que me refuserait votre amour. Si je me suis trompée, c'est à moi seule de porter la peine de ce que vous avez eu raison d'appeler mon égarement.

A ces mots, elle fit quelques pas vers la porte : M. de Peveney courut à elle et la retint. Quelque importun, quelque irritant que soit un amour qu'on ne partage plus, il n'est point d'homme qui se résigne aisément à perdre l'estime du cœur où il a régné : tel a résisté à toutes les supplications de la tendresse, à toutes les imprécations de la haine, qu'une parole de dédain soumet aussitôt et ramène. D'ailleurs Fernand se jugeait responsable du parti qu'allait prendre Arabelle; s'il ne dépendait pas de lui d'agir en amant, tous ses instincts lui faisaient une loi de se conduire en galant homme.

La passion est ainsi faite : humble et fière, superbe et suppliante, aussi prompte à l'espoir qu'au découragement, un regard l'abat, un sourire la relève. Se sentant retenue par M. de Peveney, madame de Rouèvres crut voir aussitôt les bras d'un amant s'ouvrir avec joie pour la recevoir et l'étreindre.

— Ah ! s'écria-t-elle avec transport, j'ai le secret de ta belle âme. Tu te demandes avec inquiétude si

je ne les regretterai pas un jour, ces biens auxquels j'aurai renoncé pour te suivre. Tu crains d'être égoïste en acceptant l'offrande de ma vie tout entière. Que tu sais peu le prix de ton amour !

Elle parla longtemps avec la même exaltation, se retenant ainsi à un dernier rameau d'espérance. M. de Peveney l'avait fait asseoir près de lui ; il comprit, en l'écoutant, que, pour en arriver à ses fins, il devait user de ruse et se garder d'exaspérer cette passion en la heurtant de front. Il n'ignorait pas à quelle âme il avait affaire, ni quels ménagements il avait à garder pour ne point la mettre aux abois. Il attira donc Arabelle doucement sur son cœur, et commença par l'entretenir avec une affectueuse gravité, tempérant tour à tour, par la tendresse ou par la raison, ce que ses discours pouvaient avoir de trop sévère ou de trop passionné. Arabelle l'écoutait avec une attention inquiète ; à peine eut-elle entrevu où Fernand voulait en venir, qu'elle se cabra de nouveau sous le frein. Vainemen M. de Peveney passa de la prière à l'emportement, vainement il parla en maître et en esclave : il ne put ni la dompter ni la fléchir.

— A quoi bon tous ces discours et pourquoi vous donner tant de mal ? s'écria-t-elle avec un sang-froid plus terrible que la colère ; je ne vous demande point d'égards ni de pitié. Encore une fois, ce n'est pas d'une affaire d'honneur qu'il s'agit ici, non plus que d'un cas de conscience. M'aimez-vous ? ne m'aimez-vous plus ? Oui ou non, et tout sera dit.

Poussé à bout, M. de Peveney ne retint plus la vérité, prête à s'échapper, comme un glaive, de sa poi-

trine ; mais, au premier mot qui sortit de sa bouche, il s'arrêta court, et madame de Rouèvres frissonna comme une biche qui, du fond des bois, entend résonner le cor des chasseurs.

III

Un bruit de pas montait dans l'escalier. Prompt comme la pensée, M. de Peveney se précipita vers la porte. Au même instant cette porte s'ouvrit, et Fernand se trouva face à face avec un personnage qu'il n'attendait pas.

— Je regrette, Monsieur, dit le malencontreux visiteur, d'entrer ainsi à l'improviste; la faute en est à vos gens. Depuis près d'une heure que je suis votre hôte, j'aurais pu croire la maison inhabitée, si les éclats de votre voix ne fussent parvenus jusqu'à moi. Comme je ne suis pas tout à fait étranger à ce qui se passe céans, et que vos affaires sont à peu pres les miennes, j'ose espérer que vous voudrez bien, madame et vous, excuser ce que mon arrivée peut avoir de brusque et d'imprévu.

A ces mots, il fit quelques pas en avant et salua madame de Rouèvres. Fernand était toujours à la même place, debout et immobile. Assise sur le divan, Arabelle n'avait point changé d'attitude ; pâle, les yeux baissés, mais sans émotion apparente, si bien que, la voyant sans peur, on aurait pu la croire sans reproche.

Entre elle et lui, le nouveau venu se tenait impas-

sible et grave. C'était un homme qui pouvait avoir près de quarante ans. L'élégance sévère de son costume s'harmonisait avec la froide politesse de son langage et de ses manières. Quand même les lignes de sa figure n'eussent pas trahi le pur sang des aïeux, ses gestes et son maintien auraient suffi pour révéler la présence d'un gentilhomme. Il était d'ailleurs impossible de lire sur le marbre de son visage ce qui s'agitait dans son cœur. Nul au monde, en le voyant ici pour la première fois, n'aurait pu raisonnablement supposer qui était cet homme, quel dessein l'amenait, quel rôle il allait jouer dans ce drame.

— Monsieur, dit enfin madame de Rouèvres, vous pouvez me tuer, c'est votre droit, — c'est votre devoir, ajouta-t-elle avec fermeté.

Entre le parti que conseillait l'égoïsme et celui que prescrivait l'honneur, M. de Peveney n'hésita point.

— Monsieur, dit-il, ce n'est qu'à moi seul que doit s'adresser votre vengeance, votre ressentiment. Seul je suis coupable. C'est moi qui, à force de ruse et d'adresse, suis parvenu à détourner madame de Rouèvres de la ligne de ses devoirs ; c'est moi qui l'attirai dans un piége, moi qui l'entraînai à sa perte. Je sais par avance tout ce que vous pouvez me dire là-dessus ; ma vie vous appartient, lavez votre honneur dans mon sang.

Arabelle poussa un cri d'effroi et fit un mouvement pour se jeter entre son amant et son mari : M. de Rouèvres l'arrêta.

— Calmez-vous, Madame ; vous aussi, Monsieur, calmez-vous, dit-il avec un imperturbable sang-

froid. Nous sommes entre gens comme il faut : s'il vous plaît, nous réglerons nos comptes sans scandale et sans bruit. Veuillez donc vous asseoir et m'écouter tous deux, car il est indispensable que vous entendiez l'un et l'autre ce qu'il me reste à dire à chacun de vous en particulier.

Il prit un siége, et se tournant vers Arabelle, sans ironie, sans morgue, sans humeur, avec l'aisance et le savoir-vivre que donne une longue habitude du monde, de ses lois et de ses usages :

— Madame, lui dit-il, je vais bien vous surprendre : je ne vous tuerai pas, je m'abstiendrai de toute plainte et de tout reproche ; je tiens même à savoir si je n'ai pas à vous adresser des excuses : car je m'y croirais obligé dans le cas où, par quoi que ce soit dans ma conduite, j'aurais eu le malheur de justifier la vôtre. C'est vous-même que j'en ferai juge.

A ces mots, Fernand se leva.

— Il est, dit-il, pour le moins inutile que j'assiste à ces explications ; permettez que je me retire.

— Restez, Monsieur, restez, répliqua M. de Rouèvres avec autorité. Je serai bref : dans un instant je suis à vous.

M. de Peveney s'étant rassis, M. de Rouèvres poursuivit en ces termes :

— Peut-être, Madame, n'avez-vous pas oublié quelle était votre destinée lorsque j'eus l'honneur de vous offrir la mienne en partage. Nos pères s'étaient connus dans l'émigration. Le vôtre ne devait vous laisser en mourant qu'un nom sans tache pour unique héritage. Il mourut. Presque en même temps la révolution de Juillet envoyait dans l'exil les seuls

protecteurs qu'il vous fût permis d'invoquer. Vous étiez sans amis, sans soutien, sans fortune. Ma mère vous recueillit avec tendresse ; et plus tard, séduit par vos grâces, non moins touché du malheur de votre jeunesse, je vous priai d'accepter mon nom. Vous savez que je ne m'y hasardai qu'en tremblant. Quoique jeune encore, je n'étais plus à l'âge où l'argile dont nous sommes pétris peut se transformer au feu des passions et recevoir une empreinte nouvelle. Dans la défiance où j'étais de moi-même, je pensai qu'avant de vous enchaîner par des liens éternels il était de mon devoir de renseigner votre cœur et d'éclairer votre inexpérience. Je ne vous cachai rien de mes goûts, de mes idées, de mon caractère ; j'appelai vos réflexions sur ce lien que je vous proposais de nouer ; je vous exposai de quelle façon sérieuse et solennelle j'envisageais le mariage ; loin de songer à capter votre esprit par des peintures attrayantes, j'essayai de l'effrayer par la gravité des obligations mutuelles ; j'allais même jusqu'à vous exagérer les charges de l'association. Je ne vous montrai pas le bonheur comme une conquête facile ; mais, vous arrêtant au pied de la côte dont il est le couronnement, je vous demandai si vous vous sentiez le courage de vous appuyer sur mon bras pour aller le chercher là-haut. Quand tout fut dit, pour toute réponse vous me tendîtes votre main : je la pris avec un religieux respect, mêlé d'amour et de reconnaissance, et m'engageai devant Dieu à vous aimer, à vous servir. En votre âme et conscience, ai-je failli à mes engagements ?

A ces mots, M. de Rouèvres s'interrompit comme

pour laisser à sa femme le temps de répondre. Arabelle se tut; il reprit :

— Vous, cependant, vous m'avez trompé. J'avais fait de vous ma compagne; vous avez fait de moi votre maître. A la franchise et à la loyauté, vous avez préféré l'hypocrisie et le mensonge ; substituant ainsi aux vertus de l'égalité tous les vices de l'esclavage, vous vous êtes abaissée au plus lâche, au plus vil, au plus honteux des adultères. En revenant sur le passé, à présent que j'en ai la clef, j'y trouve à chaque pas les traces de vos ruses et de vos perfidies ; j'y vois par combien de détours vous avez abusé de mon aveugle confiance, et je me demande avec un douloureux étonnement comment deux jeunes cœurs ont pu se soumettre à de si infâmes manœuvres ; je doute ou je m'indigne que l'amour, ce rayon de Dieu, ait pu descendre un seul instant dans cet abîme de basses trahisons. Quoi ! durant des mois entiers, qui sait ? durant des années peut-être, vous vous êtes joué de cet homme qui vous aimait tous deux et vous respectait à ce point, qu'il eût craint de vous outrager par l'ombre d'un soupçon jaloux ! Quoi ! vous jeune homme qui me serriez la main et que j'appelais mon ami ! Quoi ! vous, vous, Arabelle !.. Ce qu'il est révoltant d'entendre, mais ce qu'il faut pourtant oser dire, c'est que, pour mieux me tromper sans doute, vous nous avez trompés tous deux. Si, comme je veux le croire pour l'honneur de monsieur, vos complaisances n'étaient qu'un artifice de plus, je dois convenir, Madame, que vous jouez bien certaines comédies.

— Assez, Monsieur, assez ! s'écria M. de Peveney

en se levant ; vous oubliez que vous êtes chez moi et que vous outragez une femme.

— Je comprends, répliqua M. de Rouèvres toujours avec le même sang-froid, que vous rougissiez à ces mots, vous de honte, et vous de colère ; moi-même je sens mon cœur soulevé de dégoût. Vous me rappelez que je suis chez vous, monsieur de Peveney ; permettez-moi de vous faire observer qu'à quelque point que je m'oublie, je n'userai jamais sous votre toit d'autant de liberté que vous en avez pris sous le mien. Je n'outrage personne, Monsieur. Si les amants de nos femmes ne sont parfois que nos partenaires, est-ce à moi qu'il faut vous en plaindre ? Si la plaie que je mets à nu est tellement hideuse, que ceux-là mêmes qui l'ont ouverte s'en détournent avec horreur, est-ce moi qu'on doit accuser ? Je reviens à vous, Arabelle ; je n'ai plus qu'un mot à vous dire, et, ce mot dit, je vous aurai parlé pour la dernière fois. Puisque vous avez fui lâchement, vous n'êtes encore à cette heure qu'une esclave échappée attendant l'arrêt de son maître. — Ce maître vous affranchit. — Il en est un autre au-dessus de tous : puisse celui-là vous absoudre !

Là-dessus M. de Rouèvres se leva, et s'adressant Fernand :

— Maintenant, Monsieur, à nous deux !

— Allons donc ! Monsieur, allons donc ! s'écria avec l'emportement du désespoir M. de Peveney, qui ne voyait d'ailleurs que la mort qui pût le tirer de là ; finissons-en, c'est perdre trop de temps en paroles. J'ai des armes... ici, à deux pas, sans témoins...

— Monsieur, répliqua M. de Rouèvres avec calme,

vous vous méprenez entièrement sur mes intentions. Je n'ai que faire de vos armes, ne voulant tuer ni être tué. Vous m'avez parlé tout à l'heure de laver mon honneur dans votre sang; mon honneur n'est point entaché, et je souhaite que le vôtre sorte de tout ceci aussi pur que le mien. D'ailleurs, Monsieur, vous n'y songez pas; vous oubliez que désormais vous ne sauriez disposer sans crime d'une vie qui, à compter de ce jour, devient si précieuse et si nécessaire, que moi-même je ne me permettrais pas d'y toucher. Monsieur de Peveney, ajouta-t-il en élevant la voix, écoutez ce que je suis venu vous dire. — Vous m'avez pris ma femme, et vous la garderez. En usurpant mes droits, vous avez implicitement accepté l'héritage de mes devoirs. Tout l'avoir d'Arabelle était sa liberté; en la lui rendant, je suis quitte envers elle, et vous ne seriez pas gentilhomme que je craindrais encore de vous offenser en offrant à madame le bénéfice de la loi.

A ces mots, il salua sans affectation, avec une grave politesse, et sortit aussi calme, aussi froid que s'il se retirait d'un salon.

La chaise de poste qui l'avait amené l'attendait à la porte, il y monta; ce ne fut qu'en entendant le bruit de la voiture qui s'éloignait au galop des chevaux, que M. de Peveney comprit nettement toute l'horreur de sa position. Il passa la main sur son front et regarda autour de lui, comme s'il se réveillait d'un songe: il se vit seul avec Arabelle, tous deux chargés de honte, enfermés, elle et lui, dans un cercle de fer, scellés et soudés l'un à l'autre.

FERNAND DE PEVENEY A MADAME DE MONDEBERRE.

MADAME,

Mon malheur passe mes prévisions; la foudre est tombée sur ma tête. Tout est brisé, l'honneur seul est debout. C'est ce fatal honneur qui me perd; c'est à ce maître cruel, inflexible et jaloux, que j'immole l'espoir de ma vie tout entière. Ne cherchez pas à soulever le voile qui vous cache ma destinée; seulement, dites-vous qu'en renonçant au bonheur que vous m'avez offert j'ai prouvé que peut-être je le méritais; dites-vous, Madame, qu'en refusant d'entrer dans votre Éden j'ai montré que je n'étais pas tout à fait indigne de m'asseoir à la place que deux anges m'y réservaient. Je pars. Où me conduira l'orage qui m'emporte? reviendrai-je un jour? je ne sais. Mais la terre manquera sous mes pieds avant que les sentiments de respect et d'adoration que je vous ai voués s'éteignent dans mon cœur, qui ne vit plus qu'en vous.

DEUXIÈME PARTIE.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

I

Que faire ? que devenir ? Plus j'envisage ma position, moins j'y vois d'issue. Qu'est-ce donc que le cœur de l'homme ? Quel est ce sentiment égoïste et cruel qui m'arrache à ce que j'aime, me lie à ce que je hais et me perd pour se sauver lui-même ? Insensé et farouche honneur ! j'obéis à ta loi sans mérite : je te maudis en te servant et je t'abhorre en faisant tout pour toi.

Je t'écris hors de France. Quel voyage ! Deux misérables attachés à la même chaîne, condamnés à perpétuité l'un à l'autre ! On me dit que je suis en Suisse. Je ne sais ; que m'importe ? J'ai quitté pour jamais la patrie du bonheur. Encore, si je pouvais exhaler librement ma fureur et mon désespoir ! La bête fauve mord en rugissant les barreaux de sa cage ; mais moi, avec la mort dans l'âme, avec la rage dans le sang, je dois n'offrir aux regards inquiets qui m'observent qu'un visage heureux et souriant. Il faut que je respecte des susceptibilités toujours prêtes à s'effaroucher, et que je ménage un orgueil inflexible

qui ne veut rien devoir à ma pitié. Est-ce un rêve? n'est-ce pas la folie? C'est l'enfer et la damnation éternelle.

Oui, l'enfer, avec le souvenir du ciel! Comme si ce n'était pas assez des tourments que j'endure, le sentiment des félicités perdues en redouble encore l'horreur et l'amertume. J'entends la voix connue des anges qui m'appellent; de quelque côté que je me tourne, je vois au lointain horizon les ombrages de Mondeberre et deux blondes têtes qui, du haut des tourelles, semblent épier l'heure de mon retour. Je suis maudit. Il y a des instants où je m'écrie que c'est impossible, que cet état ne saurait durer, qu'il est insensé de sacrifier ainsi sa vie tout entière: mais je retombe bientôt découragé, comme le malheureux qui, en faisant le tour de son cachot, s'est assuré qu'il doit renoncer à tout espoir d'évasion.

Peux-tu bien te faire une idée du perpétuel tête-à-tête dans lequel nous traînons, Arabelle et moi, des jours qui sont autant de siècles? Comprends-tu à quel point s'est vengé cet homme? J'ai la conviction qu'avant de partir il avait surpris ma lettre de rupture: déjà les bruits du monde avaient éveillé ses soupçons; cette lettre n'a pas été brûlée ainsi que le pense Arabelle. Quoi qu'il en soit, M. de Rouèvres doit être content de son œuvre. Il nous aurait enchaînés l'un à l'autre dans l'ardeur partagée d'une passion mutuelle, que la vengeance n'en eût été ni moins sûre ni moins horrible. L'amour est libre et vit d'illusions: lui ôter le prisme de la liberté, c'est en faire la plus morne des réalités, le plus odieux des esclavages. C'est ce qu'a fait cet homme. Il nous a

chargés à la fois de liens et d'opprobre ; en nous condamnant à vivre face à face, il a voulu que nous ne pussions désormais nous regarder l'un l'autre sans rougir. Il nous a dépouillés de tout charme et de tout prestige ; il a flétri jusqu'au passé ; de deux amants il a fait deux forçats marqués par la main du bourreau. Telle est notre destinée. Nous allons sans but, au hasard, courbés sous le sentiment de notre commune déchéance, nous épuisant en vains efforts pour tromper l'ennui qui nous ronge.

Et toujours, et partout, une voix mystérieuse murmurant à mon cœur : Où vas-tu ? le bonheur est là, près de moi, qui t'attend !

II

Parfois je me révolte et m'indigne contre moi-même, je traite mes scrupules de faiblesse et de lâcheté. Est-il juste, après tout, que je porte la peine d'un égarement dont je n'ai pas été le complice ? Je me dis aussi que l'honneur ne fait pas à la haine un devoir de l'amour ; je me dis que je hais cette femme, que je ne lui dois rien que d'assurer sa destinée ; qu'elle ait donc à prendre ma fortune et qu'elle me rende ma liberté. Ah ! malheureux, plût au ciel qu'il en pût être ainsi ! Que ne m'est-il permis de la racheter, cette liberté que je pleure ! Je la payerais avec joie de tout ce que je possède en ce monde. J'irais vivre sous un toit de chaume, je gagnerais ma vie à la sueur de mon front, et je bénirais le Dieu qui m'aurait fait de si doux loisirs. Mais, ami, tu connais Arabelle ! C'est une âme fière et superbe avec laquelle il serait insensé de

vouloir entrer en arrangement. Si l'honneur me fait une loi de ne point lui retirer mon appui, de son côté l'honneur lui commande de ne rien accepter que de mon amour. Ajoute qu'elle a toutes les exigences et toutes les susceptibilités que sa situation comporte, d'autant plus ombrageuse qu'elle est préoccupée sans cesse de l'idée de sa dépendance. Je n'ai pas le droit d'être distrait ou silencieux: on commente mes regards, on mesure mes gestes, on pèse mes paroles. Qu'un nuage passe sur mon front, il s'en échappe aussitôt des orages que je dois m'efforcer de calmer. Combien de fois déjà m'a-t-elle offert, dans sa fierté blessée, de me délivrer de sa présence! C'est moi qui suis obligé de la rassurer et de la retenir. Quel amour ne faudrait-il pas pour alléger un si rude labeur! J'ai beau me dire que je suis le seul être ici-bas qui doive la juger avec quelque indulgence, j'ai beau me répéter que ce n'est point à moi qu'il appartient de la fouler aux pieds, que c'est le moins qu'on pardonne aux erreurs de l'amour qu'on inspire; c'est plus fort que moi, je la hais. D'ailleurs, sachons que l'amour n'a rien à voir en ces sortes d'union. N'est-il pas honteux que ce qu'il y a de plus beau sous le ciel serve de prétexte et d'excuse à de telles aberrations? Quoi! l'oubli de tous les devoirs, la folle exaltation de la tête et des sens, les déréglements d'une imagination sans frein, l'impudeur en plein vent, l'audace effrontée qui brave tout et que rien n'arrête, ce serait là l'amour, cette chose de Dieu! Non, non, ce n'est pas ainsi que procède l'amour véritable, c'est l'outrager que de mêler son nom à de pareilles aventures.

III

Hier, à la fenêtre d'une auberge où nous étions depuis quelques heures, j'ai vu s'arrêter devant la porte une chaise de poste et Gustave P*** en descendre. Tu le connais; tu dois te souvenir de l'avoir entrevu çà et là dans le monde. J'ai couru à lui; à quelque degré d'intimité qu'on soit l'un et l'autre, c'est toujours une grande joie de se rencontrer ainsi hors de la patrie commune. Il faut avoir quelque peu voyagé pour savoir quelle prompte fraternité s'établit, passé la frontière, entre gens du même pays. On se connaissait à peine sur le sol natal, on se trouve frères sur la terre étrangère. Bien donc qu'il n'eût jamais existé entre Gustave et moi que des relations simplement bienveillantes, nous nous sommes embrassés comme de vieux amis; puis, les premiers transports apaisés, il m'a pris par la main et m'a présenté à une jeune et belle personne qui se tenait auprès de lui et que je n'avais pas remarquée. Je ne le savais pas marié; je l'ai félicité de mon mieux. C'est qu'en effet sa femme est charmante: ils sont charmants tous deux. Je me suis assis à leur table, nous avons causé. C'était la première fois, depuis six semaines, que j'échangeais librement mes sentiments et mes idées. Nous avons parlé de Paris, qu'ils ont quitté tout récemment; en les écoutant, je me sentais renaître. Gustave ne m'a rien dit de son bonheur, mais ce bonheur rayonnait sur son front, et d'ailleurs sa jeune compagne en révélait plus par sa seule présence qu'il n'aurait pu lui-même en raconter. Ses cheveux sont blonds comme

ceux d'Alice ; et, quoique d'une beauté moins parfaite et moins poétique, elle m'apparaissait comme l'ombre gracieuse de la vierge de Mondeberre. Je ne sais par quel enchantement j'en vins à oublier, dans l'entretien de ces deux jeunes gens, le boulet que je traîne au pied : toujours est-il que je l'oubliai. Je me crus libre, libre comme l'oiseau captif qui monte dans les plaines de l'air jusqu'à ce que l'oiseleur cruel tire le fil qui le fait retomber brusquement sur la terre. L'amour est généreux, le bonheur expansif: Gustave m'offrit de les accompagner, sa femme et lui, dans leurs excursions. J'acceptai étourdiment; comme nous nous préparions à sortir, Arabelle entra dans la salle et vint à moi d'un air familier. Gustave reconnut madame de Rouèvres. Il comprit tout ; il salua froidement Arabelle, prit sous son bras le bras de sa femme, et je les vis tous deux disparaître au détour du sentier.

La passion a des instincts qui ne la trompent pas : Arabelle devina sur-le-champ ce qui se passait en moi; elle en fut irritée et jalouse. Rien ne révolte plus les âmes qui vivent dans le trouble et le désordre que le tableau de ces chastes unions sanctifiées par l'ordre et le devoir, de même que rien n'exaspère les gens qui ne font rien comme de voir des gens qui travaillent. Arabelle essaya d'abord d'effacer dans mon cœur l'impression douloureuse; elle voulut que le bonheur de ces deux jeunes gens pâlît et s'éclipsât devant le nôtre. Elle m'entraîna dans la montagne; et me forçant à m'égarer avec elle sous les pins et sous les mélèzes, elle me récita, avec de nouvelles variantes, toutes les litanies de

son implacable tendresse. Mais à tout ce qu'elle put dire je restai taciturne et sombre. Sa colère grondait sourdement; je me sentais moi-même au bout de ma patience. Voyant qu'elle ne réussissait pas même à me distraire, Arabelle, poussée par l'envie, arriva, par je ne sais quels perfides détours, à se railler du jeune couple qu'elle n'avait fait qu'entrevoir. Je m'indignai de l'entendre outrager l'image des félicités que j'avais répudiées pour elle : il me sembla qu'elle insultait mademoiselle de Mondeberre. Mon sang bouillonnait dans mes veines; pourtant je retenais encore la tempête déchaînée dans mon sein. Que te dirai-je? la tempête éclata, et ce fut entre ces deux amants une scène d'emportements et de violence, telle qu'on eût dit deux ennemis près de se déchirer l'un l'autre.

Et tandis que nous échangions à voix étouffée tout ce que la haine peut aiguiser et empoisonner de paroles; tandis qu'Arabelle se meurtrissait le front; tandis que moi, sombre et rugissant, je labourais et j'ensanglantais ma poitrine : sereine et recueillie, la nature se reposait des fatigues du jour; on n'entendait que le bruit lointain des cascades; la lune radieuse planait sur la cime des monts, et je voyais, à la clarté de ses rayons d'argent, Gustave et sa femme qui marchaient à pas lents, amoureusement inclinés l'un vers l'autre : la jeune épouse était suspendue au bras du jeune époux comme la vigne en fleur aux branches de l'ormeau; tous deux se regardaient en silence, et semblaient écouter le langage muet de leurs âmes.

IV

Nous étions assis l'un près de l'autre sur un tertre, au bord d'un abîme. Le jour tombait; le site était sauvage. De noirs sapins, entremêlés de hêtres prodigieux, se dressaient au-dessus de nos têtes. Des quartiers de roc, qu'on eût dit entassés par la main des géants, étalaient çà et là leurs masses sans verdure. Autour de nous pas un être vivant, rien qui révélât la trace d'un pas humain : vraie Thébaïde qu'eût aimée Salvator. Nous y étions arrivés à travers mille dangers, de bois en bois et de roche en roche, poussés moins par la curiosité que par l'instinct des cœurs malheureux qui se plaisent aux tableaux de la nature désolée. Au-dessous de nos pieds, un torrent mugissait dans le gouffre. Nous nous taisions. Je pensais à ma vie brisée, au bonheur perdu, à l'obstacle éternel; et, tout en songeant, je plongeais un avide regard dans l'abîme qui me fascinait. Arabelle en était si près, qu'il eût suffi d'un coup de vent pour l'y précipiter. Dieu seul nous regardait; le gouffre était sans fond. J'eus peur; je me jetai sur elle, je la pris dans mes bras, je l'emportai comme une bête fauve; quand je l'eus déposée sur le gazon, j'allai tomber à quelques pas, glacé d'horreur et d'épouvante.

Touchée de tant d'amour et de sollicitude, Arabelle baisa mes mains avec transport : je priai Dieu, qui lit dans les âmes, de m'absoudre et de me pardonner.

V

Nous touchons à une crise inévitable. Quelle en sera l'issue? Je l'ignore; mais il n'est pas de chaîne qui, à force de se tendre, ne finisse par se briser. Nous en venons insensiblement à perdre vis-à-vis l'un de l'autre tout ménagement et toute retenue. Arabelle souffre; une sombre inquiétude la mine et la consume. Sa passion s'aigrit, ma patience se lasse, notre humeur s'irrite, nos relations s'enveniment. S'il n'est pas d'amour qui puisse résister à un tête-à-tête forcé, tu peux juger quelle intimité est la nôtre. Je m'observe et me domine encore ; mais il m'échappe parfois, malgré mes efforts pour les retenir, des paroles qui jaillissent comme des éclairs et jettent dans le cœur d'Arabelle de soudaines et sinistres lueurs. L'infortunée se débat sous le sentiment de la réalité qui l'étreint; l'instinct de sa destinée la presse et l'enveloppe de toutes parts. Son martyre peut s'égaler au mien.

VI

Ce que j'avais prévu est arrivé. Le choc a été terrible; mais nous n'en sommes liés l'un à l'autre que par un nœud plus étroit et plus sûr. Ainsi parfois la foudre, dans ses effets capricieux, allie violemment les métaux les moins susceptibles de se combiner.

Déjà, depuis plusieurs jours, un orage s'amassait silencieusement dans nos cœurs. Hier au soir, écrasée

sous le poids de la journée (depuis la veille nous n a-vions pas, je crois, échangé deux paroles), Arabelle s'était jetée sur un lit de repos, tandis que moi, debout auprès de la croisée ouverte, je m'occupais à regarder dans la cour de l'auberge deux femmes qui venaient de descendre d'une berline de voyage. L'une, à la fleur de l'âge, mais pâle et l'air souffrant, grande et mince comme un roseau, s'appuyait languissamment sur l'autre, plus âgée, qui, l'observant d'un œil inquiet, la soutenait avec amour. C'étaient sans doute une mère et sa fille. La jeune personne était si frêle et si débile, qu'elle me parut près de défaillir. A peine, en effet, eut-elle fait quelques pas, qu'elle fut obligée de s'asseoir sur un banc de pierre. Elle y demeura plusieurs minutes à reprendre ses sens. Sa mère, assise auprès d'elle, la tenait appuyée sur son sein. Je les contemplais avec une vague émotion, sans chercher à me rendre compte ni du charme que j'y trouvais ni de l'attendrissement que je sentais me gagner peu à peu, quand tout à coup, à cette même fenêtre où j'étais, je vis la tête d'Arabelle se pencher auprès de la mienne. Soit que l'expression de mon visage trahît en cet instant la préoccupation de mon cœur, soit que la passion ait le don de seconde vue, soit enfin qu'Arabelle ne cherchât qu'un prétexte à ses emportements, toujours est-il qu'à son insu peut-être, elle comprit mieux que moi-même ce qui se passait en moi.

Elle m'arracha brusquement de la croisée, et, m'entraînant dans le fond de la chambre : — Qu'a-viez-vous donc, me demanda-t-elle, à regarder ainsi ces deux femmes? Vous caressiez, à coup sûr, une

espérance ou un souvenir. — A ces mots, qui frappaient plus juste qu'elle ne le croyait sans doute, je me troublai, puis je m'irritai de voir que j'avais été surpris et deviné. En général, nous n'avons de pitié pour la jalousie que lorsque rien ne l'excuse et ne la justifie ; nous pardonnons volontiers à son aveuglement, jamais à sa clairvoyance. Je répliquai avec un sentiment de colère mal contenu. Arabelle en conclut naturellement qu'elle avait touché, sans le savoir, l'endroit sensible de mon être. Ainsi engagée, la querelle alla croissant. Ce ne fut longtemps qu'une escarmouche de traits plus ou moins acérés, de paroles plus ou moins amères; bientôt ce devint de part et d'autre une vraie furie. Au plus fort de la mêlée, Arabelle s'oublia jusqu'à me reprocher les sacrifices qu'elle m'avait faits; je m'en tins d'abord à lui rappeler brutalement que ces sacrifices, je ne les avais pas sollicités. Elle persista dans ses récriminations et m'accabla de mépris et d'outrages. — Prenez garde! m'écriai-je à plusieurs reprises ; prenez garde, Arabelle ! vous jouez avec la foudre ! — Elle ne douta plus que je n'eusse un secret qui brûlait mon cœur et mes lèvres; elle ne s'en montra que plus acharnée. — Arabelle !... m'écriai-je encore une fois d'une voix menaçante. — Parlez ! frappez ! s'écria-t-elle avec égarement. Je suis perdue, je le sais, je le sens; ne me laissez pas plus longtemps languir. — J'essayai vainement de la calmer; elle continua de m'aiguillonner et de me harceler avec une rage nouvelle. J'étais à bout. Il vint un instant où j'oubliai tous les engagements que j'avais pris vis-à-vis d'elle, vis-à-vis de moi-même. Comme un homme qui tient entre

ses mains une arme à feu, et qui, sans le vouloir, lâche, en se débattant, le coup qui doit donner la mort, je lui déchargeai mon secret dans le cœur. J'étais fou, j'étais ivre. Aux trop faciles sacrifices qu'elle s'était imposés pour moi, j'opposai sans pitié les renoncements que je m'étais imposés pour elle ; j'abattis l'orgueil de la passion sous l'orgueil du devoir ; je racontai avec une complaisance cruelle les félicités au milieu desquelles elle était venue me surprendre, l'avenir qu'elle avait ruiné de fond en comble, les joies que j'avais abjurées pour la suivre. Tandis que je parlais, je la voyais devant moi, debout, pâle, immobile, écoutant avec la volupté du désespoir, s'abreuvant à longs traits du poison que je lui versais. Je voulais m'arrêter, j'étais emporté par des ailes de flamme. Enfin, quand j'eus tout dit, pareil au meurtrier qui s'enfuit après avoir plongé et retourné le poignard dans le flanc de sa victime, je m'élançai hors de la chambre, je traversai le village comme un insensé, je me jetai dans la montagne. Je courus longtemps sans savoir où j'allais. Un instinctif effroi me ramena auprès d'Arabelle. Je retrouvai désert l'appartement où je l'avais laissée. Je pris sur une table une lettre pliée à la hâte : c'étaient seulement quelques lignes qui me disaient un éternel adieu et me rendaient à la liberté. Ami, ce moment fut court, mais enivrant. Je poussai un cri de joie sauvage, et j'aspirai l'air à pleins poumons.

— Libre ! libre enfin !

— Non, malheureux, s'écria tout à coup une voix implacable, non ; tu n'as pas le droit de l'accepter, cette liberté qu'on te rend ! Rattache tes fers, misérable !

La pensée est prompte comme l'éclair. Je me rappelai ce que j'avais oublié dans un transport de folle ivresse; je me souvins que cette femme s'était fermé toutes les portes pour venir frapper à la mienne, et que, privée de mon appui, l'infortunée n'avait que le suicide pour refuge. Je me demandai si sa mort me serait moins lourde à porter que sa vie. En même temps ma conscience exaltée souleva contre moi toutes les tentations, tous les souhaits criminels qui s'étaient glissés, souvent à mon insu, dans les replis ténébreux de mon cœur. Ces réflexions furent si rapides, qu'en moins d'une seconde le cri de délivrance que j'avais poussé se changea brusquement en un cri d'épouvante. Je m'informai de la direction qu'avait prise Arabelle en sortant; je me précipitai sur ses traces. La terreur, la pitié, les remords, étouffaient en moi la voix de la haine, et jusqu'au sentiment de ma propre infortune; je n'étais plus qu'un amant éploré courant après sa maîtresse infidèle. J'interrogeais tous les passants que je rencontrais sur ma route; je prêtais l'oreille à tous les bruits; mon regard plongeait dans tous les abîmes; je criais le nom d'Arabelle à tous les échos. Je m'arrêtais, j'écoutais, je reprenais ma course haletante. La nuit me surprit, une nuit sombre, sans lune et sans étoiles. J'allais toujours. — Arabelle! Arabelle! — Rien ne me répondait que les plaintes du vent, qui me faisaient parfois tressaillir et glaçaient mon sang dans mes veines. Je venais de m'asseoir, désespéré, quand j'aperçus à peu de distance une lumière qui brillait à travers les arbres. J'y courus: des chiens aboyèrent à mon approche. C'était une pauvre cabane adossée contre la montagne.

Je poussai la porte, j'entrai, et je vis, près d'un feu de pommes de pin qu'on avait allumé pour la réchauffer, une femme accroupie, les cheveux épars, le visage meurtri; c'était elle. Des pâtres l'avaient recueillie demi-morte sur le bord d'un sentier. Dans ma joie de la retrouver vivante, j'allai m'agenouiller à ses pieds, je l'enlaçai de mes bras; comme autrefois, je l'appelai des noms les plus tendres. Elle, cependant, ses grands yeux attachés sur moi avec cette fixité du regard particulière à la folie, ne répondait à mes paroles que par un doux sourire étonné, mille fois plus effrayant que les emportements de la colère. Je la crus folle, je me crus moi-même près de perdre la raison. — Parle-moi ! réponds-moi ! m'écriai-je avec désespoir. C'est moi, c'est Fernand qui t'aime ! — A ces mots, passant une main sur son front, et de l'air d'une personne qui cherche à se ressouvenir, elle resta quelques instants à m'examiner avec inquiétude; puis tout à coup ses traits se contractèrent, un cri terrible sortit de sa poitrine, elle s'arracha de mes bras, et tomba roide sur le carreau.

Je la relevai et la portai au grand air. Le froid de la nuit la réveilla. Je l'avais déposée sur l'herbe, je réchauffais ses mains glacées sous mes baisers. Revenue à elle, son premier mouvement fut de s'enfuir, je la retins par une étreinte passionnée. « Fernand, vous m'avez tuée, me dit-elle. Je ne vous en veux pas, seulement, que n'avez-vous parlé plus tôt? Rien ne vous était plus aisé que de vous délivrer de moi, mon intention n'a jamais été de m'imposer à vous, d'être une charge dans votre existence, un obstacle à votre bonheur. Je ne voulais que votre amour; je

le sentais m'échapper, mais j'espérais le ressaisir, j'ignorais qu'il fût à une autre. Vous êtes libre. Retournez vers cette fille que vous aimez, et laissez-moi mourir en paix. Soyez heureux, et que mon souvenir n'importune point votre joie. » Elle parla longtemps ainsi, sans reproches, sans amertume, avec une résignation touchante, s'excusant d'avoir troublé ma destinée, me suppliant de lui pardonner. « Vous vivrez ! vous vivrez ! » m'écriai-je. Et je me mis à retirer une à une les flèches empoisonnées que je lui avais décochées dans le sein ; j'appliquai mes lèvres à ses blessures pour en extraire le venin mortel. Je rétractai toutes les paroles qui m'étaient échappées quelques heures auparavant. Devait-elle en croire les révoltes et les transports d'une âme violente et d'un caractère irascible ? Je m'efforçai de lui prouver que ce n'avait été qu'un jeu cruel ; je m'écriai que je l'aimais, que je n'aimais qu'elle, qu'elle était ma vie tout entière. Et chose étrange ! j'étais de bonne foi. En cherchant à l'abuser pour la sauver, comme un acteur qui, à force de chaleur et d'entraînement, arrive à s'identifier avec son rôle et finit par se croire le personnage qu'il représente, j'étais parvenu à me tromper moi-même. J'oubliai tout et m'abandonnai naïvement aux sentiments que j'exprimais. Arabelle m'écoutait d'un air incrédule et repoussait tous mes discours. Sa résistance acheva de m'exalter. Un instant je m'interrompis pour la regarder à la lueur de la lune qui venait de percer les nuages. Pâle, échevelée, les mains jointes, à demi pliée sur elle-même, dans l'attitude de la Madeleine éplorée, elle était belle : je me surpris à l'admirer

comme si je la voyais pour la première fois. Le silence, la nuit, la solitude, la majesté des cimes alpestres qui servaient de cadre au tableau, cette blanche lune qui nous baignait de ses molles clartés, cette fière beauté qui voulait mourir, ces vêtements en désordre, ces sanglots étouffés, ce beau sein gonflé de larmes et de soupirs, tout fut complice du trouble de mon cœur. Je la ramenai persuadée et soumise. Mais déjà mon ivresse était dissipée; et, tandis que je la sentais à mon bras légère et joyeuse, je marchais morne et sombre, maudissant ma victoire, honteux de ma méprise, me disant que cette femme avait été bien prompte et bien facile à se laisser convaincre.

Ne m'accuse pas, aie pitié des contradictions d'un cœur malheureux qui ne se connaît pas lui-même. Écris-moi à Milan, où nous allons passer l'hiver.

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Je t'aime et je te plains. Je vous plains l'un et l'autre, car le sort d'Arabelle ne me semble pas moins affreux que le tien. Je plains surtout les deux aimables créatures qui, pour t'avoir ouvert leur vie comme un port, ont reçu le contre-coup de l'orage qui t'a foudroyé. C'est une pitié, c'est un meurtre d'entraîner ainsi dans les désastres de la passion des existences dont le cours n'avait jamais réfléchi qu'un ciel pur et des bords paisibles.

Je ne suis préoccupé que de toi; je sonde ta position, je la creuse en tout sens pour voir s'il ne te reste pas quelque moyen d'évasion et de fuite. Soins

inutiles! l'honneur est ton geôlier, et je ne saurais prendre sur moi de te conseiller une lâcheté. Seulement, quand je vois de pareilles extravagances envahir la place des devoirs sérieux, je ne puis m'empêcher d'en être révolté. Voilà pourtant ce qu'à force d'en exagérer l'importance notre époque aura fait de l'amour! Voilà le résultat de toutes ces belles doctrines qui, à force d'exalter la passion, ont attaché des poids de cent livres aux ailes de la fantaisie, et fait d'un épisode l'histoire de la vie tout entière, c'est-à-dire d'une distraction une tâche, et d'un passe-temps un martyre! Et puis nous avons la prétention d'avoir divinisé l'amour! Il est très-vrai que nos pères s'y prenaient autrement; en aimaient-ils moins bien? Je ne le pense pas.

Rien de nouveau dans ce Paris. Les voitures roulent, les théâtres jouent, le soleil se lève absolument comme si tu étais le plus libre, le plus heureux des hommes. Dans ce groupe d'oisifs, de sots et de méchants qui s'appelle modestement le monde, on s'est occupé, huit jours durant, de ton aventure. Qu'a-t-on dit? que n'a-t-on pas dit? Je te fais grâce des suppositions et des commentaires. Les uns t'ont blâmé, les autres t'ont plaint; il s'est trouvé des gens pour envier ton bonheur. Les femmes ont été sans pitié pour Arabelle. C'était inévitable: les femmes n'ont d'indulgence entre elles que pour les faiblesses cachées; elles redoutent le bruit comme un traître, l'éclat comme un dénonciateur. M. de Rouèvres n'a point reparu; son hôtel est désert et fermé. On s'épuise encore à cette heure en conjectures sur sa disparition. Ceux-ci présument qu'il est allé prendre du

service en Espagne ; ceux-là, qu'il voyage en Orient ; d'autres, qu'il se bat en Afrique. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'ici nul n'en sait là-dessus plus long que moi, qui n'en sais rien.

Que puis-je pour toi? Dis un mot. Mon amitié souffre de son repos et s'indigne de son impuissance.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

Tu ne peux rien pour ma délivrance, mais tu peux me faire passer une fleur à travers les barreaux de ma fenêtre. Ami, puisque tu m'aimes et que tu m'es dévoué, aie pitié d'une fantaisie de mon cœur. Si rien ne t'empêche et ne te retient, prends la poste et va passer quelques jours à Peveney. La lettre ci-jointe t'ouvrira la porte de mon petit manoir et t'y installera en maître. Ce voyage te plaira. Ma Bretagne, belle en toute saison, est belle surtout vers la fin de l'automne. Peut-être aussi te sera-t-il doux de connaître les lieux où j'ai vécu, de vivre où je m'étais promis de vieillir en paix, au sein du bonheur. Il est impossible que tu ne trouves pas quelque charme à visiter le nid de mes rêves envolés. Le coin de terre qui nous parle d'un être aimé en dit plus à notre âme que tous les monuments consacrés par l'histoire. Quoi qu'il t'en semble, prête-toi avec bonté aux enfantillages d'un esprit chagrin. Tu dessines un peu, n'est-ce pas ? Le soir, avant la tombée de la nuit, suis le chemin qui conduit à Mondeberre ; rôde discrètement autour du parc ; tâche d'apercevoir, par quelque éclaircie du feuillage, une jeune et blonde figure : si tu la vois, saisis ses traits au vol, fixe-les

sur un feuillet de ton album. Ajoutes-y un croquis du château, et glisse le tout sous l'enveloppe d'une lettre que tu m'écriras dans ma chambre, près de la croisée, à cette même place où je t'écrivais autrefois. Achève avec la plume l'œuvre de ton crayon. Ne néglige rien, n'omets pas un détail. Que cette lettre apporte à l'exilé tous les parfums, tous les reflets, tous les échos de la patrie lointaine !

KARL STEIN A FERNAND DE PEVENEY.

Je t'écris dans ta chambre, à la lueur de ta lampe, les pieds dans tes pantoufles. Mais reprenons les choses de plus loin. Tu veux des détails, en voici.

Le jour même où je reçus ta lettre qui m'enjoignait de partir, je partis. A Clisson, je me fis indiquer la route de Peveney, et me pris à suivre un sentier qui remonte le cours 'dune rivière plus poétique en ses détours que ne fut jamais le Méandre. Après deux petites heures de marche, j'aperçus, à mi-côte, dominant une riche vallée et se mirant dans le cristal de l'onde, un joli castel que je reconnus aussitôt. J'entrai par la grille du jardin, et présentai ma lettre d'introduction à tes gens. Je soupai, fis un tour de jardin, et m'allai coucher. Tes dahlias sont magnifiques, et ton vin de Bordeaux est exquis.

Le lendemain, je me levai, sinon avec l'aurore, du moins assez tôt pour ne pas laisser refroidir le déjeuner qu'on venait de servir. Une fois à table, je ne pus m'empêcher d'admirer ce que je n'avais pas songé à remarquer la veille, l'élégance du service et la perspective enchantée que m'ouvrait, en guise de

fenêtre, une glace sans tain sur la vallée et sur les coteaux. J'aime à voir ainsi, par une heureuse disposition, le paysage et la salle à manger se prêter des grâces mutuelles : les vins en ont plus de parfum, la nature en paraît plus belle. Mais elle est triste au cœur de l'hôte, l'hospitalité à laquelle il ne manque rien que la présence de celui qui la donne ; je me disais : — Que n'est-il là ! et je me sentais près de pleurer.

Je passai cette journée à visiter ton manoir. Je devinai dans son étui de serge verte le fusil qui effraya si fort mademoiselle de Mondeberre enfant. Je restai longtemps à promener mes regards autour de la chambre où s'est noué si fatalement le nœud qui t'étouffe. Pauvre et cher garçon ! c'est là que s'est livrée ta bataille de Waterloo, il m'a semblé voir gisant sur le parquet les ailes mutilées de tes rêves et de tes espérances. Mais, ami, tu ne m'avais pas assez vanté les délices de ton ermitage : tout m'y ravit, si ce n'est ton absence. Puissent l'amour et le bonheur t'y ramener un jour, cher Fernand !

Sur le soir, fidèle à ma mission, je pris mes crayons, mon album ; et, suivi de tes chiens, je m'enfonçai dans un sentier que je savais devoir me conduire où ton âme habite. Malheureusement, je n'avais pu calculer la distance, et la nuit descendait déjà des coteaux dans la plaine, que je n'étais point arrivé au but de mon expédition. J'entrevis le château dans l'ombre. Après avoir longé un mur d'enceinte, je trouvai cette petite porte dont tu m'as tant de fois parlé. Je me décidai à l'entr'ouvrir furtivement, non sans émotion ; mais je m'esquivai aussitôt, et

entendant un bruit de bas sur les feuilles sèches.

Le lendemain, c'était hier, jour aux aventures ! Je m'étais éveillé de grand matin, avec la fervente intention de voir l'aurore, que je n'avais vue de ma vie que sur les toiles de l'Opéra. J'en avais lu tant de descriptions chez les poëtes, que j'étais résolu à profiter de mon séjour à la campagne pour savoir, une fois pour toutes, à quoi m'en tenir là-dessus. Donc, à l'aube naissante, je me jetai à bas du lit et courus à la fenêtre. Le ciel, la vallée, les coteaux, tout, jusqu'à ton jardin, nageait pêle-mêle dans un épais brouillard, et je ne distinguai dans ce chaos que ton palefrenier qui étrillait un cheval à la porte de l'écurie. Je regagnai ma couche avec empressement. Quand je me relevai, le soleil avait conquis le ciel ; de la brume qui l'enveloppait quelques heures auparavant il ne restait qu'une blanche vapeur flottant sur le vallon comme une gaze transparente.

J'aime la campagne modérément. Les poëtes et les romanciers en ont fait un tel abus, qu'ils l'ont dépouillée, à mes yeux, de son plus doux charme. Jean-Jacques Rousseau, qui fut un grand peintre de la nature, parce qu'il aimait la nature et qu'il vivait intimement avec elle, a créé une école de rapins et de barbouilleurs qui se sont rués sur son domaine, et n'ont manqué, pour se l'approprier, que d'amour et d'intelligence. Je n'aperçois le paysage qu'à travers les fausses couleurs dont ils l'ont chargé. La brise me récite leurs mauvaises phrases, la fauvette me chante leurs méchants vers. C'est pourquoi je n'étais pas aux champs depuis deux jours que déjà j'en avais assez. Ajoute que cette maison déserte,

qui ne me parle que de toi, est un tombeau où, au bout de vingt-quatre heures, je me sentais dépérir de tristesse et d'ennui. Il me semblait que tes meubles et tes lambris, étonnés de me voir à ta place, me regardaient d'un air sournois. Après déjeuner, je me demandai avec quelque inquiétude comment j'arriverais au soir, car je ne suis pas homme à m'égarer en molles rêveries sur le bord des ruisseaux. Tandis que je me consultais sur l'emploi de ma journée, je me souvins du cheval qu'en cherchant à découvrir les coursiers de l'Aurore j'avais vu étriller à la porte de l'écurie. J'allai le visiter. J'aime les chevaux, quoique n'en usant pas. Celui-ci, bien qu'élégant et fier, me parut doux et facile à mener. Ton palefrenier m'ayant assuré que c'était un agneau, j'eus la fantaisie de le monter et de pousser jusqu'à Clisson, que je n'avais fait qu'entrevoir. Ce fut l'affaire d'un instant. On selle, on bride Ramponneau; je mets le pied à l'étrier, et je pars, escorté de la meute joyeuse.

D'abord tout va bien. Ramponneau s'avance au pas relevé, à la fois docile et superbe. Je ne reviens pas de mon aisance; j'admire mon adresse, je me crois du sang des Lapithes ou des Centaures. Cependant, au détour du sentier, voici que maître Ramponneau, plein d'une ardeur depuis longtemps oisive, et ne reconnaissant pas le poids accoutumé, se livre à de légers exercices moins rassurants que pittoresques; ce que voyant, je n'imagine rien de mieux que de tirer à moi la bride de toute la force de mes deux poignets. Ramponneau se cabre, tourne sur lui-même, se dresse sur ses jarrets de derrière, retombe

sur ses pieds de devant, et s'élance au triple galop, encore excité par les chiens qui bondissent autour de lui en aboyant comme des forcenés. Nous allons comme l'ouragan, franchissant haies, fossés et barrières. Je vois les arbres fuir comme des ombres, le sentier se dévider comme un écheveau. C'est Mazeppa lancé dans les steppes de l'Ukraine. Enfin, après vingt minutes de course au clocher, homme et cheval, l'un portant l'autre, nous nous précipitons, par une porte ouverte, dans une cour qui retentit aussitôt des aboiements des chiens, qui s'y jettent à notre suite. C'est un abominable vacarme. Ramponneau bat le pavé, hennit et renifle : les chiens du logis que nous venons d'envahir mêlent leurs voix aux concerts de la meute, tandis que moi, toujours en selle, je cherche à me remettre d'une alarme si chaude.

C'est là qu'en sont les choses, lorsque j'entends le bruit d'une fenêtre qui s'ouvre au-dessus de ma tête. Je lève les yeux et j'entrevois une figure qui disparaît pour venir à moi. C'est une femme belle encore, au noble maintien, au grave et doux visage. En l'apercevant, j'ai mis pied à terre. Elle s'avance, les traits épanouis et la bouche souriante. Je crois démêler que je suis l'objet d'une méprise. En effet, à quelques pas de moi, elle s'arrête, pâlit et se trouble. J'en fais autant de mon côté; je la salue gauchement, et nous restons à nous regarder l'un l'autre avec embarras. Je ne sais que dire ni qu'imaginer, lorsqu'en cherchant au ciel une inspiration je découvre à travers une vitre un jeune et blond visage qui m'observe avec curiosité. C'est un éclair.

Je comprends tout. Ramponneau m'a conduit à mon insu dans la cour d'un château dont tu lui as appris le chemin; cette femme, c'est madame de Mondeberre; ce blond visage, c'est Alice; moi, je suis le rayon éteint d'une espérance évanouie.

Quand tout fut expliqué et que j'eus prié madame de Mondeberre d'agréer mes excuses, je voulus me retirer; la châtelaine me retint. « Vous êtes l'ami de M. de Peveney, me dit-elle; permettez que je profite du hasard qui vous a conduit près de moi. D'ailleurs, vous êtes mon prisonnier, » ajouta-t-elle en souriant. Tu penses bien que je ne résistai guère à tant de grâce et de prévenance. Je dînai au château et ne retournai à Peveney que le soir.

Ami, j'ai passé là quelques heures que je n'oublierai de ma vie. Je voudrais te parler des deux anges, mais je n'ose, car je craindrais d'irriter tes douleurs et de redoubler tes regrets. Je sens pourtant qu'il faut que je réponde à toutes les questions que m'adresse ton cœur impatient.

Mademoiselle de Mondeberre m'a paru grave, triste et fière. Elle était vêtue d'une robe de soie grise montante pareille à une amazone, moins la jupe traînante; la torsade d'un tablier de moire noire entourait sa taille élégante et souple; elle portait un col blanc et plat tout uni, avec des manchettes également unies et plates, relevées sur le poignet et découvrant l'aristocratique blancheur d'une main fine et allongée. Ses cheveux blonds, magnifiquement tordus et noués derrière la tête, se rabaissaient sur son front en bandeaux légèrement renflés vers les tempes. Un brodequin de coutil gris pressait son

pied étroit et cambré. A la façon dont elle m'a reçu, j'ai cru comprendre que mademoiselle de Mondeberre m'en voulait secrètement de ne pas être un autre que moi-même. Elle n'a pas prononcé ton nom; chaque fois qu'il a été question de toi, elle est restée impassible et muette. D'ailleurs, madame de Mondeberre ne m'a parlé de toi qu'avec une excessive réserve; j'y mettais moi-même une discrétion qu'il te sera bien aisé d'imaginer: de sorte que l'unique pensée de nos trois cœurs était en apparence ce qui nous préoccupait le moins. Quand nous nous mîmes à table, je devinai le regard d'Alice qui te cherchait à ta place vide. Après dîner, M. Gaston de B..... l'ayant priée de se mettre au piano, elle s'en défendit en disant qu'elle n'avait joué ni chanté depuis près de trois mois. Le cousin insistait; de guerre lasse mademoiselle de Mondeberre essaya de chanter en s'accompagnant; mais, au bout de quelques mesures, elle s'interrompit brusquement, se leva, et revint s'asseoir près de sa mère, qui la pressa contre son sein avec une expression de tendresse indicible. Ces deux âmes s'entendent et se comprennent en silence.

M. de B..... avait pris à part madame de Mondeberre pour s'entretenir avec elle; je restai près d'un quart d'heure en tête-à-tête avec Alice. Je réussis à l'apprivoiser. Tout en causant, je feuilletais un des albums qui couvraient la table du salon; j'y trouvai, sur un coin de carton de Bristol, un petit dessin signé du nom d'Alice et représentant le château de Mondeberre vu du côté de la prairie. J'amenai doucement la belle enfant à me l'offrir comme un sou-

venir de la gracieuse hospitalité de sa mère, et je la priai d'accepter en échange un croquis de Decamps que j'avais dans mon portefeuille. Le reste de la soirée fut employé à visiter les lieux que j'avais appris à aimer longtemps avant de les connaître. Toutefois, je dois confesser que la fraîcheur de la soirée nuisit quelque peu à la sincérité de mes émotions.

Entre neuf et dix heures, je me retirai en compagnie de M. de B....., qui fit route avec moi jusqu'à Peveney. Quelque bien que tu m'aies écrit de ce gentilhomme, un soir que tu venais de découvrir avec enthousiasme qu'il ne pouvait épouser sa cousine sous peine de bigamie, quelque estime que je fasse de lui d'ailleurs, je ne saurais pourtant m'empêcher de reconnaître que M. de B..... possède un des défauts (à moins que ce ne soit une qualité) les plus antipathiques à ma froide nature. C'est un cœur banal, un esprit indiscret, une âme en plein vent. Pareils aux vases fêlés qui ne peuvent rien garder, il y a des hommes dont la vie est un épanchement perpétuel; leur confiance est à qui les écoute. En dix minutes on fait plus de chemin dans leur intimité qu'en dix ans dans une affection véritable. Ils se livrent à tous sans discernement, et s'en vont de porte en porte racontant de droite et de gauche leurs affaires et celles de leurs voisins, si bien que les connaissances d'un jour s'étonnent de jouir auprès d'eux de tous les priviléges d'une ancienne amitié, tandis que l'amitié s'indigne de se voir prostituée au premier étranger qui passe. Je n'aime pas ces hommes-là, et M. de B..... en est un. Nous n'avions pas gagné le sentier du bord de l'eau qu'il m'appelait son

cher ami, et me prouvait que ce n'était pas un vain titre. A peine étions-nous à un quart de lieue du château, qu'il s'occupait déjà de m'en dévoiler les mystères. Ainsi j'ai dû entendre tout au long l'histoire de la châtelaine depuis la mort de son mari; sa résolution de vivre dans la retraite et d'y élever son enfant, les démarches infructueuses de sa famille pour l'en arracher, son refus constant de se remarier; tout ce gracieux poëme que je savais déjà, M. de B..... me l'a chanté en prose médiocrement poétique. Cet homme n'a rien compris de ce qu'il y a de charmant dans la vie de cette chaste veuve qui s'enferme à vingt ans pour vieillir fidèle à l'époux qui n'est plus et se vouer tout entière à l'unique fruit d'un amour que la mort a fait éternel. M. de B..... n'a vu dans ce veuvage obstiné qu'une bizarrerie de caractère qu'il ne se charge pas d'expliquer. Je ne sais rien de plus désenchantant que de soumettre à un examen un peu sérieux la plupart de ces hommes qu'on appelle des gens du monde. On se laisse volontiers prendre à la grâce de leurs manières; qu'on s'avise de gratter la couche brillante du vernis qui les couvre, on est tout surpris de ne trouver dessous que le métal le plus vulgaire.

Pour en revenir aux indiscrétions du beau cousin, en voici quelques-unes qui t'intéresseront peut-être. Depuis deux ou trois mois, l'humeur, le caractère et la santé de mademoiselle de Mondeberre se sont visiblement altérés. M. Gaston de B....., profond observateur et merveilleux psychologiste, assure qu'il faut marier cette enfant. Il tourmente madame de Mondeberre pour qu'elle se décide à conduire sa fille

dans le monde ; mais la fille ne paraît pas s'en soucier non plus que la mère. Quoi qu'il en soit, Gaston s'est mis en tête qu'il marierait sa jolie cousine. Il ne se passe point de semaine qu'il n'aille une ou deux fois au château proposer ou indiquer à madame de Mondeberre quelque nouveau parti pour Alice. Malheureusement Alice a déclaré qu'elle ne voulait pas voir l'ombre d'un prétendant, et, de son côté, madame de Mondeberre ne montre nul empressement à connaître le bois dont on fait les gendres. M. de B.... ne se lasse pas de revenir à la charge, bien qu'on lui réponde chaque fois : «Cousin, que voulez-vous ? nous sommes heureuses ainsi ; portez vos maris ailleurs. »

Ne voulant point partir sans prendre congé des deux anges, je suis retourné aujourd'hui au château. Ma visite a été courte. Il n'a guère été question de toi, mais mademoiselle de Mondeberre a caressé tes chiens et flatté de sa main l'encolure de ton cheval. Tu trouveras ci-joint, avec le dessin d'Alice, un croquis à la mine de plomb que j'ai tracé de souvenir, d'après sa personne. La ressemblance est à peine indiquée ; ton cœur l'achèvera.

Bionda testa, occhi azzurri, e bruno ciglio.

J'ajoute à cet envoi un brin de bruyère rose qui s'est détaché d'un bouquet qu'en causant hier avec moi mademoiselle de Mondeberre mordillait et broutait comme une biche. Je n'ai jamais donné pour ma part dans ces faiblesses du sentiment ; mais je les respecte et les sers au besoin.

Ma mission est remplie. Je pars demain au point du jour ; j'ai hâte de revoir mon ruisseau de la rue

du Bac. Adieu, ami, je n'ose ni ne dois te conseiller l'espérance. Cependant ta place est gardée, et la voix mystérieuse qui te poursuit dit vrai : Le bonheur est ici qui t'attend.

FERNAND DE PEVENEY A KARL STEIN.

I

Tu l'as vue ! elle t'a parlé ! tu as entendu sa voix ! tu as respiré l'air qu'elle respire ! tu as visité les lieux qu'elle habite ! Hélas ! il n'est que moi qui sois privé de ce bonheur. J'ai baisé ta lettre et les trésors qu'elle enfermait. Sois béni mille fois, le meilleur et le plus dévoué des amis ! Je te dois d'avoir senti tomber sur mon cœur brûlant et desséché une goutte de rosée céleste.

Nous étions venus à Milan avec l'intention d'y passer l'hiver ; l'hiver s'achève à peine, et nous partons demain. Milan est une ville française. Je ne saurais y faire un pas sans rencontrer quelque figure de connaissance. Je n'ai pas le courage d'affronter plus longtemps les regards indiscrets, les sourires équivoques. Hier, j'errais seul autour du dôme quand j'ai rencontré le jeune comte de G..... qui, m'ayant aperçu la veille avec madame de Rouèvres au bras, a cru devoir me complimenter : je l'aurais volontiers souffleté. Arabelle, de son côté, est exposée à rencontrer chaque jour des femmes qui se détournent en la voyant ou refusent de la reconnaître. La passion heureuse se rit de pareils outrages qui ne la

touchent point ; mais aussitôt qu'elle n'est plus exaltée par le sentiment du bonheur, elle en est profondément blessée. Arabelle, qui avait commencé par faire si bon marché de l'opinion, souffre et s'indigne toutes les fois qu'elle croit remarquer que l'opinion la condamne et la réprouve. Elle vit dans une irritation perpétuelle contre cette société qu'elle avait défiée de l'atteindre. Dévorée de je ne sais quel besoin posthume de considération, qu'en secret elle ne me pardonne pas de ne point satisfaire, elle supporte impatiemment l'état de réclusion que notre position nous impose ; elle se révolte à la pensée qu'elle n'est ni recherchée ni honorée à l'égal des autres femmes qui, n'ayant point abjuré leurs devoirs, ont conservé leurs priviléges ; elle qui n'a pas été à la peine s'étonne de n'être pas à la récompense. C'est tout un nouvel ordre de douleurs, de querelles, d'humiliations que je n'avais pas soupçonnées jusqu'ici et que me réservait le séjour des cités. J'ai signifié tout d'abord à madame de Rouèvres que je ne consentirais jamais à la présenter comme ma femme, et que j'étais décidé à vivre, comme par le passé, dans une solitude absolue. De là des récriminations sans fin. A l'entendre, je la séquestre et la mets au ban du monde. Je reçus l'autre jour une lettre d'invitation personnelle pour un bal à la légation de France. Malgré tous mes soins pour la lui cacher, cette lettre tomba dans les mains d'Arabelle, qui, se voyant frappée d'exclusion, ne dissimula pas le dépit qu'elle en ressentait. Je m'empressai de déclarer que je n'irais point à cette fête; mais, soit qu'elle voulût m'éprouver, soit qu'elle se piquât de générosité, elle me sup-

plia d'y aller. Elle y mit tant d'insistance, que je m'habillai et partis. Je n'avais, à vrai dire, nulle envie d'assister à ce bal, bien que ce fût une occasion de jouer pour une heure ou deux à la liberté. Quand je rentrai, je trouvai Arabelle en larmes, la jalousie au cœur, le reproche à la bouche. Ces scènes m'épuisent : j'ai perdu l'énergie sauvage qui me soutenait. Arabelle est elle-même au bout de ses forces. Elle dépérit visiblement; ce matin, j'ai été frappé de la pâleur de son front et de l'amaigrissement de ses traits. Comme tous les malheureux qui espèrent, en changeant de lieu, changer de destinée, et croient que le bonheur les attend partout où ils ne sont pas, elle me presse de partir : nous partons pour Venise. Adieu.

II

Il s'est trouvé que le consul de France à Venise est un M. de C...., parent et ami du comte de Rouèvres. A peine arrivés, nous avons pris, comme deux proscrits, la route de Florence, où nous nous rendons à petites journées. Notre vie est plus calme ; cependant tel est l'ennui qui m'écrase, que j'en suis à regretter parfois les luttes et les emportements qui rompaient du moins la mortelle monotonie de notre tête-à-tête. Que sommes-nous venus chercher dans ce doux pays si bien fait pour l'amour que c'est l'outrager que de n'y point aimer? Qu'ils s'adressent aux glaces du Nord, les infortunés qui, comme nous, promènent, en la maudissant, la chaîne qui les lie l'un à l'autre ! Qu'ils n'affligent pas du spectacle de leurs misères la patrie des amants heureux ! Nous

traversons en silence, le cœur morne, l'œil indifférent, ces beaux lieux où tout invite aux tendresses mutuelles. Déjà, sur cette terre favorisée du ciel, le printemps bourgeonne et fleurit ; nous traînons partout après nous l'hiver éternel. Nous passons, sans nous arrêter, devant les chefs-d'œuvre de l'art. Que nous font ces palais, ces statues, ces tableaux? Les arts sont le luxe du bonheur : ils ne disent rien à nos âmes. Et cependant, qu'il pourrait être enchanté, ce voyage ! Ce matin, notre chaise a été dépassée par une voiture dans laquelle j'ai reconnu Gustave P..... et sa jeune femme. Ils suivent la même route que nous, dans l'ivresse de leurs fraîches amours, aux charmantes lueurs de l'astre qui préside aux premières joies des époux. Où m'égarent de lâches regrets? J'ai honte de ma douleur en voyant celle qui m'accompagne. Arabelle ne se plaint pas, mais une fièvre lente lui consume les os. Ses joues se creusent, ses yeux se plombent ; son corps s'alanguit et s'affaisse. Elle reste des journées entières silencieuse, la tête appuyée sur un coussin de la voiture. Si je lui parle, elle répond avec douceur; parfois je surprends des larmes coulant sans bruit sur son visage. Est-ce là cette femme que nous avons connue belle, souriante, entourée d'hommages ? Sa vie n'était qu'une longue fête ; l'amitié s'empressait sur ses pas : les femmes enviaient sa beauté, les hommes se disputaient ses regards ; sa fortune n'avait que des flatteurs. En comparant ce qu'elle était alors et ce qu'elle est aujourd'hui, qui ne serait touché d'une pitié profonde ? S'il pouvait la voir, M. de Rouèvres se croirait trop vengé. Mon cœur s'amollit

et se fond. Qui pleurera sur elle, si ce n'est moi, l'auteur de tous ses maux?

Si elle mourait pourtant?... Si elle mourait, c'est moi qui l'aurais tuée. En serais-je moins son meurtrier, parce qu'au lieu de l'immoler d'un seul coup, je l'aurais laissée mourir à petit feu? Pour avoir prolongé son supplice, en aurais-je moins abrégé ses jours? Pour avoir répandu son sang goutte à goutte, en aurai-je moins tari dans son sein les sources de la vie? En trouverais-je plus aisément grâce devant Dieu et devant moi-même? Si elle mourait!... Mais qu'espères-tu donc, malheureux! As-tu pensé que sa dernière heure serait l'heure de ta délivrance? T'es-tu dit qu'après l'avoir mise au tombeau, tu n'aurais plus qu'à reprendre, libre et léger, le sentier des jeunes amours? T'es-tu flatté que ta conscience ne te poursuivrait point partout et toujours comme l'ange vengeur au glaive flamboyant? T'es-tu promis de nouer de nouveaux liens sur le cercueil de ta victime? As-tu médité d'associer ton âme flétrie à une âme innocente et pure? Détrompe-toi, mon cœur! Ta chaîne est double : l'une peut se briser, mais l'autre est infrangible, elle est forgée par le remords.

III

Ami, c'en est fait; il est temps de se conduire en homme, et, puisque espérer est un crime, je renonce même à l'espérance. J'accepte franchement la position que je me suis faite et ne me permettrai plus une plainte ni même un regret. Arrivé à Florence, j'écrirai à madame de Mondeberre. Je lui dirai que

ma destinée est accomplie et que la patrie ne me reverra plus. Alice est jeune; en supposant qu'elle soit atteinte, son âme se relèvera promptement. C'est à la blessure la plus large et la plus profonde qu'appartiennent mes soins et mes veilles. Ma place est auprès d'Arabelle, je n'ai plus désormais d'autre tâche que de m'oublier en vue de son repos. La bonté peut suppléer l'amour; je trouverai ma récompense dans le sentiment de mon abnégation, dans la conscience de mes sacrifices. Il est impossible qu'on ne finisse pas par aimer l'être auquel on se dévoue; du moins on aime son propre dévouement, et c'est assez.

Depuis que j'ai compris mes devoirs et que je m'y soumets sans arrière-pensée, je me sens mieux avec moi-même, je recueille déjà les fruits de ma résolution. Je suis mort au bonheur, mais le bonheur n'est pas une condition d'existence; c'est même une chose assez peu commune pour qu'on se résigne à s'en passer. Adieu donc, et pour toujours adieu, rêves charmants que je viens d'ensevelir! Adieu pour la dernière fois, jeune et gracieuse image trop longtemps caressée! Je ne me pencherai plus sur mon cœur pour vous contempler; mes regards ne vous chercheront plus dans le ciel désert.

J'organise notre vie et travaille sérieusement à mettre un peu d'ordre dans tout ce désordre. La santé d'Arabelle m'inspire de vives inquiétudes. J'ai décidé que nous irions dresser notre tente soit à Pise, soit dans une des petites villes qui bordent la rivière de Gênes. Nous vivrons là ignorés et paisibles. J'aurai pour Arabelle la tendresse qu'on a pour un enfant

malade; je ne désespère pas de l'amener insensiblement à prendre son amour pour le mien, ni de la voir bientôt renaître sous mes soins et sous ce doux ciel. Nous appellerons l'étude à notre aide; nous lirons les poëtes italiens; nous aurons des fleurs, des livres et du soleil. Pour être heureux, il ne nous manquera que le bonheur; je veillerai à ce qu'Arabelle n'en sache rien, et moi-même je l'oublierai peut-être en assistant à sa résurrection. Je n'y arriverai pas en un jour; j'y tendrai incessamment de tous les efforts, de toutes les facultés de mon être. Je ne me dissimule aucune des difficultés de la tâche que je m'impose; Dieu qui voit mes intentions, me soutiendra dans cette entreprise. Déjà je suis entré dans ma nouvelle voie, et j'ai trouvé, dès les premiers pas, un soulagement, un contentement intérieur que je n'espérais plus éprouver. Depuis que je n'attends rien de la destinée et que j'ai renoncé à ma part de félicité en ce monde, j'ai perdu l'exaltation fiévreuse qui me consumait et recouvré du même coup le sentiment des milles petites joies que la nature prodigue à toute heure au cœur simple qui sait en jouir. A soigner l'âme d'Arabelle, je gagne d'échapper à la mienne, et je crois entrevoir que le secret du bonheur est de ne point le chercher pour soi-même. Quand la santé d'Arabelle sera rétablie, nous voyagerons : j'essayerai d'occuper ses jours et de la distraire; je ferai mon devoir jusqu'au bout, sans me plaindre et sans murmurer. Je rougis à présent des excès auxquels je me suis laissé entraîner. Malheureux! je n'ai eu ni le courage d'accepter ma position, ni l'énergie de m'y soustraire : j'ai reculé

en même temps devant l'honneur et devant la honte. Je sais mes faiblesses; je les déteste et je les abjure. Comment ai-je osé, par exemple, t'envoyer rôder autour de Mondeberre? Comment, trop faible ami, t'es-tu prêté à mes lâches désirs? Comment n'avons-nous compris ni l'un ni l'autre que c'était outrager à la fois l'innocence et le malheur! Ah! tu l'as bien compris, toi! mais tu as étouffé, pour me complaire, les répugnances de ton cœur; tu n'as pas craint d'immoler à ma fantaisie la droiture de ton caractère. Noble et cher ami, tu n'aurais pas dit : « Enlevons Hermione, » tu l'aurais enlevée. Je veux, cher Karl, me montrer digne d'une amitié si belle; je veux, en ne restant point au-dessous de mon infortune, la rendre respectable et mériter l'estime autant que la pitié. Le Fernand que tu as connu a cessé d'exister; je commence une seconde vie en expiation de la première.

IV

Stériles regrets! soins superflus! réparation tardive! Où trouverai-je la force et le courage d'écrire ce funeste récit? Je le dois cependant, il le faut, pour que mon châtiment soit complet et que rien ne manque à ma honte!

Depuis quelques jours, la passion d'Arabelle avait tout d'un coup changé de caractère. Ce n'était plus l'exaltation de la douleur, ni l'affaissement d'un courage épuisé, ni l'attendrissement d'une âme qui pleure et s'apitoie sur elle-même; c'était un désespoir immobile, silencieux et sombre. J'avais remarqué ces nouveaux symptômes, je commençais à m'en

alarmer, lorsqu'un matin, comme nous étions enfoncés chacun dans un coin de la voiture, abîmés dans nos réflexions, je sentis une main sèche et brûlante s'appuyer brusquement sur la mienne. Je me réveillai en sursaut et me trouvai face à face avec Arabelle, qui me contemplait d'un air étrange. «Fernand, me dit-elle d'une voix calme et pourtant terrible, encore un peu de patience! nous n'avons plus longtemps à souffrir. — Que voulez-vous dire? m'écriai-je. — Si vous me regardiez, vous me comprendriez, » ajouta-t-elle en repoussant ma main avec une énergie farouche. Je la regardai : ses yeux étaient caves, ses paupières mâchées et sanglantes; la pâleur de sa figure reluisait sous le feu de la fièvre qui l'embrasait sans la colorer. « Vous souffrez? » m'écriai-je. Elle ne répondit que par un geste de dédain, croisa ses bras sur sa poitrine, et se tint muette dans son coin. Je ne pus, le reste du jour, lui arracher une parole ni même un regard. D'ailleurs, pas une larme, pas un sanglot, pas un soupir : inflexible comme le bronze! Cependant je sentais, j'entendais, pour ainsi dire, le travail de son âme qui minait sourdement son corps. J'observais avec terreur les rapides progrès du mal. Un sinistre pressentiment me mordit au cœur. Il me sembla que le ciel, pour me punir, allait exaucer les souhaits abominables que je lui avais parfois adressés. Je la pris dans mes bras. Elle n'essaya pas de se dégager, mais elle demeura insensible sous mes étreintes. « Arabelle, m'écriai-je encore, quelle fatale pensée vous absorbe? Je vous aime et ne vis que pour vous. Mon amie, vous avez beaucoup souffert; mais ayez foi en des jours meilleurs.

Vous m'avez vu souvent injuste et cruel : je veux réparer à force de soins tous les maux que je vous ai causés. Cette tâche me sera douce : je ne vous demande que de me sourire et de ne point décourager ma tendresse. Laissez-moi croire que tout n'est pas désespéré et que je puis guérir les blessures que j'ai faites ; ne m'interdisez pas la conquête de votre bonheur. » Je lui parlai longtemps sur le même ton, d'une voix émue et d'un cœur sincère. Il me fut impossible de vaincre l'obstination de son silence ; seulement, tandis que je parlais, ses lèvres étaient agitées par un mouvement convulsif, ses yeux brillaient d'un funeste éclat. Ne sachant qu'imaginer, je finis par attribuer cet état à l'exaltation de la fièvre, ce redoublement de fièvre à la fatigue du voyage. La nuit tombait. J'avais hâte d'arriver à Florence ; nous n'en étions plus qu'à quelques milles, lorsqu'en passant devant une *locanda* d'assez pauvre apparence, isolée sur le bord du chemin, Arabelle fit arrêter les chevaux et déclara qu'elle n'irait pas plus loin. Je lui objectai doucement qu'elle ne trouverait là qu'un mauvais gîte, qu'elle y reposerait mal, que sa santé réclamait des ménagements, qu'il était plus prudent et plus sage de pousser jusqu'à la ville ; elle insista d'une voix impérieuse : je cédai. A peine entrée, elle refusa de rien prendre et se fit conduire dans une chambre où je la suivis. C'était une grande pièce meublée de plusieurs lits, qui, rangés à la file, lui donnaient l'air d'une salle d'hospice ; les murs, blanchis à la chaux, n'avaient d'autre ornement que des images de saints grossièrement enluminées ; les araignées filaient leurs toiles entre les poutres noircies qui

servaient de plafond. Je m'approchai d'un des lits; les couvertures en étaient lourdes et froides, les draps humides et rudes. Bien qu'on touchât aux premiers jours du printemps, l'atmosphère de l'appartement se ressentait du voisinage des Apennins, encore chargés de neige. Je demandai du bois, et, tandis qu'Arabelle se couchait, j'allumai moi-même un grand feu, qu'il fallut presque aussitôt éteindre à cause de la fumée qui se répandait à flots dans la chambre. J'allai au chevet d'Arabelle. « Mon amie, vous le voyez, lui dis-je avec découragement, ce lieu serait inhabitable, même pour une personne en santé. — On n'y vivrait pas, me répondit-elle avec calme, mais on peut y mourir. » Et comme à ces mots je demeurais frappé de stupeur : « Fernand, reprit-elle d'une voix ferme, ne restez pas ici, partez. Je suis décidée à ne pas sortir vivante de cette chambre, et je sens que votre présence, au lieu de les adoucir, ne ferait qu'irriter mes derniers moments. » A l'altération de ses traits, à l'expression de son visage, je compris que ce n'était point un jeu et qu'elle parlait sérieusement. Il n'y avait pas de temps à perdre. Le postillon était encore avec ses chevaux dételés à la porte de l'hôtellerie. Je lui criai de ratteler. Je me jetai dans la voiture ; au bout d'une heure j'entrais dans Florence, et j'en sortais une heure après, accompagné d'un médecin et rapportant tous les objets présumés nécessaires à l'état d'Arabelle.

Lorsqu'à mon retour je lui parlai d'un médecin, elle me signifia qu'elle ne consentirait jamais à le recevoir. « Vous avez pris, dit-elle, une peine inutile : la médecine n'a rien à voir ici. Je ne demande qu'une

chose, c'est qu'on me laisse mourir en repos. Mon Dieu ! ajouta-t-elle d'une voix moins brève et presque émue, ma vie fut assez tourmentée, il est juste que ma mort soit tranquille. » En dépit d'elle-même, j'amenai le docteur à son chevet; elle ne répondit à aucune des questions qu'il lui adressa. « Monsieur, dit-elle enfin, vous me fatiguez en pure perte. Qu'espérez-vous comprendre à ce qui se passe sous vos yeux ? Où mon mal commence votre science finit. Ce n'est pas un corps souffrant, c'est une âme mortellement blessée qu'il faudrait guérir. Vous n'y pouvez rien. De grâce, Monsieur, laissez-moi. » Je le pris à part et l'interrogeai. « A moins, dit-il, que mes observations ne me trompent, cette femme n'a pas quarante-huit heures à vivre. Le mal est là, ajouta-t-il en portant un doigt à son front : elle mourra d'un transport au cerveau. — Sauvez-la ! m'écriai-je, sauvez-la, docteur : ma fortune est à vous, ma fortune, ma vie tout entière ! » Il sourit tristement, et se retira en hochant la tête. Je retournai vers Arabelle, je me jetai au pied de son lit, je m'emparai de ses mains, je les inondai de baisers et de larmes. « Qu'avez-vous ? que s'est-il passé ? Pourquoi désespérer de la vie, quand la vie promet d'être belle ? Que vous ai-je fait ? Je vous aime. Si vous mourez, je meurs avec vous. Mais, voilà quelques jours à peine, vous ne parliez pas de mourir. Vous reposiez votre cœur sur le mien, vous me laissiez espérer qu'ils pourraient un jour refleurir l'un et l'autre. Qu'est-il survenu ? Ai-je remué, sans le savoir, les amertumes du passé ? Ai-je touché, sans m'en douter, à quelque point douloureux de votre âme ? Parlez-

moi, éclairez mes perceptions. Si le mal que je vous ai fait crie vengeance, imposez à mon amour une tâche : quelle qu'elle soit, je l'accomplirai. S'il vous faut mon sang, je le verserai avec joie. Mais on parle, on répond, on s'explique, on n'est pas sans pitié pour un homme qui pleure et supplie ; on dit du moins pourquoi on veut mourir ! »

Je roulais ma tête sur son lit, je déchirais la couverture avec mes dents, tandis qu'elle, sur son séant, m'examinait d'un œil implacable, et paraissait se repaître avec une joie féroce du spectacle de mes tortures.

« Monsieur de Peveney, dit-elle enfin, que penserait mademoiselle de Mondeberre si elle vous voyait ainsi ? »

A ce nom que je n'avais jamais prononcé devant elle, à ce nom qui était resté en moi comme une perle au fond de la mer orageuse, je me levai avec épouvante, et nous demeurâmes immobiles à nous regarder l'un l'autre en silence. Après avoir joui quelques instants de ma stupeur, elle me tendit froidement un papier qu'elle tenait froissé entre ses doigts. Ce papier, je le pris d'une main tremblante : c'était ta lettre, au timbre de Clisson, datée de Peveney.

« Écoutez-moi, lui dis-je ; quand vous m'aurez entendu, vous me jugerez, et votre jugement sera pour moi celui de Dieu. »

Je m'assis auprès d'elle, sur un escabeau, et me mis à lui dévoiler dans toute sa nudité cette ténébreuse et déplorable histoire. Je ne dissimulai aucun détail. Je dis les dispositions dans lesquelles je m'étais enfui de Paris, que j'étais las des orages de la passion

moins encore que de la vie de ruses et de fourberies qu'elle traîne à sa suite. Je contai ce que j'avais souffert en la quittant, les combats que j'avais soutenus avant de me décider à déchirer son cœur ; comment j'avais retrouvé mademoiselle de Mondeberre ; qu'elle m'était en effet apparue comme un lointain espoir ; mes remords cependant et mes hésitations toutes les fois qu'il s'était agi de rompre l'anneau qui me retenait au passé ; la lutte des regrets et des espérances ; la crainte de réduire au désespoir une tendresse que je me sentais dévouée ; toutes mes faiblesses, toutes mes terreurs, toutes mes lâchetés, je dis tout, et enfin par quelle fatalité la lettre de rupture que j'avais écrite n'était arrivée qu'après le départ d'Arabelle. O mon ami, que le cœur de l'homme est quelque chose de misérable ! Tandis que je parlais, près de cette femme qui allait mourir, j'étais, à mon insu, préoccupé de l'arrangement de mes phrases ; je calculais, sans m'en rendre compte, les effets de mon discours ; je trouvais, sans y songer, je ne sais quel charme de rhéteur dans le développement et dans l'analyse de mes sentiments ! Quand j'eus tout dit :

« Vous savez le reste, ajoutai-je ; voici maintenant ce que je vous propose. Je n'ai pas attendu jusqu'à cette heure pour immoler en moi tout ce qui n'est pas vous. Je vous offre d'essayer une nouvelle vie, et de tendre, d'un commun effort, sinon vers le bonheur, du moins vers la guérison et l'apaisement de nos âmes. Nous avons beaucoup souffert, nous souffrirons encore beaucoup ; mais peut-être arriverons-nous, à force d'aide mutuelle, à ne plus regarder que

comme un rêve affreux le souvenir de tant de mauvais jours.

— Je te comprends, malheureux! s'écria-t-elle en éclatant; ce n'est pas ma mort que tu redoutes, tu la veux, tu l'appelles, tu la demandes à Dieu; mais, lâche que tu es, tu n'as pas le courage de m'assassiner. Tu voudrais t'y prendre de façon que je te bénisse en mourant, et pouvoir ensuite te vanter de tes sacrifices. Tu t'arrangerais volontiers des profits du meurtre, à la condition d'échapper au remords qui le suit. C'est ainsi que tu nous as tous perdus avec ton indigne faiblesse. Je te connais enfin! Mais as-tu pu croire un instant que j'accepterais la tâche que tu me proposes? as-tu pensé que je consentirais à devenir sciemment la complice de tes trahisons, de tes parjures et de tes infamies? Va! tu me ferais horreur, si tu ne me faisais pitié. »

Elle retomba épuisée sur son lit, et moi, le visage caché entre mes mains, je restai écrasé sous le poids du mépris qui venait de fondre sur ma tête. Jamais, non, jamais homme ne se sentit courbé sous plus de honte. J'essayai pourtant de me relever, non par orgueil, mais pour la sauver.

« O mon Dieu! m'écriai-je d'une voix qu'étouffaient mes larmes, je ne suis né ni lâche ni méchant. Comment, en ne cherchant que le bien, ai-je pu faire tant de mal? Ah! de quelque douleur qu'il vous ait abreuvée, Arabelle, croyez en mon cœur, ce cœur n'est point si déchu qu'il ne puisse prétendre à se réhabiliter. Ne soyez pas plus cruelle que Dieu, qui reçoit toutes nos fautes à rançon. Vivez, ne me repoussez pas. Ce n'est plus seulement ma conscience

qui vous sollicite; c'est ma tendresse qui vous presse et qui vous implore. »

A ces mots, Arabelle tourna vers moi sa pâle figure.

« Que me fait votre tendresse? dit-elle d'une voix calme. Je vois votre erreur. Vous vous êtes tellement habitué à compter sur ma folle passion, qu'il ne vous est pas même venu à la pensée que cette passion pût s'éteindre avant moi. C'est de ce point de vue que vous raisonnez encore à cette heure. Vous croyez que je vous aime et que c'est la jalousie qui me tue : vous vous trompez, monsieur de Peveney. Il ne m'importe guère que vous aimiez ailleurs; si je pouvais me préoccuper de la fille que vous avez choisie, ce serait, non pour l'envier, mais pour la plaindre, car je sens que vous serez fatal à tout ce que vous aimerez ; j'ai la conviction que vous porterez partout après vous tous les malheurs et tous les désespoirs que la faiblesse traîne après elle. Plût à Dieu que vous fussiez né méchant ! vous auriez été moins funeste. Je ne vous aime plus ; c'est à peine si je vous hais. Ce que je hais, et de toute la force que me laisse un reste de vie, c'est l'amour que j'ai eu pour vous, c'est l'égarement qui m'a jetée dans vos bras, c'est les doctrines qui m'ont perdue. Vous avez éclairé mon cœur en le frappant, je vous dois de comprendre et d'aimer les trésors que vous m'avez ravis. N'insistez donc pas, Monsieur, pour que je vive, car nous ne sommes plus rien l'un à l'autre, et nous serons moins séparés par la mort que nous ne le serions par la vie. »

C'était le dernier coup, ce fut le plus terrible. J'au-

rais pu supporter sa haine, son indifférence m'atterra. Le croiras-tu? Est-il croyable, en effet, que des sentiments si contraires puissent germer dans le même cœur? Cet amour que j'avais si longtemps maudit, en le perdant, mon âme se brisa.

Au bout de quelques instants, elle me pria d'approcher la lampe, et de lui donner son nécessaire de voyage. Elle écrivit quelques lignes, qu'elle me remit après en avoir cacheté l'enveloppe. « Je compte sur vous, dit-elle, pour faire parvenir ce mot à son adresse. » J'examinai machinalement la suscription; je lus le nom de M. de Rouèvres. « Et maintenant, ajouta-t-elle en croisant, en dehors du lit, ses bras sur sa poitrine, je n'ai plus besoin de vous, M. de Peveney. Je vais paraître devant Dieu; laissez-moi le prier pour qu'il me pardonne. Je compte sur sa bonté; quel supplice pourraient imaginer sa justice et sa colère, qui ne me parût doux au sortir d'une pareille vie? »

Je m'étais retiré dans un coin de la chambre, où je priais pour elle et pour moi. Que te dirai-je? Au bout de quelques heures, je vis, à la lueur de la lampe qui brûlait au chevet, son visage s'enflammer, ses lèvres trembler et ses mains s'agiter au hasard, comme pour chercher à saisir les spectres que la fièvre promenait autour d'elle. Aux paroles qui lui échappèrent, je compris qu'elle était en proie au délire. Je courus à elle : l'infortunée se débattait entre les bras de la mort, en criant le nom de M. de Rouèvres. Quand vint le jour, je me réveillai sur le carreau glacé : je me levai; Arabelle était morte, et je me souvins que son dernier cri avait été pour me maudire.

Et maintenant, tâche d'oublier que j'aie jamais existé. Tu n'entendras plus parler de moi. Mort à tout ce qui vit, je vais traîner dans la solitude les misérables restes d'une existence qu'achèveront bientôt d'épuiser le remords et le désespoir.

ARABELLE A M. DE ROUÈVRES.

MONSIEUR,

Votre vengeance a porté tous les fruits que vous deviez en espérer. Je meurs sur la terre étrangère, dans une chambre d'auberge, entre quatre murs nus, sans autre assistance à mon chevet que celle de l'homme qui m'a perdue; si délaissée du ciel et de la terre, que vous êtes dispensé non-seulement de me maudire, mais aussi de me pardonner. Si je vous racontais ce que j'ai souffert, vous pâliriez d'effroi, vos larmes couleraient malgré vous. Moi qui connais mes crimes, est-ce que je ne pleure pas, en écrivant ces mots, d'attendrissement sur moi-même? Figurez-vous que vous m'avez enfermée dans une cage de fer avec un tigre qui, par pitié, a mis dix mois à me dévorer vivante. Ce que j'ai souffert ne saurait se dire. J'ai vidé le calice de toutes les humiliations et de toutes les amertumes; je me suis desséchée dans la honte. Et pour que rien ne manquât à l'œuvre de mon expiation, voici que Dieu m'envoie, à l'heure suprême, une torture non encore éprouvée qui surpasse toutes les autres! Près de se fermer à jamais, mes yeux s'ouvrent à la vraie lumière, et mon cœur, en s'éteignant, jette vers les biens qu'il a méconnus un cri d'amour et de désespoir.

I

Un soir d'hiver, les gens de Peveney, réunis pour la veillée dans une grande salle du rez-de-chaussée où ils se tenaient habituellement, s'entretenaient de leur maître absent; car, sur cette terre de Bretagne, l'absence du maître ne disperse point les serviteurs, qui, tant que la maison est debout, restent attachés au seuil désert comme le lierre aux lieux inhabités. Les uns avaient vu naître Fernand et l'avaient porté dans leurs bras; les autres étaient nés et avaient grandi en même temps que lui, sous le même toit. Tous l'aimaient et le vénéraient. Donc, par un soir de décembre, la brise se plaignait tristement dans les longs corridors; la Sèvre, grossie par les pluies, grondait comme un torrent au bas du coteau, et faisait de ses barrages autant de cascades mugissantes. Assis autour d'un ormeau embrasé, les gens de Peveney calculaient que, depuis plus de deux ans que M. Stein était venu parmi eux, ils n'avaient pas eu de nouvelles de leur jeune maître, lorsque trois coups violents ébranlèrent la porte du manoir.

« Justice divine, c'est lui ! » s'écria en se levant brusquement la vieille nourrice de Fernand, qui filait au rouet dans un coin de l'âtre.

Tous se levèrent en même temps et coururent à la grille du jardin. Une voiture de poste entra dans la cour, un voyageur en descendit. Il était enveloppé d'un ample manteau; les bords rabattus de son chapeau lui cachaient à moitié le visage. Il écarta en silence, mais avec autorité, les serviteurs rangés sur

son passage, et gagna d'un pas brusque la salle qu'illuminait la clarté du foyer. A peine entré, il se laissa tomber sur une chaise, présenta ses pieds à la flamme et resta muet, dans une attitude recueillie. Les gens de la maison se tenaient derrière lui et se regardaient entre eux d'un air consterné. Enfin, la nourrice lui ayant ôté doucement son chapeau, tous les assistants ne purent retenir un mouvement de douloureuse surprise en revoyant leur maître si changé.

« Jésus, mon Dieu! est-ce toi, mon enfant?» s'écria la bonne femme qui lui avait servi de mère.

Il avait vieilli de vingt ans. On aurait vainement cherché sur son visage quelques vestiges de jeunesse. Ses cheveux s'étaient éclaircis; ses yeux étaient éteints dans leur orbite; les pleurs avaient creusé leur sillon sur ses joues amaigries et livides.

Après avoir embrassé sa nourrice et adressé à chacun quelques paroles bienveillantes, il se retira dans son appartement, où l'on s'était empressé de tout préparer pour le recevoir. Il y vécut comme dans un tombeau, sans communication avec le dehors, indifférent à toutes choses, même au mouvement de sa maison. Il avait cessé depuis longtemps tout commerce de lettres avec Karl Stein. Ses gens avaient reçu l'ordre de ne point répandre dans le pays la nouvelle de son retour. Il passa l'hiver dans un morne affaissement. Au printemps, il s'occupa de régler ses affaires et sembla tout disposer pour un long voyage. Quelques démarches qu'il fit à cette époque donnèrent à penser autour de lui qu'il avait l'intention de réaliser sa fortune et de visiter les pays lointains. En effet, après avoir désigné celui de ses domestiques

qu'il désirait emmener, il engagea les autres à se pourvoir ailleurs, ajoutant toutefois qu'il ne vendrait jamais la maison de son père, qu'il en laisserait la garde à sa nourrice, et que tous ceux qui l'avaient aimé et servi y trouveraient de tout temps un asile. Comme il désirait échapper aux discussions d'intérêt, pour lesquelles il avait moins de goût que jamais, il s'entendit avec son notaire pour qu'il ne fût procédé qu'après son départ à la vente de ses domaines.

Tout était prêt. Il ne lui restait plus qu'à dire adieu à ces beaux lieux qu'il allait quitter pour toujours.

La veille du jour fixé pour son départ, il voulut voir une dernière fois les ombrages de Mondeberre. On aurait pu croire, depuis son retour, qu'il en avait oublié le chemin. Les noms d'Alice et de sa mère n'étaient pas sortis une seule fois de sa bouche : pas un mot, pas une question; on eût dit que ce coin de terre n'avait jamais existé pour lui. Près de s'éloigner pour ne plus revenir, il ne résista pas à ce vague besoin d'émotions qui ne meurt point chez les faibles et tendres âmes. D'ailleurs il ne songeait pas à se présenter aux dames de Mondeberre. Bien qu'il n'eût pas écrit la lettre qu'il s'était promis d'envoyer de Florence, il y avait longtemps qu'il leur avait dit un éternel adieu dans son cœur. Il ignorait leur destinée et ne doutait pas qu'Alice ne fût mariée. Il voulait seulement entrevoir dans l'ombre les abords de la patrie d'où il était pour jamais exilé.

A la tombée de la nuit, il prit, comme autrefois, le sentier du bord de l'eau. Qui pourrait dire les pensées qui l'assaillirent le long de ces traînes? Ce n'était plus, comme à son premier retour, la fatigue d'une

âme désabusée, mais jeune encore et prête à refleurir au premier souffle caressant; c'était le terne désespoir d'une âme flétrie par le remords, et que ne charmait même plus la poésie des souvenirs. Il marchait à pas lents, le front baissé, indifférent aux beautés de cette nature qu'il avait jadis tant aimée. Il avait tout perdu, jusqu'à la faculté de pleurer et de s'attendrir sur lui-même. Cependant ses yeux commençaient à chercher les tourelles de Mondeberre, quand tout à coup, en aspirant l'air, il reconnut le parc et le château aux senteurs qui s'en exhalaient. Ainsi les lieux où nous avons goûté le bonheur ont, comme la terre natale, un parfum qui leur est propre et qui nous saisit, nous pénètre aussitôt que nous en approchons. En effet, au détour du sentier, Fernand aperçut la masse du manoir qui se détachait sur l'azur du ciel, et les panaches blancs des marronniers qui se balançaient à la lueur des étoiles. A ces aspects, il se sentit près de défaillir. Les fenêtres du salon étaient éclairées. Il demeura quelques instants devant la façade, suivant d'un regard éperdu les évolutions d'une ombre svelte et gracieuse qui se dessinait sur la mousseline des rideaux. Il eut le courage de s'arracher à cette contemplation. Il s'éloignait, lorsqu'en passant devant la petite porte du parc il fut arrêté de nouveau par une invisible puissance. Longtemps il hésita ; il crut voir gisant sur le seuil le cadavre d'Arabelle qui lui en barrait le passage. Il s'enfuit et revint sur ses pas. Bref, s'il n'eut point la force d'entrer, il en eut la faiblesse ; il entra.

Ses jambes se dérobaient sous lui et le soutenaient à peine. La soirée était trop froide et trop avancée

pour qu'il pût craindre de rencontrer madame de Mondeberre ou sa fille. Il alla s'asseoir sur le banc de pierre qu'abritaient, comme autrefois, les touffes embaumées des lilas et des faux ébéniers. Il était perdu depuis près d'une heure dans un abîme de réflexions, lorsqu'il entendit un bruit de voix et un frôlement de robes qui paraissaient se diriger vers lui. Il se leva et n'eut que le temps, pour ne pas être vu, de se cacher derrière le massif de fleurs et de verdure. A la clarté bleue des étoiles, moins encore qu'au cri de son âme, il reconnut Alice et madame de Mondeberre, qui vinrent s'asseoir à sa place. Elles demeurèrent d'abord silencieuses, comme absorbées dans la contemplation mélancolique du ciel vaste et pur qui étincelait sur leurs têtes. Il faisait une de ces nuits plus belles que les plus beaux jours. Les haies s'égayaient, dans l'ombre, de mille petits cris d'oiseaux qui se caressaient dans leurs nids; les fleurs s'ouvraient pour recevoir le pollen amoureux que leur portait la brise; les rainettes chantaient au loin sur le bord de l'eau; plus rapprochées, les trilles du rossignol éclataient à longs intervalles

« Que cette nuit est belle ! » dit enfin Alice d'une voix douce et triste qui fit tressaillir Fernand.

Madame de Mondeberre attira sa fille sur son sein et l'y tint longtemps embrassée.

« Mon enfant, dit-elle après un moment de silence en renouant sans doute un entretien fraîchement brisé, je crains que ton cousin n'ait raison. Tu sais, ma fille bien-aimée, si je voudrai jamais contrarier tes goûts et forcer tes inclinations. Tu sais aussi, unique et cher trésor, si je suis heureuse de te pos-

séder tout entière, si ma tendresse s'effraye seulement à la pensée de céder une part de la tienne. Mais je vieillis, ma santé se perd, je ne voudrais pas mourir sans te voir appuyée sur un cœur dévoué.

— Nous vivrons et nous mourrons ensemble, répondit Alice en se pressant contre sa mère.

— Enfant, reprit madame de Mondeberre passant ses mains caressantes sur les cheveux de la blonde tête ; ta vie commence à peine ; c'est à moi de partir la première. Ne te révolte pas, écoute-moi patiemment, mon Alice. Il faudra bien un jour nous séparer. Te laisserai-je seule, sans appui, sur la terre ? Fille de mon amour, que dirai-je à ton père lorsqu'il me demandera compte de ton bonheur ?

— Tu lui diras, ma noble mère, répondit avec orgueil mademoiselle de Mondeberre, que tu m'as enseigné, moins par tes leçons que par ton exemple, à chérir et à honorer sa mémoire. Tu lui dirasque tu n'as vécu que pour moi seule, que tu m'as élevée dans l'amour du beau et de l'honnête. Tu lui diras que tu m'as fait un cœur à l'image du tien.

— O mon enfant ! s'écria la veuve d'une voix émue, tu ne vois pas que cette tendresse passionnée que tu me rends m'abreuve en même temps de délices et d'amertume. Parfois je me reproche d'absorber à mon profit ta destinée, qui pourrait être belle ; souvent je m'interroge avec effroi. Ma fille, es-tu sûre que ta jeunesse n'élèvera jamais la voix pour me maudire ? Es-tu sûre que tu ne m'accuseras pas un jour de t'avoir ensevelie dans ma solitude et associée à mon veuvage ?

— Tais-toi, tais-toi, ma mère ! »

Et deux ombres penchées l'une vers l'autre mêlèrent en silence leurs pleurs et leurs baisers.

« Écoute, dit Alice en s'agenouillant sur le gazon aux pieds de madame de Mondeberre : tu m'aimes, n'est-ce pas, et tu ne veux pas m'affliger ? Eh bien ! ma résolution est arrêtée depuis longtemps. Ce n'est pas d'un caprice d'enfant qu'il s'agit, mais d'une volonté calme, sérieuse, réfléchie. Je ne veux pas me marier. Tous les hommes que Gaston s'est obstiné à nous présenter m'ont paru vains, ou sots, ou laids. Qu'il n'en soit plus question entre nous. Je ne sais rien du monde et n'en veux rien savoir. Je sens qu'il n'a rien qui te vaille. Je suis heureuse auprès de toi. Pourquoi changerais-je un sort si doux pour courir les chances d'un bonheur incertain, que je ne rêve ni n'appelle ? Aimons-nous et continuons de vivre comme par le passé. Je n'ai pas une autre ambition.

— Va ! je sais bien que tu n'es pas heureuse ! » murmura madame de Mondeberre avec une expression de tristesse ineffable.

Alice appuya son front sur les genoux de sa mère, et ne répondit pas.

Cependant la brise fraîchissait, déjà des gouttes de rosée brillaient à la pointe des herbes. Madame de Mondeberre s'éloigna appuyée sur le bras d'Alice. Lorsqu'elles eurent disparu et qu'il n'entendit plus le bruit de leurs pas, M. de Peveney, plus pâle que la lune qui blanchissait le sable des allées, plus tremblant que les feuilles qu'agitait le vent, sortit du massif de lilas et vint tomber sur le banc de pierre. La tête cachée entre ses mains et se repétant à lui-même

les paroles qu'il venait d'entendre, il caressait depuis quelques instants, avec une lâche complaisance, la pensée qu'Alice n'était pas mariée; il y trouvait à son insu une satisfaction égoïste et cruelle, quand tout à coup il s'enfuit comme s'il eût senti une vipère se glissant furtivement dans son cœur. Il traversa le parc au pas de course; dans son trouble, il s'égara. Au lieu de gagner le bord de la rivière, il rabattit sur le château. Il s'arrêta pour le regarder une dernière fois, puis il reprit sa course en se dirigeant vers la Sèvre; il était près d'en toucher la rive, lorsqu'au tournant d'une allée couverte, il se rencontra face à face avec Alice et madame de Mondeberre.

Il y eut de part et d'autre un mouvement d'hésitation que rien ne saurait exprimer. Mademoiselle de Mondeberre seule ne témoigna pas de surprise; elle demeura grave et immobile au bras de sa mère. Avant qu'aucun mot eût été prononcé, M. de Peveney s'approcha et prit une main de madame de Mondeberre, qu'il pressa contre son cœur sans oser la porter à ses lèvres; puis il s'inclina devant Alice, qui resta impassible et muette. Cela fait, après quelques paroles insignifiantes échangées sans suite entre Fernand et la châtelaine, ils prirent tous trois le chemin du château.

Ce n'était pas seulement l'émotion et l'étonnement qui tenaient ainsi madame de Mondeberre froide et réservée. Bien qu'Alice n'eût jamais révélé le secret du mal qui la consumait, madame de Mondeberre savait mieux qu'Alice elle-même ce qui se passait dans ce jeune cœur. Elle avait assisté pendant près de trois ans au drame le plus douloureux que puisse

contempler une mère ; et quoiqu'elle n'eût point d'accusation directe à diriger contre M. de Peveney, cependant, par lui, à cause de lui, cette femme avait tant souffert dans son enfant, qu'elle n'avait pu s'empêcher de nourrir contre ce jeune homme un profond sentiment d'amertume, ni se défendre, en le revoyant, d'un instinctif mouvement de terreur. Sa première impression avait été toute d'épouvante, et, encore à cette heure, l'âme agitée de sombres pressentiments, elle serrait contre son sein le bras de sa fille, comme si elle eût craint qu'on ne voulût la lui enlever. Tels étaient les motifs de l'accueil glacé que recevait Fernand. Chez madame de Mondeberre, c'étaient la tendresse et l'orgueil maternels blessés du même coup et saignant en silence ; c'était chez Alice une réserve naturelle jointe à la fierté de l'amour méconnu. Chargé de honte et de remords, M. de Peveney les suivait machinalement, sans chercher à se rendre compte du charme fatal qui l'enchaînait à leurs pas.

Ils entrèrent ainsi dans le salon ; mais lorsqu'à la lueur de la lampe, madame de Mondeberre et sa fille virent les traits dévastés de ce malheureux jeune homme, lorsque Fernand, de son côté, aperçut quels ravages ces trois années avaient exercés sur le front d'Alice et sur la figure de sa mère, alors les âmes se fondirent, les cœurs éclatèrent, on n'entendit que des larmes et des sanglots. Aucune explication ne troubla cette scène d'épanchements silencieux. On parla peu ; il n'y eut pas une seule question échangée ; on s'observait avec attendrissement, et quand vint l'heure de se séparer, trois mains se cherchèrent, se réunirent dans une même étreinte. Durant toute

la dernière partie de cette soirée, M. de Peveney avait apaisé les rébellions de sa conscience en lui criant qu'il partirait le lendemain et que cette entrevue était la dernière. Cependant il se retira sans avoir eu le courage d'annoncer aux dames de Mondeberre qu'il ne devait plus les revoir.

Rentré chez lui, il employa le reste de la nuit à s'occuper des derniers préparatifs de son départ. Au matin, il écrivit à madame de Mondeberre pour lui dire le suprême adieu. A huit heures, les chevaux de poste qu'il avait commandés la veille arrivèrent. En entendant claquer le fouet du postillon, il ouvrit une fenêtre et vit ses serviteurs groupés autour de la chaise qu'on était en train d'atteler. Fernand fut consterné. Depuis son retour de Mondeberre, il s'était flatté confusément que cette heure n'arriverait jamais, qu'il surviendrait nécessairement un obstacle imprévu qui l'empêcherait de partir. Il chercha s'il n'avait rien oublié : rien ! tout était prêt. Le sort en était jeté.

M. de Peveney descendit dans la cour, embrassa sa nourrice, donna ses dernières instructions à ses gens, et remit à l'un d'eux la lettre qu'il venait d'écrire. Il ne lui restait plus qu'à monter dans sa chaise lorsqu'en l'examinant, il découvrit qu'elle avait besoin de réparations, que les ressorts en étaient fatigués, qu'elle n'avait pas été visitée depuis plus de trois ans, et qu'enfin il ne serait ni prudent ni sage de s'y embarquer pour un si long voyage avant qu'elle eût passé par les mains du carrossier. Il consulta les assistants, et s'y prit de telle sorte que tous s'empressèrent de se ranger à son avis : le postillon

lui-même, après avoir reçu son pourboire, déclara que la voiture n'était pas en état de courir deux postes sans voler en éclats. Fernand reprit sa lettre à madame de Mondeberre, et donna des ordres pour qu'on déchargeât la chaise et qu'on l'envoyât en radoub à Nantes. Ainsi son départ se trouvait retardé de plus d'une semaine. Le cœur de l'homme est plein de ruses et de lâches détours. M. de Peveney parut vivement contrarié de ce retard et ne se gêna pas pour en témoigner son humeur, convaincu et de bonne foi, c'est-à-dire assez fin, assez habile pour avoir réussi à se tromper lui-même.

Il n'est pas de position plus propice à l'ennui que celle d'un homme qui, ayant tout arrangé pour son départ et prêt à monter en voiture, se voit arrêté par quelque empêchement imprévu. Jusqu'au moment où l'on pourra partir, on ne sait que devenir ni comment employer le temps. On se trouve sous le coup d'un désœuvrement que rien ne saurait occuper ni distraire. On n'a plus sous la main les objets qu'on aimait. Disposée pour l'absence, la maison est un tombeau où l'on erre comme une ombre en peine. On n'est plus chez soi, et pourtant on n'est pas ailleurs. On supporte d'autant moins patiemment le poids des heures oisives, qu'on s'était préparé par avance au mouvement et aux distractions du voyage. C'est là du moins ce qui arriva pour M. de Peveney. Il n'eut pas atteint le milieu de la journée, qu'il se sentit pris d'une impatience fiévreuse et d'un besoin d'agitation qu'il ne savait comment satisfaire. Il se décida à monter son cheval, dont il n'avait pu consentir à se débarrasser. Une fois en selle, où aller? Peu lui

importait. Il lâcha la bride à Ramponneau, qui, fidèle à ses anciennes habitudes, le conduisit droit à Mondéberre.

Cette fois encore M. de Peveney capitula avec sa conscience. Songeait-il à renouer des relations à jamais brisées? Sa résolution n'était-elle pas irrévocablement arrêtée? Ne devait-il pas, sous peu de jours, s'éloigner pour ne plus revenir? D'ailleurs, il n'était plus temps de retourner en arrière : déjà Ramponneau battait le pavé de la cour du château, et une fenêtre venait de s'entr'ouvrir pour laisser passer la tête d'Alice.

Cette entrevue différa de celle de la veille en ce que les cœurs s'y montrèrent moins silencieux et plus à l'aise. On ne toucha ni au passé ni à l'avenir; on se complut de part et d'autre dans la mélancolie de l'heure présente. On s'entretint longuement de la visite de Karl Stein. Fernand parla de ses voyages avec un sentiment de tristesse qui, aux yeux de mademoiselle de Mondeberre, le revêtit d'un prestige de plus. Madame de Mondeberre le retint à dîner. Il s'en défendit d'abord, puis il se dit qu'ayant dû partir le matin il manquerait de tout à son gîte. Gaston se présenta le soir. En revoyant M. de Peveney, dont le souvenir ne l'avait pas occupé six minutes en trois ans, il témoigna une joie bruyante et l'embrassa avec effusion. Sur ces entrefaites arrivèrent deux ou trois gentilshommes du voisinage. La conversation s'engagea. A cette époque, la politique agitait fort les esprits en Bretagne. On discuta les questions du jour. Indifférent d'abord à ce qui se disait autour de lui, Fernand en vint bientôt à se mêler à l'entretien. Il

finit par s'y oublier et par goûter à cette discussion d'intérêts positifs un charme qui lui parut tout nouveau. Au choc des idées, il sentit se réveiller et vibrer dans sa poitrine les nobles instincts que le trouble des passions y avait longtemps étouffés, l'amour de la patrie, la haine de l'injustice, le culte de la vérité, l'enthousiasme qu'allume chez les âmes bien nées toute action grande et généreuse. Il comprit qu'il y a pour l'ambition de l'homme des luttes belles et fécondes. Il se retrempa aux réalités de la vie : comme le géant de la Fable, en touchant la terre, il retrouva ses forces.

Rentré chez lui, M. de Peveney brûla la lettre d'éternel adieu qu'il avait écrite le matin à madame de Mondeberre, et le lendemain il trouva un prétexte qui lui fit une obligation de retourner le soir au château. Il en est des âmes aux prises avec la douleur comme du chêne et du roseau battus par le vent de la tempête : où les forts se raidissent et succombent, les faibles plient et se relèvent. Ainsi Fernand subissait déjà des influences amollissantes. Il était toujours décidé à partir, et n'imaginait pas que le remords qui le consumait dût jamais s'apaiser ni s'éteindre. Il s'interdisait tout espoir et continuait de se regarder comme retranché du nombre des vivants. Toutefois il ne partait pas ; les impressions terribles s'effaçaient chaque jour ; ses facultés de souffrir, usées par la solitude, achevaient de s'amortir dans l'atmosphère des douces relations. Quoique dans un avenir encore lointain, on pouvait croire sa guérison d'autant plus probable que, la jugeant lui-même impossible, il ne faisait rien pour y résister. Un soir, en rentrant, il aperçut dans la cour sa chaise

réparée et garantie jusqu'au bout du monde. Il donna des ordres pour qu'on la remisât, et le lendemain il écrivait à son notaire pour lui enjoindre d'ajourner la mise en vente de ses propriétés.

Cependant la vie du château avait pris une face nouvelle. Mademoiselle de Mondeberre se relevait comme un beau lis. L'éclat de la jeunesse et de la santé reparaissait peu à peu sur ses joues ; l'azur de ses yeux s'était éclairci ; son corps avait retrouvé cette démarche souple et légère que donnent la joie et le bonheur. Après avoir grandi dans la solitude et s'être développé dans l'absence, l'amour de cette enfant venait de se changer en une passion exaltée et profonde. Comment aurait-il pu en arriver autrement ? Ce jeune homme, qui avait disparu tout d'un coup comme emporté par un orage, et qui revenait, après trois ans d'une vie errante, pâle et souffrant, mystérieux et sombre, réunissait toutes les conditions nécessaires pour frapper vivement une âme de vingt ans, déjà depuis longtemps éprise. Alice n'échappa point aux poétiques séductions du malheur : son imagination acheva ce que son cœur avait commencé.

Il n'en fut pas ainsi de madame de Mondeberre, qui observait d'un œil à la fois inquiet et charmé les changements qui s'opéraient sur le front et dans l'humeur d'Alice ; sa prudente sollicitude ne s'en alarmait pas moins que sa tendresse ne s'en réjouissait. Pleine de confiance dans la loyauté de M. de Peveney, ce jeune homme pourtant la troublait malgré elle. Que savait-elle de son passé ? que pouvait-elle présumer de ses sentiments ? Devait-elle, par une lâche

complaisance, encourager une intimité qui pouvait ruiner de fond en comble la destinée déjà trop compromise d'une fille adorée ? Elle éprouvait depuis le retour de Fernand un inexplicable malaise : parfois son âme frissonnait sous de vagues pressentiments. Après avoir vainement attendu qu'il déclarât ses intentions, madame de Mondeberre se décida sans effort à prendre elle-même l'initiative. Un soir qu'ils marchaient tous deux dans une allée du parc :

« Monsieur de Peveney, lui dit-elle, je vais vous parler avec une franchise à laquelle je vous ai depuis longtemps habitué, et qui ne messied pas, j'en ai la conviction, à la noblesse de votre caractère. Je n'hésite pas plus à vous confier mes scrupules et mes terreurs que je n'hésitai, voici bientôt trois ans, à vous révéler mes rêves et mes espérances. Vous m'avez déjà entendue. Vous comprenez que votre présence ici ne saurait être indifférente, et que, si vous ne pouvez rien pour mon bonheur, vous me devez de ne rien ôter à mon repos. Sans doute il m'en coûtera de vous perdre ; mais, quelque rigoureux que soit le sacrifice, je me résignerai plus aisément à vous pleurer toute ma vie qu'à vous maudire seulement une heure. Décidez donc vous-même de la nature des relations qui doivent désormais exister entre nous. C'est vous seul que j'en ferai juge. Je ne sais rien de votre passé et j'en respecte le mystère. Vous avez souffert, et mon cœur vous absout. Pour le reste, je m'en repose sur votre probité, vous estimant assez pour ne pas craindre d'affirmer devant Dieu que vous êtes incapable de prétendre à un titre dont vous vous sentiriez indigne. »

Ces paroles éclairèrent M. de Peveney sur le véritable état de son cœur et l'amenèrent forcément à s'expliquer avec lui-même. Ainsi accusée, la position était claire et nette. Pris au dépourvu, Fernand ne devait plus songer à s'esquiver par d'hypocrites détours. Toutes les issues étaient fermées ; impossible d'éluder plus longtemps la conclusion qui lui était si loyalement offerte ! Son premier mouvement fut d'obéir au cri de sa conscience et de se condamner à un exil éternel ; mais il n'était pas homme à trancher d'un seul coup le nœud de sa destinée. Il s'agissait pour lui de rompre le dernier lien qui le rattachât à la vie ; il recula devant l'énormité du sacrifice, du moins il voulut voir, avant de s'immoler, s'il ne lui restait pas quelque moyen honnête de composer avec son passé et de transiger avec ses remords.

« Madame, répondit-il, la sagesse et la bonté s'expriment par votre bouche. Je vous admire autant que je vous aime. Si je ne cédais qu'à la voix de mon cœur, je serais déjà à vos pieds ; mais j'ai traversé tant de mauvais jours, mon âme en est encore si remplie de trouble et d'effroi, qu'avant d'accepter le bonheur, je vous dois d'examiner si j'en suis digne. Si demain je ne reviens pas, pleurez sur moi, Madame, car je vous aurai vue ce soir pour la dernière fois. Si je reviens, ouvrez les bras à votre fils.

— Allez, mon enfant, ajouta madame de Mondeberre avec mélancolie ; si vous ne revenez pas, ce n'est pas seulement sur vous que mes larmes devront couler. »

Fernand passa la nuit qui suivit ce court entretien dans une agitation qu'il est aisé d'imaginer. Il des-

cendit impitoyablement en lui-même ; ce qu'il y vit de plus clair, c'est qu'il aimait mademoiselle de Mondeberre. L'amour est ingénieux et fécond en ressources de toute nature. Après s'être laissé outrager par l'ombre irritée d'Arabelle, M. de Peveney se laissa doucement attirer par l'image souriante d'Alice. Il alla d'abord de l'une à l'autre, ne sachant à laquelle des deux se rendre : il finit par s'abandonner insensiblement sur la pente des espérances. Il déploya un art infini à grouper tous les raisonnements qui pouvaient l'excuser à ses propres yeux. N'avait-il pas assez souffert ? le châtiment n'avait-il pas dépassé la faute ? devait-il sacrifier sa vie tout entière à un passé irréparable ? Après s'être attendri sur lui-même, il s'attendrit sur mademoiselle de Mondeberre. Il se demanda avec sévérité s'il pouvait se regarder comme dégagé de toute réparation envers l'enfant dont il avait si fatalement entamé la destinée ? Était-il juste de soumettre au martyre de l'expiation cette virginale beauté ? fallait-il entraîner dans le naufrage de la passion une âme chaste et pure qui n'avait jamais cherché les orages ? Et madame de Mondeberre, ne lui devait-il rien ? Cette femme si noble et si généreuse, une mère si tendre et si dévouée, la condamnerait-il à voir la jeunesse de sa fille pâlir et se consumer dans les larmes ? Toutes les réflexions qu'il aurait dû faire trois ans auparavant, il les fit à cette heure. Il érigea ses penchants en devoirs pour pouvoir s'y livrer sans remords. Il déplaça sa conscience, qui devint ainsi complice de son cœur. Puis il appela à son aide Karl Stein, avec qui, depuis quelques semaines, il avait renoué les relations longtemps

interrompues. Il relut toutes les lettres qu'il avait reçues de lui en dernier lieu. Elles respiraient toutes une affectueuse et saine raison. Toutes conseillaient à M. de Peveney de se préserver des exagérations du désespoir et d'attendre patiemment des jours meilleurs. Fernand y chercha des encouragements ; il amollit le sens des phrases ; il y trouva tout ce qu'il voulait y trouver. Enfin il se dit qu'il n'était pas question d'un mariage brusque et précipité, qu'il s'agissait seulement de s'engager dans l'avenir, et que d'ici-là les teintes funèbres achèveraient de s'effacer.

C'était une âme faible, noble pourtant. Lorsque, après une nuit de luttes et de combats intérieurs, il se fut décidé à retourner à Mondeberre, Fernand se demanda si, en fin de compte, il était véritablement digne du bonheur qu'il allait accepter. A cette question, il se troubla ; tous les scrupules qu'il était parvenu à étouffer revinrent l'assaillir en foule ; seulement, au lieu d'Arabelle, c'était Alice, cette fois, qu'il craignait d'outrager. Était-ce bien à lui qu'il appartenait de cueillir cette fleur d'amour, de grâce et de jeunesse ? Était-ce dans un cœur dévasté qu'elle devait achever de s'épanouir ? N'allait-il pas abuser de la confiance de madame de Mondeberre et surprendre sa religion ? Dans son effroi, il prit le seul parti qui convînt à un honnête homme : il résolut de soumettre son passé à madame de Mondeberre et de ne reconnaître pour juge qu'elle-même.

Ce fut dans cette louable intention qu'il se rendit au château. Madame de Mondeberre attendait seule dans le parc l'heure qui devait couronner ou ruiner à jamais son espoir. Alice ne se doutait de rien. En

apercevant M. de Peveney, madame de Mondeberre dissimula mal un mouvement de joie que ne put réprimer entièrement sa dignité de femme et de mère. Elle ne vit et ne comprit qu'une chose : c'est que le retour de Fernand lui présageait le bonheur de sa fille. En se trouvant vis-à-vis d'elle, ce jeune homme n'osa pas d'abord troubler la douce sécurité que sa présence avait fait naître ; il laissa l'illusion grandir et se développer au point qu'il eût été cruel de la désabuser ; enfin, il recula devant l'impossibilité d'un aveu qu'il avait de loin jugé si facile. C'est qu'en effet, pour ouvrir un pareil cœur, pour en étaler sans pitié les plaies et les infirmités, il n'eût pas fallu une volonté faible, non plus qu'un médiocre courage. Et c'était à madame de Mondeberre, à cette âme droite qui n'avait jamais fléchi, à cette chaste imagination qui n'avait pas touché, même du bout des ailes, aux fanges de la vie ; c'était à cette honnête et immaculée créature que Fernand s'était promis de confier le triste roman qui venait de clore sa jeunesse ! C'était madame de Mondeberre, la sainte femme, la noble veuve, la tendre mère, qu'il s'était proposé de promener dans les détours tortueux d'un abîme où lui-même ne plongeait ses regards qu'avec épouvante ! Qu'aurait-elle pu comprendre à toutes ces misères ? Elle aurait refusé d'y croire, ou s'en serait éloignée avec un sentiment de pitié mêlé de dégoût. Ce qui devait arriver arriva. M. de Peveney faillit une fois encore à sa résolution. Il éluda l'épreuve à laquelle il devait se soumettre, et, comme il s'était engagé par sa seule présence et qu'il n'était plu temps de retourner sur ses pas, il s'abandonna

cette fois encore au courant de sa molle nature.

Après qu'il eut expliqué nettement ses prétentions à la main d'Alice : « Mon enfant, lui dit madame de Mondeberre d'une voix émue, vous savez que depuis longtemps je vous ai donné ce nom ; puisque vous l'acceptez, c'est que vous en êtes digne. Vous réalisez ainsi le plus doux rêve de ma vie ; vous exaucez en même temps les derniers souhaits de votre père. Cependant, il vous reste encore à gagner le cœur de ma fille : essayez, mes vœux sont pour vous, je ne demande qu'à reposer mes regards sur le tableau de votre amour mutuel. Alice ne m'a rien dit de ses sentiments ; je ne l'ai point entretenue de mes espérances ; puissent nos deux âmes, déjà si étroitement unies, achever de se mêler et de se fondre dans la vôtre ! »

Cette journée s'écoula dans une douce intimité. Alice n'était pas dans le secret de son bonheur, mais elle en avait comme un confus pressentiment. Elle observait avec inquiétude je ne sais quoi d'inusité sur la figure de sa mère et dans l'attitude de Fernand ; elle voyait avec émoi leurs regards se rencontrer et se sourire ; et lorsque M. de Peveney se fut retiré après lui avoir baisé la main pour la première fois, elle pâlit, se troubla et s'échappa éperdue, tremblante.

Cette nuit ne fut guère plus calme pour Fernand que ne l'avait été la nuit précédente. Il était dans la nature irrésolue de ce jeune homme de tout gâter et de ne savoir jouir de rien. Il y avait en lui, comme chez la plupart des hommes, deux êtres, ennemis acharnés, qui se combattaient sans paix ni trêve ; et, comme le vaincu insultait toujours le vainqueur, de quelque côté que penchât la balance, il se trouvait

que la joie du triomphe était toujours empoisonnée par les clameurs de la défaite. A peine fut-il sorti du château, qu'il eut à essuyer les cris et les reproches de sa conscience révoltée. Heureusement il avait l'expérience de ces rébellions, et n'ignorait pas comment on les apaise. Il chercha dans son amour la justification de sa faiblesse ; comme pour achever de s'absoudre, il répondit solennellement à Dieu du bonheur et de la destinée d'Alice.

Cette lutte fut la dernière. Il avait fait à ses scrupules et à ses remords la part assez large, assez belle ; le temps était venu d'en finir avec le passé : Fernand le précipita dans l'éternel oubli, comme un navire qu'on coule à fond, ou comme un cadavre qu'on jette à la mer; puis, par un de ces brusques mouvements de résolution que parfois la passion imprime aux esprits les moins résolus, il s'élança, libre et joyeux, vers les félicités que lui promettait l'avenir. Ce fut en lui une soudaine et complète transfiguration. Il sentit la jeunesse affluer à flots pressés dans son sein; dans l'ivresse de son être régénéré, il poussa vers le ciel un cri d'amour et de bénédiction. Heureux, heureux enfin, il touchait au port; il apercevait les rivages enchantés et paisibles vers lesquels il avait toujours soupiré ! Du haut de la rude montagne qu'il venait de gravir, il saluait avec des transports pleins de larmes Mondeberre, qui lui apparaissait comme une terre promise, couverte de fruits et de fleurs.

Il ne s'était pas couché de la nuit. Il ouvrit sa fenêtre, s'appuya sur le balcon et regarda le jour se lever. Regarde-le, jeune homme infortuné, ce jour

radieux et pur qui se lève sur tes espérances. Savoure à longs traits cet air enivrant qui t'inonde. Double, triple les facultés qui te restent pour le bonheur. Ne repousse aucune des sensations que t'apporte le vent du matin ; laisse la brise rafraîchir ton front, l'illusion caresser ton âme. Hâte-toi de vivre, hâte-toi d'aimer! La nature est immortelle, mais l'homme n'a pas même un jour.

Après avoir vu le soleil monter à l'horizon, Fernand, épuisé par tant d'émotions, se jeta tout habillé sur son lit ; il s'assoupit dans la joie de son cœur, et cependant il fit un rêve étrange. Il rêva qu'il était couché vivant dans un cercueil de plomb, et que, sous le couvercle à demi soulevé, il voyait une jeune et belle fille, aux cheveux d'or, aux yeux d'azur, qui le regardait en souriant et lui tendait la main en disant : « Ami, lève-toi ! » Mais toutes les fois qu'il essayait de se lever et de prendre la blanche main, le couvercle de plomb retombait sur son front et lui meurtrissait le visage. Il luttait depuis près d'une heure contre cet horrible cauchemar, quand il se réveilla en sursaut et sauta à bas de son lit. La porte de sa chambre venait de s'ouvrir : il se trouva face à face avec un personnage qu'il connaissait trop bien. Fernand pensa d'abord qu'il n'était pas bien éveillé, et que c'était la suite de son rêve. Il fit deux pas en arrière ; l'étranger en fit deux en avant, puis ils restèrent à se regarder l'un l'autre. Cet homme était si changé, que M. de Peveney, au premier abord, le devina plutôt qu'il ne le reconnut. Son teint avait bruni ; son front s'était bronzé ; sa barbe longue, épaisse et noire, contribuait à donner à ses yeux une expression sau-

vage et farouche. Toutefois, il n'y avait dans son attitude, comme dans son costume, rien que de simple, de grave et de sévère.

— Monsieur, dit-il enfin, voilà deux ans que je vous cherche.

— Je l'ignorais, Monsieur, répliqua Fernand d'une voix altérée, mais calme.

— Vous êtes, Monsieur, un trop galant homme, reprit le comte de Rouèvres, pour que ma présence ait rien qui doive vous surprendre. Vous n'ignoriez pas que nous nous reverrions à coup sûr. Cependant, s'il était besoin de vous expliquer ce qui m'amène pour la deuxième fois chez vous, je m'y résignerais volontiers.

— Je vous comprends, Monsieur, reprit M. de Peveney. Je dois avouer pourtant que je m'attendais peu à l'honneur de votre visite. Je croyais nos comptes réglés depuis longtemps ; en consultant mon cœur je vous croyais suffisamment vengé.

— Suffisamment vengé ! s'écria M. de Rouèvres réprimant aussitôt un mouvement de sombre courroux. Si, après avoir consulté votre cœur, vous voulez prendre la peine d'interroger le mien, vous comprendrez, Monsieur, reprit-il avec sang-froid, que vous vous êtes singulièrement abusé. Daignez m'écouter ; ce sera l'affaire d'un instant.

— Veuillez vous asseoir, dit M. de Peveney lui indiquant un siége.

— C'est inutile, répliqua M. de Rouèvres ; je serai bref Ce que j'ai à vous raconter, vous le savez d'ailleurs mieux que moi-même. Vous m'avez arraché le cœur, vous l'avez foulé sous vos pieds ; vous avez

perdu mon âme : vous y avez étouffé la foi, la confiance et l'amour, pour y substituer le désespoir, la colère et la haine. Vous m'avez fait méchant, cruel et solitaire. Me voici vieux, brisé avant l'âge, mort à tout ce qui rend la vie supportable, ne vivant plus que de ce qui tue. Vous, cependant, vous êtes jeune et libre. Un jour, ce jour n'est pas loin peut-être, vous vous emparerez de tous les biens que vous m'avez ravis. Vous aurez une femme aimée, et vous oublierez dans ses bras le drame épouvantable dont vous aurez été le triste héros. La famille vous comblera de ses bienfaits; vous vieillirez doucement, honoré et respecté, au sein du bonheur. Et je serais suffisamment vengé ! Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas, ajouta-t-il en étreignant de sa main le bras de Fernand ; vous ne savez donc pas ce que j'ai souffert ! vous ne savez donc pas ce que je souffre encore ! Si je pouvais vous ouvrir ma poitrine, vous y verriez les tourments de l'enfer. Suffisamment vengé ! Dites, Monsieur, parlez, est-ce vous que je poursuivais, lorsque l'infortunée dont j'avais cloué l'amour à votre indifférence se débattait comme un corps plein de vie qu'on aurait lié à un cadavre ? Est-ce vous que je frappais, lorsqu'elle séchait dans les larmes et dans la honte ? Est-ce pour racheter vos égarements qu'elle est morte loin de la patrie, dans une salle d'auberge, sans autre pitié que la vôtre ? Comment n'avez-vous pas compris que vous n'étiez alors que l'instrument de ma vengeance, et que je chercherais à le briser, cet instrument fatal, à partir du jour où il aurait consommé son œuvre ? Vous m'avez servi à souhait, monsieur de Peveney, et

même je n'oserais pas affirmer que vous n'êtes point allé au delà de mes espérances. Quoi qu'il en soit, c'est à votre tour maintenant.

— Avez-vous des armes ? demanda Fernand d'une voix ferme.

— Oui.

— Un témoin ?

— Un ami m'accompagne. »

M. de Peveney se souvint que Gaston se trouvait dans le voisinage. Il l'envoya quérir, et, en l'attendant, il écrivit à la hâte ses dernières dispositions. M. de B... arriva. Après avoir expliqué en deux mots de quoi il s'agissait :

« Gaston, ajouta-il, si je suis tué, vous direz à madame de Mondeberre que ma dernière pensée a été pour elle. »

Cela dit, tous deux montèrent dans la chaise de M. de Rouèvres, qui leur en fit les honneurs avec politesse. La voiture partit au galop des chevaux ; et, sur l'indication de Gaston, après avoir suivi quelques instants les bords de la Sèvre, elle tourna le coteau pour s'enfoncer dans un sentier qui se perdait sous un bois de chênes.

II

Quelques heures après le lever du soleil, de lourdes vapeurs s'étaient amassées au couchant et avaient fini par se condenser en nuées épaisses qui envahissaient peu à peu l'horizon, et se détachaient comme une chaîne de montagnes sur l'azur embrasé du ciel. La nature semblait frappée de stupeur et d'immobi-

lité. Pas un cri, pas un tressaillement, pas un souffle. Les feuilles languissaient dans l'air stagnant; les oiseaux se taisaient; les fleurs endolories se penchaient sur leurs tiges.

Madame de Mondeberre et sa fille se tenaient assises sur le bord d'une pièce d'eau située à l'extrémité du parc, petit lac ombragé de saules qu'alimentait le cours habilement détourné de la Sèvre, et qu'animaient les évolutions de deux cygnes. Alice était inquiète, agitée; sa mère l'observait avec complaisance et se plaisait à prolonger ce trouble, ce malaise dont elle avait le secret dans son cœur et la guérison sous la main. Après avoir causé de toutes choses, excepté de celle qui les préoccupait toutes deux, madame de Mondeberre sut adroitement amener l'entretien sur un terrain qu'Alice n'abordait jamais sans humeur et sans impatience. Après l'y avoir attirée par d'insensibles détours :

« Mon enfant, ajouta-t-elle, au risque de t'irriter, et dussé-je passer à tes yeux pour la plus prêcheuse des mères, j'en reviens à dire que ton cousin Gaston a raison. Il n'est pas juste, il n'est pas convenable qu'une belle et charmante fille comme mon Alice ensevelisse dans la solitude les plus belles années de sa jeunesse. Toute âme ici-bas a ses destinées à remplir; nulle ne saurait s'y dérober sans faillir à la mission qu'elle a reçue de Dieu.

— Quelles destinées? quelle mission? répondit Alice avec vivacité. Dieu ne m'a donné d'autre mission que de t'aimer et de le servir.

— Oui, tu es une fille adorable ! s'écria madame de Mondeberre avec effusion; mais, chère enfant, cela

ne suffit pas. Il est des devoirs, des joies et même des douleurs auxquelles toute créature doit se soumettre, sous peine de manquer à sa destination. Aimer, se dévouer et souffrir, c'est, mon enfant, la commune loi.

— Aimer ! dit Alice; est-ce que je ne t'aime pas ? Se dévouer ! est-ce ma faute si tu m'as fait le dévouement si facile ? Souffrir !...

A ce mot, elle s'interrompit et n'acheva pas ; son jeune sein se souleva, deux larmes brillèrent au bout de ses longs cils.

— Tiens, ma mère, reprit-elle presque aussitôt, laissons là toutes ces subtilités auxquelles je n'entends rien. Je vois seulement où tu veux en venir. Je ne m'irrite pas de ton insistance, parce que rien de toi ne saurait m'irriter; mais, si tu veux que je te le dise, mon cœur en gémit et ma tendresse s'en alarme. Mon amour t'est donc à charge, que tu es si impatiente de le partager? Elle te pèse donc bien, cette vie à deux qui me paraît, à moi, si légère? Va, tu n'es qu'une ingrate qui ne sait pas aimer ! ajouta-t-elle en s'abandonnant avec une molle résistance aux bras caressants qui s'empressèrent de l'enlacer.

— Allons, pardonne-moi, dit madame de Mondeberre. Après tout, je ne demande et ne cherche que ton bonheur. Puisque tu es heureuse ainsi, et que ton cœur n'aspire pas à des félicités plus grandes, je ne te tourmenterai plus. Je t'avoue, pourtant, qu'il me souriait d'être grand'mère et de bercer mes petits-enfants. Et puis, il s'offrait un parti qui semblait devoir te convenir. Tu ne veux pas; qu'il n'en soit plus question.

— Encore quelque fat que t'aura proposé cet impitoyable Gaston? répliqua l'enfant d'un air dédaigneux et mutin.

— Mais non, reprit madame de Mondeberre; celui-là n'est pas un fat, et s'est bien proposé lui-même. Je dois même ajouter que je n'ai pas osé prendre sur moi de le décourager tout d'abord, car j'avais cru remarquer que tu le recevais sans trop de déplaisir.

— Je le connais, ma mère? s'écria la jeune fille, qui sentit tout son sang lui monter au visage.

— Tu le connais un peu, dit madame de Mondeberre; c'est un gentilhomme de nos voisins que je tiens en grande estime, et à qui j'aurais confié sans hésiter le bonheur de ma fille adorée.

Alice regarda sa mère, qui souriait avec amour et paraissait appeler sur les lèvres tremblantes de l'enfant le nom qui n'osait point s'échapper de son cœur. Elle hésita; en moins d'une seconde, ses joues pâlirent et se colorèrent du plus vif incarnat. Elle doutait, elle hésitait encore, lorsque madamede Mondeberre lui ouvrit ses bras.

— C'est lui! s'écria-t-elle enfin, en tombant tout en pleurs sur le sein maternel.

En cet instant, la détonation de deux coups de feu retentit au loin. Ce bruit éveillait toujours dans le cœur de madame de Mondeberre de lugubres échos: elle frissonna; mais ce ne fut qu'une impression presque insaisissable qui se perdit bien vite dans la joie des épanchements et des confidences mutuelles. Qui pourrait dire l'ivresse de ces deux âmes qui, après trois années de souffrances silencieuses, après avoir, durant trois ans, tendu en secret vers le même but,

touchaient enfin à la réalisation de leurs rêves, et se rencontraient dans un même sentiment de bonheur? Il est si doux de revenir à deux sur les douleurs du passé, lorsque le présent nous sourit et que l'avenir est plein de promesses! Il est si charmant de se confier l'un à l'autre ce qu'on a pleuré, ce qu'on a souffert, quand les mauvais jours sont finis et que la vie n'est plus qu'une fête!

Alice et madame de Mondeberre étaient restées assises au bord de l'eau. De la place qu'elles occupaient, elles pouvaient voir, à travers la ramée, la petite porte du parc. Il y avait plus d'une heure qu'elles étaient là, s'oubliant en projets enchantés, allant, tour à tour et sans se lasser, des jours écoulés aux jours à venir, s'emparant de la vie et la disposant à leur gré, quand tout à coup la porte du parc s'ouvrit pour donner passage à deux hommes de la campagne qui portaient à bras un lit de feuillage sur lequel gisait un corps inanimé. En apercevant à travers les branches le funèbre convoi qui s'avançait lentement, madame de Mondeberre et sa fille se levèrent, et, s'en étant approchées, elles reconnurent M. de Peveney, qu'on rapportait mortellement blessé. A cause de la proximité, Gaston avait jugé convenable de faire transporter Fernand au château, tandis qu'il allait, lui, au galop de son cheval, chercher à la ville voisine des secours, hélas! inutiles.

Quand on l'eut déposé sur le gazon, Alice et madame de Mondeberre virent sa poitrine trouée et sanglante. Elles s'étaient agenouillées chacune d'un côté du brancard : l'une, froide et immobile comme ces statues de marbre qui veillent au pied des tom-

beaux ; l'autre, laissant son cœur éclater en sanglots.

— Mon fils ! mon enfant ! disait madame de Mondeberre en le baignant de pleurs.

Alice ne pleurait pas. Elle pencha son visage sur le front de son pâle fiancé.

— Ami de mon cœur, entends-moi ! lui dit-elle. Je t'aime, je t'ai toujours aimé. Je n'étais qu'une enfant que je t'aimais déjà. Tu vas emporter ma vie tout entière. Mon amant ! mon époux ! jeune et cher compagnon de mes belles années ! je te dis adieu, doux espoir ! Je ne sais si je te survivrai ; mais si je te survis, mon Fernand, ce sera pour porter ton deuil et pour chérir éternellement ta mémoire.

— Hélas ! murmura Fernand, vous me faites mourir deux fois.

Il ne put en dire davantage.

Il tourna tour à tour vers chacune de ces deux femmes un regard mourant que l'amour animait encore ; puis, au bout de quelques instants, une main dans la main d'Alice, l'autre dans celle de sa mère, il expira.

— Ah ! ma fille ! ma fille infortunée ! s'écria madame de Mondeberre en se jetant sur Alice.

— Veuve comme toi, je vivrai comme toi, ma mère.

Et la noble enfant appliqua ses lèvres sur la main glacée de l'amant qu'à la face du ciel elle venait d'épouser dans son cœur.

FIN DE FERNAND.

VAILLANCE

I

Sur la côte de Bretagne, entre la ville de Saint-Brieuc et le village de Bignic, s'élève une espèce de manoir qu'on a de tout temps, dans le pays, décoré du nom de château, sans doute à cause de la tour crénelée qui écrase de sa sombre masse le reste de l'édifice. Le fait est qu'avant la révolution de 89 le Coat-d'Or était la demeure des seigneurs de l'endroit. Devenu propriété nationale, les hiboux s'en emparèrent et y firent tranquillement leurs petits, jusqu'en 1815, époque à laquelle la famille Legoff l'acheta et s'y vint installer. L'aspect en est lugubre, les abords en sont désolés. D'un côté l'Océan, de l'autre, à perte de vue, des champs d'ajoncs et de bruyères. Entre ces deux mers, qu'il domine comme un promontoire, le château s'élève triste et solitaire avec sa tour pareille à un phare.

Par un soir d'hiver de l'année 1836, les trois frères Legoff étaient réunis dans la chambre du rez-de-chaussée qui leur servait habituellement de salon. C'était une vaste salle qui présentait un bizarre assemblage de luxe, d'élégance et de simplicité rustique. Ainsi, tandis qu'un riche tapis étalait sur le car-

reau ses rosaces aux vives couleurs, le plafond étendait au-dessus ses poutres noircies par le temps et par la fumée. Les murs étaient blanchis à la chaux, mais chaque fenêtre avait de doubles rideaux de soie blanche et de damas rouge. Quelques chaises de paille grossière escortaient humblement un magnifique fauteuil velours et palissandre, tout surpris de se voir en si mauvaise compagnie. Une carabine, des sabres, des poignards, des haches d'abordage, des fusils de chasse emprisonnés dans leurs étuis de cuir, tapissaient le manteau de la cheminée; un piano d'ébène, incrusté de filets de cuivre, occupait le fond de cette chambre, dont les trois frères Legoff n'étaient pas le moindre ornement.

Le plus beau des trois était encore fort laid, en admettant toutefois que la figure douce, intelligente et résignée du frère Joseph pût passer pour laide. On se laissait prendre bien vite à son air souffrant et rêveur, on finissait par le trouver charmant. Dans sa longue redingote brune, boutonnée jusqu'au menton, avec ses cheveux blonds et plats séparés sur le milieu du front et tombant négligemment sur le col et sur les épaules, on eût dit un de ces cloarecs qui mêlaient parfois à leurs pieuses méditations les chastes inspirations de la muse.

Les deux autres, pour parler net, avaient tout l'air d'ours mal léchés.

Le frère Christophe portait, sous une houppelande de peau de chèvre, un costume de marin du temps de l'empire ; il avait les jambes courtes, le ventre gros, la barbe inculte, les sourcils épais, les cheveux noirs, la tête énorme. Il aurait pu tuer Joseph

d'une chiquenaude, et un bœuf d'un coup de poing.

Le frère Jean, l'aîné de la famille, pouvait avoir de quarante-cinq à cinquante ans. Il était long et maigre, et, près de Christophe, ne ressemblait pas trop mal à don Quichotte en société de Sancho Pança. Il avait des moustaches rousses, hérissées et menaçantes comme les dards d'un porc-épic ; la pièce la plus importante de son vêtement était une redingote grise, qu'il portait à la façon de l'empereur.

Les trois frères avaient aux pieds de gros sabots qui se prélassaient sans gêne sur un tapis de mille écus.

Assis autour de l'âtre, tous trois paraissaient en proie à une violente inquiétude, qu'ils exprimaient différemment, chacun selon son caractère. Jean et Christophe juraient; Joseph priait à voix basse, tout en suivant d'un regard préoccupé les jets de flamme bleuâtre qui s'échappaient de l'ormeau embrasé. De temps en temps, Christophe ou Jean, à tour de rôle, se levait, allait entr'ouvrir les rideaux d'une fenêtre; puis, après être resté quelques instants en observation, retournait à sa place d'un air agité. Joseph n'interrompait ses prières que pour consulter le cadran d'une de ces horloges de village vulgairement appelées *coucous*, qui mêlait son chant monotone aux cris du grillon et aux sifflements de la bise. Bien que la soirée fût peu avancée, il faisait nuit sombre. La chambre n'était éclairée que par la lueur du foyer. La tempête soufflait au dehors.

L'horloge sonna sept heures.

Au septième coup, Christophe et Jean se levèrent brusquement et se prirent à marcher de long en large

dans la salle. Une vive anxiété se peignait sur leur visage. Immobile à sa place, Joseph avait redoublé de ferveur dans ses prières. On entendait le grésillement de la pluie qui fouettait les vitres, et la voix furieuse de l'Océan qui se brisait contre les rochers du rivage.

« Mauvais temps ! dit Jean.

— Fatal anniversaire ! — ajouta Christophe. — Voilà dix-neuf ans qu'à pareil jour, par un temps pareil, notre vieux père et notre jeune frère ont péri dans les flots.

— Dieu veuille avoir leur âme ! — murmura Joseph en se signant.

— Et voilà, jour pour jour, heure pour heure, dix-sept ans que Jérôme est mort, — s'écria Jean en hochant la tête.

— C'est vrai, — dit Christophe avec un sentiment de terreur religieuse.

— Mon Dieu ! — s'écria Joseph avec onction, — qu'il vous plaise que ce funeste jour ne nous amène pas quelque nouveau malheur ! »

En cet instant la porte du salon s'ouvrit, un serviteur parut sur le seuil. L'eau ruisselait le long de ses cheveux et de ses habits.

« Eh bien, Yvon, quelle nouvelle ? — demandèrent à la fois les trois frères.

— Mes maîtres, rien de nouveau, — répondit Yvon d'un air consterné. — Nous avons battu la côte depuis Bignic jusqu'à la Hérissière, où nous avons perdu les traces de notre jeune maîtresse. Ce matin, à Bignic, on l'a vue passer à cheval. Il faut qu'entre les deux villages mademoiselle se soit jetée dans les

terres, à moins que, profitant de la basse marée, elle n'ait quitté la côte pour prendre par les brisans.

— Dans ce dernier cas, nous sommes tous perdus, — s'écria Christophe avec désespoir.

— Il est plus probable, — reprit Yvon, — que mademoiselle, surprise par le grain, se sera réfugiée sous quelque toit des environs.

— Non, — dit Jean, — elle n'est pas fille à fuir le danger. Si elle vit, elle est en selle et galope pour venir à nous. »

Un coup de vent ébranla les portes et les fenêtres; on entendit les tuiles de la toiture qui volaient en éclats.

« Que le ciel la protége ! » s'écria Joseph en tombant à genoux.

Yvon s'étant retiré, une assez vive altercation éclata entre le frère Jean et le frère Christophe. Ils commencèrent par s'accuser réciproquement de l'étrange façon dont Jeanne avait été élevée ; ils finirent par reconnaître qu'ils n'étaient en cela blâmables ni l'un ni l'autre, et que tous les reproches revenaient de droit à Joseph. Ce point une fois établi, on put voir en action la fable du Loup et de l'Agneau se désaltérant dans le courant d'une onde pure ; seulement, cette fois, au lieu d'un loup, il s'en trouvait deux.

« Tu le vois, malheureux ! — s'écria Jean laissant tomber sur Joseph la foudre de son regard, — voilà le résultat de la belle éducation que tu as donnée à cette enfant, voilà le fruit de tes lâches condescendances et de ton aveugle tendresse !

— Mais, mon frère Jean... — répondit timidement Joseph.

— Tais-toi ! — s'écria Christophe en le poussant par les épaules ; — c'est toi qui as fait tout le mal !

— Mais, mon frère Christophe... — répliqua humblement Joseph.

— Réponds, — s'écria Jean, — dans quelle autre famille que la nôtre voit-on des filles de seize ans partir seules, le matin, à cheval, courir les champs à l'aventure, et ne rentrer au gîte que le soir ?

— Plût à Dieu qu'elle fût rentrée ! — dit Joseph. — Mais, mon frère Jean, le cheval que Jeanne essaye aujourd'hui, c'est vous qui, malgré moi, le lui avez donné.

— Ah ! mille tonnerres ! je l'avais oublié, — s'écria Jean se frappant le front ; — une bête toute jeune, ardente, ombrageuse, à peine domptée ! S'il arrive malheur à cette enfant, c'est à toi, scélérat, que je m'en prendrai.

— Tu réponds d'elle sur ta tête, — ajouta Christophe en lui secouant le bras.

— Je donnerais avec joie tout mon sang pour vous la conserver, — dit Joseph ; — mais, mon frère Christophe, vous oubliez que c'est vous qui avez fait présent à Jeanne de l'amazone qui lui sert aujourd'hui. N'est-ce pas vous aussi, Christophe, qui l'avez gratifiée d'une selle anglaise ?

— Mais, maraud ! — s'écria Christophe, — c'est toi qui l'as gratifiée des défauts et des imperfections qui déparent ses qualités ; c'est toi qui l'as encouragée dans tous ses travers ; c'est à la servilité de tes soins, à la bassesse de tes complaisances, que nous

devons de la voir ainsi, capricieuse, fantasque, volontaire...

— Sans déférence pour nous, — dit Jean.

— N'en faisant qu'à sa tête, — reprit Christophe.

— Se jouant sans pitié de notre tendresse et de notre tranquillité.

— Un diable, enfin !

— Un monstre ! — dit Jean enfonçant résolûment ses mains dans ses poches.

— Tu vois bien, bandit, — s'écria Christophe, — que, s'il lui arrive malheur, ce n'est qu'à toi qu'il faudra s'en prendre ! »

Joseph essuya le feu de cette double batterie avec la résignation d'un martyr.

« Mes frères, — répondit-il timidement, — je ne veux pas examiner jusqu'à quel point, dans les faiblesses que vous me reprochez, vous avez été mes complices. Permettez-moi cependant de vous faire observer que, si parfois une voix s'élève ici pour conseiller, diriger, réprimander même l'objet de notre amour, cette voix n'est jamais une autre que la mienne. Si l'on m'eût consulté, si l'on m'eût laissé libre, Jeanne ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui; à cette heure, nous ne tremblerions pas pour une si chère existence. Rappelez-vous, mes frères, que j'ai toujours blâmé le goût des exercices violents que vous vous êtes plu à développer en elle. Que de fois, en cherchant à l'en détourner, n'ai-je pas encouru votre colère ! Il m'eût été doux de voir à notre foyer une fille pieuse et modeste, gardienne de la maison, vouée au culte paisible des vertus domestiques : si j'ai failli dansmon espoir, Dieu sait que ce n'est pas

ma faute. N'est-ce pas vous, mes frères, qui l'avez élevée comme une jeune guerrière? Moi, lui ai-je enseigné autre chose que l'amour des arts et le goût des saintes études ?

— C'est-à-dire, maître cagot, s'écria Jean haussant les épaules, — que, si l'on vous eût laissé faire, nous aurions à notre foyer une bégueule, confite en dévotion, qui nous étourdirait du matin au soir de ses sermons et de ses *oremus*.

— Mon frère, — répliqua Joseph, — pensez-vous qu'il soit préférable d'avoir à trembler sans cesse pour la plus chère partie de nous-mêmes?

— C'est bon, c'est bon, — dit Christophe d'un ton d'autorité brutale. — D'ailleurs, tout cela va changer; je suis las de voir une enfant faire ici la loi et nous mener, tranchons le mot, par le bout du nez. Je me charge de lui parler d'une rude façon.

— Et moi, — dit Jean, — de lui tracer une ligne de conduite un peu différente de celle qu'elle a suivie jusqu'à présent.

— Écoutez ! — s'écria Joseph en se levant par un brusque mouvement d'épouvante.

C'était la tempête qui redoublait de furie. Les vagues s'engouffraient avec un horrible fracas dans les criques et dans les anfractuosités des rochers qui bordent le rivage. Bien qu'on fût au mois de février, la foudre grondait ; l'on pouvait voir, à la lueur des éclairs, la mer qui roulait des montagnes.

Les trois Legoff restèrent immobiles d'effroi. L'horloge sonna huit heures.

« Allons, mes frères, — dit Joseph, — c'est perdre trop de temps en paroles. Qu'on allume des

torches, et que tous nos serviteurs viennent avec nous explorer la côte et les environs ! »

Comme ils se préparaient à sortir, un violent coup de marteau ébranla la porte du château ; presque en même temps le pavé de la cour résonna sous les pas d'un cheval, et la maison tout entière retentit d'aboiements joyeux.

« Que le saint nom de Dieu soit béni ! » s'écria Joseph dans un pieux transport de joie et de reconnaissance.

Jean et Christophe étouffèrent l'élan de leur cœur, et s'apprêtèrent à recevoir la jeune fille selon ses mérites. Effrayé de l'expression de sévérité qui assombrissait leur visage :

« Mes frères, — dit Joseph, — soyons indulgents encore une fois. Ne traitons pas cette enfant avec une rudesse à laquelle nous ne l'avons pas habituée. C'est une âme susceptible et tendre, qu'il faut craindre d'effaroucher.

— Tu vas voir, — dit Christophe à Jean, — ce chien couchant lui lécher les pieds. »

Joseph voulut insister ; mais tout à coup deux grands lévriers se précipitèrent dans le salon, sautèrent follement sur les meubles, se roulèrent sur le tapis, puis s'échappèrent brusquement pour revenir presque aussitôt, escortant de leurs gambades l'entrée de leur jeune maîtresse.

Elle entra, calme et souriante, la cravache au poing.

C'était une grande et belle fille, regard fier, taille élancée, peau brune, fine et transparente. Elle n'avait pas la frêle délicatesse de ces fleurs de salon aux-

quelles il faut ménager avec soin les baisers du soleil et les caresses de la brise; on eût dit plutôt, en la voyant, une de ces plantes sauvages et vivaces qui aiment le grand air et s'épanouissent en plein vent. Chez elle, toutefois, la vigueur n'excluait point la grâce, et ce qu'il y avait d'un peu viril dans le charme de sa personne s'adoucissait au suave éclat de la jeunesse qui rayonnait sur son front et sur son visage. Peut-être aurait-on pu déjà lire dans ses yeux quelque chose d'inquiet et de rêveur, premier trouble de l'âme et des sens qui s'ignorent; mais elle avait encore la bouche rose et volontaire d'un enfant capricieux et mutin. Ses cheveux noirs, déroulés par la pluie, pendaient en spirales humides le long de ses joues. Elle était coiffée d'une casquette de velours; une amazone d'un goût sévère enveloppait tout entier son corps souple, élégant et flexible.

Elle alla droit au frère Jean, qu'elle embrassa en disant : « Bonsoir, mon oncle Jean; » puis elle embrassa le frère Christophe en disant : « Bonsoir, mon oncle Christophe; » enfin elle embrassa le frère Joseph en disant : « Bonsoir, mon oncle Joseph. » Cela fait, elle s'approcha du foyer, et tout en présentant l'un après l'autre ses deux petits pieds à la flamme :

« Qu'est-ce donc, mes oncles? — demanda Jeanne; — on dit que vous étiez inquiets de votre nièce. A Bignic, il n'est bruit que du trouble que mon absence a jeté dans votre maison.

— C'est, — dit Jean, — ce poltron de Joseph qui se met toujours de sottes idées en tête. Il s'est imaginé qu'à cause de la tempête la côte n'était pas sûre, et que tes jours étaient en danger.

— La tempête ! — s'écria la jeune fille ; — il fait un temps charmant, Joseph.

— C'est ce que je me suis tué à lui dire, — répliqua Christophe; — mais tu le connais, intrépide comme un lapin et brave comme une poule; pour peu qu'il entende soupirer le vent, il croit que c'est la fin du monde. Et puis, il s'effrayait à cause de ce cheval que tu montais pour la première fois.

— C'est un agneau, — dit Jeanne.

— C'est précisément ce que je lui disais, — s'écria Jean : — un agneau, un pauvre mouton bridé ! Mais, depuis qu'un âne au trot lui a fait mordre la poussiere, maître Joseph a voué une haine implacable aux chevaux.

— Chère enfant, — dit Joseph, — il n'est que trop vrai, tu as été pour nous la cause d'un grand trouble et d'une vive inquiétude. Si tu nous aimes, ma Jeanne chérie, tu te montreras désormais plus soigneuse de notre bonheur.

— Peste soit du butor ! — s'écria Christophe avec humeur; — ne va-t-il pas sermonner cette enfant ? Mais en quel état te voici, ma petite Jeanne ! — ajouta-t-il en soulevant les plis de l'amazone alourdie par la pluie.

— Tes mains sont glacées, — dit Jean; — tes pieds fument comme en été les champs au lever du soleil. Mais, Jeanne, tu te soutiens à peine, — ajouta-t-il avec effroi; tu pâlis, tes jambes fléchissent. Tu vois, — dit-il en s'adressant à Joseph, — voilà le résultat de tes brutales remontrances. »

Christophe approcha l'unique fauteuil du salon : Jean fit asseoir la jeune fille ; puis tous deux, Chris-

tophe et Jean, disparurent chacun de son côté, laissant Jeanne seule avec Joseph.

« Ce n'est rien, mon bon Joseph, — dit-elle en lui tendant la main ; — l'émotion de la course, voilà tout. Ce cheval, à vrai dire, allait comme la foudre ! Il faut aussi convenir qu'il vente agréablement sur la côte.

— Cruelle enfant ! — dit Joseph d'un ton de reproche affectueux en lui baisant tendrement les doigts, — ce n'est pas ainsi que je te voudrais voir, ma Jeanne bien-aimée.

— Que veux-tu, Joseph ? — s'écria-t-elle avec un geste d'impatience. — Depuis quelque temps je ne sais pas ce qui se passe en moi. Pourrais-tu me dire quel démon me pousse et m'agite ; d'où vient cette fièvre qui me dévore, ce besoin de mouvement qui me consume ; cette ardeur, jusqu'alors inconnue, qui me fait chercher le danger ? Aujourd'hui, par exemple, aujourd'hui j'étais folle. Comment ne me suis-je pas rompu vingt fois le cou ? C'est que sans doute tu priais pour moi. Ce n'est pas tout : il y a des instants où je suis triste sans savoir pourquoi ; d'autres, le croirais-tu ? où je me surprends à pleurer sans pouvoir deviner la source de mes larmes. Tiens, mon pauvre Joseph, je crois que je m'ennuie. Ne me gronde pas. Tout ce que tu pourrais me dire là-dessus, je me le suis dit à moi-même. Vous m'aimez, vous êtes bons tous trois, vous n'avez d'autre soin que celui de me plaire. Le matin, vous vous disputez mon premier regard, et le soir, mon dernier sourire. Vous allez au-devant de mes fantaisies ; vous guettez mes caprices pour les satisfaire. Enfin, vous

m'aimez tant, qu'il ne m'est jamais arrivé, je le dis à ma honte, de pleurer ma mère, que je n'ai pas connue. Eh bien, je m'ennuie, Joseph : je suis ingrate, je le sais, je le sens; mais je m'ennuie, c'est plus fort que moi.

— Jeanne, Jeanne, que vous voilà changée ! — s'écria Joseph en soupirant. — Qu'est devenu le temps où l'étude remplissait tes jours ? Qu'as-tu fait de ces jours heureux où la lecture d'un livre aimé suffisait aux besoins de ton cœur et de ton esprit?

— Maudits soient-ils, les livres aimés ! — s'écria la jeune fille avec un mouvement de colère; — pourquoi les as-tu laissés pénétrer sous ce toit ? Ce sont eux qui m'ont appris que le monde ne finit pas à notre horizon, que le soleil n'a pas été créé seulement pour illuminer Bignic, et qu'enfin il est encore quelque chose par delà cette mer et par delà ces champs qui nous cerclent de toute part.

— Enfant, tais-toi ! — dit Joseph ; — garde-toi d'alarmer la tendresse de Christophe et de Jean; ménage ces deux excellents cœurs : qu'il te suffise d'avoir troublé le mien.

— Christophe et Jean ne me comprendraient pas, je ne me comprends pas moi-même. Si je trouble ton cœur, c'est que ton cœur est le seul que je puisse interroger. Dans le tumulte d'idées et de sentiments qui m'assiégent, à qui m'adresserai-je, si ce n'est à toi, mon guide, mon conseil, mon maître en toutes choses, qui m'as faite ce que je suis ! J'ai pensé que toi, qui sais tout, tu pourrais m'expliquer l'état de mon âme. Pourquoi suis-je ainsi, Joseph ? Tiens, par exemple, je me lève chaque matin remplie d'ar-

deur et d'espérance : ce que j'espère, je l'ignore ; mais je sens la vie qui m'inonde ; il me semble que le jour qui commence doit me révéler je ne sais quoi d'inconnu que j'attends. Les heures passent dans cette attente ; et j'arrive au soir, triste, découragée, irritée de voir que le jour qui vient de s'écouler ne m'a rien apporté de nouveau, et qu'il s'est écoulé tout pareil au jour de la veille. Je ne manque de rien ; vous ne me laissez pas même le temps de désirer. Ma volonté fait votre loi. Fut-il jamais enfant plus gâté que moi sous le ciel ? Je me demande parfois si vous n'avez pas entre les mains la baguette enchantée de cette fée dont tu me contais l'histoire quand j'étais au berceau. D'où viennent donc, Joseph, dis-moi, d'où peuvent venir cette vague attente d'un bien que je ne connais pas, cette aspiration sans but, ce mystérieux espoir, toujours déçu et toujours renaissant ? »

A ces mots, la jeune fille attacha sur Joseph un regard inquiet et curieux ; Joseph ne répondit pas. Il demeura silencieux, les pieds sur les chenets et les yeux fixés sur la braise.

Christophe et Jean rentrèrent bientôt dans la salle. Jean portait gravement un plateau chargé d'un verre de cristal et d'un flacon de vin d'Espagne. Christophe tenait au bout de ses doigts deux pantoufles de velours noir doublées de duvet de cygne.

Joseph prit le plateau des mains de son frère, et, tandis que Jeanne buvait lentement et à petits coups la liqueur parfumée, Christophe et Jean, à genoux devant elle, délaçaient ses brodequins et l'aidaient à glisser ses pieds fins et cambrés dans le duvet blanc

et soyeux. Cette opération achevée, ils restèrent à la même place, les yeux tournés vers leur idole, assez pareils à deux chiens accroupis, implorant un regard de leur maître. Le gros Christophe avec sa tête énorme, le long et mince Jean avec sa moustache hérissée, avaient l'air l'un d'un bouledogue et l'autre d'un griffon.

A la façon dont la jeune fille recevait ces hommages, on pouvait aisément deviner qu'elle y était depuis longtemps habituée. Lorsqu'elle eut bien réchauffé ses pieds et ses mains à la flamme, Jeanne se retira dans son appartement, et reparut au bout de quelques instants vêtue d'une robe de chambre de cachemire, serrée autour de sa taille par une torsade de soie.

Les trois frères avaient profité de son absence pour faire servir auprès du feu le souper de l'enfant. Elle se mit à table sans façon et se prit à manger de grand appétit, tandis que ses trois oncles la contemplaient avec admiration, et que les deux chiens sautaient autour d'elle pour attraper les miettes du repas. De temps en temps elle adressait aux uns quelques paroles affectueuses, et jetait aux autres quelques os de perdrix à broyer.

« Vous ne fumez pas, mes oncles ? — demanda-t-elle à Jean et à Christophe.

— Je n'ai plus de tabac, — dit Jean.

— J'ai cassé ma pipe, » dit Christophe.

La jeune fille tira de sa poche quelques onces de tabac enveloppé de papier gris qu'elle tendit à Jean, puis une pipe de terre enfermée dans un étui de bois qu'elle offrit à Christophe.

« On pense à vous, — dit-elle en souriant. — En passant à Bignic, je me suis rappelé que mon oncle Christophe avait cassé sa pipe, et que mon oncle Jean touchait au bout de sa provision. J'ai donc arrêté mon cheval devant la porte du bureau. A l'intérieur on faisait noces et festin ; la débitante avait marié, le matin, sa fille Yvonne avec le fils de Thomas le pêcheur. On m'a reconnue : il m'a fallu mettre pied à terre et complimenter les époux. Ils sont jeunes tous deux et gentils : assis l'un près de l'autre, leurs mains entrelacées, ils ne se disaient rien ; mais tous deux avaient l'air si heureux, si heureux, que je suis revenue, je ne sais trop pourquoi, le cœur tout agité. »

A ces mots, les trois frères se regardèrent à la dérobée.

« Je n'aime pas les gens qui se marient, — dit Christophe en fronçant le sourcil :

— Pourquoi donc, mon oncle, ne les aimez-vous pas ? — demanda Jeanne avec curiosité.

— Pourquoi... pourquoi ?... — balbutia Christophe d'un air embarrassé.

— C'est tout simple, — dit Jean en lâchant un nuage de fumée : — parce que le mariage est une institution immorale.

— Immorale ! — s'écria Jeanne ; — le mariage une institution immorale ! Ce n'est pas là ce que m'a enseigné Joseph.

— C'est que Joseph, — ajouta Jean, — est un imbécile imbu de préjugés fâcheux.

— Ce n'est pas non plus, — reprit Jeanne, — ce que dit au prône M. le curé de Bignic ; à l'entendre, le mariage est une institution divine.

— Les curés disent tous la même chose, — répliqua Christophe ; la preuve qu'ils n'en pensent pas un mot, c'est qu'aucun d'eux ne se marie.

— Qui se marie? — s'écria Jean ; — personne. Nous sommes-nous mariés, nous autres? Pourtant nous l'aurions pu faire, ce me semble, avec quelque avantage. Nous sommes riches; il n'y a pas si longtemps que nous étions encore, Christophe et moi, assez galamment tournés. Il s'est trouvé sur mon chemin plus d'une belle, j'ose l'avouer, qui a convoité mon cœur et ma main. Christophe, de son côté, n'a pas dû manquer d'occasions. Nous étions des gaillards! Mais nous avons compris de bonne heure que le célibat est l'état naturel de l'homme et de la femme.

— Enfin, mon père s'est marié, — dit Jeanne.

— Ce n'est pas ce qu'il a fait de mieux, — répondit Christophe.

— C'est-à-dire, mon oncle, que je suis de trop dans la maison, » ajouta la jeune fille en se levant de table avec des larmes dans les yeux.

A ces mots, on l'entoura, on lui prit les mains, on les couvrit de baisers, on affirma qu'on la tenait pour un bienfait, pour une bénédiction du ciel. Christophe, furieux contre lui-même, se tirait les cheveux et se reconnaissait pour un assassin indigne de toute pitié. Jeanne fut obligée de le calmer; elle l'embrassa avec une grâce touchante.

« Comment n'as-tu pas compris, — dit Joseph, — que tes oncles plaisantaient, et voulaient seulement donner à entendre que tu es encore trop jeune pour t'occuper de ces choses-là?

— Trop jeune! — s'écria Jeanne; — Yvonne, qui

s'est mariée aujourd'hui, n'a que seize ans, et moi, aux poùsses nouvelles, j'en aurai dix-sept.

— Oui, répliqua Jean ; — mais les filles bien élevées ne se marient jamais avant la trentaine.

— Est-ce que je suis bien élevée, moi? — demanda d'un air mutin l'impitoyable enfant.

— Ta mère, — dit Joseph, — avait trente-deux ans lorsqu'elle épousa Jérôme. »

La conversation fut interrompue par un violent coup de tonnerre, qui ébranla toutes les vitres du château; la tempête continuait avec une furie sans exemple.

« Décidément, — dit la jeune fille, — voici un mauvais temps pour les pauvres gens qui tiennent la mer. »

Au même instant un serviteur entra et dit qu'on croyait entendre, depuis près d'un quart d'heure, des coups de canon qui partaient sans doute de quelque navire en perdition.

Jeanne et les trois frères prêtèrent une oreille attentive: ils n'entendirent que le grondement de la foudre et le bruit des vagues, pareil, en effet, à de sourdes détonations. Toutefois Christophe donna des ordres pour qu'on allumât la lanterne de la tour.

Jeanne était visiblement préoccupée: ses oncles l'observaient avec anxiété. Organisation délicate, soit qu'elle subît l'influence orageuse du temps, soit qu'elle pressentît, à l'insu d'elle-même, quelque chose d'étrange près d'éclater dans sa destinée, elle était inquiète, agacée. Elle alla au piano, promena ses doigts sur le clavier, puis se leva presque aussitôt pour s'approcher d'une fenêtre; après être res-

tée quelques instants, le front collé contre la vitre, à regarder les éclairs qui déchiraient le manteau de la nuit, elle retourna au piano, essaya de chanter en s'accompagnant, s'interrompit brusquement au bout de quelques mesures, et demeura silencieuse, la tête appuyée sur sa main.

Debout contre la cheminée, les trois frères tenaient leurs regards attachés sur elle.

« Ça va mal, ça va mal ! — dit Jean avec mystère en se penchant à l'oreille de Christophe.

— Ce n'est encore qu'une enfant, — dit Christophe ; — essayons de la distraire et de changer le cours de ses idées. »

Ils allèrent tous trois près de Jeanne et se groupèrent autour d'elle sans qu'elle parût les apercevoir.

« Tu es triste, ma Jeanne bien-aimée? » dit Joseph en lui posant doucement une main sur l'épaule.

Elle tressaillit.

« Triste ! moi? — s'écria-t-elle en relevant la tête, — pourquoi serais-je triste? Je ne suis pas triste, Joseph.

— Jeanne, sais-tu, — dit Christophe, — qu'il y a bien longtemps que nous ne sommes allés à la pêche?

— La pêche m'ennuie, — dit-elle.

— Et la chasse? — demanda Jean. — Quand irons-nous battre ensemble nos champs et nos guérets?

— La chasse m'ennuie, — dit Jeanne.

— Ce matin, après ton départ, nous avons reçu, — ajouta Joseph, — un ballot de livres et de romances.

— La chasse, la pêche, les livres et les romances, tout cela m'ennuie, » répéta Jeanne.

Les trois frères se regardèrent d'un air découragé.

« Voyons, — dit Christophe, — as-tu quelque désir qui nous ait échappé, quelque fantaisie que nous ayons négligé de satisfaire, quelque caprice que nous n'ayons pas su deviner ?

— Peut-être, — reprit Jean, — n'es-tu pas satisfaite des dernières parures qui sont arrivées de Paris?

— Si ton manchon d'hermine te déplaît, — s'écria Christophe, — il faut nous l'avouer.

— Je gagerais, moi, — s'écria Jean en se frottant les mains, — qu'elle a envie d'un nouveau cachemire ?

— D'un cheval arabe ? — dit Christophe.

— D'un fusil à deux coups ? — dit Jean.

— D'un épi de diamants ?

— D'une paire de pistolets ? »

A chacune de ces questions, Jeanne secouait la tête d'un petit air dédaigneux et boudeur.

« Mais, mille millions de tonnerres ! — s'écria Christophe aux abois, — que te faut-il ? de quoi as-tu envie ? Quoi que ce soit, je te le donnerai, dussé-je pour cela remonter sur le brick *la Vaillance*, et faire à moi seul la guerre au monde entier ! Parle, commande, ordonne ; veux-tu que j'apporte tous les trésors de l'Inde à tes pieds ?

— As-tu envie d'une étoile du firmament ? — s'écria Jean, qui ne voulait pas se laisser vaincre en générosité ; — j'irai la demander pour toi au Père éternel, et, s'il refuse, je la décrocherai du bout de mon épée, et reviendrai te la mettre au front. »

Joseph dit à son tour en se penchant vers Jeanne :

« Si tu voulais à ta ceinture une des fleurs qui

croissent sur la cime des Alpes, enfant, j'irais te la chercher. »

A toutes ces questions, la jeune fille était restée muette, et ne semblait pas pressée de répondre, quand tout d'un coup elle se leva, le front pâle, l'œil étincelant.

« Entendez-vous? entendez-vous? » cria-t-elle.

Elle courut, ouvrit une fenêtre qui donnait sur la mer, et tous quatre demeurèrent immobiles, le regard plongé dans l'abîme.

Après quelques minutes d'un lugubre silence, une pâle lueur blanchit la crête des vagues, et presque en même temps un coup de canon retentit.

II

Avant d'être ce qu'ils sont aujourd'hui, seigneurs du Coat-d'Or, en pays breton, les Legoff n'étaient qu'une pauvre famille de pêcheurs, vivant tant bien que mal sur la côte. En 1806, cette famille se composait du père Legoff, de sa femme et de quatre fils, taillés en Hercule, bien portants et toujours affamés, sauf le plus jeune, qui tenait de sa mère une nature délicate, que raillaient volontiers les trois autres. Tous trois l'aimaient d'ailleurs, et s'ils se riaient de la faiblesse de leur jeune frère, ils la protégeaient au besoin; les enfants du village ne se frottaient guère au petit Legoff, qui avait toujours à sa disposition trois gaillards dont les bras n'y allaient pas de main morte.

Dans les premiers jours de l'année 1806, l'aîné

partit pour l'armée. Ce fut au mois de novembre de la même année que parut le décret du blocus continental, daté du camp impérial de Berlin. A cette nouvelle, le chef de la famille s'émut. Il était brave, entreprenant, familier avec la mer; les deux fils qui lui restaient, il comptait pour rien le dernier, avaient l'ardeur aventureuse de leur âge. Aidé d'un armateur de Saint-Brieuc, il obtint des lettres de marque, arma le corsaire *la Vaillance*, et se prit à battre l'Océan, en compagnie de ses deux fils et de quelques hommes de bonne volonté qu'il avait recrutés à Bignic et aux alentours. Le métier était bon; les Legoff le firent en conscience, c'est-à-dire sans conscience aucune. On se souvient encore dans le pays d'un malheureux brick danois que ces enragés saisirent et déclarèrent de bonne prise, sous prétexte d'une douzaine d'assiettes de porcelaine anglaise qui s'y trouvaient très-innocemment; mais alors on n'y regardait pas de si près, ou plutôt on y regardait de trop près.

Grâce à la délicatesse de leurs procédés, les Legoff purent, au bout de quelques mois, désintéresser l'armateur de Saint-Brieuc et pirater pour leur propre compte. Pendant ce temps, le petit Legoff, il se nommait Joseph, achevait de grandir près de sa mère, pieuse femme d'un esprit simple et d'un cœur honnête, qui l'élevait dans l'amour de Dieu et des pratiques de l'Église. D'une autre part, le curé de Bignic, qui avait pris Joseph en grande affection à cause de son humeur douce et facile, aimait à l'attirer au presbytère et à développer les dispositions naturelles qu'il avait observées en lui. C'est ainsi que le petit Legoff devint le phénix de son endroit; non-seulement il

savait lire, écrire, calculer, mais encore il savait un peu de latin, cultivait les lettres et s'occupait de théologie. Il chantait au lutrin, et le bruit courait à Bignic qu'il n'était pas étranger aux belles choses que M. le curé débitait le dimanche au prône. Le secret désir de sa mère était qu'il entrât dans les ordres : elle en toucha même quelques mots à son mari ; mais le père Legoff, qui, quoique Breton, avait eu de tout temps quelques tendances voltairiennes, ayant nettement déclaré qu'il ne voulait pas de *calotin* dans sa famille, la bonne femme dut renoncer à la plus chère de ses ambitions.

Cependant le corsaire rentrait souvent au port, et n'y rentrait jamais que chargé de dépouilles opimes.

Il arriva qu'en 1812 le père Legoff eut une étrange distraction.

Pour fêter une des captures les plus importantes qu'il eût faites jusqu'à ce jour, maître forban avait réuni à sa table les meilleurs marins de son bord. Ce fut un festin formidable. L'amphitryon y donna lui-même l'exemple de la sobriété ; il but comme une éponge, et s'enivra si bien, que neuf mois plus tard la bonne dame Legoff, un peu confuse, accoucha d'un cinquième fils, qui fut baptisé sous le nom d'Hubert.

La pauvre femme ne se releva pas de ce dernier effort. Après avoir traîné quelque temps une vie languissante, elle rendit l'âme entre les bras de Joseph, qui se trouvait seul au logis pour l'assister à sa dernière heure. En l'absence de son père et de ses frères, Joseph garda la maison et surveilla l'enfance du nouveau venu avec toute sorte de soins et de tendresse.

Enfin, en 1815, le père Légoff et ses deux fils, Christophe et Jérôme, se décidèrent à jouir paisiblement du fruit de leurs conquêtes. Ils réalisèrent leur fortune, achetèrent le Coat-d'Or, vieux château perché sur la côte, à un quart de lieue de Bignic, et s'y retirèrent avec Joseph, le petit Hubert et cinquante mille livres de rente. Depuis la déroute de Russie, on n'avait pas eu de nouvelles de Jean, l'aîné de la famille; on avait tout lieu de croire qu'il avait succombé dans ce grand désastre. Les Legoff se consolaient en voyant le dernier-né pousser à vue d'œil; mais il y avait à peine deux ans que ces braves gens étaient installés dans leur bonheur lorsqu'un coup terrible les frappa. Le vieux pirate se plaisait à faire de petites excursions en mer avec son plus jeune fils. Un jour que leur chaloupe avait gagné le large, un ouragan furieux s'éleva, et dès lors on n'entendit parler ni du père ni de l'enfant: tous deux furent engloutis par les flots.

On peut juger du désespoir des trois frères ; rien ne saurait peindre la désolation de Joseph, qui, ayant élevé lui-même son jeune frère, le regardait comme son enfant.

Le ciel leur réservait une indemnité.

A quelque temps de là, un soir qu'assis tous trois devant la porte de leur habitation ils s'entretenaient tristement de la perte récente, un pauvre diable s'approcha d'eux, mal vêtu, presque nu-pieds, appuyé sur un bâton d'épine. Une barbe épaisse cachait à moitié son visage; quoique jeune encore, il semblait courbé sous le fardeau des ans. Les trois frères le prirent d'abord pour un mendiant, et Joseph

s'apprêtait à lui donner l'aumône. Lui cependant, après les avoir contemplés en silence, leur dit d'une voix émue :

« Ne me reconnaissez-vous pas ? »

A ces mots, six grands bras s'ouvrirent pour le recevoir : c'était Jean qui revenait du fond de la Russie, où on l'avait retenu prisonnier.

Voilà donc nos quatre frères réunis sous le même toit, riches, heureux, maîtres d'une fortune qui ne doit rien qu'à l'Angleterre ; sous ce même ciel qui les a vus naître pauvres et grandir nécessiteux à l'abri du chaume rustique, les voilà dans un vieux château seigneurial, rois de cette côte, le long de laquelle ilsjetaient autrefois leurs filets et récoltaient le goëmon. Toutefois l'ennui ne tarda pas à les visiter ni leur intérieur à devenir moins aimable qu'on ne se plairait à l'imaginer.

Comme trois rameaux violemment détachés de leur tronc, Christophe, Jérôme et Joseph ne s'étaient pas relevés du désastre qui avait emporté d'un seul coup la souche et le rejeton de la famille. Cette sombre demeure, que n'égayaient plus la verte vieillesse du père ni l'enfance turbulente du dernier-né, était devenue morne et désolée comme un tombeau. En perdant le petit Hubert, le logis avait perdu la seule grâce qui l'embellissait. Les trois frères aimaient cet enfant ; Joseph surtout le chérissait d'une tendresse peu commune. Hubert était leur jouet, leur distraction, en même temps que leur espoir. Point portés vers le mariage, voués au célibat par raison autant que par goût, ils avaient mis tous trois sur cette blonde tête l'avenir de leur dynastie. Ils s'étaient reposés sur lui

du soin de perpétuer leur race. Quels beaux projets n'avait-on pas formés autour de son berceau ! quels doux rêves n'avait-on pas caressés, le soir, aux lueurs de l'âtre, tandis que le bambin grimpait aux jambes du vieux corsaire ou s'endormait doucement entre les bras du bon Joseph ! De quels soins on se promettait d'entourer sa jeunesse ! Quelle éducation on lui réservait ! Unique héritier de ses frères, à quel riche et brillant parti ne pourrait-il pas prétendre un jour ! Beaux projets et doux rêves balayés par un coup de vent.

Pour comprendre la douleur des Legoff, il faut savoir quel abîme de deuil et de tristesse est dans une maison le vide d'un berceau ; il faut avoir pleuré sur le bord d'un de ces nids froids et silencieux qu'on a vus pleins de gazouillements, de joyeux ébats et de frais sourires.

La présence inespérée de Jean éclaircit ces teintes funèbres. La joie de se revoir, la surprise de Jean, qui était sorti d'une chaumière et qui rentrait dans un château, le bonheur des trois frères en retrouvant leur aîné, qu'ils avaient cru mort ; puis, de part et d'autre, les récits merveilleux, les causeries intimes, les épanchements fraternels, tout ne fut d'abord qu'ivresse, enchantement.

Christophe et Jérôme racontaient leurs prouesses et quelle terrible guerre ils avaient faite au commerce anglais ; Jean racontait ses campagnes et l'histoire de sa captivité. Joseph les écoutait, car il était le seul qui n'eût rien à conter. Tout alla bien durant quelques mois. Jérôme et Christophe étaient de francs marins Jean était un franc soldat ; bons

compagnons, tous trois; ayant les mêmes goûts, les mêmes sympathies, les mêmes opinions politiques. Cependant, élevés dans le travail, taillés pour la lutte, habitués de bonne heure aux périls d'une existence aventureuse, jeunes tous trois et pleins de vigueur, ils durent en arriver bientôt à se ressentir du malaise qu'engendrent nécessairement chez les organisations de cette trempe le repos et l'oisiveté. C'étaient de braves et honnêtes natures, mais rudes et grossières, incapables de suppléer l'activité du corps par celle de l'intelligence. Les jours étaient longs, et longues les soirées. Leur curiosité une fois satisfaite, ils ne surent trop que devenir ni qu'imaginer pour abréger la durée des heures.

Bignic est un misérable village, qui ne leur offrait aucune ressource; Saint-Brieuc ne les attirait pas. N'étant gens ni d'imagination ni de fantaisie, ils se trouvaient tout aussi embarrassés de l'emploi de leurs richesses qu'ils l'étaient de l'emploi de leur temps. Ils avaient gardé la modestie de leurs goûts, la simplicité de leur ancienne condition. Leurs repas n'étaient guère plus somptueux que par le passé; le linge et l'argenterie étaient complétement inconnus sur leur table. L'élégance de leurs vêtements répondait au luxe de leur service: ils usaient moins d'habits que de vestes, plus de sabots que de souliers.

Quant au château, c'était un abominable bouge. Abandonné durant plus de vingt ans, les murs en étaient humides, les plafonds effondrés, les lambris rongés par les rats. Toutes les cheminées fumaient; pas une croisée, pas une porte qui fermât. Les Legoff, en s'y venant installer, s'étaient bien gardés de rien

changer à un si charmant intérieur ; c'est à peine s'ils avaient osé remplacer par du papier huilé les carreaux qui manquaient à toutes les fenêtres. Quelques meubles de première nécessité grelottaient çà et là dans de vastes salles froides et sans parquet. Joseph, qui avait des instincts distingués, et à un haut degré e sentiment de l'ordre et de l'harmonie qui manquait essentiellement à ses frères, s'était efforcé de mettre la maison sur un pied plus convenable ; mais on l'avait prié brutalement de garder pour lui ses avis, ce qu'il avait fait sans murmurer, avec sa résignation habituelle. Ce n'était pas que ces braves gens fussent avares, bien loin de là ; seulement, nés dans la pauvreté, ils manquaient complétement d'un sens qu'on pourrait appeler le sens de la fortune.

Ce qu'il y avait de plus triste dans l'arrangement de leur vie, c'est que, pour se venger du temps où ils n'avaient pas d'autres serviteurs que chacun ses deux bras, ils s'étaient avisés de prendre une demi-douzaine de domestiques, qui n'avaient en réalité d'autre occupation que de voler leurs maîtres. C'était le seul tribut qu'ils payassent à cet orgueil de parvenus, à cette vanité de paraître qui atteint toujours sur quelque point les meilleurs esprits. C'était aussi le seul moyen qu'ils eussent de se convaincre eux-mêmes du changement de leur condition ; car, à vrai dire, ils n'en avaient pas d'autres révélations que le bruit que faisait cette valetaille et le pillage qu'elle exerçait dans la maison.

L'oisiveté les jeta dans l'ennui ; l'ennui les poussa naturellement dans la voie des distractions vulgaires. Ils se mirent à boire, à fumer, à jouer aux cartes ;

leur demeure devint peu à peu une espèce de taverne, point de réunion de tous les mauvais garnements du pays. Christophe et Jérôme attirèrent les anciens marins de leur bord; Jean recruta tous les vieux grognards qu'il put découvrir à dix lieues à la ronde: chaque jour, on put voir au Coat-d'Or l'armée de terre et l'armée de mer fraterniser le verre à la main. Encore s'ils s'en fussent tenus à fraterniser! mais, ainsi qu'il arrive à coup sûr entre gens désœuvrés, la désunion s'était glissée entre le soldat et les deux marins. Bien qu'il fût revenu de ses campagnes dans un assez piètre équipage, Jean avait pris tout d'abord des airs de vainqueur et de conquérant: bavard, hâbleur par excellence, affectant des prétentions au fin langage et aux belles manières, profondément pénétré du sentiment de son importance, il n'avait pas attendu longtemps pour en accabler ses deux frères. A l'entendre, il avait vécu dans l'intimité de l'empereur, qui ne pouvait se passer de lui et le consultait dans les circonstances difficiles. Ajoutez à tant d'impudence qu'il ne se gênait pas pour témoigner à ses frères le peu d'estime qu'il faisait du métier qui les avait enrichis, ni pour leur donner à entendre qu'ils n'étaient, à tout prendre, que des pirates et des voleurs.

Jérôme et Christophe avaient commencé par se dire que leur aîné abusait quelque peu de leur crédulité; ils finirent par s'indigner de le voir trancher du grand seigneur dans ce château où il n'avait eu que la peine d'entrer, où il était entré sans habits, presque sans souliers. Un beau jour la guerre éclata. Jean ne disait pas précisément aux corsaires qu'ils

n'étaient que des mécréants ayant vingt fois pour une mérité la corde ou les galères; Christophe et Jérôme ne disaient pas précisément au soldat qu'il n'était qu'un va-nu-pieds qui mendierait son pain si ses frères ne se fussent chargés du soin de lui gagner des rentes; mais ces petits compliments réciproques étaient toujours implicitement renfermés dans les débats qu'ils entamaient, sous prétexte de décider laquelle des deux l'emportait sur l'autre, de l'armée ou de la marine, et qui devait céder le pas, du drapeau ou du pavillon. A voir l'acharnement qu'ils y mettaient, on eût dit d'une part Jean Bart et Dugay-Trouin, de l'autre Turenne ou le grand Condé se disputant l'honneur d'avoir sauvé la France. Christophe et Jérôme se vantaient de tous les exploits de la marine française, et reprochaient à Jean tous les désastres qui avaient amené la chute de l'empire; à son tour, Jean prenait sur son compte toutes les victoires de l'empereur, et accusait ses frères de toutes les défaites que la France avait essuyées sur les flots. On comprend aisément quel échange de gracieusetés devait entraîner une pareille polémique entre gens qui maniaient la parole avec autant d'aménité qu'ils en mettaient autrefois à jouer de la carabine ou de la hache d'abordage.

C'était surtout lorsqu'ils se trouvaient en présence, Christophe et Jérôme avec leurs anciens corsaires, Jean avec les débris de la grande armée qu'il était parvenu à ramasser de côté et d'autre, c'était surtout alors que ces discussions, échauffées par le vin, l'eau-de-vie, le tabac, enfantaient des luttes véritablement homériques. Ces séances orageuses débu-

taient toujours par l'entente la plus cordiale : on commençait par porter des toasts à la gloire de l'empereur, à la ruine de l'Angleterre ; on s'embrassait, on buvait à pleins verres ; mais il ne fallait qu'un mot pour rompre ce touchant accord. A ce mot, jeté dans la conversation comme une étincelle dans une poudrière, les passions rivales s'allumaient, éclataient, et, l'ivresse aidant, arrivaient à des tempêtes qui couvraient parfois la voix de l'Océan. Les marins battaient les soldats à Waterloo, les soldats battaient les marins à Aboukir. De chaque côté on criait, on brisait les verres, on se lançait de temps en temps les bouteilles vides à la tête, et cela durait jusqu'à ce que vainqueurs et vaincus roulassent sous la table ivres-morts.

Or, Joseph vivait dans cet antre comme un ange dans un repaire de damnés. A le voir sous le manteau de la cheminée, avec ses cheveux blonds et son doux visage, dans une attitude triste et songeuse, tandis que ses frères, assis autour d'une table chargée de verres et de bouteilles, jouaient, s'enivraient, fumaient et juraient, n'eût-on pas dit en effet un ange d'Albert Dürer dans une kermesse de Teniers, contemplant d'un air de mélancolique pitié la joie bruyante des buveurs? Imaginez encore un daim dans une tanière de loups, un ramier dans une aire de vautours. D'ailleurs il n'assistait à ces scènes d'orgie que pour tâcher d'intervenir entre les partis, lorsque, l'ivresse étant à son comble, on en venait à se jeter l'injure et les flacons au nez. Parfois il réussissait à calmer ces emportements ; plus souvent il en était victime, heureux alors lorsqu'on se conten-

tait de lui faire avaler de force quelques verres de rhum ou qu'on l'envoyait se coucher en le poussant par les épaules.

A part ces incidents, qui n'auraient été que burlesques sans le spectacle affligeant qui les accompagnait, la vie de Joseph s'écoulait pleine de calme et de recueillement.

Il s'était arrangé, dans la partie la plus élevée de la tour, un nid d'où l'on ne voyait, d'où l'on n'entendait que les flots. Rien n'y respirait le luxe ou l'élégance, mais un gracieux et poétique instinct s'y révélait en toutes choses. Les murs étaient cachés par des cadres de papillons et de scarabées, par des rayons chargés de livres, de minéraux, de plantes desséchées et de coquillages. Au-dessus du lit, blanc et modeste comme la couche d'une vierge, pendaient un christ d'ivoire et un petit bénitier surmonté d'un rameau de buis. Près du chevet, un violoncelle dormait debout dans son étui de bois peint en noir. Une table couverte de palettes de porcelaine occupait le milieu de la chambre. Tous les meubles étaient de noyer, mais si propres et si luisants qu'on pouvait aisément s'y mirer. Une natte des Indes étendait sur le carreau son fin tissu de joncs. Le plafond, remplacé par une glace sans tain, que les goëlands effleuraient parfois du bout de leurs ailes, laissait voir la voûte céleste, tantôt bleue, tantôt voilée de nuages.

C'était dans ce réduit que Joseph partageait ses jours entre l'étude, la lecture, les arts et les exercices pieux. Il aimait les poëtes et composait lui-même, dans lalangue de son pays, de chastes poé-

sies, suaves parfums qu'il ne confiait qu'aux brises marines. Il jouait du violoncelle avec âme, et peignait avec goût les fleurs qu'il cultivait lui-même. L'amour divin suffisait aux besoins de son cœur; c'était au ciel que remontaient les trésors de tendresse qu'il en avait reçus. Jamais aucun désir n'avait altéré la sérénité de ses pensées; jamais aucune image décevante n'avait troublé la limpidité de son regard ; tous ses rêves s'envolaient vers Dieu. Il ne manquait jamais d'aller, le dimanche, entendre la messe et les vêpres à Bignic. On l'adorait au village et aux alentours, au rebours de ses frères qu'on n'aimait pas, à cause de leur fortune qu'on enviait, et dont l'origine, au dire de quelques-uns, faisait plus d'honneur à leur courage qu'à leur probité. Joseph lui-même n'était pas là-dessus sans quelques remords. Il avait poussé les scrupules jusqu'à consulter le curé de Bignic pour savoir s'il pouvait, sans démériter de Dieu, accepter la part de butin qui lui revenait dans la succession de son père, ajoutant qu'il y renoncerait et vivrait de son travail avec joie plutôt que de s'exposer à offenser son divin Maître : ce qu'il aurait fait à coup sûr, si le vieux pasteur ne l'en eût détourné, l'exhortant toutefois à sanctifier son héritage par de bonnes œuvres, et à rendre aux pauvres ce que son père avait pris aux riches. Pour en agir ainsi, Joseph n'avait pas attendu l'exhortation du bon pasteur ; les malheureux le bénissaient. Sur l'emplacement de la cabane où il était né, il avait fait élever une chapelle et y avait fondé à perpétuité douze messes par an pour le repos de l'âme de son père. Il avait aussi fondé à Bignic une école primaire et un

hospice de dix lits pour les marins infirmes et les pauvres pêcheurs.

On pense bien qu'une si pieuse vie lui attirait au logis des sarcasmes sans fin, surtout de la part de Jean, qui, en sa qualité d'ex-caporal de la grande armée, faisait profession de ne croire ni à Dieu ni au diable. A la longue, ces tendances irréligieuses ayant gagné Christophe et Jérôme, Joseph se vit en butte à toutes les plaisanteries de bord et de corps de garde que les trois frères purent imaginer.

Par exemple, ils n'avaient pas de plus grand bonheur que de lui faire manquer l'heure de la messe, ou bien de chanter devant lui des chansons qui n'étaient pas précisément des cantiques, ou bien encore de l'amener, par quelque ruse plus ou moins ingénieuse, à manger de la viande un vendredi. Ils se vengeaient ainsi de sa supériorité, qu'ils subissaient sans se l'avouer, tout en refusant de la reconnaître. Ils l'aimaient au fond, et n'auraient pas souffert qu'on touchât à un cheveu de sa tête; seulement ils lui en voulaient, à leur insu, de ne pas s'ennuyer comme eux.

Rien ne les irritait surtout comme de le surprendre un livre à la main. Jean le traitait alors de cafard, les deux autres de pédant et de cuistre. Un jour, ils avaient profité de son absence pour s'introduire dans sa chambre, avec l'intention de jeter au feu tous ses livres ; mais, en reconnaissant, suspendus comme des reliques au-dessus du chevet de Joseph, la caline de flanelle et le mantelet d'indienne que portait autrefois leur mère, ces barbares, saisis d'un religieux respect, s'étaient retirés confus, sans avoir

osé mettre leur projet à exécution. Joseph supportait avec une patience angélique toutes les avanies qu'il plaisait à ses frères de lui infliger. Son plus grand chagrin était de ne plus pouvoir attirer au château le vieux curé de Bignic, qu'il aimait et qu'il vénérait. Il avait dû renoncer au bonheur de le recevoir, sous peine de l'exposer aux spirituelles railleries que le terrible caporal ne lui aurait pas épargnées.

Cependant le désordre allait croissant. Jean, Christophe et Jérôme en étaient arrivés à perdre toute réserve et toute retenue. Le Coat-d'Or ressemblait exactement à un cabaret un jour de foire ; il n'y manquait qu'un bouchon à la porte. On y tenait table ouverte et on s'y grisait du matin au soir, quelquefois même du soir au matin. La meilleure partie des revenus de la maison s'écoulait en vins et en liqueurs de toute sorte; en même temps on y jouait gros jeu, si bien que ce saint lieu faisait le double office d'auberge et de tripot. Les domestiques imitaient leurs maîtres, la cuisine avait ses saturnales aussi bien et mieux que l'antique Rome. Bref, au bout de quelques mois, la place n'était plus tenable ; Joseph, après avoir essayé vainement de ramener ses frères dans une meilleure voie, songeait sérieusement à se retirer de cet enfer pour aller vivre seul au village voisin.

Toutefois, avant de se décider à prendre un parti qui eût achevé de déconsidérer ses frères, il voulut tenter un dernier effort, et tâcher encore une fois de rendre ces malheureux à de plus louables sentiments.

Il alla trouver le curé de Bignic ; et, après s'être

consulté avec lui sur les plaies de son intérieur, il revint avec un remède qu'il ne s'agissait plus que de proposer et de faire agréer à ces âmes malades.

Longtemps il hésita ; il savait d'avance que de répulsions il allait rencontrer, que d'antipathies il aurait à combattre. Cependant c'était le seul remède à tant de maux, la seule chance de salut qui restât à ces égarés. Mais comment les gagner à son avis ? Par quel charme soumettre et amollir ces esprits rebelles et ces cœurs endurcis ? Un soir, il pensa que l'heure propice était venue. C'était un soir d'automne. Tous quatre se tenaient assis devant une flamme claire et joyeuse : Joseph silencieux et songeur comme de coutume ; les trois autres pâles, souffrants et un peu honteux d'une abominable orgie qu'ils avaient consommée la veille. On les avait relevés ivres-morts pour les porter chacun dans son lit ; bien qu'ils eussent un estomac à digérer l'acier et un front habitué depuis longtemps à ne s'empourprer que des feux de l'ivresse, ils se sentaient doublement mal à l'aise ; quand Joseph tournait vers eux son doux et limpide regard, la rougeur leur montait au visage.

Joseph, qui les observait, pensa que c'était le cas ou jamais de risquer sa proposition. Après avoir prié Dieu de l'inspirer et de le soutenir, au moment où Christophe, Jérôme et Jean secouaient la cendre de leurs pipes et se préparaient à s'aller coucher, le 15 octobre de l'année 1818, à la neuvième heure du soir, Joseph prit la parole, et d'une voix qu'il s'efforçait de rendre ferme :

« Mes frères, — dit-il, — nous menons une triste vie, triste devant Dieu, triste devant les hommes.

Que dirait notre sainte mère si elle était encore au milieu de nous ? Quelle doit être sa douleur, toutes les fois que du haut du ciel elle abaisse les yeux sur ses fils ! »

A ce début, ils restèrent silencieux et confus ; car, au milieu de leurs égarements, ils avaient gardé pour le souvenir de leur mère un profond sentiment d'amour et de vénération. Jean fut bien tenté de répondre par quelque impiété ; mais Christophe le prévint et lui dit d'un ton brusque :

« Jean, respecte ta mère ; elle valait mieux que nous.

— Mes frères, — reprit Joseph avec plus d'assurance, — c'est surtout par nos actions qu'il conviendrait d'honorer sa mémoire. Hélas ! si Dieu nous la rendait, pourrait-elle reconnaître en nous ses enfants qu'elle avait élevés dans l'accomplissement rigoureux de tous les devoirs de la pauvreté ? Jérôme, est-ce toi ? dirait-elle de cette douce voix dont l'harmonie vibre encore dans nos cœurs ; est-ce toi, mon bien-aimé Christophe ? est-ce toi, Jean, mon premier-né, l'enfant de ma prédilection, le premier fruit qui fit tressaillir mes entrailles ? Est-ce mes quatre fils que je retrouve ainsi, eux qui promettaient de grandir pour être un jour l'orgueil et la consolation de ma vieillesse ? »

Jean mordit sa moustache rousse, Jérôme et Christophe se détournèrent pour essuyer leurs yeux du revers de leur main. Ils avaient du bon ; il faut dire aussi que leur estomac, qui se ressentait encore des excès de la veille, les disposait merveilleusement bien à l'attendrissement et au repentir. Ce sont les

lendemains d'orgie qui ont fait les anachorètes.

« C'est vrai, — dit Christophe, — nous vivons comme des sacripants. C'est ce gueux de Jean qui nous a infestés des habitudes de sa vie des camps.

— Halte-là ! — s'écria Jean ; — à l'armée nous étions cités, l'empereur et moi, pour notre tempérance. C'est Jérôme, c'est Christophe, qui m'ont inoculé les mœurs infâmes de leur vie de bord.

— Voilà donc, mes frères, — s'écria Joseph les interrompant, — voilà à quel point nous en sommes venus ! à nous accuser les uns les autres de nos vices et de nos désordres. Il fut un temps où nous vivions unis, sans querelles ni discordes, simples et contents comme de braves enfants du bon Dieu. Nous étions pauvres alors ; mais le travail remplissait nos jours, et chaque soir nous nous endormions dans la joie de nos âmes, dans la paix de notre conscience ! »

Encouragé par le silence de l'assemblée, Joseph fit une peinture énergique et fidèle de ce qu'était l'intérieur du Coat-d'Or depuis la mort du chef de la famille ; il mesura l'abîme dans lequel s'étaient plongés ses frères ; il dévoila l'avenir qui les attendait s'ils persistaient dans leurs égarements ; il prédit la honte et la ruine de leur maison. Il s'exprimait avec une conviction douloureuse. Christophe et Jérôme l'écoutaient d'un air humble ; Jean lui-même ne cherchait plus à cacher son émotion ; tous trois entrevoyaient avec épouvante à quel degré d'abaissement ils étaient descendus.

Lorsqu'il se vit maître de son auditoire, dès qu'il comprit qu'il tenait ces trois hommes comme trois

grains de sable dans sa main, Joseph s'avança d'un pas plus confiant et plus sûr vers le but de sa harangue.

« Mes frères, — poursuivit-il, — nous ne sommes pas tombés si bas, qu'il nous soit interdit de nous relever. D'ailleurs, il n'est pas d'abîme d'où la main du Seigneur ne puisse tirer les malheureux qui tendent vers lui leurs bras suppliants.

— Que veux-tu que nous devenions ? — dit Christophe avec tristesse. — Nous aurons beau tendre nos bras ; nous ne sommes pas des savants comme toi, nous autres ; l'ennui nous dévore et nous tue.

— Je ne suis pas un savant, Christophe, plus d'une fois j'ai subi les atteintes du mal qui vous ronge et qui vous consume. J'ai mûrement réfléchi là-dessus. Ce qui nous tue, mes frères, c'est l'absence d'un devoir sérieux qui nous rattache à l'existence, c'est l'égoïsme, c'est l'isolement, c'est qu'en un mot nous ne sommes pas une famille. La famille est un arbre éternel et sacré dont le tronc nourrit les rameaux, dont les rameaux communiquent à leur tour la vie à des pousses nouvelles, destinées elles-mêmes à rendre plus tard la séve qu'elles auront reçue. Nous ne sommes, nous autres, que des branches séparées de leur tige, sans racines dans le passé, sans rejetons dans l'avenir. Nous ne tenons à rien, et rien ne tient à nous. Nous ne vivons que par nous et pour nous : mauvaise vie dont nous portons la peine. Dites, ô mes amis ! dites si, aux heures de dégoût et de lassitude, vous n'avez jamais rêvé un intérieur plus calme et plus honnête ? Dites, mes frères, si, dans l'ivresse même de vos plaisirs, vous

n'avez jamais aspiré à des joies plus pures, à des félicités plus parfaites ? Souvenez-vous, Christophe, vous aussi, souvenez-vous, Jérôme, du temps où notre jeune frère remplissait nos cœurs d'allégresse. Par son âge et par sa faiblesse, il était moins notre frère que notre enfant. Rappelez-vous quel charme il répandait autour de nous, de quelle grâce il égayait notre maison. Vous entendez encore les frais éclats de sa voix joyeuse ; vous voyez encore sa bouche souriante et ses bras caressants. Comme nous nous plaisions le soir à l'endormir sur nos genoux ! comme nous nous disputions ses caresses et sa blonde tête à baiser ! comme Jean eût aimé à le suspendre à son cou, à sentir ses petits doigts roses lui tirer ses longues moustaches !

— A quoi bon, — dit Christophe, — réveiller ces souvenirs ? Hubert est mort ; la mer qui nous l'a pris ne nous le rendra pas.

— Dieu peut nous le rendre, mes frères ! — s'écria Joseph avec entraînement. — Que de fois n'ai-je pas vu dans mes songes une femme, chaste créature, venir s'asseoir à notre foyer ! Celui d'entre nous qui l'avait choisie l'appelait du beau nom d'épouse ; les trois autres, respectueux et tendres, l'appelaient du doux nom de sœur. Elle entrait grave et sereine, suivie du pieux cortége des vertus domestiques ; le bonheur entrait avec elle. Elle avait en même temps la prudence qui dirige, la bonté qui encourage, la raison qui convainc, la grâce qui persuade. Sa seule présence embellissait notre demeure. A sa voix les passions s'apaisaient ; elle rappelait l'ordre exilé et resserrait le lien de nos âmes.

Rêve charmant! bientôt de blonds enfants se pressaient autour de l'âtre ; et notre mère, ange du ciel, bénissait l'ange de la terre qui nous faisait ces félicités. »

Joseph partit de là pour montrer sous leur jour poétique et réel les salutaires influences qu'exercerait la présence d'une épouse au Coat-d'Or ; il employa tous les dons de persuasion qu'il avait reçus du ciel pour prouver à ses frères combien il était urgent que l'un d'eux se mariât, Jean, Christophe ou Jérôme, car Joseph se mettait tacitement en dehors de la question. Plus chaste que son chaste homonyme des temps bibliques, il n'avait jamais envisagé une autre femme que sa mère ; ses goûts, sa piété, son extrême jeunesse, sa frêle santé, son caractère timide et craintif, le dispensaient si naturellement de descendre dans la lice qu'il ouvrait à ses frères, qu'il ne lui vint pas même à l'esprit de s'en défendre ou de s'en expliquer.

Les paroles de Joseph déroulèrent devant les trois frères toute une série d'idées qu'ils n'avaient pas soupçonnées jusqu'alors. Ils étaient par nature si peu portés vers le mariage, qu'ils ne s'étaient jamais avisés d'y songer. A voir leur surprise, il eût été permis de croire qu'ils avaient jusqu'à ce jour ignoré l'existence du dieu Hymen, et que ce dieu venait de se révéler à eux pour la première fois. De l'étonnement ils passèrent à la réflexion. Les poétiques arguments que Joseph avait développés à l'appui de sa proposition n'avaient guère touché ces trois hommes ; la perspective des avantages réels et positifs les avait saisis tout d'abord. A parler fran-

chement, ils étaient las et même un peu honteux de la vie qu'ils menaient ; ils s'en accusaient réciproquement, et ne demandaient pas mieux que d'en sortir. Aussi la harangue de leur jeune frère éveilla-t-elle en eux plus de sympathie qu'on n'aurait dû raisonnablement s'y attendre. Christophe et Jérôme pensèrent que la présence d'une femme au logis imposerait à Jean ; de son côté, Jean pensa que la présence d'une épouse au Coat-d'Or apporterait nécessairement un frein aux dérèglements de Jérôme et de Christophe. Joseph, qui avait compté sur une vive opposition, dut être surpris à son tour de voir avec quelle faveur on accueillait sa proposition.

Ce fut le caporal qui rompit le premier le silence.

« Joseph a raison, — dit-il ; — il est certain que, si l'un de nous prenait une maîtresse femme qui s'entendît aux soins du ménage, les choses ici n'en iraient pas plus mal ; nos domestiques ont changé le Coat-d'Or en un coupe-gorge ; nous sommes volés comme au coin d'un bois.

— Sans compter, — ajouta Jérôme, — que, lorsque nous serons vieux et malades, nous ne serons pas fâchés de trouver à notre chevet une petite mère qui nous soigne et nous fasse de la tisane.

— Et puis, — s'écria Christophe, — ce sera gentil de voir une femme trotter, comme une souris, dans la maison. Ensuite viendront les bambins ; ça crie, ça rit, ça pleure, et, comme dit Joseph, ça vous distrait toujours un peu.

— Ajoutez, — dit Jean, — que, s'il ne nous pousse pas un héritier, à la mort du dernier survivant notre fortune retourne à l'État.

— C'est pourtant vrai ! — s'écrièrent à la fois Christophe et Jérôme avec un mouvement de stupeur.

— Décidément, — reprit Jean, — ce petit Joseph a eu là une excellente idée. D'ailleurs, une femme au logis est toujours bonne à quelque chose ; ça va, ça vient, ça veille à tout.

— Ça raccommode le linge, — dit Christophe.

— Et ça donne des héritiers, — ajouta Jérôme en se frottant les mains.

—Est-ce entendu ? — s'écria le caporal

— Entendu ! » répondirent les deux marins.

Jean se leva d'un air solennel, et, s'adressant à Joseph, qui triomphait en silence et craignait seulement que ses frères ne voulussent se marier tous les trois :

« C'est une affaire arrêtée, — lui dit-il ; — il faut que tu sois marié dans un mois.

— Je te donne mon consentement, — dit Christophe.

— Et moi, — dit Jérôme, — ma bénédiction. »

A ces mots, le pauvre Joseph devint pâle comme la mort. Il voulut se récrier, mais la soirée était avancée : les trois frères levèrent brusquement la séance, et se retirèrent chacun dans sa chambre, laissant Joseph sous le coup de la foudre qu'il venait lui-même d'attirer sur sa tête.

III

A partir de ce jour, les trois Legoff ne lui laissèrent pas un instant de répit. Vainement il objectait ses

goûts, ses habitudes, sa nature timide, ses vœux de chasteté, sa santé délicate, sa constitution débile; Christophe, Jérôme et Jean se montrèrent impitoyables. Après l'avoir harcelé et traqué comme une bête fauve, ils l'attaquèrent par ses bons sentiments : ils lui donnèrent à entendre qu'il tenait leur salut entre ses mains, qu'il en répondrait désormais devant Dieu et devant les hommes. Ils le prirent aussi par sa vanité; car, pareille au fluide invisible qui réchauffe le monde et qu'on retrouve partout, dans le silex et jusque sous la glace, la vanité se faufile dans les esprits les plus humbles et les plus modestes; il n'en est pas qui n'en recèle au moins un ou deux grains. Ils lui démontrèrent que, par son éducation autant que par ses manières, il était le seul de la famille qui pût légitimement prétendre à un mariage honorable, en rapport avec leur position. Poussé à bout, Joseph consulta le curé de Bignic, qui lui enjoignit, au nom de Dieu, de se sacrifier pour les siens. Dès lors, sans plus hésiter, il se décida, nouveau Curtius, à se jeter, pour sauver ses frères, dans le gouffre du mariage qu'il avait lui-même imprudemment ouvert sous ses pas.

En ce temps-là, aux alentours de Bignic, dans une ferme isolée qu'elle faisait valoir, vivait seule, sans parents, sans amis, mademoiselle Maxime Rosancoët.

C'était une austère et pieuse fille de trente-deux ans; elle avait quelque fortune, elle avait eu jadis quelque beauté. Il n'est point rare de trouver ainsi, en Bretagne, des filles de bonne maison qui se retirent dans leur ferme, aimant mieux vieillir et mourir dans le célibat que de mésallier leur cœur et leur esprit.

Comme celle-ci allait tous les dimanches entendre la messe à Bignic, Joseph avait fini par la remarquer; et, comme elle était la seule femme qu'il eût remarquée durant sa vie entière, qu'en outre elle avait dans la contrée une grande réputation de sainteté et de bienfaisance, quand il fut question pour lui du choix d'une épouse, mademoiselle Rosancoët dut nécessairement se présenter à l'esprit de notre héros.

Il avait été décidé au Coat-d'Or qu'on laisserait à la victime la liberté pleine et entière de choisir l'instrument de son supplice. Joseph ayant nommé mademoiselle Rosancoët, ils allèrent tous quatre la demander en mariage. Ce fut Jean qui porta la parole; mais, voyant qu'il s'embarrassait dans ses phrases, Jérôme l'interrompit, et raconta simplement l'histoire, tandis que Joseph, rouge comme un coquelicot et les yeux baissés, ne savait à quel saint se vouer. Jérôme s'exprima comme un franc marin qu'il était. Mademoiselle Rosancoët mêlait à ses idées religieuses des instincts d'abnégation et de dévouement. Elle avait entendu parler des Legoff en général, de Joseph en particulier. L'étrangeté de la proposition ne l'effaroucha pas; il faut dire aussi que le curé de Bignic, que Joseph avait consulté en cela comme en toutes choses, s'était déjà mêlé de cette affaire: il avait eu, quelques jours auparavant, un long entretien à ce sujet avec la plus pieuse et la plus docile de ses ouailles. Bref, mademoiselle Maxime Rosancoët, après avoir entendu Jérôme, tendit à Joseph sa main, et consentit à quitter sa ferme pour aller vivre au Coat-d'Or. On prit jour, séance tenante, pour la signature

du contrat, et Joseph, en se retirant, osa baiser le bout des doigts de sa fiancée.

Chemin faisant, tandis que Jean prodiguait à Joseph des encouragements et des consolations :

« Comment la trouves-tu? — demanda Jérôme à Christophe.

— Et toi? — demanda Christophe à Jérôme.

— Point jeune, sacrebleu!

— Point belle, mille tonnerres!

— C'est une vieille frégate désemparée, dit l'un.

— Un vieux brick échoué sur les rivages de l'éternité, — dit l'autre.

— Il a fait là un joli choix, notre ami!

— Que le diable l'emporte! — s'écria Christophe.

— Je parierais que cette péronnelle va nous faire damner au logis. »

Ainsi causant, ils arrivèrent au Coat-d'Or.

On s'occupa sans plus tarder de tout disposer pour recevoir dignement la reine de céans. On fit blanchir les murs à la chaux, poser des vitres aux fenêtres et des carreaux où le parquet manquait. Le premier tailleur et le premier bijoutier de Saint-Brieuc furent appelés : on commanda les habits de noces, et Joseph choisit pour sa future une magnifique parure de perles fines. Il s'efforçait de faire bonne contenance ; mais plus l'heure fatale approchait, plus le jeune Legoff devenait mélancolique et sombre. Il négligeait ses livres, son violoncelle et jusqu'à ses pieux exercices, pour aller seul errer sur la grève, le front baissé, les yeux mouillés de larmes.

Le jour de la signature du contrat arriva. Dès le matin, Jean, Christophe et Jérôme étaient sur pied,

vêtus chacun d'un superbe habit noir, le cou emprisonné dans l'empois d'une cravate blanche. Tous trois avaient un air passablement goguenard. Quand l'heure fut venue de se rendre à la ferme de mademoiselle Rosancoët, on appela Joseph qui n'avait pas encore paru; Joseph ne répondit pas. On le chercha; point de Joseph!

Faut-il le dire? au moment décisif, il avait senti son courage fléchir, ses forces chanceler. Il s'était échappé le matin, après avoir laissé dans sa chambre quelques lignes touchantes, par lesquelles il annonçait à ses frères qu'il n'avait pas l'énergie de consommer le sacrifice. Il les priait de lui pardonner, et promettait de ne jamais reparaître devant leurs yeux. A cette nouvelle, le soldat et les deux marins se regardèrent d'abord d'un air consterné, puis éclatèrent en transports de rage et de colère. Le cas, à vrai dire, était embarrassant. Les paroles étaient engagées; depuis plus d'un mois il n'était question que de ce mariage dans tout le pays. Il s'agissait de sauver l'honneur des Legoff et de ne point porter atteinte à la réputation d'une Rosancoët; mais que faire et comment s'y prendre?

« Je ne sais qu'un moyen, — dit Jean se frappant le front.

— Lequel? — demandèrent à la fois les deux frères.

— C'est qu'un de vous deux, — répliqua Jean, — remplace Joseph et épouse la demoiselle. En fin de compte, celui qui s'y résignera ne sera pas trop à plaindre; entre nous, c'est un assez beau brin de femme.

— Puisqu'elle te plaît, que ne t'en arranges-tu ? — dit Christophe.

— Pourquoi pas Jérôme ? — répondit Jean.

— Pourquoi pas Christophe ? — riposta Jérôme.

— Pourquoi pas Jean ? — s'écria Christophe.

Chacun d'eux avait une excuse. Jean faisait valoir les rhumatismes qu'il avait gagnés en Russie, Jérôme un coup de sabre, Christophe un coup de feu qu'ils avaient reçus l'un et l'autre à leur bord. Ainsi, durant près d'une heure, ils se renvoyèrent la pauvre fille comme une balle ou comme un volant, non sans accompagner cet exercice de blasphèmes contre Joseph, ni sans appeler sur sa tête toutes les malédictions du ciel.

Le temps fuyait ; mademoiselle Rosancoët attendait.

« Eh bien, — s'écria Jean, — que le sort en décide ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait. Chacun écrivit son nom sur un carré de papier qu'il roula entre ses doigts, puis qu'il déposa dans la casquette de Christophe.

Cette opération achevée, les trois frères croisèrent leurs mains droites sur l'urne fatale, et chacun s'engagea par serment à se soumettre sans murmurer à l'arrêt du destin. Jérôme ayant glissé deux doigts dans la casquette que Jean tenait à demi fermée, il en tira, non sans hésiter, un carré de papier qu'il déroula lui-même en tremblant. Une sueur froide inondait son visage. De leur côté, Christophe et Jean n'étaient guère plus rassurés ; mais, tout d'un coup, en entendant Jérôme pousser un rugissement de tigre blessé, ils se prirent à rire, à chanter et à danser,

comme deux cannibales, autour de la victime que venait de désigner le sort. Jérôme espérait que mademoiselle Rosancoët refuserait de consentir à une substitution. Il en arriva tout autrement. L'austère fille était aussi jalouse de sa bonne renommée que les Legoff de leur honneur; elle aima mieux accepter la main de Jérôme que de prêter au ridicule et aux sots propos que les méchants ne lui auraient pas épargnés. On signa le contrat; les bans furent publiés, et, à quelque temps de là, Jérôme Legoff et mademoiselle Maxime Rosancoët échangèrent leur anneau au pied des autels. Joseph manqua seul à la cérémonie. Le fuyard n'avait pas reparu.

Le lendemain de ce grand jour, entre sept et huit heures du matin, l'époux se promenait seul sur la côte, d'un air sombre et préoccupé. Il se disait que, si Joseph lui tombait jamais sous la main, il lui couperait les deux oreilles.

Ce ne fut qu'au bout de deux mois que Joseph osa reparaître au Coat-d'Or. Durant ces deux mois, qu'il avait passés en proscrit dans les villages environnants, Joseph était devenu diaphane. En le voyant si pâle, si maigre et si chétif, Jérôme consentit à l'épargner; mais il déclara devant sa femme qu'il ne pourrait jamais lui pardonner.

D'ailleurs, ce mariage n'eut pas les bons résultats qu'on en attendait. Madame Jérôme n'avait rien de ce qui peut embellir un intérieur. Aux qualités qu'elle possédait il manquait la grâce et le charme. Elle ne réalisa ni les rêves poétiques de Joseph ni les espérances des trois autres : elle réforma la maison, elle ne la rendit pas plus aimable. Jean disait que rien

le trouble des derniers moments, avait pris sa main droite pour sa main gauche.

Madame Jérôme suivit de près son mari dans la tombe. Elle mourut en donnant le jour à une fille, qu'elle confia solennellement à la garde de Joseph et de ses deux frères. A son heure dernière, cette femme épancha sur la tête de son enfant et sur les mains de Joseph tous les flots de tendresse qu'elle avait soigneusement comprimés jusqu'alors. Il est ainsi des cœurs qui ne se révèlent qu'au moment suprême, pareils à ces vases qui ne répandent qu'en se brisant les parfums recélés dans leur sein. Elle inonda sa fille de larmes et de baisers ; elle appela sur ce petit être la protection de ses trois frères. Sa parole était grave et solennelle. Près de s'envoler, l'âme projetait un lumineux reflet sur cette pâle figure d'où la vie allait se retirer. Lorsqu'elle eut exhalé son dernier souffle, Joseph prit l'enfant entre ses bras, et le présenta à Christophe et à Jean, qui jurèrent chacun de veiller sur lui avec l'affection d'un père. A quelques jours de là, l'orpheline fut baptisée à Bignic. En sa qualité de parrain, Jean lui donna le nom de sa patronne ; mais Christophe voulut qu'elle portât en même temps le nom du brick sur lequel les Legoff avaient fait fortune, et c'est ainsi qu'elle fut inscrite sur les registres sous les deux noms de Jeanne et de Vaillance.

IV

Dès lors on put voir au Coat-d'Or un spectacle étrange et touchant. Ce que n'avaient pu faire ni les

prières de Joseph, ni le mariage de Jérôme, ni la présence d'une grave épouse, une petite fille blanche et rose le fit par enchantement.

Sur le bord des deux tombes qui venaient de s'ouvrir sous leurs yeux, Christophe et Jean avaient déjà senti leurs mauvaises passions chanceler; ils les virent s'abattre et s'éteindre peu à peu au pied d'un berceau. Ces deux hommes en arrivèrent sans effort à toutes les puérilités de l'amour; ils rivalisèrent de maternité avec Joseph, et ce fut un spectacle touchant, en effet, de les voir tous trois penchés sur ce nid de colombe, épiant les premiers gazouillements et les premiers battements d'ailes.

L'enfant grandit; avec elle grandit l'affection des trois frères. C'était une belle enfant, vive, pétulante, pleine de vie et de santé, portant bien le nom que lui avait donné Christophe. Chez elle toutefois le caractère viril n'excluait aucun charme; à peine échappait-elle au berceau, qu'elle avait déjà le gracieux instinct des coquetteries de la femme. Cet instinct, où l'avait-elle pris ? C'est ce que nul ne saurait dire. Le lis sort blanc et parfumé d'une bulbe noire et terreuse; le papillon sort de sa chrysalide étincelant d'or et d'azur.

Elle grandit en pleine liberté, dans le robuste sein d'une âpre et sauvage nature. Le soleil de la côte et le vent de la mer brunirent la blancheur de son teint; sa taille s'élança, ses membres s'assouplirent, elle poussa svelte et vigoureuse, comme la tige d'un palmier. Christophe et Jean la formèrent aux exercices du corps, Joseph prit la direction de son cœur et de son esprit. Les deux premiers la bercèrent avec

de belliqueux récits; le troisième lui inspira le goût de l'étude et des arts. Christophe la familiarisa avec les jeux de l'Océan, Jean avec l'équitation et les armes; Joseph surveilla l'épanouissement de son intelligence. Il en modéra l'essor aventureux et s'appliqua de bonne heure à tempérer les mâles tendances que Jean et Christophe se plaisaient à développer en elle. Il n'y réussit qu'à demi; mais Jeanne était douée d'une distinction native et d'une instinctive élégance, qui, à défaut de Joseph, auraient combattu victorieusement les influences d'un entourage vulgaire. Non-seulement elle ne prit rien de son oncle le marin, rien de son oncle le soldat, mais ce fut elle au contraire qui les embellit d'un reflet de ses grâces. Au contact de cette aimable créature, leurs mœurs s'adoucirent, leurs façons s'ennoblirent un peu et leur langage s'épura. Elle ne fut d'abord entre leurs mains qu'un jouet précieux et adoré; un sentiment de respect et de déférence se mêla insensiblement à l'expression de leur tendresse.

Ce qu'il y eut de plus étrange, c'est que cette tendresse éveilla tout d'abord en eux le sens de la fortune dont nous parlions tout à l'heure, et qui leur avait manqué jusqu'alors. Pour eux, ils ne changèrent rien à la simplicité de leurs habitudes; pour leur nièce, ils eurent toutes les vanités, toutes les fantaisies du luxe, toutes les perceptions du bien-être. Enfant, ils l'avaient enveloppée de langes à humilier la fille d'un roi; plus tard, pour parer sa chambre, ils s'épuisèrent en folles imaginations, en dépenses extravagantes. Paris envoya ses meubles

les plus recherchés, ses plus riches étoffes ; rien ne sembla trop beau ni trop ruineux pour égayer la cage d'un oiseau si charmant. Le reste, à l'avenant : ils firent pleuvoir sur elle les diamants, les bijoux ; le velours, la soie, la dentelle, arrivèrent par ballots au Coat-d'Or. Le goût et l'à-propos ne présidaient pas toujours à ces prodigalités ; mais Joseph se chargeait d'en corriger les excentricités ; et d'ailleurs Jeanne préférait aux parures dont on l'accablait la robe d'indienne avec laquelle elle courait sur les brisans, et les brins de bruyère en fleur qu'elle tressait dans ses cheveux.

A quinze ans, Jeanne était l'orgueil du Coat-d'Or. Elle tenait de Dieu l'intelligence et la bonté, de Joseph la chaste réserve d'une fille pieuse et charmante, de Christophe et de Jean l'ardeur et l'intrépidité d'une amazone. Avec Joseph, elle cultivait les lettres et les arts ; avec Jean, elle montait à cheval, tirait le pistolet, chassait le lièvre dans les landes ; avec Christophe, elle pêchait le long de la côte, et courait la mer sur une yole légère comme le vent.

C'était toujours à Joseph qu'elle revenait de préférence. Il avait été, il était encore son maître en toutes choses. Il avait mis à parer son esprit autant d'amour et de soin qu'en mettaient Jean et Christophe à parer sa beauté naissante. Il lui avait enseigné ce qu'il savait de peinture et de musique ; ils lisaient ensemble les poëtes ; durant les beaux jours ils étudiaient dans les champs l'histoire des insectes et des fleurs. Pendant les soirées d'hiver, l'enfant se mettait au piano, Joseph prenait son violoncelle, et tous deux exécutaient de petits concerts, tandis que les

deux autres, assis au coin du feu, écoutaient dans un ravissement ineffable. Jeanne jouait sans talent, elle chantait sans beaucoup d'art ni de méthode; mais elle avait une voix fraîche, un goût pur, un sentiment naïf : on l'écoutait comme on écoute les fauvettes, sans se demander si elles chantent bien ou mal : on se sentait charmé, sans savoir comment ni pourquoi.

Elle avait ainsi dans toute sa personne un charme indicible que Christophe et Jean subissaient en esclaves amoureux de leur chaîne. L'affection de Joseph semblait plus grave et plus réfléchie. Jeanne était, dans la plus large acception du mot, ce qu'on est convenu d'appeler un enfant gâté : fantasque, volontaire, mobile comme l'onde, elle avait tous les caprices d'une reine de quinze ans. Joseph la grondait bien parfois ; mais c'était, dans le fond de son cœur, une adoration qu'on pourrait comparer à celle des anges aux pieds de la Vierge. Cette âme tendre et poétique avait enfin rencontré une jeune sœur à son image ; le ramier n'était plus seul au nid ; le daim avait trouvé sa compagne.

Quant à l'affection du marin et du soldat, ce devint un culte insensé. Les mères elles-mêmes n'auraient pas de mot pour exprimer un semblable délire. Enfant, ils l'avaient bien aimée ; mais quand ces deux hommes, qui n'avaient eu jusqu'à présent aucune révélation de la beauté, de la grâce et de l'élégance, virent sous leur toit, à leur foyer et à leur table, une jeune et belle créature, élégante et gracieuse, aimable autant que belle, vivant familièrement de leur vie, tendre, caressante, rôdant autour

d'eux, et leur rendant en cajoleries de tout genre les attentions qu'ils avaient pour elle, ces deux hommes en perdirent la tête, et leur amour, exalté par l'orgueil, ne connut plus ni borne ni mesure. Toutefois, ils l'aimaient surtout parce que c'était sa blanche main qui les avait tirés tous deux du gouffre de passions honteuses. Ils se plaisaient à établir de mystérieux rapports entre cette enfant et l'ancien brick dont elle portait le nom. L'un avait été l'arche de leur fortune, l'autre était devenu, pour ainsi dire, l'arche de leur honneur. Il leur semblait qu'en portant le nom du vieux corsaire, Vaillance ennoblissait et purifiait la source de leurs richesses.

Cet amour prit à la longue tous les caractères de la passion; ce fut de part et d'autre des jalousies, des rivalités qui remplirent le Coat-d'Or de coquetteries adorables. Jaloux de Joseph, Jean et Christophe étaient en même temps jaloux l'un de l'autre. Les vieilles haines du drapeau et du pavillon s'étaient réveillées; mais la jeune fille avait un art merveilleux pour faire à chacun sa part et tenir la balance des amours-propres dans un parfait équilibre; elle appelait Christophe son oncle l'amiral, et Jean son oncle le colonel. Une lutte inavouée n'en existait pas moins entre eux. Chacun se tenait à l'affût pour surprendre les fantaisies de Jeanne; ils la questionnaient en secret et usaient de mille ruses pour se vaincre mutuellement en munificence.

Voici, par exemple, ce qui arriva pour le quinzième anniversaire de la naissance de Vaillance.

Plusieurs mois auparavant, Christophe et Jean s'étaient consultés entre eux pour savoir ce qu'ils

donneraient à leur nièce, à l'occasion de ce solennel anniversaire.

« Toute réflexion faite, — avait dit Jean, — cette fois, je ne donnerai quoi que ce soit à Jeanne. Sa dernière fête m'a ruiné. D'ailleurs l'enfant n'a besoin de rien. Je me réserve pour l'année prochaine.

— Puisqu'il en est ainsi, — s'était écrié Christophe, — je suivrai ton exemple, frère Jean. Vaillance a plus de bijoux et de chiffons qu'il n'en faudrait pour parer toutes les femmes de Saint-Brieuc. Ses dernières étrennes ont mis ma bourse à sec. Je m'abstiendrai comme toi, et nous verrons l'an prochain.

— C'est le parti le plus sage, — avait ajouté Jean.

— Nous avons fait assez de folies, — avait ajouté Christophe.

— Eh bien, c'est entendu, — avait dit Jean ; — nous ne donnerons rien à l'enfant pour son quinzième anniversaire.

— C'est convenu, » avait dit Christophe.

Le grand jour étant arrivé, Jeanne, qui avait compté sur de magnifiques présents, s'étonna de voir ses oncles venir l'embrasser les mains vides. Il n'y eut que Joseph qui lui offrit un bouquet de fleurs écloses au premier souffle du printemps.

Cependant Christophe riait dans sa barbe, et Jean avait un air de satisfaction diabolique.

Sur le coup de midi, voici qu'un haquet, traîné par un cheval et chargé d'une immense caisse, s'arrête devant la porte du Coat-d'Or. On transporte la caisse dans une des salles du château ; et tandis qu'on en brise les planches et que la jeune fille rôde à l'entour se demandant avec anxiété quelle merveille va sortir

des flancs du monstre de sapin, Christophe et Jean se frottent les mains, en se regardant l'un l'autre à la dérobée et d'un air narquois. Enfin les planches croulent, le foin est arraché : il ne reste plus que la toile d'emballage qui cache encore le trésor mystérieux. Jeanne est pâle, immobile ; l'impatience et la curiosité agitent son jeune cœur. Christophe et Jean l'observent tous deux avec complaisance. Bientôt la toile crie sous les ciseaux qui la déchirent, le dernier voile tombe, la jeune fille bat des mains, Christophe et Jean triomphent chacun de son côté.

C'était un beau piano d'ébène à filets de cuivre, d'un travail exquis, d'un goût charmant, d'une richesse merveilleuse. Jeanne, qui n'avait eu jusqu'à ce jour qu'un méchant clavecin acheté à Saint-Brieuc dans une vente publique, demanda lequel de ses oncles elle devait remercier d'une si aimable surprise.

A cette question, chacun d'eux prit un air de modeste vainqueur.

« C'est une bagatelle, — disait Jean.

— C'est moins que rien, disait Christophe.

— Ce n'est pas la peine d'en parler, — ajoutait le premier.

— Cela ne vaut pas un remercîment, — ajoutait le second.

— Enfin, mes oncles, qui de vous est le coupable ? — s'écria Jeanne en souriant, — car c'est le moins que je l'embrasse.

— Puisque tu le veux... — dit Christophe.

— Puisque tu l'exiges... — dit Jean.

— Eh bien ! c'est moi, » s'écrièrent-ils à la fois en ouvrant leurs bras à Vaillance.

A ce double cri, ils se tournèrent brusquement l'un vers l'autre.

« Il paraît, — dit Christophe, — que notre frère Jean veut rire.

— Il me semble, — répliqua Jean, — que notre frère Christophe est en humeur de plaisanter.

— Je ne plaisante pas, — dit Christophe.

— Et moi, — dit Jean, — je ne ris guère. »

Le fait est qu'ils n'avaient envie de rire ni l'un ni l'autre. Les yeux de Christophe lançaient des flammes ; hérissés et frémissants, les poils roux de la moustache du soldat semblaient autant d'aiguilles menaçantes, prêtes à sauter au visage du marin irrité.

— Mes oncles, expliquez-vous, — dit la jeune fille qui, non plus que Joseph, ne comprenait rien à cette scène.

— Je soutiens, — s'écria Christophe, — que c'est moi, Christophe Legoff, ex-lieutenant du brick *la Vaillance*, qui donne à ma nièce le piano que voici.

— Et moi, j'affirme, — s'écria Jean, — que c'est moi, Jean Legoff, ex-officier de la grande armée, qui donne à ma nièce le piano que voilà.

— Comment, mille diables ! — s'écria Christophe en serrant les poings, — un piano qui me coûte mille écus !

— Mille écus que j'ai payés, — répliqua Jean avec assurance.

— J'en ai le reçu, — dit Christophe.

— Le reçu ? je l'ai dans ma poche ! » s'écria Jean en tirant une lettre qu'il ouvrit et qu'il mit sous le

nez du marin, tandis que celui-ci dépliait un papier qu'il mettait sous le nez du soldat.

Heureusement un second haquet venait de s'arrêter devant la porte du château, et au plus fort de la dispute, les serviteurs introduisirent dans la salle une seconde caisse exactement semblable à la première. Dès lors tout fut expliqué. Christophe et Jean, à l'insu l'un de l'autre, avaient eu la même pensée ; le même jour, à la même heure, deux pianos à l'adresse de Jeanne étaient arrivés à Saint-Brieuc par deux roulages différents.

— Ah ! traître ! — dit Christophe en s'approchant de Jean, — tu devais ne rien donner ! tu te réservais pour l'année prochaine !

— Et toi ! maître fourbe, — répliqua Jean, — tu prétendais que ta bourse était vide !

— A bon chat bon rat.

— A corsaire corsaire et demi. »

Cependant, que faire de deux pianos ? L'un était d'ébène, l'autre de palissandre, tous deux également riches, admirablement beaux tous deux. Christophe vantait celui-ci et Jean exaltait celui-là ; entre les deux longtemps Jeanne hésita. Il se fût agi pour Jean et pour Christophe d'un arrêt de vie ou de mort que leurs angoisses n'auraient été ni moins vives ni moins poignantes. Pour contenter à la fois son oncle l'amiral et son oncle le colonel, la jeune fille décida qu'on porterait dans sa chambre le piano de palissandre, et qu'on laisserait au salon le piano d'ébène.

Ainsi passait le temps.

Afin qu'aucun des caractères de la passion ne manquât à l'amour de ces hommes, cet amour, sans

s'en douter, en était arrivé, même dans le cœur de Joseph, à un naïf et monstrueux égoïsme. Jamais il ne leur était venu à l'esprit que cette jeune fille pût avoir d'autres destinées à remplir que de distraire et d'occuper leurs jours. Ils croyaient ingénument que cette fleur de grâce et de beauté ne s'était épanouie que pour embaumer leur maison. Telle était en ceci leur aveugle sécurité, qu'ils n'avaient pas même abordé la pensée que ce trésor pût leur échapper.

Jeanne, de son côté, ne semblait pas se douter qu'il y eût sous le ciel des êtres plus aimables que ses trois oncles, une existence plus délicieuse que celle qu'on menait au Coat-d'Or. Bignic était pour elle le centre du monde; ses rêves n'allaient pas au delà de la distance que son cheval pouvait mesurer en une demi-journée. Jamais elle n'avait tourné vers l'horizon un regard ardent ou curieux; elle n'avait jamais entendu dans son jeune sein ce vague murmure qui s'élève au matin de la vie, pareil au bruissement mystérieux qui court dans les bois aux blancheurs de l'aube. L'activité d'une éducation presque guerrière l'avait préservée du mal étrange nommé la rêverie, qui tourmente l'oisive jeunesse. Son imagination dormait : ce fut une imprudence de Jean et de Christophe qui l'éveilla.

Nous l'avons dit, Christophe et Jean étaient moins jaloux l'un de l'autre qu'ils ne l'étaient tous deux de leur frère. Quoi que pût faire la jeune fille pour cacher les préférences de son cœur, quoi qu'ils pussent eux-mêmes imaginer pour se les attirer, ils comprenaient que Joseph était préféré, et ne se faisaien

point illusion là-dessus, bien que ce fût pour eux un sujet d'étonnement continuel.

« C'est inouï ! — se disaient-ils parfois. — Joseph ne lui a jamais rien donné que des fleurs ; nous nous sommes ruinés pour elle. Il la gronde souvent et ne craint pas de la reprendre ; nous sommes à genoux devant ses défauts. C'est un blanc-bec qui n'a jamais vu que le feu de la cheminée et qui mourra dans la peau d'un poltron ; nous mourrons l'un et l'autre dans la peau d'un héros. Eh bien, c'est ce maraud qu'on aime et qu'on préfère !

— C'est un savant, — ajoutait Christophe en hochant la tête ; — il a inspiré à Jeanne le goût de la lecture ; l'enfant aime les livres, et Joseph lui en prête.

— Si Jeanne aime les livres, dit un jour le soldat fatalement inspiré, — nous lui en donnerons, un peu plus propres et un peu plus galamment vêtus que les sales bouquins de Joseph. »

En effet, dès le lendemain ils écrivirent à Paris ; et au bout de six semaines, en rentrant d'une longue promenade qu'elle avait faite sur la côte, Jeanne trouva dans sa chambre une bibliothèque composée de volumes magnifiquement reliés. C'était, hélas ! la boîte de Pandore. Ce fut la perte du repos de Jeanne.

Rien de plus honnête pourtant que cette collection de livres ; seulement, comme l'élite des poëtes et des romanciers y brillait au premier rang, et que la littérature contemporaine s'y montrait en majorité, c'étaient pour la plupart de très-honnêtes empoisonneurs. Jeanne, et Joseph lui-même, car il ne put résister à la tentation, puisèrent avidement à ces

sources enivrantes : ils y perdirent l'un et l'autre la sérénité de leur âme. Bien qu'il eût laissé depuis longtemps derrière lui les rapides années de la jeunesse, Joseph avait le cœur aussi jeune que celui de sa nièce ; l'innocence et la chasteté avaient conservé dans son bouton virginal la fleur du printemps de sa vie. Ces deux cœurs étaient au même point : les mêmes influences hâtèrent la floraison de l'un et décidèrent le tardif épanouissement de l'autre.

A la lecture de ces poëmes étranges qui ne ressemblaient en rien à ceux qu'ils avaient lus déjà, à ces lectures passionnées faites en commun, assis l'un près de l'autre, le jour sur le sable fin et doré des baies solitaires, le soir à la lueur de la lampe, Joseph se troubla. Que se passait-il en lui ? Dieu seul a pu le savoir. Pour Jeanne, elle devint tout à coup inquiète, rêveuse, agitée, passant tour à tour d'une folle gaieté à une sombre mélancolie, sans qu'elle pût se rendre compte de sa joie ou de sa tristesse. Bientôt elle se demanda si le monde finissait à l'horizon, si Bignic était la capitale de l'univers, si sa vie devait s'écouler tout entière sous le toit enfumé du Coat-d'Or. Vainement ses oncles, pour la distraire, redoublèrent autour d'elle de tendresse et de soins : elle s'irritait de leurs soins et de leur tendresse. Joseph assistait silencieusement à ce premier trouble des sens qui s'éveillent ; longtemps il fut seul dans le secret de cette âme qui ne se connaissait pas elle-même.

Cependant, à la longue, éclairés par leur égoïsme plutôt que guidés par la délicatesse de leurs perceptions, Jean et Christophe finirent par entrevoir con-

fusément la cause du mal qui tourmentait leur nièce. Joseph n'en avait saisi que le côté poétique et charmant ; natures moins élevées et médiocrement idéales, Christophe et Jean en saisirent le côté physique et réel. Ces avares comprirent enfin que le trésor qu'ils avaient enfoui dans leur demeure pouvait leur échapper d'un jour à l'autre ; ils comprirent que l'oiseau qu'ils avaient mis en cage avait grandi, qu'il avait des ailes, et qu'au premier cri de quelque oiseau voyageur qui l'appellerait dans les plaines de l'air, il s'envolerait à travers les barreaux de sa prison dorée. En un mot, pour nous servir d'un langage moins figuré et plus en rapport avec les idées des deux oncles, ils découvrirent que Jeanne avait seize ans et qu'un jour viendrait inévitablement où il faudrait songer à la marier.

Or, ils ne se dissimulaient pas que Jeanne mariée était perdue pour eux. Ils se rendaient justice mutuellement. Jean se disait qu'un homme que Jeanne aurait choisi ne se déciderait jamais à vivre près d'un être aussi grossier que le forban ; Christophe pensait, de son côté, qu'un époux du choix de leur nièce ne consentirait pour rien au monde à mêler son existence à celle d'un personnage aussi mal élevé que son frère le caporal. Ils convenaient ensemble que le Coat-d'Or n'était rien moins qu'un lieu de délices, et que deux tourtereaux s'ennuieraient bientôt de roucouler dans un pareil nid. Enfin, en admettant que le jeune ménage se résignât à vivre auprès d'eux, l'égoïsme de leur folle tendresse se révoltait à la pensée que Jeanne, cette fille adorée, leur amour, leur joie, leur orgueil, pouvait cesser de

leur appartenir et passer dans les bras d'un homme qui oserait l'appeler sa femme au nez de Jean et à la barbe de Christophe.

Les choses en étaient là, quand, par un soir d'orage, un coup de canon retentit sur les flots de la mer en courroux.

V

Les trois frères, suivis de tous leurs serviteurs, coururent aussitôt sur la dune. Ils y trouvèrent les pêcheurs de Bignic, accourus comme eux aux signes de détresse. Christophe fit allumer de grands feux de distance en distance. A partir du moment où le navire en perdition eut remarqué qu'on répondait à ses signaux et qu'on était à portée de le secourir, il ne cessa point de tirer du canon de trois minutes en trois minutes. Il était si près de la côte, qu'on entendait du rivage, malgré le bruit de la tempête, les cris des matelots et le sifflet du maître qui commandait la manœuvre ; mais la mer était trop mauvaise pour qu'on pût mettre aucun bâteau dehors, et la nuit si sombre, si épaisse, qu'on ne distinguait sur les flots que la lueur qui précédait chaque détonation. On présumait que c'était un bâtiment près de sombrer sous voiles, ou bien échoué sur un des bancs de sable assez communs dans ces parages.

En effet, au lever du jour, on aperçut, à quelques encâblures de la plage, les vergues d'une frégate engravée dans le sable, et qu'on reconnut, au pavillon, pour appartenir à la marine anglaise. Il y avait des instants où la mer, en se retirant, laissait à décou-

vert tout le corps du navire, d'autres où, revenant avec une incroyable furie, elle l'ensevelissait sous des montagnes écumantes. Le pont semblait désert; le canon ne tirait plus, déjà les lames avaient jeté plus d'un cadavre sur la grève.

On pouvait supposer que tout l'équipage avait péri, lorsqu'à l'aide d'une longue-vue, Christophe s'assura qu'il restait des vivants à bord.

« Allons, enfants ! — s'écria-t-il en s'adressant aux pêcheurs, — il paraît que tout n'est pas fini là-bas. Ce sont des Anglais, c'est vrai; mais lâche est celui qui, pouvant sauver un chien qui se noie, ne lui tend pas une main secourable. »

A ces mots, aidé de Jean et de Joseph, il poussa vers la mer une des chaloupes qu'on avait tirées bien avant sur la plage, et lorsque la frêle embarcation fut près d'être soulevée par les vagues :

« Enfants ! — s'écria Christophe en saisissant une rame de chaque main ; — pour gagner le navire, et ramener ici ce qui survit de l'équipage, il ne me faut plus que six bras !

— Bien, mon oncle ! bien, mon brave Christophe ! s'écria Jeanne en l'embrassant avec effusion. »

Après avoir passé toute la nuit, debout, à sa fenêtre ouverte, la jeune fille, au lever du jour, était accourue sur la falaise. Elle se tenait près de ses oncles, enveloppée d'un manteau, tête nue, les cheveux au vent.

Cependant nul n'avait répondu à l'appel de Christophe. Quoiqu'un peu calmée, la mer était encore furieuse ; pas un des pêcheurs ne bougeait.

« Comment, tas de gueux ! — dit Christophe avec

colère, — vous restez immobiles et les mains dans vos poches, lorsqu'il y a là-bas des malheureux qui vous appellent ! Quoi ! sur quinze ou vingt drôles que vous êtes ici, il n'y en a pas trois de courage et de volonté ! »

Les pêcheurs se regardaient entre eux d'un air embarrassé.

« Allez, — dit Jeanne avec mépris, — ne vous exposez pas plus longtemps au grand air ; la bise est froide, vous courriez risque de vous enrhumer. Retournez à Bignic, et envoyez-nous vos femmes ; elles prendront vos rames, tandis que vous filerez leurs quenouilles. En attendant, à nous quatre, mes oncles ! — ajouta l'intrépide enfant, prête à sauter dans la chaloupe ; — les bras de Joseph et les miens ne seront pas d'un grand secours, mais Joseph priera Dieu pour le succès de l'entreprise, et moi, je chanterai pour égayer la traversée. »

En voyant chez cette jeune fille tant de résolution, les pêcheurs rougirent de leur pusillanimité, et pour trois qu'avait demandés Christophe il s'en présenta vingt. Christophe prit trois des plus vigoureux, les arma de rames solides ; puis, après avoir embrassé sa nièce et serré la main à ses frères, il s'élança dans la chaloupe, suivi de ses trois compagnons. Ce ne fut pas sans peine qu'on parvint à mettre la barque à flot ; enfin une vague terrible la souleva et l'emporta en rugissant.

Les yeux au ciel, les mains croisées sur sa poitrine, Joseph priait avec ferveur. Silencieux et groupés çà et là sur les rochers du rivage, la jeune fille, Jean et les pêcheurs suivaient d'un regard avide les évolu-

tions de la chaloupe, qui apparaissait de loin en loin sur la cime d'une vague, pour disparaître presque aussitôt dans un abîme. On eût dit que l'Océan, irrité de tant d'audace, avait redoublé de fureur. Le découragement et l'épouvante se peignaient sur tous les visages; il n'y avait que Jeanne qui espérât encore. Vainement les lames se brisaient à quelques pieds au-dessous d'elle avec un horrible fracas ; exaltée par l'héroïsme de Christophe, elle était calme, presque sereine, et, confiante en Dieu, semblait dominer la tempête. Cependant il y eut un instant où un cri de terreur sortit de toutes les poitrines ; une énorme voûte d'eau, pareille à un édifice qui s'écroule, venait de s'abattre sur la chaloupe, qu'elle avait, pour ainsi dire, ensevelie sous ses liquides décombres. Il y eut dix minutes de mortelle attente. Enfin, un cri de joie retentit sur la plage : la barque avait reparu à une portée de fusil du navire.

Ayant appuyé sur l'épaule de son oncle la longue-vue dont on s'était servi déjà une fois, Jeanne colla son œil sur le petit verre de la lunette.

« Jeanne, que vois-tu ? » lui demanda son oncle le soldat.

Après quelques instants de muette observation :

« Je vois, — dit-elle, — un bâtiment qui me fait l'effet d'être bien malade : tous les mâts sont brisés : les flots le soulèvent de l'arrière à l'avant comme s'ils voulaient le mettre sens dessus dessous. Il y a des instants où la carène est droite en l'air. — Sur le pont, pas une âme... Attendez pourtant !... Si !... je vois un homme, un seul, qui se tient aux bastingages. Les autres auront péri : pauvres gens ! — Il

fait des signes, — sans doute à Christophe. On dirait qu'il lui crie de s'en retourner. — Il n'a pas l'air d'avoir peur. — Il est vêtu d'un frac bleu et porte une épée au côté.

— C'est un officier, — dit Jean.

— La chaloupe, voici la chaloupe ! — s'écria-elle. — Seigneur ! elle va se briser contre le flanc du navire... Non, Dieu soit béni ! une lame amortit le choc. — On jette un câble à l'officier. — Pourquoi ne se hâte-t-il pas de descendre ? qu'attend-il ? que de temps perdu ! — Il parle à Christophe, Christophe lui répond. Quelle folie ! c'est bien de causer qu'il s'agit ! — Christophe est en colère, je le devine à ses gestes ; il jure comme un damné ; je ne l'entends pas, mais je le parierais. — Bon ! il s'élance sur le pont de la frégate ; — il prend l'officier à bras-le-corps, — l'enlève comme une plume et le jette dans la chaloupe ; — à son tour, il y descend. Que Dieu protége leur retour ! »

Le retour fut rapide. Le vent et la mer poussaient l'embarcation vers la côte. Lancée par la vague comme une flèche par un arc de fer, elle vint, en moins de quelques minutes, labourer le sable de la plage. A peine Christophe eut mis pied à terre, que Jeanne lui sauta au col et l'embrassa à plusieurs reprises.

« Je suis fière de vous, — lui dit-elle avec un sentiment d'orgueilleuse tendresse dont Jean et Joseph purent être un instant jaloux.

— Il n'y a pas de quoi, — répondit Christophe, qui pensait n'avoir rien fait que de simple et de naturel. — Nous sommes arrivés trop tard et n'avons pu en ramener qu'un seul ; encore, mille tonnerres ! ce

n'a pas été sans peine, car ce diable d'homme avait décidé qu'il périrait avec sa frégate. L'enragé a fait plus de façons pour se laisser sauver qu'on n'en fait généralement pour se laisser conduire à la mort. Enfants, — ajouta-t-il en s'adressant aux marins qui l'avaient assisté, — vous allez nous suivre au château, où l'on aura soin de vous. » Puis, se tournant vers l'officier anglais, il s'apprêtait à l'interpeller, mais il resta muet et respectueux devant la douleur de cet homme.

L'étranger contemplait d'un air sombre les cadavres que la mer avait jetés sur la grève. Il allait à pas lents de l'un à l'autre et les appelait par leur nom. Il en avait nommé plusieurs, quand tout d'un coup il en reconnut un dont la vie sans doute lui avait été particulièrement chère : aussitôt qu'il l'aperçut, il s'agenouilla près de lui avec un morne désespoir et demeura longtemps à lui parler, comme si le mort avait pu l'entendre.

Tous les témoins de cette scène étaient profondément émus.

« Infortuné ! — dit Jeanne ; — il pleure un frère ou un ami.

— Oui, — dit Christophe, qui entendait un peu l'anglais, — il l'appelle son frère, son ami, son cher et malheureux Albert. Ç'a beau être des Anglais, c'est égal, ça vous brise l'âme...

— Allons, milord, — ajouta-t-il en s'approchant de l'officier, — vous verseriez toutes les larmes de votre corps que vous ne rendriez pas ces braves gens à la vie. C'est un malheur, vous n'y pouvez rien, et, en fin de compte, vous avez fait votre devoir. Je vous

tiens pour un homme d'honneur, pour un brave et loyal marin, et, s'il en est besoin, j'irai témoigner pour vous devant le conseil de l'amirauté britannique. Que diable, milord, ayez du courage ! On fait naufrage, on échoue, on perd son navire, cela se voit tous les jours et peut arriver au premier amiral de France ou d'Angleterre ; on n'est pas déshonoré pour si peu. L'Océan est notre maître à tous; c'est un mauvais coucheur qui, au moment où on y pense le moins, vous jette brutalement dans la ruelle du lit. Je vous affirme, moi, que vous êtes un homme de cœur; et si nous nous étions rencontrés, voilà quelque vingt-cinq ans, sur la mer que voici, à portée de boulet, vous sur votre frégate et moi sur le brick *la Vaillance*, je vous jure que nous nous serions dit bonjour d'une singulière façon. »

Christophe ajouta quelques mots pour l'engager à venir au Coat-d'Or; mais l'étranger ne paraissait pas entendre ce qu'on lui disait. Debout, les bras croisés sur sa poitrine, il se tenait immobile, les yeux attachés sur sa frégate, que les flots continuaient de battre à coups redoublés. Il resta longtemps ainsi, sans qu'il fût possible de l'arracher à ce spectacle déchirant. Enfin, sous les assauts incessants de la lame, le corps du navire craqua, s'entr'ouvrit, et, au bout de quelques secondes, les vagues roulaient sans obstacle sur la place qu'il avait occupée. L'officier pressa sa poitrine avec désespoir, des larmes silencieuses roulèrent le long de ses joues.

Par un brusque mouvement de pitié, Jeanne et Joseph lui prirent chacun une main. Il abaissa un regard triste et doux sur la jeune fille, puis, sans rien

dire, il lui offrit machinalement son bras et se laissa emmener comme un enfant.

On s'achemina vers le Coat-d'Or. Jean et Christophe marchaient en avant; Jeanne les suivait, appuyée sur le bras de l'officier anglais. Joseph était resté sur la grève pour s'occuper des cadavres que la mer y avait jetés. Le trajet fut silencieux. Une fois dans le salon : « Monsieur, — dit Christophe s'adressant à l'étranger, — vous êtes en France, sur les côtes de Bretagne, dans le château des trois frères Legoff. Voici Jean ; je suis Christophe ; le troisième veille sur vos morts ; cette belle enfant est notre nièce bien-aimée. Je ne vous aurais pas sauvé à votre corps défendant que nous n'en se serions pas moins disposés à remplir vis-à-vis de vous tous les devoirs de l'hospitalité. Veuillez donc regarder cette maison comme la vôtre, et croire que nous ne négligerons rien pour vous aider à supporter le malheur qui vous a frappé.

— Vous êtes notre hôte, — ajouta Jean.

— Nous sommes vos amis, — dit Jeanne.

— Nobles cœurs! généreuse France que j'ai toujours aimée! » s'écria l'étranger d'une voix attendrie en portant à ses lèvres les doigts de la jeune fille.

Puis, reprenant le flegme britannique, il tendit la main à Christophe et lui dit :

« Je m'appelle George, officier de marine, ce matin encore capitaine de frégate, au service de l'Angleterre. Vous m'avez sauvé malgré moi ; je voulais, je devais mourir à mon bord. Cependant je vous remercie.

— Pour m'exprimer votre reconnaissance, atte

dez, sir George, que vous ayez goûté de nos vieux vins de France, répliqua Christophe en l'invitant à s'asseoir à une table qu'on venait de servir. — Je prétends vous prouver, Monsieur, qu'il n'est point de si triste vie qui n'ait encore plus d'un bon côté. »

Sir George était épuisé par le besoin autant que par l'émotion. Toutefois, avant de s'asseoir à la place que Christophe lui indiquait, il demanda à se retirer dans la chambre qu'on lui avait préparée à la hâte, mais à l'arrangement de laquelle la prévoyance de Jeanne avait présidé.

Lorsqu'il revint, il s'était débarrassé du caban qui recouvrait son uniforme, et avait réparé, autant qu'il l'avait pu, le désordre de sa toilette. Dans le trouble des premiers instants, Jeanne n'avait pas songé à remarquer si l'hôte que lui envoyait la tempête était beau ou laid, jeune ou vieux; elle n'avait vu que la douleur, elle n'avait été préoccupée que du désastre de cet homme. D'ailleurs, il eût été difficile alors de pouvoir juger des avantages extérieurs de sir George. Un caban du Levant l'enveloppait tout entier; il avait son chapeau enfoncé sur la tête; ses cheveux humides lui cachaient à moitié le visage; ses mains se ressentaient du rude métier qu'il venait de faire. Lorsqu'il reparut, Jeanne et ses oncles ne purent s'empêcher d'être frappés de sa jeunesse et de son bon air.

C'était un grand et beau jeune homme qui pouvait avoir de vingt-cinq à vingt-huit ans au plus; il avait le teint d'une mate blancheur qui faisait ressortir le limpide azur de ses yeux; deux moustaches blondes et fines se relevaient fièrement de chaque côté d'une

lèvre pâlie par la fatigue, mais qui devait être habituellement fraîche et rose. Ses cheveux blonds et soyeux, négligemment rejetés en arrière, laissaient voir un front dont la tristesse et les ennuis n'avaient point altéré l'albâtre intelligent et pur. Sa taille était souple et mince, l'uniforme lui seyait à ravir. A peine entré, il alla droit à Jeanne et lui offrit gravement, pour la conduire à table, une main blanche et délicate.

« Pardieu ! Monsieur, — s'écria Christophe en le faisant asseoir près de lui vis-à-vis de sa nièce, vous avez dû rire tout à l'heure quand je vous ai parlé de ce qu'on aurait pu voir dans le cas où mon brick et votre frégate se seraient rencontrés voilà vingt-cinq ans : c'est à peine alors si vous étiez né. Capitaine de frégate, à votre âge ! vous n'avez pas perdu votre temps. Et vous vouliez mourir, jeune homme ! En vérité, c'eût été dommage, car, pour peu que vous continuiez, vous serez amiral à trente ans. »

Sir George ne répondit d'abord que par un pâle sourire; puis il conta dans tous ses détails l'histoire du sinistre qu'il venait d'essuyer. Chargé de protéger les intérêts du commerce anglais sur les côtes de France, il avait été surpris la veille par un coup de vent furieux qui, après lui avoir fracassé sa mâture, l'avait jeté sur les hauts-fonds semés de récifs et de bancs de sable qui le séparaient du rivage. Il avait tiré le canon toute la nuit. Vers le matin, un peu avant le lever du jour, comme le bâtiment menaçait à chaque instant de s'entr'ouvrir, on avait mis les canots à la mer ; tout l'équipage, peu nombreux d'ailleurs, s'y était précipité, et lui-même se préparait à des-

cendre, quand la dernière embarcation avait été violemment emportée par les vagues. Aux cris de détresse qui s'étaient tout à coup élevés sur les flots, puis au silence de mort qui les avait suivis, sir George avait compris que c'en était fait de ses marins et de ses amis.

« Oui, — s'écria-t-il, — je voulais mourir, et à cette heure encore, dussiez-vous m'accuser d'ingratitude, je regrette que vous m'ayez sauvé ! Je voulais mourir, puisque tous les miens avaient péri et que je ne devais plus revoir mon cher Albert, la meilleure partie de moi-même. Je voulais que la mer, qui l'avait englouti, me servît de tombeau, et mon navire de cercueil. Hélas ! c'était mon premier commandement, — ajouta-t-il en rougissant d'une noble honte. — J'aimais ma frégate comme on aime une première amante : elle était pour moi comme une jeune et belle épouse. Il m'eût été doux de périr avec elle.

— Ce langage me plaît, — dit Jean, — et vous êtes un brave jeune homme, — ajouta-t-il en lui tendant la main par-dessus la table. — Quant à votre gouvernement, merci ! c'est une autre affaire ; nous en reparlerons.

— Buvez un coup ! — s'écria Christophe en remplissant son verre ; — il en est des frégates comme des amantes et des épouses : pour une perdue, on en retrouve dix.

— Cet Albert était votre frère? — demanda la jeune fille avec un curieux intérêt.

— Il était mon ami. Les mêmes goûts, les mêmes sympathies, les mêmes ambitions nous avaient rapprochés dès l'enfance. Nous avions suivi les mêmes

études, partagé les mêmes travaux. On connaissait si bien notre amitié, qu'on aurait craint de nous séparer. Où l'un allait, l'autre était sûr d'aller. Que de doux rêves n'avons-nous pas échangés, sur le pont de notre navire, durant les nuits sereines, à la clarté des cieux étoilés ! Que d'espérances n'avons-nous pas mêlées et confondues au bruit harmonieux de ces vagues perfides qui devaient sitôt nous désunir ! Nous n'avions qu'une volonté, nous n'étions qu'une âme à nous deux. Et cependant il n'est plus, et je vis ! »

A ces mots, il s'accouda sur la table, et, la tête appuyée sur ses mains, il sembla s'abîmer dans une méditation douloureuse.

« Pauvres jeunes gens ! — s'écria Jeanne avec un naïf attendrissement.

— Ces Anglais ont du bon, — dit Jean en vidant un verre de vin de Bordeaux.

— Il y a d'honnêtes gens partout, — dit Christophe... — Voyons, mon capitaine, — ajouta-t-il en frappant sur l'épaule de sir George, — ne vous laissez pas abattre ainsi. Vous êtes jeune, partant destiné à perdre encore bien des frégates et bien des amis. L'homme de mer doit être prêt à tout. Vous savez le proverbe : Les femmes et la mer, bien fou est qui s'y fie. Moi qui vous parle, j'en ai vu de sévères. Nous avons un ennemi commun : l'Océan vous a pris un ami ; il nous a pris, à nous, notre vieux père et notre jeune frère. Remplissez votre verre : je veux que nous portions un toast à la mémoire de ceux que nous avons aimés. »

Sir George se leva, et, près de porter à ses lèvres le verre que Christophe venait de remplir :

— A la mémoire du père et du frère de mon sauveur! — dit-il, — et puissent descendre sur cette maison hospitalière toutes les bénédictions du ciel! »

Jean, Christophe et la jeune fille s'étaient levés en même temps.

« A la mémoire de sir Albert, qui fut l'ami de notre hôte! — répliqua Christophe, — et puissent descendre dans le cœur de sir George toutes les joies et toutes les consolations de la terre!

— A vous aussi, — ajouta l'officier en saluant Jeanne avec une grave politesse; — à vous, jeune et belle miss, qui, pour me servir des expressions d'un vieux poëte anglais, vous trouvez mêlée à ces souvenirs de deuil comme un myrte en fleur à la sombre verdure des cyprès. »

A ces mots, ils se rassirent tous, et la conversation reprit son cours. Sir George parlait la langue de ses hôtes avec une remarquable facilité, l'accent étranger qu'il y mêlait donnait je ne sais quelle grâce à chacune de ses paroles.

Cependant la jeune fille l'observait avec un étonnement qu'on peut imaginer sans peine.

Jeanne avait été élevée dans la haine de l'Angleterre. Grâce à l'éducation politique que Christophe et Jean avaient donnée à leur nièce, jusqu'alors l'Angleterre n'avait été pour elle que la perfide Albion, la patrie d'Hudson Lowe, une cage de fer dans laquelle l'empereur Napoléon était mort à petit feu, une île d'ogres et d'anthropophages, un nid de serpents au milieu des flots. En outre, elle savait, depuis le berceau, que son père avait été tué par un officier de la marine anglaise. Enfin, elle avait naïvement pensé

jusque-là que tous les marins, excepté dans les poëmes de Byron, juraient, buvaient, fumaient, avaient de larges mains, une longue barbe, et ressemblaient, en un mot, à l'ex-lieutenant du brick *la Vaillance*. Aussi peut-on se faire aisément une idée du charme imprévu qui entoura tout d'abord à ses yeux la présence de sir George au Coat-d'Or. Tout en lui la surprenait, tout la jetait dans des étonnements ingénus qui touchaient presque à l'extase : l'élégance de son langage, la distinction de ses manières, la délicatesse de ses traits, la pâleur de son teint, le bleu de ses regards, et jusqu'à la blancheur aristocratique de ses mains, elle remarquait tout, elle examinait tout avec une chaste curiosité, comme si cet homme n'était pas de la même espèce que Christophe et Jean.

Le repas achevé, sir George alla, sans plus tarder, faire son rapport au consul anglais résidant à Saint-Brieuc. Christophe et Jean l'accompagnèrent et appuyèrent sa déposition de leur témoignage. Ainsi que cela se pratique en pareille occurrence, il fut décidé que sir George attendrait, pour aller se présenter devant le conseil d'amirauté, le départ du premier bâtiment qui ferait voile pour l'Angleterre. D'ici là, le consul lui offrit l'hospitalité ; mais, ne voulant pas désobliger les Legoff, qui insistaient chaleureusement pour qu'il revînt avec eux, sir George demanda qu'il lui fût permis d'établir sa résidence au Coat-d'Or, où d'ailleurs sa présence était nécessaire pour opérer, s'il y avait lieu, le sauvetage des débris du navire.

Le soir du même jour une cérémonie touchante eut

lieu à Bignic. A la tombée de la nuit, les trois Legoff, Jeanne et leurs serviteurs accompagnèrent sir George au cimetière du village. En marchant le long de la plage, l'officier aperçut les lambeaux de son pavillon, que la mer y avait déposés ; il les releva, les baisa tristement et les plaça religieusement sur son cœur. Grâce aux soins de Joseph, tous les cadavres ramassés sur la grève avaient été portés dans une fosse commune, creusée à l'angle du cimetière qui touchait de plus près à l'Océan. Le vieux curé avait dit pour eux la messe des morts sans se soucier de savoir s'ils avaient été durant leur vie catholiques ou protestants. Ce fut lui qui, après les avoir bénis dans leur dernier asile, jeta sur eux la première pelletée de terre, sir George jeta la seconde; puis, quand le fossoyeur eut achevé l'œuvre, au milieu du silence et du recueillement des assistants, sir George planta lui-même sur le sol fraîchement remué qui recouvrait ses frères, une croix de bois, qu'il avait enveloppée des lambeaux du pavillon anglais. Après leur avoir dit une dernière fois adieu, il s'éloigna à pas lents, et la petite caravane reprit le chemin du château.

Le souper fut court, triste et silencieux, véritable repas de funérailles. D'ailleurs, à part les impressions lugubres qu'ils avaient rapportées, tous les convives étaient harassés. La nuit et le jour qui venaient de s'écouler avaient été rudes et laborieux pour tous. N'étant plus exalté par le sentiment impérieux des devoirs qu'il venait de remplir, sir George se soutenait à peine. Jeanne était la seule qui ne sentît point de lassitude : chez elle, l'émotion et la curiosité, le charme du nouveau, l'attrait de l'inconnu,

avaient triomphé de la fatigue. Retirée dans sa chambre, au lieu de chercher le repos, elle resta longtemps accoudée sur l'appui de sa fenêtre, à contempler le magique tableau qui se déroulait devant elle.

La tempête s'était calmée : la lune montait, pleine et radieuse, dans l'azur du ciel rasséréné; l'Océan quittait ses rivages, et, mystérieusement attiré, gonflait son sein encore ému, comme pour aller se suspendre aux lèvres de sa pâle amante.

A la même heure, Joseph veillait de son côté, en proie à un malaise et à une oppression qu'il ne savait comment s'expliquer. Ainsi que Jeanne, il avait été frappé de la distinction de sir George; plus d'une fois, durant la soirée, il avait surpris les regards de sa nièce attachés sur le jeune étranger : il souffrait sans deviner pourquoi.

Jeanne veilla bien avant dans la nuit. Lorsque enfin le sommeil eut fermé ses paupières, elle vit passer dans ses rêves, sous des traits vagues et confus qu'elle crut pourtant reconnaître, tous les types gracieux que les livres lui avaient récemment révélés.

VI

Le lendemain, Jeanne se leva avec le jour. Elle ouvrit sa fenêtre; l'air était doux et le ciel pur : le soleil promettait une de ces belles journées d'hiver qui semblent annoncer le retour du printemps. Excepté les serviteurs, tout le monde dormait encore au château. Sous prétexte de tuer le temps jusqu'à l'heure du déjeuner, la jeune fille revêtit son amazone, fit

seller son alezan et partit au galop, accompagnée, cette fois, d'Yvon, qui la suivit à cheval, conformément aux ordres que lui avait donnés Joseph depuis la dernière équipée de l'enfant. Elle glissait, vive et légère, le long de la côte. A quelque distance du Coat-d'Or, elle aperçut de loin sir George, qui, debout et immobile, contemplait avec mélancolie la mer en cet instant unie comme un miroir. Explique qui pourra les divinations de ces jeunes cœurs! Aucun des serviteurs n'avait vu sortir l'étranger ; on pouvait présumer, sans faire tort à sa vigilance, qu'après les fatigues de la veille sir George reposait encore; cependant, à l'insu d'elle-même, Jeanne, en partant, était sûre de le rencontrer.

Au bruit du galop qui s'approchait, sir George tourna la tête et vit la jeune fille venir à lui, belle, fière et gracieuse comme la Diana du poëte anglais.

A quelques pas de l'officier, le cheval qui portait Jeanne se cabra sous la pression presque imperceptible du mors, et demeura immobile au temps d'arrêt.

Après l'échange des politesses obligées en pareille rencontre :

« Sir George, — dit la jeune fille, — vous devez être plus à l'aise sur le pont d'un navire que sur la selle d'un cheval ; cependant, s'il ne vous déplaisait pas de faire avec moi un temps de galop, je vous offrirais de prendre la monture d'Yvon et de m'accompagner; nous pousserions jusqu'à Bignic et reviendrions ensemble au château. »

A ces mots, Yvon, qui venait de rejoindre sa jeune

maîtresse, ayant mis pied à terre, le capitaine de frégate sauta en selle non sans quelque grâce, et presque aussitôt les deux coursiers partirent de front, et suivirent le sentier étroit qui se dessinait, comme un ruban sinueux, sur la côte. Jeanne remarqua tout d'abord que, pour un officier de marine, sir George était un très-agréable cavalier, et qu'il aurait pu, quant à l'élégance, en remontrer sans peine à l'oncle Jean. Après avoir galopé pendant quelques instants en silence, ils ralentirent le pas de leurs bêtes et peu à peu se prirent à causer. Jeanne raconta naïvement l'histoire du Coat-d'Or et la façon étrange dont elle avait été élevée. Plus grave, plus réservé, sir George ne conta rien de sa vie; mais il arriva qu'en toutes choses ils avaient les mêmes instincts, les mêmes goûts, les mêmes sympathies. Jeanne n'était pas tout à fait étrangère à la littérature britannique; sir George avait un peu de littérature française : ils échangèrent leurs idées et leurs sentiments. On ne saurait calculer de combien de passions naissantes les écrivains se sont ainsi trouvés les complices. Les cœurs se rencontrent dans la même admiration, ce qu'ils n'oseraient se dire l'un à l'autre, c'est le poëte qui le chante.

Après avoir gravi une côte assez rapide, ils s'arrêtèrent, pour laisser souffler leurs chevaux, sur un plateau d'où l'on découvrait une vaste étendue de pays : la mer d'un côté, de l'autre les champs d'ajoncs et de bruyères; ici le clocher élancé de Bignic, là-bas la tour massive du Coat-d'Or. A cette vue, à tous ces aspects, tandis que la jeune fille flattait de la main l'encolure nerveuse de son alezan, sir George

avait laissé tomber la bride sur le cou de sa monture, et promenait autour de lui un regard étonné et rêveur.

Frappée de l'attitude de son compagnon, Jeanne en demanda la raison.

« Je ne saurais trop vous l'expliquer, jeune miss, — répliqua-t-il en ramassant dans sa main la bride de son cheval; — mais vous-même, n'avez-vous jamais éprouvé ce que j'éprouve à cette heure? Ne vous êtes-vous jamais surprise à songer qu'avant de revêtir cette enveloppe charmante vous aviez déjà vécu sur une autre terre et sous d'autres cieux? N'est-il pas des parfums et des harmonies qui réveillent parfois en vous le vague souvenir d'une patrie mystérieuse ? Me voyant étonné et rêveur, vous demandez ce qui se passe en moi : ce qui devra se passer en vous, belle enfant, lorsque vous reverrez le ciel. Il me semble reconnaître ces lieux, que je vois cependant pour la première fois ; il me semble que mon âme, avant d'animer le corps qu'elle habite aujourd'hui, a jadis erré sur ces grèves désertes et sur ces landes solitaires... N'ai-je pas, en effet, respiré déjà les âpres parfums de cette sauvage nature ? — ajouta-t-il en aspirant avec lenteur l'odeur des bruyères et des genêts, mélangée des exhalaisons de la mer. — Ainsi, toutes les fois qu'à l'horizon j'ai vu blanchir un rivage inconnu, j'ai senti mon cœur palpiter et mes yeux se mouiller de pleurs ; je ne touche jamais une terre étrangère sans être tenté de m'agenouiller aussitôt et de la baiser en la nommant ma mère.

— Cette contrée mystérieuse dont nous nous ressouvenons, ce n'est point ici-bas que nous devons la

chercher — sir George, — dit avec gravité la jeune fille, qui se rappelait les pieuses leçons de Joseph.

— Enfant, vous dites vrai, — ajouta George avec tristesse ; — les malheureux et les exilés n'ont point de patrie sur la terre. »

Jeanne comprit qu'il y avait un secret douloureux dans la destinée de son hôte. Elle n'osa pas l'interroger; mais leurs regards se rencontrèrent, et lorsqu'ils rentrèrent au Coat-d'Or, un lien invisible existait déjà entre ces deux âmes.

La présence de sir George donna une vie nouvelle au château. Les repas devinrent plus animés ; les conversations abrégèrent, en l'égayant, le cours des soirées. Sir George avait beaucoup voyagé, beaucoup vu, beaucoup observé. Sous un flegme apparent, sous un fond de tristesse réelle, il cachait un cœur prompt à l'enthousiasme, un esprit facile et parfois enjoué. Pour employer les expressions énergiques de Christophe, c'était un Français cousu dans la peau d'un Anglais. Chez lui, toutefois, l'expansion et la gaieté étaient tempérées par une longue habitude de réserve et de mélancolie. Il ne parlait jamais de lui, se mettait rarement en scène ; mais il racontait avec charme ses voyages en lointains pays. Quoique jeune encore, il avait navigué dans toutes les mers et doublé tous les continents ; les glaces de la Norwége, les rives du Bosphore et les bords de l'Indus lui étaient aussi familiers qu'à Jeanne les falaises de l'Océan qui s'étendent du Coat-d'Or à Bignic. Il connaissait le monde ancien aussi bien que le nouveau monde. Il avait visité les ruines de la vieille Égypte et les forêts de la jeune Amérique. Il disait en poëte ce qu'il

avait vu, ce qu'il avait senti. A tous ces récits le nom d'Albert se mêlait sans cesse, et Jeanne écoutait, comme suspendue aux lèvres de l'étranger.

Puis venaient les vieilles querelles de la France et de l'Angleterre. C'était surtout sur ce terrain que Christophe et Jean se plaisaient à attirer leur hôte. Sir George soutenait noblement l'honneur du pavillon britannique, mais on pouvait deviner que son cœur était pour la France. Il en aimait toutes les gloires, il en respectait tous les malheurs, et presque toujours, à leur grand désappointement, Christophe et Jean trouvaient en lui un complice au lieu d'un adversaire. Sir George apportait dans toutes ces discussions une élégance de formes, une élévation d'idées et une éloquence chevaleresque qui exaltaient d'autant plus l'imagination de Jeanne, que Jean et Christophe ne l'y avaient pas habituée.

Assis sous le manteau de la cheminée, Joseph se mêlait rarement à ces entretiens; les mains sur ses genoux, les pieds sur les chenets, plus que jamais triste et réfléchi, il observait tour à tour avec un secret sentiment de chagrin et de jalousie sir George, et Jeanne qui n'avait plus d'yeux et d'oreilles que pour voir et pour entendre le jeune officier. Tous deux étaient jeunes et beaux; le pauvre Joseph, en les contemplant l'un et l'autre, ne pouvait se défendre d'un mouvement de tristesse et d'envie. Il souffrait: comment n'aurait-il pas souffert? Depuis le jour où cet étranger avait franchi pour la première fois le seuil du Coat-d'Or, c'est à peine si l'ingrate avait eu pour son oncle quelques paroles affectueuses et quelques bienveillants sourires. Sir George l'absorbait

tout entière; Joseph n'était plus qu'un roi détrôné sous ce toit où il avait tenu si longtemps le double sceptre des affections et de l'intelligence. Hélas! le spectacle de ces deux jeunes cœurs qui s'aimaient sans se le dire, peut-être aussi sans le savoir, lui révéla dans toute son étendue le mal de son âme, qu'il ignorait encore. Il le connut enfin, le secret de ce mal qui depuis quelque temps troublait sa veille et son sommeil. Confus et misérable, agenouillé chaque soir devant son prie-Dieu, il appela le ciel à son aide.

Quant aux deux autres Legoff, ils ne remarquaient rien, ils ne soupçonnaient rien ; leur hôte les amusait; en voyant leur nièce reprendre la sérénité de son humeur, Christophe et Jean avaient repris leur sécurité. Ils jouaient ainsi tous trois, sans s'en douter, Joseph le rôle d'un amant jaloux, Christophe et Jean celui de deux maris aveugles.

Il fallait l'inexpérience qu'avaient ces deux hommes de la passion, non-seulement pour ne rien voir de ce qui se passait sous leurs yeux, mais aussi pour n'avoir point prévu, dès l'entrée de sir George au Coat-d'Or, ce qui allait nécessairement arriver. Oui, sans doute, ils s'aimaient, ces deux cœurs. Par quel charme aurait-il pu en être autrement? Depuis longtemps Jeanne était pour l'amour une proie toute prête. Elle entrait dans cet âge où l'amour est comme une flamme inquiète qui cherche à se poser ; elle touchait à cette heure matinale où le blond essaim de nos rêves s'abat autour de la première ruche qui lui est offerte, où nous saluons, comme un ange tout exprès pour nous descendu du ciel, le premier être

que nous envoie le hasard ou la Providence. Age charmant ! heure trop vite envolée ! La jeunesse est comme un arbre en fleur sur le bord d'un chemin; c'est sur le front du premier voyageur qui s'assied sous ses branches qu'elle secoue sa fraîcheur, ses illusions et ses parfums.

Ainsi, au point où en était Jeanne, le premier venu, il faut bien le dire, aurait eu des chances pour absorber à son profit cette séve exubérante qui ne demandait qu'à s'épandre. Or, la destinée servait cette enfant au gré de ses rêves, son imagination n'avait rien à créer à côté de la réalité. Rien n'y manquait, pas même la mise en sène. La nuit sombre, la mer en furie, le canon mêlant sa voix terrible et solennelle aux mugissements de la tempête, une frégate échouée en vue de la côte, tout l'équipage englouti par les flots ; le capitaine seul arraché, malgré lui, au gouffre près de le dévorer : c'était là, assurément, plus qu'il n'en fallait pour émouvoir un cœur romanesque et le disposer en faveur du héros d'une telle aventure.

Pour mettre le comble à tant d'enchantements, ce héros avait en lui toute l'étrangeté de sa position. Il était jeune, intrépide et chevaleresque, grave et réservé, mélancolique et tendre. Enfin, comme s'il n'eût pas suffi de tant de séductions, il y avait dans sa vie un secret douloureux qui l'enveloppait d'un poétique mystère et donnait le dernier trait à sa ressemblance avec les pâles figures que toutes les jeunes filles ont plus ou moins entrevues dans leur songes. Jeanne l'aima ; comment ne l'eût-elle pas aimé ? Et lui-même, à moins d'être indigne d'in-

spirer un si chaste amour, comment ne l'aurait-il point partagé ? Comment n'aurait-il pas, en dépit de toute raison, subi le charme de tant de grâce et de beauté? Ils s'aimèrent sans y songer, sans le savoir, irrésistiblement attirés.

Vingt fois Joseph, qui suivait d'un œil inquiet les progrès que ces deux jeunes gens faisaient, à leur insu, dans l'esprit l'un de l'autre, avait été sur le point d'interroger sa nièce ; la crainte d'éclairer ce cœur, en y touchant, l'en avait toujours empêché. Il comptait d'ailleurs sur le prochain départ de sir George. Cependant, des semaines s'étaient écoulées sans qu'il en eût été question. Par un sentiment de délicatesse que les natures les moins déliées n'auront pas de peine à comprendre, les Legoff s'abstenaient scrupuleusement de toute allusion à ce sujet Jeanne, enivrée, n'y songeait pas, et sir George semblait oublier lui-même qu'il dût partir d'une heure à l'autre. Joseph comptait les jours avec anxiété ; plus d'une fois il était allé en secret à Saint-Brieuc, pour s'informer s'il ne s'y trouvait pas quelque bâtiment en partance pour l'Angleterre. Ce n'était pas seulement la jalousie qui le poussait ; il tremblait aussi pour le repos de Jeanne, il s'effrayait avec raison en songeant à sa destinée. Bien souvent il avait tenté d'éveiller la sollicitude de ses frères ; mais, par une fatalité qui n'est pas sans exemple parmi les maris, Christophe et Jean, si jaloux de leur nièce, s'étaient engoués tout d'abord du seul homme qui dût leur porter ombrage ; ils avaient en lui la confiance la plus naïve et la plus absolue, ce que nous pourrions appeler une confiance conjugale.

Jeanne et sir George continuaient donc de se voir à toute heure, en pleine liberté. Christophe et Jean n'y voyaient aucun mal ; ils n'étaient pas fâchés de faire savoir à un officier de la marine anglaise de quelle façon on entendait l'hospitalité sur les côtes de France ; ajoutez qu'ils se paraient de leur nièce comme d'un joyau qu'ils étaient fiers d'exposer à l'admiration d'un étranger. Plus clairvoyant, Joseph les surveillait avec une vigilance ombrageuse ; mais, quoi qu'il pût imaginer, le pauvre garçon y perdait son temps et sa peine. La jeune fille trouvait toujours, pour lui échapper ou pour l'éloigner, quelque ruse innocente, quelque prétexte ingénieux.

Les accompagnait-il dans leurs excursions sur la grève, si la brise fraîchissait, Jeanne s'apercevait bientôt qu'elle avait oublié son châle ou son manteau ; si le soleil brillait à pleins rayons, c'était son voile ou son ombrelle. Et le bon Joseph de courir au Coat-d'Or, pour revenir à toutes jambes, un cachemire sur le bras ou bien une ombrelle à la main. Mais vainement cherchait-il des yeux Jeanne et sir George, vainement criait-il leurs noms à tous les échos du rivage : les deux ramiers s'étaient envolés; quand le soir les ramenait au gîte, si Joseph fai-is mine de vouloir sermonner l'enfant, Jeanne se récriait aussitôt, affirmait qu'elle avait attendu Joseph, le grondait de n'être pas revenu, se plaignait à l'avance d'un rhume ou d'un coup de soleil qu'elle devrait à coup sûr à sa négligence, tout cela avec tant d'esprit et de gentillesse, que Christophe et Jean se rangeaient bien vite de son côté, et que Joseph se voyait tancé par tout le monde.

Ce qui le tourmentait surtout, c'étaient les courses à cheval. Jeanne partait seule, au soleil levant, accompagnée d'Yvon. Sir George ne manquait jamais de se trouver à cette heure sur la côte, et le serviteur lui prêtait sa monture, qu'il reprenait ensuite pour rentrer au château avec sa jeune maîtresse. Joseph qui se doutait de ce petit manége, s'avisa de vouloir, un matin, accompagner sa nièce à la place d'Yvon. Jeanne y consentit de bonne grâce et fit faire à son oncle huit lieues au galop avant l'heure du déjeuner. Quand Joseph rentra au Coat-d'Or, il fallut l'enlever de dessus la selle et le déposer doucement sur le coussin le plus moelleux qu'on pût trouver dans la maison. Il était brisé, moulu et peu tenté de recommencer.

Ainsi la cruelle enfant se jouait sans pitié de l'âme la plus tendrement dévouée. Telle est l'histoire de ces jeunes cœurs : à peine s'éveillent-ils à la passion, que tout le reste n'est compté pour rien. Amis, parents, famille, les affections les plus sacrées, les tendresses les plus légitimes, tout pâlit et s'efface aux premières clartés de l'amour. Rosine se serait jouée de son tuteur quand même celui-ci eût été le meilleur des pères. L'amour est le premier chapitre du grand livre des ingratitudes.

Quel besoin d'ailleurs ces deux jeunes gens avaient-ils de ruses et de mystères ? Craignaient-ils que Joseph ne surprît leurs regards ou leurs discours ? Leurs discours étaient tels, que l'ange gardien de Jeanne dut se réjouir en les écoutant ; les regards qu'ils échangèrent ne furent jamais que les plus purs rayons de leurs âmes. Le monde entier aurait pu, sans que la

rougeur montât à leur front, les observer et les entendre. Comment se seraient-ils dit qu'ils s'aimaient? chacun d'eux ne se l'était pas encore dit à lui-même. Ils allaient doucement le long des grèves, s'entretenant des choses qu'ils savaient, enjoués parfois, graves plus souvent, Jeanne appuyée sur le bras de George, tous deux s'abandonnant sans défiance au charme qui les attirait. Le but le plus ordinaire de leurs petites excursions était le coin de terre qui renfermait les compagnons de George ; Jeanne se plaisait à l'entendre parler de ce jeune Albert qu'il avait tant aimé et qu'elle se surprenait elle-même à regretter. Quand le soleil avait échauffé le sable fin et doré de la plage, ils se retiraient dans quelque baie mystérieuse ; et là, assis l'un près de l'autre, tandis que les vagues expiraient à leurs pieds, ils lisaient un livre qu'ils avaient emporté, et qu'ils fermaient bientôt pour reprendre leur entretien.

C'est ainsi que passaient leurs jours, et le bonheur de Jeanne eût été sans trouble, de même qu'il était sans remords, si les sombres mélancolies auxquelles sir George se laissait aller parfois n'eûssent rempli son cœur d'une préoccupation incessante, mêlée d'inquiétude et d'effroi. Plus d'une fois elle avait essayé de soulever d'une main délicate le voile qui enveloppait la destinée de ce jeune homme, mais toujours vainement ; sous peine de paraître indiscrète, Jeanne avait dû se résigner à ne rien savoir de cette vie qu'elle n'aurait voulu connaître que pour en consoler les douleurs.

Un jour, tous deux étaient assis, ainsi que nous venons de le dire, sur le sable d'une de ces petites

anses naturelles que les flots ont creusées dans le flanc des rochers qui bordent le rivage. On touchait au printemps : avril venait de naître. De petites fleurs blanches et roses, épanouies çà et là dans les anfractuosités du roc, se réjouissaient sous les chauds baisers du soleil. Les oiseaux chantaient dans les landes, la terre rajeunie mêlait ses doux parfums aux âpres senteurs de la mer. La jeune fille était rêveuse, George silencieux et troublé. Ils avaient essayé de lire, mais le livre s'était échappé de leurs mains : ni lui ni elle n'avaient songé à le reprendre. Ils étaient si près l'un de l'autre que parfois les cheveux de l'enfant, que lutinait la folle brise, effleuraient le visage du jeune homme enivré. Ils se taisaient, les flots jetaient à leurs pieds leurs franges d'argent ; l'Océan les berçait de son éternelle harmonie ; le soleil les inondait d'or et de lumière. Ce qui devait arriver arriva. Depuis longtemps attirées, leurs âmes se confondirent. Sans y songer, Jeanne appuya son front sur l'épaule de George ; leurs mains se rencontrèrent, et longtemps ils restèrent ainsi, muets, immobiles, abîmés et perdus dans le sentiment de leur bonheur.

Debout sur la grève, Joseph les contemplait d'un œil jaloux. Ils étaient là tous deux, si jeunes, si charmants, pareils à deux printemps en fleur ! On eût dit que le soleil les regardait avec amour, que la brise était heureuse de les caresser, et que les champs, la mer et toute la nature étaient complices de leur félicité. A ce tableau, Joseph sentit son cœur qui s'éteignait dans sa poitrine. Il cacha son visage entre ses mains, et le pauvre garçon pleura.

Cependant le soleil commençait à descendre vers l'horizon. Jeanne et sir George se levèrent et reprirent le chemin du Coat-d'Or. Ils n'avaient pas échangé une parole ; c'est à peine si leurs regards s'étaient rencontrés, mais ils s'étaient compris l'un l'autre. Ils revinrent à pas lents, silencieux. Tous deux rayonnaient d'une vie nouvelle, quand tout à coup, à l'insu de Jeanne, le cœur de sir George se serra et son front se voila d'un nuage de tristesse.

VII

Lorsqu'il entra dans le salon, Joseph était si pâle, si défait, que Christophe et Jean, qui achevaient en cet instant une partie d'échecs, se levèrent tout effrayés du bouleversement de ses traits. Leur esprit alla droit à Jeanne.

« Que se passe-t-il ? qu'est-il arrivé à Vaillance ? »

Tel fut leur premier cri à tous deux.

Joseph s'était laissé tomber sur une chaise et tenait sa tête cachée entre ses mains.

« Parle donc, malheureux ! — s'écria Christophe en le secouant par le bras.

— Que se passe-t-il ? — répéta Jean avec anxiété.

— Ce qui se passe, mes frères ! — dit enfin Joseph d'une voix tremblante ; vous me demandez ce qui se passe ! Comment, grand Dieu ! ne le savez-vous pas?

— Mais, triple oison ! — s'écria Jean en frappant du pied, — si nous le savions, nous ne le demanderions pas.

Eh bien, — dit Joseph faisant un effort sur lui-

même, — Jeanne, notre nièce, notre enfant bien-aimée, la joie de ce foyer, l'orgueil du Coat-d'Or, notre amour, notre vie enfin.....

— Morte ! — s'écrièrent à la fois les deux frères.

— Morte pour nous, si nous n'y prenons garde, — dit Joseph avec désespoir.

— Mais parle donc, malheureux, parle donc ! — s'écria Christophe d'un ton de colère suppliante

— Eh bien, — reprit Joseph, — cet étranger que nous avons reçu sous notre toit, cet officier, cet Anglais, sir George. . Mes frères, maudit soit le jour où cet homme a franchi le seuil de notre maison ! »

Jean et Christophe étaient sur des charbons ardents.

« Eh bien ? — s'écrièrent-ils ; — Jeanne et sir George...

— Ils s'aiment ! »

Un aérolithe, crevant le toit du Coat-d'Or et tombant aux pieds des deux frères, les aurait frappés de moins de stupeur et de moins d'épouvante.

Ils restèrent atterrés, sans voix, sans mouvement, foudroyés sur place.

« C'est impossible, — dit enfin Christophe, — Vaillance Legoff ne peut pas aimer un Anglais.

— Jeanne n'oublierait pas à ce point, — ajouta Jean, — ce qu'elle doit à son nom, à son pays, à la mémoire de son père, aux cendres de Napoléon.

— Jeanne a seize ans, elle aime, elle oublie tout ! » s'écria Joseph.

Et il raconta ce qu'il avait vu, ce qu'il avait observé depuis l'entrée de sir George au Coat-d'Or. Non-seulement il prouva que ces deux jeunes gens s'aimaient, mais encore il démontra clairement qu'ils

ne pouvaient pas ne point s'aimer, et qu'il n'y avait d'étrange en tout cela que l'aveuglement et la sécurité des deux oncles. Toutefois, dans tout ce qu'il put dire, il n'y avait rien de bien alarmant; mais, emporté par le sentiment jaloux qui l'aiguillonnait, Joseph mit à ce récit tant d'émotion et de chaleur, que les deux autres durent naturellement supposer le désastre plus grand que Joseph ne le pensait lui-même.

« Malédiction !... s'écria Jean ; — puisque tu voyais tout, que n'as-tu donc parlé plus tôt?

— J'attendais, je doutais encore, — répondit humblement Joseph ; — je comptais sur le prochain départ de notre hôte ; je craignais de troubler inutilement votre repos et celui de Jeanne. »

Le marin et le soldat marchaient à grands pas dans la chambre, comme deux loups-cerviers dans leur cage.

Pour bien comprendre la fureur et l'exaspération de ces deux hommes, il faut avoir bien compris déjà quel amour insensé ils avaient pour leur nièce. Qu'on se représente deux bêtes fauves auxquelles on vient de ravir leurs petits.

« Allons, — s'écria brusquement Christophe en se jetant sur une paire de pistolets suspendus au manteau de la cheminée dans un étui de serge verte, — vengeons du même coup la mort du père et l'honneur de l'enfant !... Si je suis tué, Jean, tu me remplaceras. Si Jean succombe, une fois dans ta vie auras-tu du cœur, toi ? — demanda-t-il énergiquement à Joseph.

— Si tu n'as pas le courage de te battre, — ajouta

Jean, — jure devant Dieu que tu le prendras en traître, comme il nous a pris, et que tu l'assassineras.

— Tue-le comme un chien, dit Christophe.

— C'est un Anglais, — s'écria Jean ; — les hommes te béniront, et Dieu te pardonnera. »

Ils étaient de bonne foi dans leur haine et s'exprimaient avec plus de sang-froid et de conviction qu'on ne pourrait le croire. L'amour qu'ils avaient dans le cœur pouvait faire de ces hommes des chiens caressants ou des tigres furieux.

« Voilà ce que je craignais, — s'écria Joseph avec effroi ; — voilà pourquoi j'hésitais, encore aujourd'hui, à vous entretenir de ces choses. Mes frères, le mal n'est pas si grand que vous l'imaginez, et ce serait l'aggraver que de s'y prendre de la sorte. Dieu merci, l'honneur de Jeanne n'est point en question ; il ne s'agit ici que du bonheur et du repos de notre nièce. Vous calomniez notre enfant et notre hôte. Ils n'ont fait qu'obéir, peut-être sans s'en douter, au charme de la jeunesse qui les entraînait l'un vers l'autre. Jeanne est aussi pure que belle ; sir George...

— Est un misérable ! — s'écria Christophe ; — je le tiens pour un lâche, et me charge de le lui dire en face. »

En cet instant, la porte s'ouvrit, et sir George entra, plus grave que de coutume. Il avait l'air si froid, si calme et si digne, que les trois frères restèrent muets sous son regard. Enfin, Christophe posa sur une table les pistolets qu'il tenait à la main, et marcha droit à l'étranger.

« Je répète, Monsieur, que je vous tiens pour un lâche ! » dit-il en lui mettant une main sur l'épaule.

Après avoir écarté poliment la lourde main que Christophe venait d'appuyer sur lui :

« Monsieur, — répondit sir George avec sa froideur habituelle, — je doute que ce soit à moi que s'adresse un pareil langage.

— A vous-même, sir George, à vous seul. Écoutez-moi, Monsieur, — reprit aussitôt Christophe sans lui laisser le temps de répondre. — En vous sauvant la vie au péril de la mienne, je n'ai fait que mon devoir ; je ne m'en vante pas. Seulement, ce devoir accompli, j'étais quitte envers vous et ne vous devais rien. Rien ne m'obligeait, en effet, à vous ouvrir cette maison. En danger de mort, vous étiez un homme pour moi; vivant et sauvé, vous n'étiez plus qu'un Anglais. Notre nation a de tout temps détesté la vôtre. Nous autres Legoff, nous vous haïssons comme peuple, comme gouvernement, comme individus. Ce nom d'Anglais sonne mal à nos oreilles. C'est un Anglais qui a tué notre frère Jérôme. Cependant, touchés de votre malheur, nous vous avons reçu comme un frère. Vous avez pris place à notre table, vous avez dormi sous notre toit; en un mot, vous êtes devenu notre hôte. Dites, nous est-il arrivé de faillir aux lois de l'hospitalité ? Avez-vous jamais rencontré céans d'autres cœurs et d'autres visages que des cœurs amis et des visages bienveillants ?

— Je n'oublierai jamais, — dit sir George, — votre hospitalité généreuse.

— Veuillez croire que notre mémoire sera aussi fidèle que la vôtre, Monsieur, et que nous nous souviendrons toujours de quelle façon vous l'avez recon-

nue, cette hospitalité qui avait du moins le mérite d'être franche, cordiale et sincère.

— Que voulez-vous dire? — demanda sir George avec fierté.

— Je veux dire, Monsieur, — s'écria Christophe d'une voix tonnante, — que vous avez honteusement trahi notre confiance. Je veux dire que nous avions un trésor auquel nous tenions plus qu'à notre propre vie, et que vous avez cherché lâchement à nous le ravir. Je veux dire que vous avez indignement abusé de votre jeunesse et de notre sécurité pour séduire un cœur sans défense. Je veux dire enfin qu'en échange de l'accueil que vous receviez vous avez apporté à ce foyer le trouble, la honte et le désespoir.

— C'est l'action d'un traître et d'un félon, — ajouta Jean, — nous sommes trois ici pour en tirer vengeance. »

Immobile dans son coin, Joseph ne soufflait mot. Il s'était retiré sous le manteau de la cheminée pour laisser éclater la mine dont il avait allumé la mèche.

« Je vous comprends, Messieurs, — dit enfin sir George avec dignité. — C'est vrai, — ajouta-t-il d'une voix ferme en s'adressant aux trois frères, — j'aime votre nièce. Si c'est une lâcheté et une félonie que de n'avoir pu contempler, sans en être épris, tant de grâce et de charme, tant d'innocence et de beauté, vous ne vous trompez pas, je suis un félon et un traître; mais j'en atteste le ciel, et vous en pouvez croire un homme qui ne sait point mentir, je n'ai jamais touché qu'avec vénération à ce jeune cœur, que vous m'accusez d'avoir voulu troubler et surprendre. Vis-à-vis de cette noble enfant, mon attitude a tou-

jours été celle d'un frère grave et respectueux. Si je l'aime, jamais mes lèvres n'ont trahi devant elle le secret de mon âme.

— Si vous l'aimez, c'est tant pis pour vous,— répliqua brutalement Christophe, qui, bien que rassuré d'ailleurs, pensa que sir George voulait en arriver à une demande en mariage. — Tenez, Monsieur, — ajouta-t-il d'un ton radouci, — je vais vous parler franchement. Notre nièce, voyez-vous, c'est notre vie ; nous séparer d'elle, autant vaudrait nous arracher à tous les trois les entrailles. Vous êtes jeune, le monde est grand, les femmes ne sont pas rares; vous en trouverez vingt pour une, et n'aurez que l'embarras du choix. Nous nous faisons vieux, nous autres; cette enfant est toute notre joie. Nous l'aimons au delà de tout ce que je pourrais exprimer. Interrogez Jean et Joseph : tous deux vous répondront, comme moi, que tant que l'un de nous vivra, Jeanne ne se mariera pas.

— Mais qui vous dit?... — s'écria sir George.

— Tout ce que vous pourriez ajouter serait inutile, — dit Jean l'interrompant. — Nous avons décidé que Jeanne ne se marierait jamais ; et vous comprenez bien, Monsieur, — ajouta-t-il en appuyant sur chaque mot, — que, si nous devions nous départir d'une pareille résolution, ce ne serait point en faveur de l'Angleterre.

— Nous ne voulons pas, — ajouta Christophe, — que les os de notre frère se lèvent pour nous maudire.

— Ni que les os de notre empereur, — reprit Jean, — se dressent pour nous accuser d'avoir mêlé le sang français au sang d'Hudson Lowe.

— Sir George, — dit à son tour Joseph avec douceur, — que votre cœur essaye de nous comprendre. Jeanne est notre enfant adorée; elle est l'air que nous respirons et le soleil qui nous réchauffe. Songez que nous étions perdus, et que notre famille menaçait de s'éteindre dans la honte et dans la débauche, quand Dieu, pour nous retirer de l'abîme, nous envoya cet ange sauveur! Quelque digne que vous puissiez être de posséder un semblable trésor, jamais nous ne consentirons...

— Encore une fois, Messieurs, — s'écria sir George avec un léger mouvement d'impatience, — à quoi bon tous ces discours? Je ne suis pas ici pour vous demander la main de miss Jeanne; je sais mieux que personne à quel titre tant de bonheur m'est interdit et quelle serait ma folie d'y prétendre. Dieu m'est témoin, — ajouta-t-il avec tristesse, — que je ne me suis pas un seul instant bercé d'un si doux espoir. Voilà quelques heures à peine, j'ignorais encore le secret de mon cœur. J'ai compris, en le découvrant, qu'il ne m'était plus permis désormais d'habiter parmi vous sans forfaire à l'honneur, et je suis venu, sans hésiter, prendre congé de vous, mes hôtes. »

A ces paroles, Christophe et Jean restèrent presque aussi stupéfaits qu'ils l'avaient été en recevant les révélations de Joseph. Joseph, de son côté, se sentit délivré d'un grand poids et se mit à respirer plus à l'aise. Tous trois furent touchés de la loyauté de sir George; mais ils se hâtèrent de le prendre au mot, peu curieux qu'ils étaient de garder plus longtemps un tel hôte, et pensant avec raison que le plus

honnête loup du monde ne saurait être à sa place dans une bergerie. D'ailleurs, tout en reconnaissant que sir George venait de se conduire comme un galant homme, ils n'en étaient pas moins portés contre lui par un vif sentiment de rancune et de jalousie.

« Puisqu'il en est ainsi, Monsieur, — dit assez sèchement Christophe, — je retire les paroles un peu dures que je vous ai adressées dans un mouvement de colère que je croyais légitime alors. Si je savais quelque autre réparation qui pût vous être plus agréable, je n'hésiterais pas à vous l'offrir.

— Je n'ai pas besoin de réparation, Monsieur, — répondit sir George avec noblesse ; — les paroles que vous adressiez à un lâche ne sont point arrivées jusqu'à moi.

— Nous reconnaissons sir George pour un galant homme, — dit Joseph.

— Sans doute, sans doute, — ajouta Jean, — et puisque sir George tient absolument à coucher ce soir à Saint-Brieuc, je vais donner des ordres pour qu'on lui selle un cheval ; Yvon l'accompagnera.

— Comme il s'agit de votre repos plus encore que du nôtre, — dit Christophe, — je pense, Monsieur, que nous aurions mauvaise grâce à vouloir vous garder plus longtemps. Votre probité nous est un sûr garant que vous ne chercherez pas à revoir notre nièce.

— Je vous en donne ma parole, » répondit sir George avec une expression d'héroïque résignation.

Deux chevaux sellés et bridés piaffaient déjà dans la cour du château.

Près de s'éloigner, sir George promena autour de

cette chambre, qu'il allait quitter pour jamais, un long et triste regard, puis élevant la voix :

« Mes hôtes, — dit-il, — adieu ! Adieu, franchise, honneur et loyauté que j'ai trouvés assis à ce foyer ! Adieu, grâce et beauté dont j'emporte le parfum dans mon cœur ! Adieu, demeure hospitalière dont le souvenir me suivra partout ! Si mes vœux montent jusqu'au ciel, mes hôtes, vous aurez de longs jours exempts d'ennuis et de misères, et vous vieillirez dans la joie de vos âmes, sous les ailes de l'ange qui habite au milieu de vous. Allons, Messieurs, — ajouta-t-il en tendant sa main; — ma main est digne de toucher les vôtres. »

A ce moment suprême, les trois Legoff se sentirent émus. Ils s'étaient pris pour ce jeune homme d'une affection vive et sincère; Joseph lui-même, malgré toutes les amertumes dont il l'avait abreuvé durant son séjour au Coat-d'Or, n'avait pu s'empêcher de rendre justice aux aimables qualités de sir George. En le voyant près de partir, sa paupière se mouilla de pleurs. Christophe lui ouvrit ses bras et le tint longtemps embrassé. Jean l'embrassa aussi à plusieurs reprises.

Enfin, quand ce fut le tour de Joseph, ils se pressèrent l'un contre l'autre avec effusion et répandirent des larmes abondantes. Ils souffraient du même mal; on eût dit que leurs douleurs se comprenaient.

« Vous êtes un noble cœur ! — s'écria Joseph en sanglotant.

— Mais, mille tonnerres ! — disait Christophe en

essuyant ses yeux, — pourquoi ce brave garçon a-t-il été s'amouracher de cette petite fille ?

— Que le diable emporte les amours ! — ajouta Jean avec un geste de colère.

— Adieu ! adieu ! — s'écria sir George en s'arrachant des bras de Joseph ; — pour la dernière fois, adieu ! »

A ces mots, il sortit, se précipita dans la cour, se jeta sur la selle du cheval qui l'attendait, et, suivi d'Yvon, partit au galop pour ne s'arrêter qu'à Saint-Brieuc.

VIII

Cependant que faisait la jeune fille ? La joie est, comme la douleur, amie du silence. Jeanne, en rentrant au Coat-d'Or, s'était retirée dans sa chambre, et, tandis que sir George s'éloignait de ces lieux pour n'y plus revenir, l'enfant s'emparait avec ivresse du bonheur qui lui échappait : elle s'abandonnait follement aux promesses de l'avenir, elle élevait avec complaisance l'édifice gracieux de sa destinée : à cet âge, l'amour n'entrevoit point d'obstacles. Habituée d'ailleurs à voir ses oncles obéir en esclaves à ses plus frivoles caprices, cette jeune reine pouvait-elle supposer qu'ils résisteraient à un désir sérieux de son cœur ? Elle refusa de descendre à l'heure du dîner, car telles sont les vraies joies de l'amour : elles préfèrent parfois la solitude à la présence de l'être aimé. Jeanne avait besoin d'être seule pour écouter les mille voix charmantes qui chantaient dans son sein. Pour la première fois elle prit plaisir

à se regarder dans sa glace et à se trouver belle. Elle pleurait et riait à la fois. Elle se jetait sur son lit tout en larmes ; puis courait toute joyeuse à sa fenêtre, pour contempler avec un sentiment de reconnaissance la mer, moins vaste et moins profonde que la félicité qui remplissait son âme, cette mer dont elle bénissait les fureurs : car Jeanne se rappelait avec délices la nuit orageuse qu'elle avait passée tout entière, debout à cette même place, tandis que le canon grondait au milieu des cris de la tempête.

« Il est triste, — se disait-elle, — je le consolerai ; il est pauvre sans doute, je le ferai riche ; il aime la France, je la lui donnerai pour patrie. Il me devra tout, et je serai son obligée. Nous vivrons au Coat-d'Or, nous l'embellirons de nos tendresses mutuelles. Mes oncles achèveront de vieillir près de nous ; notre bonheur les rajeunira, les caresses de nos enfants égayeront la fin de leurs jours. »

A ce tableau, elle battait des mains et se plongeait dans de longs attendrissements mêlés de pleurs et de sourires.

Yvon la surprit au milieu de ces rêves et de ces transports. Il entra sans bruit ; lui remit une lettre à la dérobée, comme si Jeanne n'eût pas été seule, puis s'esquiva d'un air mystérieux, sans avoir dit une parole.

Le frisson de la mort passa sur le cœur de la jeune fille. Elle pâlit et resta plusieurs minutes les yeux fixés avec terreur sur cette lettre qu'elle tenait sans oser l'ouvrir.

Enfin elle brisa le cachet, déplia d'une main trem-

blante le papier qu'enfermait l'enveloppe, et lut d'un seul regard ces quelques lignes tracées à la hâte :

« J'ai dû m'éloigner sans vous voir ; je ne veux point partir sans vous envoyer l'éternel adieu. Votre vie sera belle, si le ciel, comme je l'en prie, ajoute ma part de bonheur à la vôtre ; puisse ainsi la destinée s'acquitter envers moi, jeune amie ! Je vais reprendre le fardeau de mes jours : mais il est une étoile que je verrai briller dans mes plus sombres nuits. Allez parfois vous asseoir sur le gazon qui couvre les restes de mon cher Albert : songez qu'il fut longtemps ce que j'aimai le mieux et le plus sur la terre. Quand le printemps émaillera les prés, cueillez quelques fleurs sur sa tombe et jetez-les une à une à la mer : souvent mes yeux les chercheront et croiront les apercevoir dans le sillage de mon navire. Vous êtes jeune, vous m'oublierez sans doute ; je voudrais vous laisser un gage qui me rappelât sans cesse à votre cœur ; les flots ne m'ont rien laissé, rien que cette petite relique. Portez-la, miss Jeanne, en souvenir de moi ; je l'ai bien souvent interrogée ; bien souvent, en la couvrant de baisers et de larmes, je lui ai demandé le secret de ma triste vie. Puisque je n'attends plus rien ici-bas, acceptez-la, c'est mon seul héritage. Il m'est doux de penser, en la détachant de mon col, que vous la suspendrez au vôtre.

« GEORGE. »

A cette lettre était jointe une petite relique d'argent, suspendue à une chaîne de cheveux éraillée par le temps et par le frottement.

Élevée en toute liberté, nature franche et primitive, Jeanne ignorait la feinte et la dissimulation tout aussi bien que la résignation et la patience. Si chaste et si pure qu'elle ne soupçonnait même pas la réserve que les convenances imposent à la passion, elle devait, sous le coup d'une impression vraie, agir spontanément, sans réflexion, sans frein et sans entraves. Elle ne fit qu'un bond de sa chambre au salon.

Les trois Legoff s'y trouvaient encore réunis.

Assis autour de l'âtre, ils se concertaient sur la façon dont ils devaient s'y prendre pour annoncer à Jeanne le départ de sir George; ils ne se dissimulaient pas qu'il leur restait encore fort à faire, et qu'ils auraient difficilement raison de leur nièce. Joseph surtout, qui était descendu dans ce cœur, en pressentait avec effroi les révoltes et le désespoir. Ils s'effrayaient aussi tous trois de l'avenir, car ils savaient déjà par expérience combien une jeune fille est un trésor difficile à garder.

« J'espère, — disait Jean, — que nous voilà guéris pour longtemps du mal de l'hospitalité! Le Père éternel viendrait frapper lui-même à la porte du Coat-d'Or, que je ne lui ouvrirais pas.

— Mon frère, — répondit Joseph, qu'effarouchait toujours l'impiété de l'ancien caporal, — rappelez-vous que c'est pour avoir empêché le Fils de Dieu de s'asseoir sur le banc de sa porte, que le Juif Errant fut condamné à marcher sans cesse ni repos.

— Que le diable vous emporte, toi et ton Juif Errant! — s'écria Jean en haussant les épaules avec humeur. — Penses-tu qu'il soit agréable d'avoir au

logis un pèlerin qui lampe votre vin de Bordeaux et vous exprime sa reconnaissance en enlevant le cœur de votre nièce ?

— Ils peuvent bien tous se noyer comme des rats, — ajouta Christophe ; — que je sois pendu si je leur jette seulement le bout d'une ficelle !

— Oui, — dit Jean, — le sauvetage t'a bien réussi ! C'est un joli succès, tu peux t'en vanter !

— Mes frères, — répliqua Joseph, — il ne sied pas de regretter le bien qu'on a pu faire : Dieu nous en récompense tôt ou tard, ici-bas où là-haut, dans ce monde ou dans l'autre.

— Merci ! — dit Jean ; — en attendant, tire-nous de là, — ajouta-t-il en voyant la porte du salon s'ouvrir violemment, et Jeanne entrer, pâle comme un marbre, les cheveux en déosrdre, l'œil étincelant.

— Sir George, où est sir George ? — demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Mon petit ange, — répondit Christophe de son air le plus doux et de sa voix la plus caressante, — sir George a reçu l'ordre de se rendre immédiatement à Saint-Brieuc ; un sloop en partance pour l'Angleterre n'attendait plus que lui pour mettre à la voile. Notre hôte a bien regretté de ne pouvoir te baiser la main avant son départ ; mais tu conçois qu'il n'avait pas de temps à perdre...

— Parti ! — s'écria Jeanne d'une voix ardente et brève : — c'est impossible, mes oncles ; sir George ne doit point partir.

— Chère enfant, — dit Joseph, — il reste à sir George de graves devoirs à remplir. Il a des comptes à rendre devant le conseil d'amirauté de son pays. Il

y va de bien plus que sa vie, puisqu'il y va de son honneur.

— Je vous dis, moi, que c'est impossible, — s'écria Jeanne avec fermeté. — Il y a des raisons pour que sir George ne parte pas. Il faut courir et le ramener. Ce n'est point de son gré que sir George a quitté ces lieux, je le sais, je le sens, j'en suis sûre. Il n'y a pas de sloop à Saint-Brieuc, prêt à partir pour l'Angleterre : le vent est contraire : je m'y connais. Vous me trompez.

— Voyons, voyons, — dit à son tour Jean d'un air patelin; — voilà des enfantillages ! En fin de compte, qu'y a-t-il de changé autour de toi? Ne sommes-nous plus tes vieux oncles?

— Oui ! — s'écria-t-elle en passant tout d'un coup de l'exaltation à l'attendrissement; — oui, vous êtes toujours mes vieux oncles, mes bons et vieux amis, n'est-ce pas ? Oui, je suis toujours votre enfant bien-aimée, — ajouta-t-elle d'une voix suppliante, en allant de l'un à l'autre, en les embrassant tour à tour. — Mon oncle l'amiral, vous m'avez appelée du nom de votre brick. Mon oncle le colonel, vous êtes mon parrain; je porte votre nom. C'est vous qui le premier m'avez bercée sur votre noble poitrine : c'est vous qui m'avez appris à chérir les armes de la France et la gloire de votre empereur. Et toi, mon bon Joseph, toi dont les prières sont si agréables à Dieu, je suis ton élève, ta sœur et ta compagne.

— Ah ! sirène ! ah ! serpent ! — murmura Christophe essayant, mais vainement, de surmonter son émotion.

— Puisque vous m'aimez, — reprit-elle, — vous

ne voulez pas que je meure, car elle en mourrait, votre Jeanne !

— Mourir ! — s'écrièrent-ils tous trois en se pressant autour de leur nièce.

— Mes oncles, — dit Jeanne avec fierté, — j'aime sir George, il m'aime. Je l'ai déjà nommé mon époux dans mon cœur ; si je le perds, votre nièce est veuve, et n'a plus qu'à mourir.

— Quelle folie ! — dit Jean ; un méchant petit officier de marine qui n'a pas le sou !

— Je l'aime et je suis riche, — répondit la jeune fille.

— Un maladroit, — dit Christophe, — qui ne sait pas même les éléments de son métier, et que l'amirauté britannique devrait faire passer par les verges sur l'une des places de Londres !

— Qu'importe, si je l'aime ? — répondit Jeanne avec orgueil.

— Un jeune homme, — dit Joseph, — dont nous ne connaissons ni les antécédents ni la famille.

— Je l'aime et veux être sa femme, — répliqua l'inflexible enfant.

— Mais, Jeanne, tu n'y réfléchis pas ! — s'écria Christophe. — Tu oublies que sir George est Anglais, que c'est un Anglais qui a tué ton père et t'a faite orpheline au berceau !

— Songe, mon enfant, — dit Joseph, — que sir George appartient sans doute à la religion protestante !

— Tout cela m'est égal, — répondit Jeanne. — Je l'aime et le veux pour mari. »

Ainsi l'on put voir aux prises, d'un côté l'égoïsme

de l'amour, de l'autre l'égoïsme de la famille. Tous deux furent inexorables. On procéda d'abord de part et d'autre par la prière et par les larmes ; on finit par en arriver aux récriminations et à la colère. Christophe, Jean et Joseph lui-même pensaient au fond que l'amour de Jeanne n'était qu'un enfantillage; mais quand bien même ils en eussent apprécié toute la gravité, ces hommes n'auraient jamais consenti à donner leur nièce à sir George, tant ils étaient convaincus qu'ainsi mariée leur nièce était perdue pour eux. Vainement donc elle les supplia : ils se montrèrent impitoyables. Vainement ils s'efforcèrent de l'amener à leur sentiment : ils la trouvèrent inébranlable.

— Chère et cruelle enfant, — s'écria Joseph, qui voulut tenter un dernier effort, — n'es-tu donc pas bien heureuse ainsi ? Quel besoin insensé te presse d'échanger ta jeune liberté contre les soucis du mariage ? Tu commences la vie à peine, et voici déjà que tu veux t'enchaîner par des liens éternels ? Que manque-t-il à ton bonheur?

— Sir George, » répondit Jeanne avec un implacable sang-froid.

Le pauvre Joseph ne se sentit pas le courage de pousser plus loin un discours dont l'exorde venait d'obtenir un si brillant succès.

— Va, tu n'es qu'une ingrate ! — s'écria Jean avec amertume.

— Oui, — s'écria Christophe avec emportement, — et je ne pense pas qu'il y ait jamais eu sous le ciel un cœur si ingrat que le tien. Oublie donc ce que tes oncles ont été pour toi ; hâte-toi d'en perdre tout à

fait la mémoire, si tu ne veux pas que ta propre conscience se soulève pour te maudire.

— Je vous comprends, — dit Jeanne en pleurant, et je lis enfin dans vos âmes. — Allez, vous ne m'avez jamais aimée ! Non, jamais vous ne m'avez aimée, barbares ! J'ai maintenant le secret de vos égoïstes tendresses. Je n'ai d'abord été pour vous qu'un jouet, un amusement, une distraction. Plus tard, c'est votre orgueil qui m'a parée, et non pas votre amour. Je n'ai dû qu'à votre vanité vos caresses et vos présents. Il ne vous a plu d'embellir ma jeunesse que pour animer votre maison, égayer vos loisirs. Encore à cette heure, ce n'est pas votre affection qui tremble de me perdre, c'est votre égoïsme qui se révolte et s'indigne à la pensée que ma destinée pourrait ne plus se borner à charmer vos journées oisives. Et c'est moi que vous accusez de cruauté et d'ingratitude ! Si je pouvais vous ouvrir ce cœur, vous y verriez, hommes sans pitié, que je vous associais avec joie à tous mes rêves de bonheur. Quand je serais ingrate, d'ailleurs ! — s'écria-t-elle avec désespoir. — Est-ce ma faute, à moi, si dans votre Coat-d'Or on se meurt de tristesse et d'ennui ! Est-ce ma faute, si vous n'êtes pas à vous trois le monde entier et la vie tout entière ? Que me font vos parures, vos diamants, vos bijoux, si je ne dois être jeune et belle que pour les goëlands de ces rivages ! Mes oncles, prenez-y garde, j'ai de votre sang dans les veines. Vous m'avez appelée Vaillance ; je suis fille à vous prouver tôt ou tard que j'étais digne de me nommer ainsi.

— Mais, malheureuse égarée, — s'écria Chris-

tophe inspiré par le diable, — tu ne vois donc rien, tu ne comprends donc rien ! Le mystère dont s'enveloppait sir George, la mélancolie de ce jeune homme, sa répugnance à nous entretenir de sa vie et de sa personne, tout cela ne t'a donc rien dit ! Il ne t'est donc jamais arrivé de penser que sir George n'était plus libre, et qu'il était marié peut-être ? »

Ce fut pour Jeanne une horrible lueur. Elle se leva, fit quelques pas, poussa un cri d'oiseau mortellement atteint, et tomba sans vie dans les bras de Joseph, qui s'était approché pour la recevoir.

« Ah ! — s'écria Joseph, — le remède est pire que le mal ; vous avez tué notre enfant ! Et puis, c'est un mensonge, Christophe ; Dieu ne permet le mensonge dans aucun cas.

— Un mensonge ! qu'en savons-nous ? — dit Christophe ; — c'est peut-être la vérité.

— Au fait, — ajouta Jean, — ces Anglais sont capables de tout. »

On porta Jeanne dans sa chambre. A l'évanouissement succéda une fièvre ardente. Le délire s'ensuivit ; on craignit pour ses jours. Ce fut Joseph qui la veilla, car il était le seul que la jeune malade voulût souffrir à son chevet. Elle repoussait les deux autres avec horreur. Qui pourrait exprimer le désespoir de Christophe et de Jean ? Qui pourrait dire les remords du pauvre Joseph ?

« Ah ! misérable, — s'écriait-il la nuit, agenouillé près du lit de sa nièce et tenant dans ses mains les mains brûlantes de l'enfant : — c'est moi qui ai fait tout le mal ! Mon Dieu ! pardonnez-moi ! pardonne-moi, ma chère infortunée ! »

Mais Jeanne ne l'entendait pas. Elle appelait sir George avec amour, puis tout d'un coup elle poussait un cri déchirant et cachait sa tête sous les couvertures, comme pour ne point voir un fantôme menaçant qui venait toujours se placer entre elle et son fiancé. Et vainement Joseph lui criait qu'on l'avait trompée et que George était libre : la malheureuse n'entendait que les cris de son propre cœur.

En présence d'une si grande douleur, Joseph avait noyé ses mauvais instincts dans les larmes du repentir ; volontiers il eût donné sa vie pour pouvoir assurer le bonheur de sa chère souffrante, et racheter ainsi un moment d'erreur et d'égarement. Plus d'une fois il alla supplier ses deux frères de rappeler sir George ; mais Christophe et Jean répondaient, l'un qu'il fallait voir, l'autre qu'il fallait attendre. Entre leur égoïsme et leur tendresse, ce fut, on peut le croire, une lutte acharnée. Sans doute la tendresse aurait fini par l'emporter; mais le danger n'avait duré qu'un jour, et, le danger passé, l'égoïsme triompha.

Le délire avait cessé, le feu de la fièvre s'était abattu. Jeanne semblait résignée : mais, en voyant son pâle visage, on pouvait aisément deviner qu'elle était morte à toute joie aussi bien qu'à toute espérance. Christophe et Jean profitaient de son sommeil pour se glisser à pas de loup dans sa chambre, car elle s'obstinait à ne pas les recevoir. Ils s'approchaient de son lit, la regardaient d'un air attendri et se retiraient en pleurant comme de vrais enfants qu'ils étaient.

— Tiens, — dit un jour Jean à Christophe, — ça

me fend le cœur de la voir ainsi ! Je crois que nous ferions bien de rappeler cet enragé de sir George. Je ne l'aime pas, mille canons ! mais vois-tu, Christophe, que ce soit lui ou un autre, il faudra bien, tôt ou tard, en passer par là.

— Je ne conçois pas — répondit Christophe — cette manie qu'ont les petites filles de vouloir se marier !

— Que diable veux-tu, mon pauvre Christophe ! — répliqua Jean en soupirant; — il paraît que c'est partout comme ça.

— Il faut voir, il faut attendre, — dit Christophe; — d'ailleurs sir George est parti.

— Qui le sait ? — dit Jean.

— Je suis sûr qu'il est parti, — affirma Christophe qui n'en savait rien.

— Puisqu'il est parti, — ajouta Jean avec une secrète satisfaction, — nous n'avons rien à nous reprocher. »

Un incident imprévu changea tout à coup la face des choses.

Durant les nuits qu'il avait passées près d'elle, Joseph avait remarqué que Jeanne portait souvent à ses lèvres une relique suspendue à son col; le pieux garçon s'était félicité de voir qu'au milieu de ses chagrins sa nièce eût recours aux saints du paradis.

« Tels sont, — se disait-il, — les fruits d'une éducation religieuse ! Quand tout nous abondonne ici-bas, les anges et les saints descendent du ciel pour essuyer nos larmes. »

Cependant une nuit que Joseph veillait seul dans

la chambre de la jeune fille, il trouva par hasard la lettre de sir George que Jeanne, sous le coup de l'émotion qu'elle en avait reçue, avait négligé de serrer. Joseph lut cette lettre à la lueur voilée de la lampe; les dernières lignes le troublèrent. Il se leva, courut au lit de Jeanne ; l'enfant reposait, calme, presque sereine. Joseph, en se penchant doucement, aperçut autour de son col la chaîne de cheveux qui retenait la relique de George. A cette vue, ses jambes se dérobant sous lui, il fut obligé de s'asseoir sur le bord de la couche. Enfin, d'une main tremblante, il détacha la chaîne, s'approcha de la lampe : le jour levant le surprit à la même place, pâle, immobile, les yeux fixés sur la chaîne et sur la relique.

Ce fut le froid du matin qui le tira de la profonde stupeur dans laquelle il était plongé. Il porta ses mains à son visage pour s'assurer qu'il veillait, et que ce n'était pas un rêve.

« O mon Dieu ! — s'écria-t-il enfin en tombant à genoux, — vos desseins sont impénétrables. Vous nous frappez d'une main et vous nous relevez de l'autre. Vos bontés sont plus grandes que vos colères ne sont terribles. Soyez béni, Seigneur, et faites que ce jeune homme n'ait pas encore quitté nos rivages ! »

A ces mots, il se précipita hors de la chambre, fit seller un cheval, et, sans prévenir ses deux frères, s'éloigna au galop en se dirigeant vers Saint-Brieuc.

« Faites, mon Dieu, qu'il ne soit point parti ! » répétait-il en pressant les flancs de sa monture.

Aux approches de la ville, il s'arrêta pour parler à des ouvriers du port qui se rendaient à leurs travaux.

Joseph leur demanda si quelque navire n'avait pas mis récemment à la voile pour les côtes d'Angleterre.

« Non, — dit l'un d'eux, — à moins pourtant que le capitaine du *Waverley* n'ait appareillé cette nuit, comme il en avait l'intention.

— Impossible ! — dit l'autre ; — la brise était mauvaise.

— A minuit, le vent a tourné, — ajouta un troisième, qui prétendit avoir vu, au soleil levant, du haut de la côte, un bâtiment gagner la haute mer à toutes voiles.

— Dans ce cas, — dit le premier, — c'était le *Waverley*.

— Ou le *Wasington,* — dit le second, — faisant route pour l'Amérique.

— Je crois plutôt, — ajouta le troisième, — que c'était le brick du capitaine Lefloch se rendant à la Rochelle ou à Bordeaux. »

Tandis qu'ils se disputaient pour soutenir chacun son dire, Joseph, dévoré d'angoisses, reprit sa course, et ne s'arrêta qu'à la porte du consul anglais.

En apprenant que le *Waverley* n'avait pas quitté le port, et qu'étant en réparation, il ne pourrait appareiller encore de quelques jours, Joseph rendit grâces au ciel, et se fit conduire à la chambre de sir George.

Lorsqu'il entra, George était accoudé sur une table, la tête entre ses mains. Au bruit que fit la porte en s'ouvrant, il se retourna et reconnut Joseph. Son premier cri fut pour miss Jeanne ; Joseph le considérait avec une muette et ardente curiosité. Enfin, il tira de son sein la chaîne et la relique

qu'il avait détachées du col de sa nièce, et les présentant à sir George :

« Est-ce bien de vous, Monsieur, — lui dit-il d'une voix émue, — que ma nièce tient cette relique et cette chaîne de cheveux ?

— Oui, Monsieur, c'est de moi, répondit gravement l'officier.

— Ne sauriez-vous me dire aussi, — reprit Joseph, — de qui vous tenez ces objets? Ce n'est pas une indiscrétion, Monsieur : il y va de notre bonheur à tous. Qui vous a remis cette chaîne et cette relique? où les avez-vous trouvées? depuis combien de temps les possédiez-vous avant de les donner à Jeanne?

— Monsieur, — dit George, qu'avait gagné déjà l'émotion de Joseph, — voilà bien longtemps que j'adresse les mêmes questions à la destinée. Que puis-je vous répondre? La destinée ne m'a pas répondu.

— Mais, sir George, du moins savez-vous de qui vous tenez cette relique et cette chaîne de cheveux? — s'écria Joseph d'une voix mourante.

— Je l'ignore, Monsieur, — répliqua sir George, qui sentait ses jambes fléchir, car le trouble de Joseph passait peu à peu dans ses sens. — Tout ce que je puis dire, c'est que, jusqu'au moment où je l'ai détachée pour l'envoyer à miss Jeanne comme un gage de ma respectueuse tendresse, cette relique a toujours été sur mon cœur.

— Toujours ! — s'écria Joseph.

— Toujours, — répéta le jeune homme.

— Mais, Monsieur, — ajouta-t-il, — ne sauriez-vous me dire, à votre tour, où tendent toutes ces questions?

— Vous dites donc, — s'écria Joseph poursuivant

le cours de ses pensées, — vous dites que cette relique a reposé de tout temps sur votre poitrine ! Vous ignorez, dites-vous, quelle main l'a suspendue à votre cou ! Mais alors, Monsieur, — ajouta-t-il avec quelque hésitation et comme en faisant un effort sur lui-même..., — vous n'avez jamais connu votre famille ?

— Vous auriez dû, Monsieur, — répondit froidement sir George, — le deviner à mon silence et à ma tristesse toutes les fois qu'au Coat-d'Or vous m'avez fait l'honneur de m'interroger sur ce sujet. Vous auriez dû surtout le comprendre à ma prompte résignation, lorsqu'il s'est agi pour moi de quitter les lieux où je laissais mon âme tout entière.

— Parlez, Monsieur, parlez ! — s'écria Joseph ; — c'est un ami qui vous en supplie : interrogez votre mémoire, consultez bien vos souvenirs, racontez ce que vous savez de votre vie.

— En vérité, Monsieur, — répliqua sir George surpris autant qu'ému, — je ne sais si je dois...

— Si vous devez ! — s'écria Joseph éperdu ; si vous devez ! — répéta-t-il à plusieurs reprises. — Cette chaîne a été tressée avec les cheveux de ma mère ; cette relique, c'est moi qui l'attachai, le jour de sa mort, au cou de mon plus jeune frère ! C'est bien elle : voici la date que j'y gravai moi-même avec la pointe d'un couteau. »

A ces mots, George pâlit, et tous deux restèrent quelques instants à se regarder en silence.

« O mon Dieu ! — murmura George se parlant à lui-même de l'air d'un homme qui cherche à se ressouvenir, — que de fois ne m'a-t-il pas semblé, sous le toit de mes hôtes, entendre comme un écho

lointain de mes jeunes années ! Que de fois n'ai-je pas cru reconnaître ces grèves solitaires ! Que de fois ne me suis-je pas surpris à chercher la trace de mes pieds d'enfant sur le sable de ces rivages ! »

Puis il reprit après quelques minutes de recueillement :

« Je ne sais rien de mon enfance. Il me semble que la mer fut mon premier berceau. Tout ce qu'ont pu m'apprendre ceux qui m'ont élevé, c'est qu'en février 1817 je fus recueilli sur la cime d'une vague, cramponné aux flancs d'une barque, par un brick hollandais, qui alla se perdre lui-même en vue des côtes d'Angleterre.

— Attendez, attendez ! — s'écria Joseph l'interrompant. — En février, dites-vous, en février 1817 ! En effet, voici bien la date, — ajouta-t-il en examinant les chiffres qu'il avait gravés lui-même sur le revers de la relique, et que le temps n'avait qu'à demi effacés.

— Sauvé et recueilli pour la deuxième fois, — reprit George, — je fus adopté par un vieux et bon midshipman, qui me fit élever avec son fils Albert. Il mourut ; j'étais bien jeune encore. J'ai vu, depuis, tant de contrées diverses, que tous ces souvenirs sont très-confus dans ma mémoire ; j'ai parlé tant de langues différentes, que je ne me rappelle plus quelle est celle que je balbutiai la première. Cependant, je n'ai jamais parlé la vôtre sans que tout mon cœur ait vibré au son de ma propre voix ; j'ai toujours pensé que c'était celle de ma mère.

— Ainsi, — dit Joseph en le couvant des yeux, — lorsqu'on vous a sauvé vous n'étiez qu'un enfant ?

— J'échappais au berceau.

— Et vous aviez au col...

— Cette chaîne et cette relique. Mais, à votre tour, parlez, Monsieur, parlez ! Dites, qu'avez-vous à m'apprendre ? »

Joseph, qui s'était laissé tomber dans un fauteuil, se leva brusquement, écarta de ses deux mains la chemise qui cachait la poitrine de George ; et, reconnaissant la cicatrice d'une blessure qu'il avait pansée autrefois lui-même sur le sein d'Hubert, il lui jeta ses bras au cou, et, le pressant contre son cœur :

— Est-ce toi ? — s'écria-t-il d'une voix étouffée ; — dernier fils de ma mère, est-ce toi ? »

IX

Le même jour, quelques heures après la scène qui s'était passée le matin à Saint-Brieuc, Jeanne se réveilla d'un long assoupissement. En ouvrant les yeux, elle vit assis à son chevet Jean, Joseph, Christophe et George, que les trois autres appelaient leur frère. La joie et le contentement étaient répandus sur tous ces visages. George et Joseph tenaient chacun une main de Jeanne dans les siennes.

« Rêve charmant ! ne me réveillez pas, » murmura-t-elle.

Et, refermant doucement ses paupières, elle retomba dans ce demi-sommeil qui est à l'âme comme un crépuscule : ce n'est plus la nuit, ce n'est pas encore le jour.

Enfin, poursuivie par un vague sentiment de la

réalité, elle ouvrit les yeux de nouveau; comprenant cette fois que ce n'était point un songe, elle tomba dans les bras de Joseph et ne s'en arracha que pour appeler dans les siens son oncle l'amiral et son oncle le colonel. A George, pas un mot, pas un geste, à peine un regard ; mais aux trois autres les caresses les plus folles, les plus tendres baisers.

Cependant une sourde inquiétude grondait encore au fond de son bonheur. Tout à coup sa figure se rembrunit : Jeanne se tourna vers Christophe, et, d'une voix tremblante :

« Mon oncle, — s'écria-t-elle, — vous m'aviez dit qu'il n'était plus libre ?

— Je t'ai dit la vérité, — répliqua Christophe avec un fin sourire.

— Mon oncle, vous m'aviez dit qu'il était marié.

— Oui, — s'écria Christophe ; — et voici sa femme, » ajouta-t-il en couvrant de baisers la tête de la belle enfant.

Les quatre frères avaient décidé entre eux que leur nièce n'apprendrait qu'à l'heure de son mariage toute la vérité. Il plaisait à George de prolonger un mystère qui lui permettait de se sentir aimé pour lui-même : d'une autre part, il ne déplaisait point aux trois oncles de paraître n'avoir cédé qu'aux vœux de leur nièce, et de la laisser un peu croire à leur désintéressement.

« Je n'ai pas de patrie, — disait George.

— Vous avez la France, — répondait Jeanne ; — aviez-vous donc rêvé une patrie plus belle ?

— Je n'ai pas de fortune, — ajoutait-il.

— Ingrat ! — disait Jeanne en souriant.

— Je n'ai pas de famille.

— Vous oubliez mes oncles.

— Songez que je n'ai pas de nom.

— George ! — disait Jeanne en lui fermant la bouche avec sa main.

— Puisque tu l'as voulu, — s'écria Jean, — il a bien fallu te le donner, ce sir George !

— T'avons-nous jamais rien refusé ? — dit Christophe.

— Oh ! vous êtes bons, » s'écria Jeanne en les attirant sur son cœur.

On eût dit que le ciel avait pris pitié de la tendresse et de l'égoïsme de ces deux hommes et de Joseph lui-même en combinant les événements de telle sorte que Jeanne pût se marier sans changer de toit, de nom et de famille. Nous sommes toutefois obligé d'ajouter que Christophe et Jean ne s'accommodèrent pas avec un bien vif enthousiasme des décrets de la Providence ; Jean surtout qui, n'ayant jamais connu le petit Hubert, se souciait assez médiocrement de ce nouveau Moïse.

— Ah çà ! — dit-il le soir à Christophe en le prenant à part, — es-tu sûr que ce soit le petit Hubert ? Tout cela me semble, à moi, un peu bien romanesque et passablement fabuleux.

— Il n'y a pas à douter, — répondit Christophe en branlant la tête. — J'ai reconnu sur son bras gauche l'image du brick *la Vaillance* que je dessinai moi-même en traits de poudre sur le bras de notre jeune frère.

— C'est égal, — dit Jean, — il faut convenir que voilà un gaillard bien heureux. Nous lui avons élevé

sa femme à la brochette. Il faut avouer aussi que notre père a eu de jolies idées pendant mon absence.

— Que veux-tu ? — répliqua Christophe ; — tu le disais toi-même, tôt ou tard il aurait fallu en passer par là. Mieux vaut encore Hubert que tout autre. Ça ne sortira pas de famille. Jeanne portera notre nom et perpétuera la race des Legoff.

— C'est vrai, répondit Jean, qui ne pouvait s'empêcher de se rendre à ces raisons ; — mais toujours est-il que le drôle n'est pas à plaindre. Une nièce, une femme, un million de dot, une famille agréable, un nom glorieux dans les fastes de l'armée et de la marine, tout cela pour une frégate perdue ! Les naufrages lui ont réussi. Il avait la vie dure, le petit. Mais, mille tonnerres ! — ajouta-t-il avec humeur, — ce cagot de Joseph avait bien besoin d'attacher un grelot au cou de ce morveux d'Hubert !

— Allons, allons, maître Jean, — dit Christophe ; — au bout du compte, lorsque vous êtes revenu sans souliers du fond de la Russie, vous n'avez pas été fâché de trouver votre chaumière changée en château et un million pour oreiller.

— Oui, — répondit Jean, — mais, moi, je n'épouserai pas ma nièce.

— Je le crois pardieu bien ! s'écria Christophe ; — il ne manquerait plus que cela. »

Empressons-nous d'ajouter que, passé ce premier mouvement de jalousie et d'égoïsme, ils acceptèrent franchement leur rôle, et remercièrent la destinée de leur avoir envoyé pour Jeanne le seul époux qui pût satisfaire à toutes leurs exigences. Quant à Jo-

seph, il chantait les louanges du Seigneur, et ne se lassait pas de contempler les deux jeunes têtes qu'il avait tant de fois baisées l'une et l'autre au berceau.

Le bonheur et l'amour sont deux grands médecins. Au bout d'une semaine, Jeanne était tout à fait rétablie. Il avait été décidé que toute la famille accompagnerait George; car, bien qu'il eût recouvré sa patrie, son nom et sa famille, Hubert n'en restait pas moins, jusqu'à nouvel ordre, l'humble sujet de l'Angleterre.

En effet, ils s'embarquèrent tous à bord du *Waverley;* ce fut un voyage enchanté, excepté pour Christophe et pour Jean, qui se résignèrent difficilement à mettre le pied sur le sol de la perfide Albion. Ils déclarèrent que Londres était un horrible bourg, bien inférieur, pour les monuments, à Bignic et surtout à Saint-Brieuc. Ils avaient, dans les rues, une certaine façon de regarder les gens, qui faillit maintes fois leur attirer une méchante affaire. Jean, qui s'était imaginé jusqu'alors que Sainte-Hélène était une prison de Londres, demanda à visiter le cachot où son empereur était mort.

En moins de quelques jours, George en eut fini avec le conseil d'amirauté britannique; Jean et Christophe s'y présentèrent pour l'appuyer de leur témoignage. Jean trouva le moyen de faire intervenir la grande ombre de Napoléon, et s'exprima en termes si malséants pour l'Angleterre, qu'on fut obligé de lui imposer silence et de le mettre poliment à la porte. Le jeune homme n'en arriva pas moins à son but. Il offrit sa démission, qui fut acceptée; un mois ne s'était pas écoulé depuis leur

départ de la France, qu'ils en avaient regagné les rivages.

Ce ne fut qu'à la mairie que Jeanne apprit qu'elle épousait son oncle : on peut juger de sa joie et de ses transports, en découvrant qu'elle continuerait de porter le nom que Joseph, Christophe et Jean lui avaient rendu cher,

A l'heure où nous achevons ce récit, sept années ont passé sur le mariage de nos deux jeunes gens ; c'est toujours dans leur cœur le même amour et la même tendresse. Jeanne n'a rien perdu de sa grâce et de sa beauté; grave et souriante, comme il sied à une jeune mère, elle est plus que jamais l'orgueil et la joie du Coat-d'Or. Deux beaux enfants jouent à ses pieds, et ses vieux oncles redoublent autour d'elle de respect et d'adoration : « Car c'est toi, ma fille, — lui disent-ils souvent, — c'est toi qui nous as ouvert les voies bénies du devoir et de la famille. »

FIN DE VAILLANCE.

RICHARD

I

Vers l'automne de 1830, par une soirée froide et pluvieuse, une chaise de poste, qui suivait la route d'Angers à Nantes, quitta brusquement le grand chemin pour prendre un sentier enfoncé dans les terres. Il faisait une affreuse nuit. Le vent sifflait à travers les arbres ; les rameaux dépouillés craquaient ; les orfraies criaient dans le creux des chênes. A chaque instant, les chevaux, découragés, refusaient d'avancer ; le postillon jurait, et la chaise, battue par la tourmente, menaçait de s'abîmer dans les ornières des sentiers effondrés. Pas une étoile ne brillait au ciel, pas une lumière dans le paysage ; des aboiements plaintifs, qui se mêlaient à longs intervalles aux gémissements de la bise, révélaient seuls quelques habitations éloignées.

Au milieu de cette scène désolée, la voiture était, à l'intérieur, silencieuse comme un tombeau : pas un mouvement, pas un bruit de voix qui trahît au dedans l'inquiétude ou l'impatience ; on eût dit le voyage d'un mort gagnant sa demeure dernière. Enfin, au bout de quelques heures, les chevaux galo-

pèrent sur un terrain ferme et sonore, entre une double rangée de platanes ; le fouet du postillon donna joyeusement la fanfare d'arrivée, et la chaise s'arrêta bientôt devant le perron du vieux château de Beaumeillant.

A l'immobilité du manoir, il était aisé de voir qu'on n'y attendait personne ; ce fut le postillon qui ouvrit la portière et abaissa le marchepied. Une femme de chambre s'élança la première, et, pour l'aider à descendre, offrit respectueusement sa main à une femme pâle et languissante. Cependant les fenêtres s'étaient illuminées, et les serviteurs, accourus avec des flambeaux, reconnurent leur maîtresse à tous, la comtesse de Beaumeillant.

Elle était bien changée, et chacun, en l'apercevant, ne put réprimer un mouvement de douloureux étonnement. Il est vrai qu'ils ne l'avaient pas vue depuis près de deux ans : ces deux années avaient suffi pour flétrir à jamais ce qui restait en elle de beauté. Elle monta lentement les degrés du perron ; et, coupant court à l'empressement de ses gens, elle demanda son fils. Au même instant, ungrand et beau jeune homme la reçut sur son cœur et l'emporta presque évanouie entre ses bras.

En revenant à elle, madame de Beaumeillant vit à ses genoux son fils qui la regardait avec amour. Elle prit entre ses mains cette blonde tête, et, la pressant contre son sein par une étreinte convulsive, elle l'inonda de ses larmes. Richard pleurait aussi, et déjà aux transports de sa joie se mêlaient des pensées amères ; car, malgré sa grande jeunesse et son ignorance des choses de la vie, il comprenait vaguement

que les pleurs qu'il voyait couler avaient une autre source que l'attendrissement du retour : sous ces traits ravagés moins par le temps que par la douleur, il pressentait une âme mortellement atteinte qui revenait au gîte pour se reposer et s'éteindre.

Ce jeune homme était grave avant l'âge.

Né au milieu des orages d'une union tourmentée, il avait assisté, enfant, au plus lamentable spectacle qui se puisse donner autour d'un berceau. Des scènes mystérieuses, étranges, mêlées de sanglots, de colère et de haine, avaient grondé comme la foudre sur ses premiers ans. Il en gardait encore un souvenir rempli d'épouvante. Baigné par les pleurs de sa mère, sans un sourire de son père pour le réchauffer, il s'était élevé tristement, pareil à ces plantes qui croissent dans les coins humides et sombres. On ne sait pas quel trouble funeste, quelle précoce expérience jettent dans le cœur des enfants les luttes du foyer et la division des époux. Heureux ceux qui, nés entre deux baisers, ont pu grandir dans l'atmosphère des tendresses mutuelles !

Un jour, celui dont nous parlons vit sa mère partir seule, éplorée, comme s'il se fût agi d'un long voyage et d'une séparation éternelle. Le voyage fut long, en effet. Elle avait promis un prompt retour, mais son fils l'attendit vainement. Elle ne revint plus que de loin en loin, pour le voir un instant, l'embrasser à la hâte, et s'enfuir de ces lieux, d'où elle semblait exilée.

Richard resta près de son père ; son cœur tout entier avait suivi l'absente. Il tenait de sa mère une âme délicate et tendre, qu'intimidait la nature froide

et chagrine du comte de Beaumeillant. Trop jeune pour avoir pu comprendre le drame qui s'était joué près de lui, il n'osait décider quelle était la victime; mais il y avait en lui un instinct inavoué qui accusait sourdement le comte, cet instinct des fils qui voient pleurer leur mère. Sa sensibilité s'exalta dans la solitude ; ses facultés expansives, comprimées par ses alentours, s'exercèrent sur ses souvenirs. Il se rappelait le noble et doux visage qui s'était tant de fois penché sur son berceau avec un pâle sourire; il peupla son cœur de cette image désolée.

En grandissant, cette affection prit un caractère romanesque et passionné. Madame de Beaumeillant revenait à longs intervalles. Elle venait à la dérobée, jamais au château, mais dans le village voisin, où elle faisait appeler son fils. Richard accourait, et c'étaient, sous l'humble toit qui abritait tant de bonheur, d'indicibles transports et des tendresses ineffables. Ces instants étaient courts, mais enivrants. Plus d'une fois, pour les prolonger, la jeune mère demeura cachée plusieurs jours au village. On trouvait un prétexte pour expliquer les absences de Richard au château : ces jours s'enfuyaient en heures charmantes. Ces apparitions mystérieuses, ce bonheur si permis et si légitime, obligé pourtant de se cacher, cette jeune proscrite qui venait en secret embrasser son enfant, ces effusions d'autant plus vives qu'il fallait épancher en quelques heures l'amour d'une année tout entière, tous ces incidents poétiques d'une affection ordinairement si paisible, frappèrent singulièrement l'imagination de Richard et développèrent en lui un sentiment plus ardent et plus exalté que

ne le sont généralement les affections de famille.

Il avait quinze ans quand son père mourut. Depuis le départ de madame de Beaumeillant, le comte n'avait pas prononcé, même devant son fils, le nom de sa femme; tel était, à cet égard, l'austérité de son silence, que jamais Richard n'avait osé l'interroger ni demander pourquoi la place de sa mère restait vide au foyer. Il mourut comme il avait vécu, inflexible devant la mort comme il l'avait été durant la vie, emportant avec lui le secret de son indulgence ou de son repentir. Richard le pleura; mais, dans sa douleur, il ne put étouffer je ne sais quel sentiment, car je n'oserais dire que ce fût un sentiment de joie, en songeant qu'entre sa mère et lui il n'était désormais plus d'obstacles. Il semblait en effet que leurs épreuves étaient finies, et qu'affranchis des impressions funèbres que la mort laisse après elle, ils allaient réaliser tous deux le rêve caressé dans l'absence. Il en arriva autrement.

Madame de Beaumeillant sentait déjà les atteintes du mal qui lui creusait sa tombe. Elle était sombre, inquiète, préoccupée ; la présence de son fils, cette joie si longtemps souhaitée, paraissait la toucher à peine. Elle s'efforçait de lui sourire, et se cachait pour pleurer. Ce n'était pas le souvenir du comte de Beaumeillant qui la troublait ainsi. Quelques semaines à peine avaient passé sur son retour, qu'elle partit une fois encore, et vainement Richard supplia pour l'accompagner; elle s'éloigna seule, promettant comme autrefois de bientôt revenir; comme autrefois des jours et des mois s'écoulèrent sans la ramener à son fils. Elle écrivit ; mais ses lettres se ressentaient

du mauvais état de son âme. Elle imagina des prétextes pour expliquer cette absence nouvelle ; mais Richard se plaignait dans son cœur. Enfin elle revint, cette fois pour ne plus repartir, et son fils la reçut avec adoration ; car il est à remarquer que leurs fils les aiment d'un amour spécial, ces pauvres égarées, comme s'ils comprenaient qu'ils doivent être le dernier refuge de leurs mères, et qu'ils resteront seuls à les consoler.

« Mon fils, mon enfant, mon dernier espoir ! — disait-elle.

— O ma mère ! répondait le jeune homme en couvrant de pieux baisers les mains de l'infortunée, — restez près de moi, ne me quittez plus. Si vous avez des peines que je ne puisse entendre, pleurez, nous pleurerons ensemble. Mon amour vous guérira peut-être ; restez, ne nous séparons plus. »

La mort seule les sépara ; la cruelle ne se fit pas attendre. En moins de deux ans elle eut accompli son œuvre. Durant ces deux années, qui ne furent pour madame de Beaumeillant qu'une longue agonie, Richard essaya vainement de réveiller en elle l'espérance et la vie ; vainement il l'entoura de tout ce que la sollicitude la plus ardente peut suggérer de plus tendre et de plus assidu : elle succombait à un mal dont rien ne pouvait la distraire. Elle-même tenta de retremper son cœur dans l'amour maternel ; trop d'orages l'avaient dévasté pour qu'un sentiment heureux et calme pût jamais y fleurir. Sans doute, quand la passion n'a plus que des plages arides, il serait doux alors de revenir impunément aux sources des affections permises ; mais cela serait trop facile,

Dieu n'a pas voulu qu'il en fût ainsi. Quand madame de Beaumeillant trouva sous sa main ce bonheur trop longtemps négligé, elle se sentit inhabile à le goûter et à en jouir. Ni le silence des champs, ni la tendresse exaltée de son fils, ni la paix du toit domestique, ne purent amortir la tristesse qui la consumait. Elle s'éteignait lentement dans un mortel ennui : punition tardive, mais inévitable, de toutes ces imaginations qui ont traduit en aventures la grave histoire de la vie.

Celle-ci était atteinte d'un trait plus dur et plus acéré; elle saignait d'une blessure large et profonde. Peut-être eût-elle allégé son désespoir en le racontant; mais c'étaient de ces douleurs que les mères ne sauraient confier à leurs enfants, que les enfants devinent sans oser les comprendre. Le jeune de Beaumeillant assista silencieusement au dénoûment de cette destinée. Jamais une question n'effleura ses lèvres, jamais un reproche ne put se lire sur son visage; c'est à peine s'il osa s'interroger lui-même sur cette grande affliction qu'il ne pouvait guérir ni consoler. Il ne savait rien de la vie ; jamais un écho, même affaibli, des bruits du monde n'était arrivé jusqu'à lui. Aussi ce drame qu'il avait vu commencer dans les pleurs, et qu'il voyait s'achever dans les larmes, était-il pour lui plein d'un sombre mystère. Toutefois, ses instincts s'éveillant y jetaient de sinistres lueurs ; et déjà, sous son amour filial, Richadd sentait remuer dans son sein une haine sourde et profonde, qui ne savait à qui s'attaquer. Soumis et résigné en apparence, cet amour avait tous les caractères de la passion, inquiet, tourmenté, douloureux

et jaloux. Tout le trouble du cœur maternel avait passé dans ce jeune cœur.

Durant les premiers mois qui suivirent son retour, madame de Beaumeillant avait semblé tenir à la vie par quelque espérance. Chaque matin, l'arrivée du courrier qui apportait les lettres de la ville colorait un instant la pâleur de son front. Le pas éloigné d'un cheval, une voiture filant sur le ruban poudreux qui blanchissait à l'horizon, un bruit inaccoutumé, l'aboiement des chiens dans le parc, tout l'agitait d'un tressaillement soudain. Elle espérait, elle attendait encore.

Cependant les jours suivirent les jours, les mois succédèrent aux mois, sans amener aucun changement. Lasse d'espérer et d'attendre, elle s'abandonna à sa douleur sans résister au courant. Le flot l'entraîna vite ; elle mourut entre les bras de Richard. Près d'expirer, elle le pressa ardemment sur son sein, et de ses lèvres, qu'allait fermer la mort, un nom s'échappa dans le dernier soupir : ce ne fut pas le nom de son fils.

Quoique prévu depuis longtemps, ce coup frappa le jeune homme d'une morne stupeur. Son désespoir fut grave, silencieux, plus réfléchi qu'on ne le rencontre à cet âge ; il s'y mêla un sentiment de curiosité sombre et jalouse qui en modéra l'expansion, tout en en redoublant l'amertume. Madame de Beaumeillant vivante, il avait étouffé ce sentiment étrange qu'il n'osait pas alors s'expliquer à lui-même ; morte, il s'y livra tout entier ; et, resté seul dans ce château désert, il se prit à sonder avec une avide anxiété le mystère dont madame de Beaumeillant venait d'em-

porter le secret au tombeau. Que pouvait-il y comprendre? Élevé dans la solitude, il n'avait connu qu'un amour; sa mère avait été tout le poëme de sa jeunesse. Aucune peinture des passions mauvaises n'était parvenue jusqu'à lui; il n'avait lu que quelques livres, récits honnêtes, imprégnés à chaque page du parfum des chastes tendresses. Vainement donc il fouilla l'inconnu, vainement il l'interrogea; seulement une voix lui criait que la mort de sa mère lui laissait un être à haïr. Il avait recueilli sur les lèvres de la mourante le nom qui s'en était échappé à l'heure suprême : il enferma ce nom dans son cœur et l'y scella du poids de sa haine. Pourquoi? Il n'aurait pu le dire. Mais ce nom, il le lisait partout; la nuit, il l'entendait résonner en notes lugubres et se mêler aux plaintes du vent; dans ses rêves, il le voyait s'animer, prendre un corps et se dresser comme un fantôme vers lequel il tendait les bras en lui redemandant d'une voix éperdue l'amour et la vie de sa mère.

Ce devint une préoccupation incessante, une obsession de tous les instants. Sa douleur, au lieu de s'amollir, prit un caractère sauvage, presque farouche, mélange de regrets jaloux, de tendresse blessée et de sombre mélancolie. Ce n'était pas son fils, il le savait, hélas! que la mourante avait ardemment pressé sur son sein; il l'avait perdu deux fois du même coup; il la pleurait morte et vivante, lui cependant, qui n'avait aimé qu'elle! Il l'avait aimée, non de cette affection paisible qui s'assied au foyer des familles, mais de cet amour poétique et charmant que les amants connaissent seuls. Absente, il la suivait d'une

pensée inquiète et déjà troublée; chaque retour était une fête qui embaumait ses souvenirs; il l'avait aimée moins comme un fils que comme un amant, ou plutôt dans l'amour du fils s'était fondu cet amour sans but qui, au matin de l'existence, tourmente toute jeunesse. Madame de Beaumeillant était morte avant que l'âge et l'habitude eussent amorti les sentiments de Richard : l'imagination passionnée de cet enfant avait dû passer tout entière dans son désespoir. Quand la nuit brunissait les campagnes, il gagnait l'asile où reposaient les restes chéris, et là il s'oubliait de longues heures, s'attendrissant d'abord sur cette destinée sitôt ensevelie, pleurant sur elle et sur lui-même, mais retombant bientôt dans l'abîme des réflexions où le ramenait toujours, par une pente irrésistible, le curieux instinct de sa douleur. A cet instinct, qui l'aiguillonnait sans cesse et ne laissait ni paix ni trêve à son esprit, s'ajoutait, à l'insu de Richard, une autre curiosité, non moins âpre et non moins ardente, la curiosité de la vie, un dévorant désir d'apprendre et de connaître, une brûlante impatience de déchirer le voile qui lui cachait encore les prochains horizons.

Il y avait un an qu'il vivait ainsi dans cette fièvre curieuse et jalouse, lorsqu'il se décida, par une résolution désespérée, à pénétrer dans ce mystère qu'il avait creusé vainement jusqu'alors.

Quelques jours avant sa mort, madame de Beaumeillant avait profité d'un reste de forces expirantes pour brûler un grand nombre de lettres et de papiers. A sa dernière heure, elle se rappela que le sacrifice n'était pas complet; sentant sa fin prochaine, elle

confia à son fils le soin de livrer aux flammes une cassette qu'elle lui désigna. Richard remit au lendemain l'accomplissement de ce devoir : des jours s'écoulèrent sans qu'il y songeât; lorsque enfin il tint entre ses mains cette cassette, prêt à l'anéantir, il en fut empêché par une puissance invisible, et chaque fois qu'il y revint, la même force l'enchaîna.

A la longue, cette cassette exerça sur lui d'étranges influences; on eût dit qu'il s'en échappait un fluide qui l'attirait, une voix qui le charmait, un regard qui le fascinait. C'était un charme, en effet, une fascination réelle. Il passait des heures entières à la couver d'un œil ardent; il se surprenait parfois à promener sur elle une brûlante main. Un jour qu'il en trouva la clef, il la prit, la roula longtemps entre ses doigts par un mouvement convulsif; puis, d'un pas brusque et résolu, il alla droit au coffret, dont les cercles d'acier reluisant au soleil semblaient l'attirer fatalement, comme la lumière attire les phalènes; mais il s'arrêta court, lança la clef dans le parc et s'enfuit avec épouvante.

Depuis ce jour, il avait évité d'entrer, sous aucun prétexte, dans cette chambre. Cependant, par une de ces nuits où la folie apparaît à la douleur qui veille, par une de ces insomnies où tout ce qui souffre en nous revêt la forme d'un spectre menaçant, où le sang se consume, où le cerveau s'égare, où l'âme se dévore, Richard se leva. Des éclairs sillonnaient le ciel, la foudre roulait au loin, les arbres du parc mugissaient comme des flots sur une grève. Il sortit; la pluie tombait en larges gouttes sur son front sans le rafraîchir. Il marchait, harcelé par ses pensées comme

un cerf par une meute. Il y avait juste un an que madame de Beaumeillant avait succombé par une nuit pareille. De retour au château, Richard voulut revoir la chambre où cette infortunée s'était endormie du dernier sommeil. Il entra religieusement et promena autour de lui un lent et douloureux regard. En apercevant la cassette qui brillait dans un coin, à la lueur de la lampe, il tressaillit et prit Dieu à témoin que ce n'était pas elle qu'il cherchait. Pour se convaincre lui-même de la pureté de ses intentions, pour en finir avec le trouble de son âme, il alluma un grand feu et jura de ne point s'éloigner avant d'avoir accompli la dernière volonté de sa mère. Pendant que le bois s'embrasait, il se jeta dans un fauteuil, et se prit à repasser tous les détails de sa destinée avec une ardeur maladive qu'exaltait encore ce lamentable anniversaire. La tempête avait redoublé, la pluie fouettait les vitres, le tonnerre déchirait la nue. Richard ne sentait son cœur ni moins orageux ni moins sombre. Il prit le coffret, le posa sur le marbre de la cheminée et demeura longtemps à le contempler en silence. Il se tenait debout, pâle, tremblant, défait, et nul n'aurait pu dire ce qui se passait en lui, tant était indéfinissable l'expression de ses yeux et de son visage.

Enfin, par un mouvement de bête fauve qui s'élance sur sa proie, il saisit la cassette à deux mains; mais, au lieu de la jeter aux flammes, il la brisa contre la plaque du foyer. Des papiers s'en échappèrent, et, dispersés par la violence du choc, volèrent çà et là sur le parquet. Richard resta d'abord frappé de terreur; il crut entendre la voix de

sa mère qui s'élevait pour l'accuser et le maudire. Mais l'enfer était tout entier dans son sein : il consomma la profanation.

II

Ces lettres, toutes sans suscription, avaient été écrites par madame de Beaumeillant durant les deux années qui suivirent son dernier retour : c'étaient les épanchements de sa douleur, le récit, jour par jour, de sa lente agonie. Richard s'étendit sur le parquet, sa main prit au hasard au milieu des lettres éparses. La première qu'il ouvrit les résumait toutes : c'était aussi la première sans doute qu'avait écrite madame de Beaumeillant après son retour, le premier cri de son désespoir, le premier sang de sa blessure. Richard, en dépliant les feuillets, sentit son cœur défaillir et son front se mouiller d'une sueur froide : on eût dit un amant qui va se convaincre de l'infidélité de sa maîtresse. Toutefois, en reconnaissant l'écriture de sa mère, çà et là effacée par les larmes, il fut saisi d'un sentiment de respect religieux; tous les pudiques instincts de la jeunesse se réveillant en lui, il allait une fois encore résister au démon qui le poussait et sortir vainqueur de cette nouvelle épreuve, quand soudain un nom, le nom maudit que la mourante avait exhalé dans son dernier soupir, lui sauta, comme un aspic, au visage. Toutes ses pieuses dispositions s'évanouirent, et sa rage jalouse l'emporta.

« Non, je ne vous ai pas quitté, comme vous l'avez dit, dans l'attendrissement de notre destinée ; gar-

dez pour vous vos consolations hypocrites. Je ne vous ai pas quitté, moi : je suis partie, j'ai fui, parce que vous m'avez chassée. Non, nous ne nous sommes pas séparés d'un commun accord, en vue de notre bonheur mutuel ; je ne me suis pas séparée de vous, moi : c'est vous qui m'avez rejetée. Non, ce lien ne s'est pas dénoué : c'est vous qui l'avez brisé. Lâche et misérable, vous n'avez pas même le courage de votre infamie ; bourreau, vous voulez qu'on vous plaigne à l'égal de la victime ; il faut vous savoir gré du sang que vous versez. Allez, je vous connais ! Eh bien, vous êtes libre ! moi, je suis morte, vous m'avez tuée. Morte, entendez-vous ? Vous, heureux, libre enfin ! Libre, heureux, Évariste ! Mon amour vous pesait donc bien ! Il était donc pour vous une bien lourde tâche, un bien rude fardeau, cet amour humble et résigné qui se tenait dans l'ombre et se dévouait en silence ! Ce vous était donc un bien grand travail de vous laisser aimer, de vous sentir aimé ! Vous n'avez pas eu pour moi la pitié que vous ne craignez pas de réclamer pour vous ; vous m'avez immolée froidement, à vos pieds, embrassant vos genoux et mouillant vos mains de mes larmes. Qu'avais-je fait pour me voir traitée de la sorte ? Ce que tu avais fait, malheureuse ! tu aimais, et l'ingrat n'aimait plus ! Dites, fallait-il pour cela vous montrer si dur et si cruel ! Ne pouviez-vous attendre quelques jours, ou du moins laisser tomber quelques paroles affectueuses, afin que ce cœur, mortellement blessé, pût en vivre jusqu'à sa dernière heure ? Vous ne m'aimiez plus, hélas ! mais si vous m'avez aimée, qu'était-ce donc que cet

amour qui, en se retirant, n'a déposé en vous que le dédain, le mépris et l'injure? C'est que tu ne m'as jamais aimée, va! Non, durant le siècle de douleurs qu'a duré cette liaison fatale, je n'ai pas cru un seul instant à ton amour, pas un instant! J'attendais, j'espérais, j'essayais, je ne croyais pas. Ainsi donc, voilà le prix de tant d'efforts et de sacrifices! Ne vous y trompez pas, je suis morte : rien, plus rien! Vous avez clos ma vie. Je n'étais que par vous et pour vous. Il vous aurait suffi d'un peu de bonté pour m'amener sans effort au seuil des affections paisibles, pour m'aider à franchir sans déchirement le passage des illusions à la réalité. Peut-être n'étais-je pas tout à fait indigne de quelques soins et de quelques ménagements ; peut-être avais-je quelque droit d'espérer que vous m'enseveliriez doucement dans votre tendresse. Oui, un peu de bonté suffisait : vous n'avez pas voulu. C'était pourtant une œuvre sainte, une entreprise qui pouvait tenter un cœur généreux; avec un peu de patience, vous pouviez sauver une âme : vous n'avez pas voulu! Qu'elle s'éteigne donc, cette âme dédaignée qui n'a plus rien à faire ici-bas! »

Cela continuait ainsi, passant tour à tour des reproches aux regrets, de la tendresse à la colère, de l'orgueil outragé à l'humilité suppliante, éternelles plaintes de l'amour délaissé : seulement, la mort de la victime donnait à celles-ci un caractère terrible et solennel, qui eût touché les plus indifférents et imposé aux plus sceptiques. Cependant, pour un esprit à la fois expérimenté et désintéressé, ce n'eût été, à vrai dire, qu'un poëme assez vulgaire; mais

pour Richard que ses instincts seuls avaient éclairé jusqu'alors, pour ce jeune homme qui, ne sachant précisément rien de la vie, venait d'en lire tout à coup le chapitre le plus lamentable, écrit avec les pleurs et le sang de sa mère, ce fut un coup de foudre qui le frappa en l'illuminant, et cette fois enfin il se trouva face à face avec sa douleur.

« Ainsi, je n'étais rien pour toi ! — murmura-t-il lentement d'un air sombre ; — ainsi, pas un mot pour ton fils ? Ton âme dédaignée n'avait rien à faire ici-bas ? Tu n'as pas cru devoir, pour ton enfant, te donner la peine de vivre ? Ton fils qui t'adorait, ton enfant qui ne vivait qu'en toi ! Quel égarement fut le vôtre !... Mais toi, qui donc es-tu, — s'écria-t-il l'œil en feu et le bras menaçant, — toi qui m'as volé l'amour, le bonheur et la vie de ma mère ? toi qu'elle implorait à genoux, et qui, sans pitié, voyais couler ses larmes ? Elle t'aimait, et tu l'as chassée ! Elle t'aimait, et tu l'as tuée ! Et c'est toi pourtant qu'à sa dernière heure elle appelait encore ; sur ses lèvres près de se fermer, je n'ai recueilli que ton nom ; dans son cœur près de se glacer, je n'ai surpris que ton image ! »

Il marchait à grands pas dans la chambre, se frappant le front et pressant sa poitrine avec rage. L'attrait de la souffrance le ramena bientôt aux lettres dispersées. Il les prit une à une et les lut d'un regard tantôt enflammé de colère, tantôt mouillé d'attendrissement. C'était dans toutes le même chant plaintif et désolé ; dans toutes, la révolte et le désespoir d'une âme qui n'a vu dans la vie que l'amour, et qui sent que l'amour l'abandonne ; dans toutes surtout, le

naïf et monstrueux égoïsme de la douleur et de la passion. Chose cruelle à dire, dans toutes ces lettres écrites par madame de Beaumeillant, il ne se trouvait pas une ligne qui révélât l'existence de Richard. L'absence du sentiment maternel y pesait comme une atmosphère orageuse. L'amante avait étouffé la mère.

Une fois, cependant, une seule, madame de Beaumeillant, dans l'épanchement de ses regrets, s'était rappelé qu'elle avait un fils :

« Vous ne savez pas le mal que vous avez fait ; non, vous ne le savez pas, Évariste, et ce sera votre seule excuse devant Dieu, car Dieu vous jugera. Il ne vous demandera compte ni de ma vie ni de mon bonheur ; souffrir et mourir, n'est-ce pas la commune loi? Qu'importe que ces yeux, avant de se fermer, se soient usés dans les pleurs ? Qu'importe que ce corps s'affaisse avant le temps et retourne à la terre ? Mais ce doit être devant Dieu une chose grave que la perte d'une âme, et vous avez tué la mienne. Oui, cette âme qui réfléchissait, comme un lac limpide, toutes les beautés de la nature ; qui vibrait, comme un divin instrument, à toutes les harmonies de la création, vous l'avez à jamais ternie, vous l'avez brisée, vous l'avez tuée enfin ! Tout est mort ; le soleil s'est éteint dans le ciel : l'éternel hiver règne autour de moi. Tout m'est odieux et tout m'importune, ou plutôt tout m'est indifférent. Je ne puis me rattacher à rien ; je ne compte plus les jours, il y en a même où je ne souffre pas. Vous avez fait en moi le silence, la nuit, le néant du tombeau. Vous qui nous délaissez, vous vous glorifiez de nos larmes : ce n'est pas vous, cruels, que nous pleurons, vous

ne valez pas un regret : mais notre cœur que vous avez flétri, mais la meilleure portion de nous-mêmes que nous laissons à votre amour, comme les troupeaux leur laine aux buissons. Te le dirai-je? oserai-je le dire sans expirer de honte? Tu sais bien mon fils, Évariste, cet enfant négligé pour toi ? Il est là, près de moi, tendre, soumis, discret, sacrifiant les ardeurs de son âge aux soins d'une ingrate douleur. Il est là ; pour que rien ne manquât au crime de sa mère, Dieu lui a donné la grâce, l'intelligence et la bonté. Quelle femme ne serait heureuse et fière de pouvoir l'appeler son fils ? Eh bien ! sa présence m'irrite, sa tendresse me gêne, et je crois, pardonnez-moi, Seigneur ! je crois que je ne l'aime pas... »

A ces mots, Richard froissa la lettre entre ses mains et la jeta loin de lui sans avoir achevé de la lire. Longtemps il laissa déborder l'amertume de ses réflexions, longtemps il éclata en sanglots et en imprécations jalouses ; puis, en songeant à ce que l'infortunée avait dû souffrir pour en venir à cette extrémité, sa colère s'abattit une fois encore en une pluie de larmes, et il lui pardonna dans son cœur. Mais à l'autre il ne pardonnait pas, et sa haine se nourrissait du sang de son amour.

Plus désintéressé, ainsi que nous le disions tout à l'heure, avec quelque intelligence des choses de la passion, peut-être ce jeune homme eût-il enveloppé ces deux destinées dans un même sentiment attendri ; mais Richard était loin des conditions essentielles à l'indulgence. Il ignorait à quels chocs imprévus, à quels principes dissolvants, à quelles lois inévitables est soumise l'union des âmes ; il avait toute la foi,

toute la candeur, toutes les naïves indignations de son âge ; quand même madame de Beaumeillant n'eût été pour lui qu'une étrangère, il n'en aurait pas moins senti son sang révolté se soulever contre cet homme. Tout l'excitait, tout l'armait contre lui. Il n'était pas une de ces lettres où madame de Beaumeillant ne passât en moins de quelques pages, parfois en moins de quelques lignes, de l'adoration à l'insulte, de l'emportement à la prière : tour à tour suppliante et terrible, se traînant aux pieds de l'ingrat ou lui jetant l'invective au visage, essuyant avec ses lèvres la boue des injures, puis effaçant bientôt la trace des baisers sous de nouveaux outrages. Richard ne savait pas à quels excès de langage la passion aux abois pousse ces faibles âmes, ni quel affreux besoin est en elles d'avilir leur amour, comme si, en le flétrissant, elles espéraient en guérir : il dut prendre au sérieux, dans leur sens littéral, tous ces outrages et tous ces blasphèmes, et conclure naturellement que cet Évariste était un infâme. Et pourtant, dans les lettres de madame de Beaumeillant, ce n'étaient pas les expressions inspirées par le mépris et la colère qui l'irritaient le plus, cet enfant, mais le langage tendre et passionné, le refrain amoureux et doucement plaintif qui se mêlait incessamment aux cris de la passion blessée. Il ne se rendait pas compte des sentiments qui l'agitaient alors ; mais, à son insu, c'était moins au bourreau qu'à l'amant que s'adressait sa haine, la jalousie entrait au moins pour moitié dans son désespoir.

Voici quelques fragments de la lettre que madame

de Beaumeillant avait écrite, sans doute, à la veille d'expirer :

« Depuis deux ans, je vous attends tous les jours et je vous appelle, vous ou la mort. Vous n'êtes pas venu, vous ! Unique amie de mon désespoir, sois bénie, c'est Dieu qui t'envoie : Dieu a eu pitié de ma peine. Évariste, je vais mourir ; je vous l'avais dit, il le fallait d'ailleurs ; vivre sans vous, n'était-ce pas vous être infidèle ? O mon ami ! je ne vous en veux pas. Il m'est doux de mourir de mon amour, puisque vous n'avez pas voulu me laisser vivre du vôtre. Je n'ai qu'un regret à cette heure, c'est que ma mort ne trouble votre vie et ne vous soit une punition trop cruelle. Qu'est-ce après tout ? une âme délaissée qui s'en va. Et pourtant, en songeant combien il vous eût fallu peu d'efforts pour la rendre heureuse, je ne puis m'empêcher de vous en vouloir un peu. Pardonnez à ces derniers regrets. Je souhaite bien ardemment que vous puissiez ignorer toujours ma fin prématurée ; je vous parle ici dans mon cœur ; ces lignes n'iront pas jusqu'à vous. Si jamais vous en étiez instruit, je vous supplie de ne pas en avoir trop de remords. Allez, tout cela est bien peu de chose. Je vous le demande, pour qui et pour quoi vivrais-je ? Il est bien décidé, n'est-ce pas, que vous ne voulez plus de moi ? Inutile à votre bonheur, que puis-je espérer sur la terre ? J'ai porté deux ans le deuil de votre amour ; je n'ai point failli à ma douleur ; maintenant je puis partir. Dieu est bon : je suis calme, résignée, presque joyeuse. Il y a pourtant des choses auxquelles ma pensée s'arrête malgré moi. Tenez, par exemple : il est certain que mon heure

approche, demain sans doute j'aurai cessé d'exister. La fièvre a brûlé mes os ; mon sang épuisé n'arrivera bientôt plus à mon cœur ; ma vue se trouble, tout mon être s'affaisse, la main qui vous écrit est tremblante et déjà glacée. Eh bien ! vous pourriez d'un seul mot ce que Dieu ne pourrait pas sans vous : tromper la mort et me rendre à la vie. Vivre, je pourrais vivre encore ! Oh ! la vie, Évariste ! le soleil et l'azur des cieux ! les nuits étoilées et sereines ! le parfum des fleurs et l'ombrage des bois, tous ces biens me seraient rendus ! Un mot de vous suffirait pour cela, et ce mot, vous ne le direz pas. — Il n'y faut plus songer. Que votre volonté s'accomplisse ! Vous aurez été inflexible comme le destin. Oui, vous avez été cruel ; je ne crois pas que beaucoup d'hommes aient été pour de pauvres femmes aussi cruels que vous l'avez été pour cette pauvre abandonnée ! Où donc avez-vous pris ce féroce courage ? Saviez-vous, ami, qu'on en meurt? Ah ! j'aurais bien voulu vous voir une fois encore pour vous demander pardon du mal que j'ai pu vous faire. Si vous avez souffert par moi, croyez que j'en suis innocente; si j'ai péché vis-à-vis de vous, ce n'a jamais été, je vous jure, que par excès de tendresse. Je m'en irais tout à fait heureuse, si j'étais sûre de vous laisser de doux souvenirs, et cette conviction que je vous ai beaucoup aimé... »

Et, sur un feuillet détaché, ces mots à peine lisibles :

« Un dernier adieu ! un adieu éternel ! Où êtes-vous ? que faites-vous? Je viens de voir, à travers les arbres, un cavalier passant au galop sur la route. O mon Dieu ! si c'était vous ! Il m'a semblé vous recon-

naître. Peut-être est-ce vous? vous êtes si bon! Quelque chose vous aura crié que j'allais mourir, et vous serez parti, et voilà que vous accourez. Seigneur, faites que ce soit lui, que je le voie une fois encore?»

« Et moi, ma mère, et moi! » s'écria le malheureux jeune homme.

Il ne put en dire davantage. Il avait caché sa tête entre ses mains; il demeura longtemps ainsi, anéanti dans sa douleur.

Cependant l'aube blanchissait l'horizon. Appuyé sur le balcon de la fenêtre ouverte, il se prit à contempler d'un regard distrait les nuées que le vent éparpillait dans le bleu du ciel. L'orage s'était dissipé; de molles vapeurs se détachaient, comme des flocons d'ouate, du flanc des coteaux; les oiseaux gazouillaient sous la feuillée humide; le parc étincelait, comme un vaste écrin, aux premiers rayons du soleil. Richard s'arracha brusquement à ce réveil des joies de la nature. Le foyer brûlait encore; il y jeta, une à une, les lettres qu'il venait de lire. Le feu les dévora toutes, excepté la dernière, que le jeune homme voulut garder.

Il avait trouvé au fond de la cassette plusieurs enveloppes vides, à l'adresse de madame de Beaumeillant, reliques des temps heureux, conservées là sans doute par une de ces puérilités de l'amour qui donnent du prix aux moindres choses qui nous viennent de l'être aimé. Toutes les suscriptions étaient de la même écriture; tous les cachets étaient intacts et portaient la même empreinte armoriée. Il mit de côté une de ces enveloppes et livra les autres aux flammes. Ces soins accomplis, il pardonna une fois encore à sa

mère ; puis, s'adressant par la pensée à l'homme qui avait fait le mal :

« Où que tu sois, — dit-il, — et qui que tu sois, je te trouverai. Le monde est grand, mais la vie est longue. »

III

Richard entra dans le monde, sans guide, sans appui, triste et solitaire. Les salons les moins accessibles s'ouvrirent devant le nom de son père, qu'il portait d'ailleurs en digne héritier d'une race de preux. Il était beau, silencieux, grave et fier. Élevé au fond des bois, s'il n'avait pas cette science banale que donnent l'usage et le frottement de la vie mondaine, il y suppléait par une distinction naturelle, qui révélait à coup sûr la noblesse de son origine. Son titre et sa fortune, son air jeune et souffrant, son front pâle et chargé d'ennuis, la réserve un peu hautaine de son attitude et de ses manières, tout enfin, jusqu'à la sombre sévérité de son costume, le signala aussitôt à la bienveillance de plusieurs et à la curiosité de tous.

Ce qui le frappa d'abord, ce fut de voir quel souvenir auguste et vénéré le comte de Beaumeillant avait laissé parmi les hommes, quels hommages éveillait son nom, quelles sympathies soudaines ce nom faisait lever dans la foule. On n'enseigna point à Richard le respect qu'il devait à la mémoire de son père ; ce respect était dans son cœur, mais froid et compassé, comme tout sentiment qu'impose le devoir et que n'exalte pas la tendresse.

Dès son plus bas âge, Richard n'avait vu dans le comte de Beaumeillant qu'un vieillard soucieux et morose. Il ne se souvenait pas d'avoir surpris sur sa bouche un sourire, dans ses yeux un regard caressant. Le comte aimait pourtant son fils ; mais empoisonné dans sa source, cet amour avait manqué d'expansion, de grâce et de charmes.

En grandissant, Richard l'avait sourdement accusé de l'exil de sa mère. Faut-il le dire ? plus d'une fois il avait senti près de lui remuer dans son sein quelque chose de pareil à la haine, qu'il s'était aussitôt empressé d'étouffer, mais sans se demander jamais si ces impassibles dehors ne cachaient pas une âme profondément blessée, qui dévorait son sang et ses larmes. Pitié, tendresse, amour, tout avait été pour l'absente.

Soit qu'il eût compris ce qui se passait dans le cœur du jeune homme, et qu'il fût trop fier pour se plaindre ou pour se justifier, soit qu'il n'eût fait qu'obéir aux dispositions d'un esprit chagrin et d'un caractère taciturne, M. de Beaumeillant avait toujours négligé de vaincre les répugnances de Richard et d'établir entre son fils et lui des rapports plus affectueux et plus intimes. Ainsi, quoique respirant sous le même toit, tous deux avaient vécu tellement séparés l'un de l'autre, que Richard, en entrant dans le monde, ne savait de la vie de son père que ce qu'il en avait vu lui-même. Pouvait-il soupçonner que cette existence, qu'il voyait tristement s'éteindre dans les ennuis de la solitude et de l'abandon, recélât un passé glorieux, que cette destinée si sombre à son déclin eût été belle à son aurore ? Jamais le comte

ne l'avait entretenu des grandes choses de sa jeunesse, jamais la comtesse ne s'était parée de la gloire de son époux; ce fut le monde qui apprit a Richard quel homme il avait eu pour père.

Le comte de Beaumeillant avait été un de ces loyaux et fidèles serviteurs dont la légitimité aura pour toujours emporté le type chevaleresque dans un des plis de son linceul. Au premier cri poussé par la monarchie aux abois, il avait tiré son épée et n'était revenu dans le château de ses ancêtres qu'après avoir vu ses maîtres légitimes paisiblement assis sur le trône de leurs aïeux. Il avait partagé les labeurs et la gloire d'une lutte féconde en héros ; il avait été grand sur une terre de géants. Lors de l'arrivée de Richard à Paris, la révolution de 1830 venait d'ébranler le sol de la Vendée, d'en remuer les cendres, d'en raviver les souvenirs. Sur la rive gauche de la Seine, dans ce monde où l'on garde encore le culte du malheur et la religion de l'exil, Richard entra, portant, sans s'en douter, comme une étoile au front la vieille renommée paternelle.

Sa première visite fut au marquis de Penhoëdic.

Il savait que les Penhoëdic s'étaient alliés autrefois aux Beaumeillant, et qu'une étroite amitié avait de tout temps existé entre les deux familles. En effet, à peine eut-on annoncé le jeune comte, qu'à son nom le marquis se leva; il pressa Richard sur son cœur et le tint longtemps embrassé. La marquise lui tendit une main blanche et sèche qu'il porta respectueusement à ses lèvres. Rangées auprès de leur mère, mesdemoiselles de Penhoëdic, trois fleurs de grâce et de beauté, écloses sur la même tige dans le

jardin de l'aristocratie, l'observaient avec intérêt, tandis que quelques personnes réunies dans le salon de la marquise s'empressaient autour de lui, car toutes avaient connu le comte de Beaumeillant, son père.

Après les premières effusions, la conversation s'engagea, et l'on peut juger de l'étonnement de Richard en se voyant tout d'un coup et comme par enchantement illuminé par le reflet d'une renommée qu'il n'avait pas même pressentie jusqu'alors. Ce fut pour lui comme un lever de soleil sans aube et sans aurore. Le comte de Beaumeillant et le marquis de Penhoëdic avaient été compagnons d'armes; ils avaient combattu sous le même drapeau, partagé les mêmes dangers, mêlé leur sang sur les mêmes champs de bataille. Le marquis rappela les grandes choses qu'avait accomplies le comte; il n'oublia point qu'à l'armée vendéenne on l'avait surnommé, comme Bayard, le chevalier sans peur et sans reproche. Il cita plus d'un trait qui fit monter au front du jeune homme la rougeur d'un noble et saint orgueil.

Comme il achevait de raconter qu'il avait dû deux fois la vie au courage et au dévouement de l'ami qu'il appelait son frère, on annonça M. de Kervégan. Le marquis présenta tout d'abord au nouveau venu le jeune Beaumeillant. A ce nom, M. de Kervégan embrassa Richard avec une brusque tendresse qui tenait à la fois du soldat et du gentilhomme.

« Si vous avez le cœur de votre père, — lui dit-il, — vous serez Richard Cœur de lion. »

Bientôt l'entretien devint général; chacun ap-

porta son offrande à la mémoire du guerrier breton. Il y eut plus d'une révélation glorieuse, et le comte de Beaumeillant fut vengé en ce jour de l'oubli qui avait rongé comme une rouille la dernière moitié de son existence. A la fois surpris et charmé, Richard écoutait, honteux en même temps d'avoir jusqu'à présent ignoré cette gloire ; lui cependant, dont la tête, l'esprit et le cœur n'étaient remplis que d'une seule image et d'une pensée unique, il ne tarda pas à remarquer que le nom de sa mère était, pour ainsi dire, exilé de la conversation, et qu'on semblait même éviter toute allusion à son souvenir.

Nous l'avons dit, ce jeune homme ne savait rien du monde ; il ignorait de quelle réprobation la société frappe certaines fautes, combien elle est impitoyable à tout ce qui vit en dehors de ses lois. Il n'avait jamais vu dans sa mère qu'une tendre victime, digne de la pitié de tous, et ne supposait pas, d'ailleurs, que le monde fût dans le secret de ses égarements. Il essaya donc plus d'une fois de mêler à l'entretien le nom de madame de Beaumeillant ; mais, chaque fois qu'il le tenta, ce nom n'éveilla pas d'écho et tomba silencieusement sans être relevé par personne. Richard se sentit pris d'un sourd malaise, d'une vague inquiétude qu'il subit d'abord sans chercher à s'en rendre compte ; seulement, plus il entendait exalter son père, plus il éprouvait le besoin de venger sa mère de l'indifférence qui pesait sur elle. Il y avait en lui deux orgueils, l'un qui triomphait, l'autre qui souffrait, d'autant plus vulnérable, celui-ci, qu'il réunissait toutes les susceptibilités de l'amour et de la tendresse.

Il arriva que M. de Kervégan, qui, voyant Richard vêtu de noir des pieds à la tête, avait pensé que ce jeune homme portait le deuil de son père, l'interrogea sur la perte qu'il croyait récente; car les amis du comte de Beaumeillant avaient longtemps ignoré sa mort, et M. de Kervégan venait d'en recevoir la première nouvelle.

« Mon père est mort depuis cinq ans, — répondit Richard ; — le deuil que je porte, — ajouta-t-il avec un fier sentiment de douleur, — je le porterai durant ma vie entière : c'est le deuil de ma mère, comtesse de Beaumeillant. »

Il tomba sur ces mots un silence de glace.

« Monsieur, — dit enfin la marquise s'adressant à Richard, — Dieu devait à votre noble père la consolation de partir d'ici-bas sans avoir vu le roi, notre maître, reprendre le chemin de l'exil. Nous le pleurons ; ce n'est pas à nous de le plaindre. »

A ces mots, le jeune gentilhomme se leva froidement. Il venait de comprendre que la comtesse de Beaumeillant était jugée et condamnée ; il avait appris en même temps et du même coup la gloire et la honte de sa famille.

Richard retrouva partout l'accueil qu'il avait reçu à l'hôtel de Penhoëdic. Partout il vit les bienveillances les plus flatteuses, les sympathies les plus honorables accourir et s'empresser autour de son nom ; il vit partout rayonner la mémoire du comte, tandis que celle de la comtesse restait ensevelie dans la nuit et dans le silence. Loin d'en être atteint, son amour s'en accrut. Mieux il comprit que le souvenir de sa mère était frappé d'interdit, plus il la plaça haut dans

son cœur. Le bien qu'il entendait dire constamment de son père avait fini par l'irriter. Que de fois, lorsqu'il revenait à sa solitude, blessé au plus sensible endroit de son être, il évoqua l'ombre adorée pour la couvrir de ses pleurs et de ses baisers ! Que de fois il ouvrit son cœur saignant à sa chère malheureuse proscrite ! Que de fois, pour la venger du dédain et du mépris des hommes, il répandit sur elle des trésors d'indulgence et de bénédiction !

Richard pardonnait et s'exaltait dans sa tendresse, comme s'il eût compris que sa destinée crierait d'elle-même assez haut contre la mère qui l'avait faite si rude et si lourde à porter.

Déjà l'expiation commençait.

Jusqu'alors Richard n'avait souffert que dans son amour; au contact du monde, sa blessure s'envenima. Ses susceptibilités s'aigrirent, son imagination se frappa; le monde lui devint un enfer qu'il peuplait de sombres fantômes. Une défiance maladive égara ses perceptions; sous le coup d'une préoccupation acharnée, la réalité prit à ses yeux des formes terribles et des proportions menaçantes. Le déshonneur des mères est aux fils un pesant fardeau. Richard en arriva bientôt à croire qu'il portait écrit sur son front le secret qui le consumait. Aux regards les plus inoffensifs il prêtait des intentions offensantes. Son nom prononcé dans la foule le faisait tressaillir de terreur et de honte. Les paroles prononcées près de lui sifflaient comme des serpents à ses oreilles. Il se blessait aux discours les plus innocents et se déchirait aux plus bienveillants sourires. Il ne voyait partout qu'allusions cruelles

et railleuses. Exaltait-on devant lui la mémoire du comte de Beaumeillant, ce n'était qu'en vue d'outrager la mémoire de la comtesse. Il lui semblait qu'on se taisait à son approche, qu'on l'observaità la dérobée, que tous les groupes s'entretenaient mystérieusement des fautes et des égarements de sa mère.

Ainsi, jeune et beau, joignant aux qualités les plus précieuses du cœur et de l'esprit le double privilége de la naissance et de la fortune, Richard vit, comme un printemps sans fleurs et sans soleil, s'achever dans l'ennui et la tristesse le pâle matin de sa vie. Il n'eut pas même la ressource d'épancher ses peines dans un sein fraternel; il n'avait point d'amis. Naturellement fier et réservé, élevé solitairement, habitué de bonne heure aux émotions silencieuses, la défiance avait achevé de le renfermer en lui-même. C'était d'ailleurs une âme trop délicate et trop exquise pour rien laisser voir du mal qu'elle endurait : il y a des douleurs qui ne sortent jamais d'une noble poitrine.

Ce qui le soutenait dans cette dure épreuve qui n'avait que Dieu pour confident et pour témoin, ce qui lui faisait prendre sa sombre destinée en patience, ce qui le retenait dans ce monde où ses pieds meurtris saignaient à chaque pas, c'était la haine. Jamais, au plus fort de ses amertumes, il n'avait accusé sa mère; toujours il s'était dit que, tombée entre des mains infâmes, elle avait été moins coupable que malheureuse. Il pleurait sur elle et ne l'accusait pas; mais l'homme qui l'avait perdue, Richard le haïssait d'une haine implacable et profonde. A quelles fins souhaitait-il de le découvrir et de le ren-

contrer? Ses idées de vengeance n'avaient rien d'arrêté ni de fixe; mais il le haïssait dans l'âme, et, pour se trouver une fois seulement face-à face avec lui, Richard eût volontiers donné sa vie entière. Où le prendre? où le chercher? En arrivant à Paris, Richard s'était imaginé qu'il le reconnaîtrait entre tous, cet homme qu'il ne connaissait pas: il lui semblait que des indices certains devaient tout d'abord le lui signaler dans la foule. Partout, à chaque instant, il s'était attendu à le voir paraître. Il s'en était fié à ses instincts; il avait compté sur une voix infaillible qui tout d'un coup lui crierait: « Le voici! voici le bourreau de ta mère! » Enfin, ô candeur du jeune âge! il s'était dit que le mépris général le lui indiquerait à coup sûr; qu'il entendrait parler sans doute d'un homme perdu de mœurs et de réputation, se faisant un jeu de l'honneur des familles, et que cet homme sans cœur et sans âme serait précisément celui qu'appelait sa colère.

Aucune de ces prévisions ne se réalisa. Parmi toutes les physionomies effacées dont se composent les réunions du monde, Richard n'en trouva pas une seule qui répondît au type qu'il s'était forgé. Le mépris général lui indiqua des parjures et des faussaires, des traîtres et des apostats, mais non pas en amour, terrain neutre sur lequel les hommes peuvent tout oser sans encourir la réprobation qui frappe impitoyablement leurs victimes. Richard chercha donc vainement sa proie.

Las d'errer comme une âme en peine dans un monde où tout le froissait, il se préparait soit à voyager, soit à retourner dans son château de Bre-

tagne, lorsqu'un incident qui devait se présenter tôt ou tard changea subitement le cours de sa destinée.

Un soir qu'il se trouvait dans un salon du faubourg Saint-Germain, en passant près d'un groupe de jeunes gens qui ne le savaient pas si près, il entendit outrager sa mère. Le lendemain, une rencontre eut lieu au bois de Boulogne. Richard reçut un coup d'épée dans la poitrine.

Comme les témoins s'empressaient autour de lui, une calèche découverte s'arrêta à l'entrée de l'allée où venait de se vider l'affaire; c'était la voiture d'un gentilhomme que Richard avait vu çà et là dans le monde, et vers lequel il s'était senti naturellement attiré, malgré la différence de leurs âges.

Propriétaire, à Auteuil, d'un cottage qu'il habitait durant la belle saison, M. de la Tremblaye (c'était son nom) avait l'habitude de faire, chaque matin, un tour de bois, au pas de ses chevaux. Bien qu'il eût franchi depuis quelques années le seuil de la virilité, il était jeune encore. Élégant et sévère dans son maintien et dans son costume, laissant lire sur son front la dignité de son caractère, c'était un de ces hommes qui vous imposent en vous regardant et vous honorent en vous donnant la main.

Il mit pied à terre, s'approcha du blessé, et parut péniblement surpris de reconnaître M. de Beaumeillant, étendu sans vie sur le gazon de la contre-allée. Après l'avoir saigné sur place, le chirurgien qui avait assisté au combat ayant déclaré que ce jeune homme n'était en état de supporter ni le mouvement de la voiture ni la fatigue du retour à la ville, M. de la Tremblaye s'empressa d'offrir sa maison

d'Auteuil, où l'on porta Richard sur un lit de feuillage.

La blessure était grave. Tant que dura le danger, M. de la Tremblaye veilla assidûment au chevet de son hôte. La convalescence fut longue. Richard en passa les premiers jours à Auteuil ; il y revint fréquemment après sa guérison. Quoique ces deux hommes ne fussent pas au même point de la vie, il s'établit entre eux une intimité sérieuse, fondée sur une estime mutuelle et sur des sympathies réciproques. Pour la première fois Richard trouvait à échanger sans crainte ni défiance ses idées et ses sentiments. M. de la Tremblaye ne toucha que d'une main discrète et délicate aux peines de son jeune ami, il respecta le secret de sa destinée et n'essaya pas d'en soulever le voile ; mais il versa sur ce cœur souffrant le baume salutaire d'une saine philosophie.

Ils avaient, le soir, sous les frais ombrages, de longs entretiens qui exerçaient sur l'esprit de Richard de bienfaisantes influences et le ramenaient insensiblement à une appréciation plus sage et plus vraie des choses d'ici-bas. M. de la Tremblaye était une de ces natures d'élite que l'expérience féconde et que la douleur enrichit. Chez lui, la faculté de sentir et d'aimer avait survécu aux illusions de la jeunesse. Il n'avait point ce scepticisme railleur que donne aux organisations d'une trempe moins généreuse la science amère de l'humanité. Il releva l'âme abattue de Richard, il la doubla, pour ainsi dire, de la sienne, et lui ouvrit des horizons que M. de Beaumeillant n'avait pas jusqu'alors entrevus.

Il l'entretenait gravement, lui conseillait d'occuper sa vie, de développer son intelligence, d'en diriger l'activité vers un but élevé et honnête.

« Montrez-vous digne, — lui disait-il parfois, — du nom que vous a légué votre père. Continuez vos aïeux : noblesse oblige. Je sais trop bien que notre épopée est close: il semble que la vieille aristocratie n'ait plus qu'à se croiser les bras et à laisser, du haut de ses châteaux déserts, passer le flot bourbeux d'une époque de prose et d'argent. Mais, quoi qu'on dise et qu'on fasse, nos noms pèseront toujours dans les destinées de la France. Tout homme a d'ailleurs sa mesure à donner. A l'œuvre donc ! Ne consumez pas dans l'oisiveté les facultés que Dieu a mises en vous: ne vivez plus, ainsi que vous l'avez fait jusqu'à présent, dans la contemplation d'une douleur que j'ignore, que je respecte, mais qui ne doit pas, quelle qu'elle soit, vous détourner de vos devoirs. »

Cependant la santé de Richard était loin d'être entièrement rétablie. Aux approches de l'hiver, les médecins lui ayant conseillé l'air du Midi, il se disposa à partir pour Rome. M. de la Tremblaye, qu'il alla voir la veille de son départ, approuva fort ses projets de voyage. Il regretta seulement de ne pouvoir l'accompagner. Des liens sacrés le retenaient; sa mère, en mourant, lui avait laissé le soin d'une jeune sœur, qui n'avait d'autre appui ni d'autre protection que son frère. L'éducation de Pauline, qu'il surveillait à Paris depuis quelques années, était sur le point de s'achever; tous deux devaient partir prochainement pour leur terre en Dauphiné.

« Je compte, Monsieur, — ajouta M. de la Tremblaye, — qu'à votre retour en France vous viendrez nous y voir. »

Richard en prit l'engagement; ils se séparèrent après s'être serré la main cordialement.

La solitude est un mauvais compagnon de route. Toutefois les débuts du voyage ne furent pas sans quelque charme. Richard avait tant souffert de la gêne et de la contrainte que l'héritage maternel lui imposait vis-à-vis du monde, qu'il quitta Paris avec un sentiment de joie sauvage, pareille à celle que doit éprouver le prisonnier qui voit tomber ses fers. Une fois hors de France, l'air lui sembla plus pur et plus léger. Affranchi des lourdes préoccupations qui l'avaient si longtemps obsédé, il allait libre et presque joyeux. Là du moins, sur la terre étrangère, il n'avait pas à redouter les curiosités blessantes, les traces douloureuses, les souvenirs irritants; il ne craignait plus d'éveiller sous ses pas la honte de sa mère.

Il ne tarda pas à subir d'heureuses influences. Le mouvement, la variété des lieux, les accidents du paysage, brisèrent le cours de ses pensées et le détournèrent forcément de lui-même. Le spectacle des cimes alpestres éleva son âme, l'agrandit et la détacha des choses de la terre. La contemplation de la nature, tout en exaltant sa douleur, l'épura et la dégagea du levain et de l'amertume qu'y avait mêlés le contact des hommes. A Rome, l'amour des arts, le culte du passé, l'étude des poëtes, se partagèrent ses journées solitaires. Lorsqu'au printemps il partit pour Florence, il était calme, moins

ulcéré, sinon guéri ; mais la fatalité voulut que le poids de sa destinée, un instant soulevé, retombât plus lourd que jamais sur son cœur et achevât de le meurtrir.

Un jour qu'il était allé visiter la Vallombreuse, à quelques milles de Florence, couché sur le versant du coteau, tandis que le soleil descendait à l'immense horizon, Richard rêvait de sa mère avec tristesse et avec amour ; car elle était encore et toujours son unique pensée, sa préoccupation constante.

Quand ce fut l'heure de regagner la ville, il alla prendre congé des religieux et les remercier de leur franche hospitalité. Avant qu'il s'éloignât, un des frères lui remit un énorme registre, sur lequel les visiteurs de la chartreuse étaient priés d'écrire leurs noms et leurs impressions poétiques. Richard se prit à feuilleter ces archives dont les premières pages remontaient à plus de dix ans. Pour des milliers de noms obscurs , il s'y trouvait quelques noms célèbres ; quelques pensées gracieuses, quelques vers ingénieux, quelques réflexions profondes étaient perdus dans un fouillis de niaiseries et de platitudes. Richard tournait machinalement les feuillets, quand tout d'un coup deux noms s'en détachèrent, le frappèrent aux yeux comme un double éclair et s'enfoncèrent comme une arme à deux tranchants dans son cœur. Ces deux noms, *Évariste et Laurence*, écrits l'un près de l'autre sur la même page, renfermaient toute sa destinée : Laurence était le nom de madame de Beaumeillant. C'était bien madame de Beaumeillant, — son fils reconnut l'écriture, — qui avait déposé là son nom près de celui de son amant.

Richard ne put se défendre d'un mouvement de haine et de colère. Après avoir déchiré la page et jeté les morceaux au vent, il s'échappa dans les bois, où son âme éclata en larmes, en sanglots, et, pour la première fois, en reproches sanglants et terribles. Cette fois enfin, dans l'égarement de son désespoir, le malheureux accusa sa mère, il la repoussa de son cœur, il l'accabla de son mépris; puis, honteux de ses emportements, il se jeta sur le gazon, qu'il arrosa de ses pleurs en priant l'ombre outragée de lui pardonner ses blasphèmes. Mais sa douleur venait d'être mortellement atteinte dans ses illusions les plus chères. Jusqu'à présent il avait cru que madame de Beaumeillant n'avait été que la victime de l'homme qui l'avait perdue; il commença dès lors à comprendre qu'elle avait été sa complice. Jusqu'à ce jour il n'avait vu en elle qu'une martyre; dès lors il entrevit qu'elle avait épuisé les joies de la passion avant d'en subir les tortures, et que c'était à lui qu'était échu le vrai martyre.

C'en était fini des charmes du voyage. Cette terre où madame de Beaumeillant avait promené ses coupables amours devint odieuse à Richard; son imagination lui offrait partout l'image de sa mère infidèle. Ses pas ne suivaient que des traces brûlantes; dans le creux des vallées, sur la pente des monts, il voyait partout deux fantômes amoureux qui glissaient inclinés mollement l'un vers l'autre; le bruit du vent et le murmure des flots mariaient dans leurs éternels concerts les noms d'Évariste et de Laurence; les merveilles des arts ne lui parlaient plus que de deux amants qui les avaient admirées dans l'ivresse de leur

bonheur, dans la joie de leurs folles tendresses; toute la nature lui dénonçait leurs caresses et leurs baisers. Ils avaient erré le long de ces rivages; ces flots les avaient bercés sur leur sein d'azur; ils avaient respiré le parfum de ces orangers; à l'ombre de ces bois, ils avaient mêlé leurs soupirs. Lui, cependant, il allait seul, le cœur déchiré, le front couvert de honte, recueillant sur sa route les fruits de l'adultère, courbé sous la croix de l'expiation, et lavant de ses larmes les traces de sa mère.

Dans l'abîme de tristesse où il venait de retomber, Richard se souvint des soirées d'Auteuil. Résolu à s'ensevelir dans son château de Bretagne, il voulut consacrer d'abord quelques jours à M. de la Tremblaye. Le souvenir de ce gentilhomme lui était resté bien avant dans le cœur. Il repassa les monts, traversa la Savoie et ne s'arrêta qu'à Grenoble, où sa voiture rencontra celle de M. de la Tremblaye, que ses affaires amenaient à la ville. En se reconnaissant l'un l'autre, tous deux mirent en même temps pied à terre et s'embrassèrent chaleureusement. M. de la Tremblaye retournait le jour même à sa terre. Il conseilla à son jeune ami de laisser sa chaise à Grenoble, et lui offrit dans sa calèche une place, que Richard accepta.

IV

La Tremblaye est un vaste domaine situé à quelques lieues de Grenoble, entre Voreppe et Saint-Laurent-du-Pont. Le château, qui en est le centre et, pour ainsi dire, le point de ralliement, s'élève à mi-

côte et domine la magnifique vallée de l'Isère. On y arrive par de gracieux détours, le long d'une pente insensible, à travers une forêt de trembles qui sont comme les armes parlantes de l'antique maison qu'ils ombragent. Pendant le trajet qu'ils firent en calèche découverte, par une tiède soirée d'automne, M. de la Tremblaye interrogea discrètement Richard, et s'affligea de le voir, au retour, plus triste, plus sombre et plus découragé qu'il ne l'était avant son départ. Richard évita de parler de lui ; l'Italie défraya la conversation.

Au détour du sentier qui mène de Voreppe à Saint-Laurent, ils aperçurent, le long des haies, une amazone qui semblait venir à leur rencontre, au galop d'un coursier rapide.

« C'est ma sœur ! » s'écria M. de la Tremblaye, avec l'expression de l'orgueil et de la tendresse.

Au même instant la calèche s'arrêta, la jeune fille sauta légèrement à bas de son cheval, et s'élança près de son frère, qu'elle entoura de ses bras caressants.

« C'est ma sœur ! c'est ma chère Pauline ; » répéta M. de la Tremblaye, tandis qu'il couvrait de baisers le front et les cheveux de la belle enfant, qui ne paraissait pas se douter de la présence de Richard.

M. de la Tremblaye lui ayant présenté M. de Beaumeillant, elle le regarda d'un air curieux : puis, sans se préoccuper de lui davantage, elle continua d'entretenir tendrement son frère. Richard contemplait d'un air souriant et mélancolique le tableau de ces douces joies.

Bien qu'en réalité elle échappât à peine aux grâces

de l'enfance, mademoiselle de la Tremblaye n'était déjà plus un enfant. Grande, souple, élancée, la finesse et la délicatesse de ses traits donnaient à son visage l'air d'une fleur épanouie sur une tige longue et flexible. Elle avait la blanche et royale beauté du lis; on sentait, à la voir, qu'elle avait dû naître et grandir à l'ombre d'un château féodal. Au repos, elle était grave et fière. L'intelligence rayonnait sur son front et la bonté dans son sourire. Ses cheveux noirs, fins et luisants, se rabattaient sur ses tempes comme deux ailes de corbeau. Ses grands yeux bruns avaient le regard limpide, curieux, doux et sauvage de la biche errant dans les bois. Sous son costume d'amazone, on eût dit une jeune guerrière, une blanche héroïne des temps chevaleresques.

Richard, qui s'était attendu à ne trouver dans la sœur de M. de la Tremblaye qu'une petite pensionnaire, observait avec un sentiment d'admiration mêlée de surprise cette charmante créature, qui unissait, par un rare et précieux privilége, à la suavité de la beauté britannique la calme gravité de la beauté romaine.

A la tombée de la nuit, la calèche s'arrêta devant la grille du château. Après avoir installé son hôte dans un pavillon élégant, rempli de livres et de fleurs, et caché comme un nid sous un massif de feuillage:

« Monsieur, — lui dit M. de la Tremblaye, — veuillez regarder cette maison comme la vôtre. Je compterai au nombre de mes jours heureux les jours que vous consentirez à perdre sous notre toit.

— Votre généreuse hospitalité m'est déjà connue, — répondit Richard ; — mais j'ignorais que

vous eussiez pour sœur un ange de grâce et de beauté.

— Un ange, en effet, — ajouta M. de la Tremblaye. — Parfois vous me demandiez, à Auteuil, le secret de ma philosophie : ce secret, vous le connaissez à cette heure. Ne pensez pas que le sort m'ait fait grâce ; j'ai vécu, j'ai souffert, j'ai longtemps, comme vous, désespéré de toutes choses. C'est Pauline qui m'a sauvé. C'est elle qui m'a rattaché à l'éternelle loi de l'ordre et du devoir. Elle m'a rajeuni en me rendant meilleur. La fraîcheur de son âme a passé sur mon cœur ; j'ai, pour ainsi dire, reverdi sous ses espérances, comme un rameau brisé sous des pousses nouvelles. Elle est un second printemps dans ma vie. Vous l'avez dit, Monsieur, c'est un ange ; c'est l'ange gardien que nous appelons une sœur. »

Lorsqu'au bout de quelques jours M. de Beaumeillant parla de son départ : « Pourquoi vouloir nous quitter si tôt ? — lui dit M. de la Tremblaye d'un ton de reproche affectueux. — Notre hospitalité vous est-elle importune ? Votre cœur se sent-il mal à l'aise avec nous ? S'il en est ainsi, partez : mais si notre affection vous est bonne, et si nulle affaire ne vous presse, restez, votre présence nous est chère. Pauline, au besoin, mêlera ses instances aux miennes, » ajouta-t-il en regardant sa sœur.

A cette interpellation, la jeune fille demeura calme, silencieuse, immobile ; mais lorsque, après avoir résisté faiblement, Richard déclara qu'il resterait quelques jours encore, Pauline tressaillit imperceptiblement, et une légère teinte rosée colora la blancheur de ses joues.

Le fait est que mademoiselle de la Tremblaye

n'entra pour rien dans la détermination de Richard, et qu'en consentant à prolonger son séjour au château ce jeune homme était loin de soupçonner que Pauline dût s'en réjouir. C'est à peine s'il avait jusqu'à ce jour échangé quelques paroles avec elle. Chaque fois qu'il l'avait rencontrée dans le parc, elle s'était enfuie à son approche ; M. de Beaumeillant avait fini par ne plus voir en elle qu'un enfant sauvage que sa présence effarouchait, et dont il admirait, sans en subir autrement le charme, la beauté fière et la grâce ombrageuse.

Cependant, à partir de ce jour, la gazelle s'apprivoisa. En se mêlant à l'intimité des deux amis, mademoiselle de la Tremblaye l'embellit d'un nouvel attrait, et les semaines s'écoulèrent sans que Richard songeât à les compter.

La saison était belle ; ils l'employèrent en excursions dans le pays. Il n'était pas un coin de cette terre dont Pauline ignorât les chroniques et les légendes; elle les racontait à Richard, tandis qu'ils chevauchaient côte à côte dans les montagnes du Dauphiné, sous le regard protecteur de M. de la Tremblaye, qui semblait les envelopper tous deux dans un même sentiment d'orgueil et de tendresse.

Ils visitèrent ainsi, à plusieurs reprises, la grande Chartreuse, un des plus beaux sites que l'homme puisse admirer, soit que l'hiver y déchaîne les vents et les tempêtes, soit que l'automne en tempère la sévérité par la variété de ses riches couleurs. A chaque pèlerinage, le calme du cloître et le silence du désert descendirent plus avant dans le cœur de Richard. Ce cœur s'ouvrait d'ailleurs à de plus douces influen-

ces. M. de Beaumeillant s'abandonnait au charme, tout nouveau pour lui, d'aimer, de se sentir aimé, et de prendre part aux joies d'un intérieur affectueux et paisible; les chastes délices de la famille se révélaient à lui pour la première fois. Il se reposait enfin des ennuis de la solitude et des soucis d'une aride douleur; comme pour l'enchaîner et le retenir sur le seuil, le toit hospitalier se parait chaque jour d'une séduction nouvelle.

Cependant Pauline et Richard se voyaient en toute liberté et en toute innocence. Ils avaient en partage la beauté, l'intelligence et la jeunesse, avec le même sentiment poétique de la nature et de toutes choses. Tout leur souriait, tout les invitait ; M. de la Tremblaye lui-même paraissait encourager les muettes sympathies qui les attiraient l'un vers l'autre. Chez M. de Beaumeillant, ce ne fut pas l'œuvre d'un jour: il avait été trop rudement éprouvé, il était trop souffrant encore et trop meurtri pour pouvoir se relever et s'épanouir au premier rayon caressant; le souffle maternel avait en lui desséché la séve et tari l'illusion. Frappé d'une longue stérilité, sa floraison fut lente et maladive. Pour mademoiselle de la Tremblaye, elle aima sans effort, avec toute la grâce et toute la fraîcheur de ses seize printemps. Ils s'aimaient sans le savoir et sans se le dire, et M. de la Tremblaye était plus avant qu'eux-mêmes dans le secret de leurs jeunes cœurs.

Ce fut pendant son séjour à la Tremblaye que M. de Beaumeillant reçut la nouvelle de sa ruine à peu près complète. Depuis la mort de son père, l'administration de ses biens avait été singulièrement

négligée. Tout entière à la passion, madame de Beaumeillant ne s'était guère inquiétée de ces soins vulgaires. Tout à sa douleur, Richard s'en était lui-même médiocrement préoccupé. Il apprit, un matin, que la meilleure partie de sa fortune venait d'être engloutie dans un abîme. Il ne lui restait plus que la terre de Beaumeillant, c'est-à-dire la pauvreté.

M. de la Tremblaye et sa sœur étaient près de lui lorsqu'il reçut cette nouvelle; il en fit part à ses amis.

« Sommes-nous riches, nous? — demanda aussitôt Pauline à son frère.

— On le dit, » répliqua M. de la Tremblaye en souriant.

La jeune fille s'échappa pour cacher sa joie. C'est à peine si, de son côté, M. de la Tremblaye parut affecté de la ruine de son ami. Enfin M. de Beaumeillant lui-même reçut ce coup en gentilhomme, et il est vrai de dire que jamais désastre n'a produit moins d'effet.

On touchait à la fin de l'automne. Richard ne partait pas, et M. de la Tremblaye laissait vaguement entrevoir que son vœu le plus cher était qu'il ne partît jamais. Il ne s'expliquait pas et ne précisait rien ; mais il mêlait M. de Beaumeillant à tous ses rêves. à toutes ses espérances, à tous ses projets d'avenir. D'une autre part, mademoiselle de la Tremblaye. qui avait aimé Richard pour sa tristesse, l'adorait pour sa pauvreté, si bien qu'il dut penser que sa ruine l'avait enrichi.

Mais il était écrit là-haut que ce jeune homme ne

toucherait point au bonheur et qu'il porterait jusqu'au bout la peine des égarements qu'il avait déjà si cruellement expiés. A la porte du ciel qui s'ouvrait devant lui, et près de recevoir la couronne de son martyre, l'enfant maudit retomba sur la terre pour achever de s'y briser.

Un jour qu'il se trouvait dans la chambre de M. de la Tremblaye, il arriva que Richard, en lisant quelques lignes que celui-ci venait d'écrire, se sentit troublé. Il pâlit et son front se couvrit d'une sueur froide. M. de la Tremblaye lui dit:

« Vous souffrez ; qu'avez-vous? »

Richard lui-même ne le savait pas.

A quelque temps de là, c'était jour de fête au château : on célébrait l'anniversaire de la naissance de Pauline.

Le soir, après dîner, M. de la Tremblaye entraîna sa sœur sur le perron; et tout d'un coup, comme s'il avait en son pouvoir la baguette enchantée des fées, il fit apparaître dans l'allée du parc une calèche neuve et charmante, attelée de deux chevaux arabes, qui vinrent s'arrêter au pied du perron, devant la jeune châtelaine. Pauline se jeta dans les bras de son frère.

« Sais-tu bien, — dit-elle en examinant les armoiries de sa famille, que M. de la Tremblaye avait fait peindre sur le panneau de la voiture, — sait-tu que tu m'as traitée en duchesse? »

C'était un champ d'argent à trois feuilles de trèfle au pied tortillé, l'écu timbré d'un dextrochère, et pour devise ces mots : *Tremulus suo furore minatur*.

Pauline appela Richard auprès d'elle et le pria, en riant, de lui expliquer ce latin.

En voyant les armoiries, M. de Beaumeillant devint pâle comme la mort; durant la promenade, qui fut courte à cause des soirées déjà fraîches, il demeura silencieux, visiblement préoccupé. Ses deux amis s'en alarmèrent.

Au retour, il courut à sa chambre et tira de ses papiers l'enveloppe qu'il avait trouvée mêlée aux lettres de sa mère. Il en examina le cachet; ce cachet était aux armes de la Tremblaye. Il regarda la suscription : il reconnut l'écriture qui l'avait troublé.

Ce qui se passa dans son cœur, nul au monde ne pourrait le dire. Il sortit et rencontra Pauline dans le parc.

« Évariste n'est pas avec vous? — demanda-t-il d'une voix qu'il s'efforçait de rendre calme.

— Évariste? — répondit la jeune fille; — n'appelez pas ainsi mon frère. Autrefois je lui donnais ce nom, mais je sais que ce nom réveille en lui des souvenirs douloureux et cruels. »

Richard s'éloigna brusquement; il avait la fièvre, sa tête était en feu.

Pâle, froid et terrible comme la statue du Commandeur, il entra dans la chambre de M. de la Tremblaye, alla droit à lui, et, sans préambule :

« Reconnaissez-vous cette écriture? ce cachet est-il à vos armes? »

M. de la Tremblaye prit l'enveloppe que lui présentait Richard, l'examina, et dit :

« Cette écriture est la mienne; ce cachet est aux armes de ma maison.

— Et maintenant, Monsieur, — ajouta Richard en tirant de son sein les lignes que madame de Beaumeillant avait tracées avant d'expirer, — connaissez-vous ces caractères? est-ce à vous qu'une mourante adressa ces derniers adieux? »

M. de la Tremblaye prit le papier que lui tendait Richard. Après l'avoir lu à travers ses larmes, il cacha son visage entre ses mains, et demeura longtemps anéanti sous le regard qui pesait sur sa tête.

« Vous êtes devant un fils qui demande compte de la destinée de sa mère, » dit enfin M. de Beaumeillant croisant ses bras sur sa poitrine.

Après quelques instants de silence :

« Asseyez-vous, Monsieur, — dit M. de la Tremblaye, — et veuillez, quoi que je puisse vous faire entendre, m'écouter patiemment et sans m'interrompre. Lorsque j'aurai parlé, je serai tout à vous; je me résigne d'avance et sans murmurer à ce que vous exigerez de moi. »

Richard prit un siége. Au bout de quelques minutes de recueillement :

« Vous n'attendez pas, Monsieur, — dit M. de la Tremblaye d'une voix altérée, mais calme, — que je cherche à me justifier aux dépens de l'infortunée qui n'est plus. Quand la fatalité me jeta sur sa route, madame de Beaumeillant était aussi pure que belle. Seul, je fus coupable; j'étais jeune et j'aimais. Trop noble pour consentir à concilier son amour avec ses devoirs, trop fière pour se résigner à rougir devant l'époux que j'avais outragé, madame de Beaumeillant prévint l'arrêt de son juge, elle se punit elle-même en s'exilant du foyer qui pourtant ne la

repoussait pas. En échange des biens que je lui ravissais, que pouvais-je, sinon mettre à ses pieds ma vie tout entière? Je l'accueillis dans ma tendresse. Vous semblerais-je moins criminel si, après l'avoir égarée, j'avais fermé lâchement le seul refuge qui lui fût ouvert? J'acceptai dans toute leur rigueur les devoirs sérieux et solennels que m'imposait une résolution désespérée. Je ne pense pas, durant près de dix ans, avoir failli une seule fois à ma tâche. Cette tâche était douce, sans doute; longtemps la passion me la rendit légère. Mais la passion n'est point éternelle. Quoi qu'il en soit, je résistai aux sollicitations de mes amis, aux reproches de ma famille; je criai silence aux voix de l'ambition, et, sourd aux bruits du monde, oublieux de mon avenir, je continuai de marcher sans faiblir dans la voie funeste où je me trouvais engagé. A vous, enfant, cela doit sembler chose simple et facile : puissiez-vous toujours en juger de la sorte! Si vous interrogez les hommes, tous vous diront qu'il m'a fallu, pour ne pas succomber à la peine, quelque conscience et quelque probité. Je ne prétends pas m'absoudre, mais je crois avoir fait tout ce qui est humainement possible pour établir l'ordre dans le désordre et le repos dans la tourmente. Si je n'ai pas réussi, c'est que Dieu ne permet pas que de semblables efforts puissent être couronnés de succès. C'est folie, d'ailleurs, que de vouloir lutter contre tous ; la société a des forces vives, des chocs imprévus, des écueils invisibles contre lesquels tôt ou tard la révolte échoue et se brise. Votre père mourut ; vous restiez sans appui.

A quelque temps de là, je perdis ma mère; elle s'éteignit dans mes bras, après m'avoir, à son lit de mort, confié la destinée de sa fille. J'entrais dans une vie nouvelle; j'abordais de nouveaux devoirs, devoirs sacrés, incompatibles avec ceux que la passion m'avait suscités. La jeunesse de ma sœur changeait mon attitude vis-à-vis du monde ; je dus me soumettre à l'opinion que j'avais si longtemps bravée, et m'imposer une réserve dont j'avais cru pouvoir m'affranchir jusqu'alors. Cette société, que j'avais défiée de m'atteindre, m'enlaçait tout à coup de ses liens. Hélas ! que vous dirai-je ? Depuis plusieurs années, madame de Beaumeillant et moi, nous n'avions plus même l'excuse du bonheur. Je m'armai de courage et fus impitoyable. L'expérience vous apprendra peut-être que ces liaisons fatales ne se dénouent pas, mais se rompent; qu'on ne les rompt qu'à la condition d'être cruel. Je frappai donc, et le coup fut terrible. Cependant, descendez dans mon cœur; y trouvez-vous des instincts féroces ? Fouillez mon passé ; y découvrez-vous une forfaiture à l'honneur ? Je vis et votre mère est morte ; mais ce n'est là qu'une question de santé, de force et de tempérament. La fleur que brise l'orage n'accuse pas le chêne qui résiste. Votre droit, à vous, est de maudire, je le sais; c'est votre droit et votre devoir. De tout temps j'ai senti votre haine. Toujours je vous ai vu, dans mes nuits sans sommeil, pâle et menaçant, assis à mon chevet. Je vous aimais pourtant; je vous aimais sans vous connaître. Autant que je l'ai pu, j'ai veillé sur votre abandon; chaque année, je vous ai rendu votre mère; jamais je n'offensai vos

regards, je me suis tenu humblement dans l'ombre; vous ne m'avez jamais rencontré dans votre chemin. Qu'auriez-vous dit, qu'auriez-vous fait, si, cédant à des vœux insensés, je n'eusse pas craint de vous infliger le supplice de ma présence ?

— Je vous aurais tué, — répondit froidement chard.

— Il en est temps encore, — répliqua M. de la Tremblaye; — veuillez seulement m'écouter jusqu'au bout. Quand j'entendis pour la première fois prononcer votre nom dans le monde; quand je vous vis pour la première fois, triste, sombre et vêtu de noir, je compris tout, je pressentis avec effroi la destinée qui vous attendait. Vous étiez sans guide, sans soutien; à votre insu, je vous suivis d'un pas inquiet. J'étudiai votre mal; je m'imposai la tâche de le soigner et de le guérir. Je vous confondis, vous et ma sœur, dans le même amour. Le jour où vous fûtes blessé, ce n'est pas le hasard qui m'a fait vous rencontrer au bois : j'étais aussi bien que vous-même au courant de votre existence. Est-il besoin de vous dire mes angoisses et mes tortures? Le coup qui vous frappa me frappa; mon sang ne coula pas, mais le vôtre tomba sur mon cœur en gouttes brûlantes. Dieu me donna la joie de pouvoir vous sauver. J'espérais que vous ignoreriez à jamais le lien qui existait entre nous; j'essayai de gagner votre affection, j'y réussis peut-être. Ma sœur achevait de grandir en grâces de tout genre; je me disais qu'elle serait l'ange d'une réconciliation mystérieuse, le prix de vos labeurs, la réparation du passé, le gage de l'avenir. Je vous laissai partir,

je savais que vous me reviendriez ; Richard, vous êtes revenu. J'avais, durant votre absence, préparé ma sœur à vous aimer ; vous avez achevé mon œuvre. J'ai vu l'amour se glisser dans son cœur ; j'ai vu le vôtre se relever et prêt à fleurir. Nobles enfants, vous étiez dignes l'un de l'autre ! Par quelle fatalité, quand je touchais au but de mes rêves, avez-vous surpris le secret que je croyais enfoui dans mon sein ? Je ne sais ; mais, quoi que décide votre haine, monsieur de Beaumeillant, je suis prêt.

— Ah ! malheureux, — s'écria Richard avec un affreux désespoir, — je ne puis vous haïr. »

Puis, atterré sous le coup des paroles qu'il avait entendues, M. de Beaumeillant resta muet.

C'était donc là cet homme qu'il avait si longtemps cherché, qu'il avait si longtemps poursuivi de ses imprécations et de sa colère ! C'était là cet infâme qu'il avait tant de fois maudit ! Richard baissa la tête, et pour la dernière fois il pleura sa mère : en perdant sa haine, il avait perdu son amour.

M. de la Tremblaye se leva, courut à lui et voulut le prendre dans ses bras ; M. de Beaumeillant le repoussa avec dignité.

« Monsieur, — lui dit-il, — vous aviez surpris mon cœur, je le retire. Je ne puis vous haïr, je ne puis vous aimer. Ma main ne se souvient déjà plus d'avoir rencontré la vôtre. »

A ces mots, M. de Beaumeillant fit quelques pas pour sortir ; Évariste se jeta devant la porte comme pour lui barrer le passage.

« Qu'espérez-vous donc, Monsieur ? — demanda fièrement Richard. Attendez-vous que je consente à

vous appeler mon frère ; à vous devoir l'amour, le bonheur, la richesse ; à vivre avec vous sous le même toit ; à mêler mon sang à votre sang, et mon existence à la vôtre ? Avez-vous oublié qui vous êtes et qui je suis ? Voulez-vous que les os de mon père se lèvent pour me maudire ?

— Si je m'exilais de votre bonheur, — dit M. de la Tremblaye ; — si j'allais loin de vous, pauvre, seul, ignoré, achever tristement ma vie comme vous avez commencé la vôtre ; si vous ne deviez plus jamais entendre parler de cet homme, accepteriez-vous à ce prix la main de ma sœur avec le don de ma fortune ? »

M. de Beaumeillant ne répondit pas.

Il se laissa tomber sur un siége, cacha sa tête entre ses mains et versa des larmes silencieuses.

Il demeura longtemps ainsi, tandis qu'Évariste se tenait derrière lui, pâle, muet, immobile, comme un coupable qui attend l'arrêt de son juge.

Enfin Richard se leva.

« C'est à moi de partir, — dit-il ; — à moi d'aller vivre et vieillir dans la tristesse et dans la solitude : depuis longtemps, Monsieur, vous m'en avez appris le chemin. Je ne veux pas mêler le nom de mademoiselle de la Tremblaye à ces tristes débats. Cette jeune et chaste créature ne doit point trouver place dans une si lamentable histoire. Continuez de veiller sur elle ; vous avez fait pour votre sœur ce que ma mère n'a pas fait pour son fils. Je vous abandonne le soin de l'instruire de mon départ. Consolez-la, s'il en est besoin. Laissez-la m'accuser plutôt que de ternir la pureté de son cœur par des révélations impru-

dentes. Son cœur est à peine atteint, il se relèvera. Ne demandez pas si je l'aime : je vous pardonne et ne vous connais plus. »

A ces mots, Richard s'éloigna sans que M. de la Tremblaye eût songé à le retenir.

Il erra toute la nuit dans la campagne et prit, au lever de l'aube, la route de Grenoble.

En traversant le parc du château, Éden que lui fermait sa mère, il aperçut de loin Pauline qui se tenait à sa fenêtre ouverte, blanche et radieuse comme l'étoile du matin.

Il s'arrêta quelque temps pour la contempler.

« Adieu, — dit-il, — doux rêve évanoui ; adieu, bonheur aussitôt envolé qu'entrevu ; adieu, charmant rayon, le premier et le seul que j'aie vu briller dans une sombre vie. Soyez bénie, jeune âme ! sois béni, aimable et noble cœur, sur lequel mon cœur s'est posé un instant, comme un oiseau fatigué sur une branche en fleur ! »

Pauline l'avait reconnu à travers le feuillage éclairci ; elle agita son mouchoir, sans se douter, hélas ! que c'était un éternel adieu.

Richard la salua d'un pâle sourire, et disparut bientôt au détour d'une allée.

Ces deux enfants, que le ciel semblait avoir créés l'un pour l'autre, ne devaient plus se revoir en ce monde.

Richard retourna au château de Beaumeillant. Il y rentra gravement, sans amertume, sans haine et sans colère. A l'insu de lui-même, un travail étrange s'était fait en lui, durant son absence. En rentrant dans cette sombre demeure où il avait grandi, la

tête et le cœur uniquement remplis d'un poétique amour pour sa mère, il découvrit que cet amour était mort, ou, pour mieux dire, qu'il avait changé de place. A peine arrivé, il alla droit à la chambre qu'avait habitée son père. L'épée du comte de Beaumeillant était restée suspendue dans l'alcôve ; Richard la prit entre ses mains, et, après l'avoir contemplée avec respect, il la baisa religieusement sur la garde.

FIN DE RICHARD.

Paris. — Imp. E. Capiomont et V. Renault, rue des Poitevins, 6.

